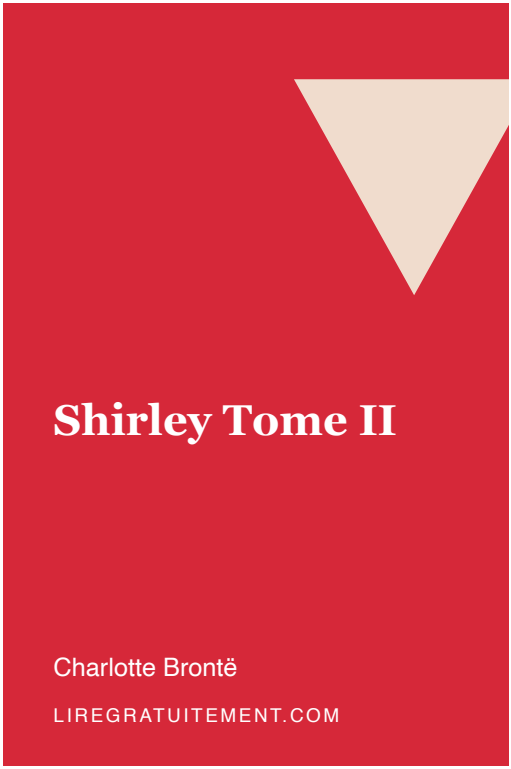


Shirley Tome II

Charlotte Brontë

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 19 Le lendemain

Les deux jeunes filles ne rencontrèrent âme qui vive dans leur retour à la rectorerie. Elles rentrèrent sans bruit ; elles se glissèrent à l'étage supérieur sans être entendues : le jour naissant les éclairait suffisamment de ses premiers rayons. Shirley se dirigea immédiatement vers sa couche ; et, quoique le lieu lui parût étrange, car elle n'avait jamais couché à la rectorerie, malgré la scène de terreur et d'excitation à laquelle elle venait d'assister, elle eut à peine posé sa tête sur l'oreiller, qu'un rafraîchissant sommeil vint fermer ses yeux et calmer ses sens.

Une santé parfaite était un des bienfaits dont jouissait Shirley ; elle avait le cœur chaud et sympathique, mais n'était point nerveuse. De puissantes émotions pouvaient l'exciter et la dominer sans l'abattre : secouée et agitée pendant la tempête, elle retrouvait après l'orage toute sa fraîcheur et son élasticité habituelles. De même que chaque jour lui apportait ses stimulantes émotions, chaque nuit lui procurait un repos réparateur. Caroline la regardait en ce moment dormir, et lisait la sérénité de son âme dans la beauté et le calme heureux de son visage.

Quant à elle, étant d'un tempérament tout opposé, elle ne pouvait dormir. La vulgaire excitation du thé et de l'assemblée des écoles eût suffi seule pour la tenir éveillée toute la nuit : le souvenir du drame terrible qui venait de se jouer sous ses yeux n'était pas de nature à laisser longtemps son esprit en repos. Ce fut en vain qu'elle s'efforça de rester couchée : elle se releva bien-

tôt et demeura assise à côté de Shirley, comptant les minutes et regardant le soleil de juin montant à l'horizon.

La vie s'épuise vite dans des veilles semblables à celles auxquelles Caroline était trop souvent soumise depuis quelque temps, veilles durant lesquelles l'esprit, n'ayant aucune nourriture agréable pour se repaître, aucune manne d'espérance, aucun rayon de miel de joyeux souvenirs, s'efforce de vivre avec la maigre chère des désirs ; puis, ne tirant de là ni plaisir ni soutien, et se sentant près de périr de besoin, se tourne vers la philosophie, la résolution, la résignation, implore de tous ses dieux l'assistance, mais l'implore vainement, et languit sans secours.

Caroline était chrétienne ; dans les moments d'affliction, elle formulait de nombreuses prières d'après la croyance chrétienne, les proférait avec une fervente ardeur, implorait la patience, la force, le secours. Mais ce monde, nous le savons tous, est un lieu de souffrances et d'épreuves ; et par le résultat de ses prières il lui semblait qu'elles n'étaient point entendues. Elle croyait quelquefois que Dieu avait détourné d'elle son visage. En certains moments elle était calviniste, et, tombant dans le gouffre du désespoir religieux, elle croyait voir planer sur elle le sceau de la réprobation.

Combien ont eu ainsi dans leur vie une période où ils ont pu se croire abandonnés ; où, ayant longtemps espéré contre l'espérance, et ne voyant jamais se réaliser leurs désirs, ils ont senti leur cœur languir et se dessécher dans leur poitrine ! C'est une heure terrible, mais c'est souvent le moment obscur qui précède le lever du jour ; cette période de l'année où le vent glacé de janvier sonne à la fois le glas de l'hiver qui expire et l'avènement du printemps qui commence ; mais, comme les oiseaux qui péris-

sent ne peuvent comprendre que ce vent qui les tue est l'avant-coureur des beaux jours, de même l'âme qui souffre ne peut reconnaître dans l'excès de son affliction l'aurore de sa délivrance. Que quiconque souffre s'attache cependant fermement à l'amour de Dieu et à la foi. Dieu ne le trompera et ne l'abandonnera jamais. « Il châtie celui qu'il aime. » Ces mots sont vrais ; on ne doit pas les oublier.

La maison s'anima enfin : les servantes se levèrent ; les volets du rez-de-chaussée furent ouverts. Caroline, en quittant le lit qui avait été pour elle une couche d'épines, sentit revivre cette vigueur que ramène toujours le retour du jour et l'action chez ceux que le désespoir et la souffrance n'ont pas tués entièrement : elle s'habilla, comme d'habitude, avec soin, et fit tous ses efforts pour que rien dans son extérieur ne trahit l'affliction de son cœur. Elle parut aussi fraîche que Shirley, lorsque toutes deux furent habillées, avec cette différence toutefois que les yeux de miss Keeldar étaient animés, et que ceux de Caroline avaient une expression de langueur.

« Aujourd'hui j'aurai beaucoup de choses à dire à Moore, telles furent les premiers mots de Shirley, et l'on pouvait lire sur son visage que la vie était pour elle pleine d'intérêt, d'espérance et d'occupation. Il aura à soutenir un interrogatoire, ajouta-t-elle. Je suis sûre qu'il s'imagine m'avoir très habilement dupée. Et c'est ainsi qu'agissent les hommes vis-à-vis des femmes, leur cachant toujours le danger, s'imaginant, je suppose, leur épargner par là de la peine. Ils ne se doutaient guère que nous savions où ils étaient cette nuit ; nous savons qu'ils étaient loin de conjecturer où nous étions nous-mêmes. Les hommes, je crois, s'ima-

ginent que l'esprit des femmes ressemble un peu à celui des enfants. Eh bien ! c'est une erreur. »

Cela fut dit tandis que, debout devant la glace, elle arrangeait en boucles, en les enroulant sur ses doigts, ses cheveux naturellement flottants ; elle poursuivit ce thème encore cinq minutes, pendant que Caroline lui attachait sa robe et bouclait sa ceinture.

« Si les hommes pouvaient nous voir telles que nous sommes réellement, ils en seraient un peu étonnés ; mais les plus remarquables, les plus sensés, se font souvent illusion en ce qui concerne les femmes : ils ne les comprennent ni sous le rapport du bien ni sous celui du mal. Leur bonne femme est un être fantastique, moitié poupée, moitié ange ; leur méchante femme est presque toujours un démon. Il faut les entendre s'extasier sur les créations imaginaires, adorant l'héroïne de tel poème, de tel roman, de tel drame, qu'ils trouvent ravissante, divine ! Ravissante et divine peut-être, mais souvent aussi artificielle, aussi fausse que la rose de mon chapeau. Mais si j'exprimais toute ma pensée sur ce point, si je donnais mon opinion sur les principaux caractères féminins de certains ouvrages de premier ordre, qu'adviendrait-il de moi ? Je serais ensevelie sous une avalanche de pierres vengeresses avant une demi-heure.

— Shirley, vous babillez tellement que je ne puis finir de vous lacer : restez donc tranquille. Et, après tout, les héroïnes de nos auteurs valent bien les héros de nos bas-bleus.

— Vous vous trompez : les femmes tracent le caractère des hommes avec plus de vérité que les hommes celui des femmes. C'est ce que je prouverai dans quelque Magazine, un jour où j'aurai le temps ; seulement, mon travail ne sera jamais inséré ; il

sera refusé avec des compliments et tenu à ma disposition dans les bureaux.

— Assurément ; vous ne pourriez écrire assez bien ; vous ne savez pas assez ; vous manquez d'érudition, Shirley.

— Dieu sait que je ne vous contredirai pas, Cary. Je suis ignorante comme une borne. Une chose me console cependant, c'est que vous n'êtes guère plus instruite que moi. »

Elles descendirent pour le déjeuner.

« Je voudrais bien savoir comment mistress Pryor et Hortense Moore ont passé la nuit, dit Caroline en faisant le café. Égoïste que je suis ! Je n'ai pas songé à elles jusqu'à ce moment. Elles auront entendu tout le tumulte ; Fieldhead et le cottage sont si proches ; et Hortense est très peureuse pour ces sortes de choses. Il en est sans doute ainsi de mistress Pryor.

— Vous pouvez m'en croire, Lina, Moore a eu soin d'éloigner sa sœur ; elle s'en retourna hier avec miss Mann ; il l'a bien certainement fait rester là pour la nuit. Quant à mistress Pryor, j'avoue que j'ai quelque inquiétude de ce côté ; mais avant une demi-heure nous serons auprès d'elle. »

Pendant ce temps, la nouvelle de ce qui s'était passé à Hollow se répandait dans le voisinage. Fanny, qui était allée à Fieldhead chercher le lait, revint en hâte annoncer qu'il y avait eu un combat à Hollow, dans la fabrique de M. Moore, et que l'on disait qu'une vingtaine d'hommes avaient été tués. Élisa, pendant l'absence de Fanny, avait appris par le garçon du boucher que le moulin était brûlé. Toutes deux se précipitèrent dans le parloir pour annoncer la terrible nouvelle aux jeunes filles, terminant

leur claire et fidèle narration par l'assertion qu'elles étaient sûres que leur maître avait été présent à tout cela ; que la veille, avec Thomas, le clerc, il était allé rejoindre Malone et les soldats. M. Malone aussi n'avait point reparu à son logement depuis la veille dans l'après-midi, et la femme et la famille de Joe Scott étaient dans la plus grande désolation, ne sachant ce qui était advenu de leur chef.

Ces nouvelles étaient à peine données, qu'un coup frappé à la porte de la cuisine annonça le domestique de Fieldhead, arrivé en toute hâte porteur d'un billet de mistress Pryor. Ce billet était écrit avec précipitation, et il pressait miss Keeldar de retourner immédiatement, attendu que le voisinage et la maison étaient menacés d'être dans la confusion, et qu'il y aurait certainement des ordres à donner qui ne pouvaient l'être que par la maîtresse du manoir. Dans un post-scriptum, mistress Pryor disait que Caroline ne pouvait rester à la rectorerie, et qu'elle ferait bien d'accompagner miss Keeldar.

« Il n'y a là-dessus qu'une opinion, dit Shirley en attachant son chapeau, et elle courut chercher celui de Caroline.

— Mais que feront Fanny et Élisa ? Et si mon oncle arrivait ?

— Votre oncle ne reviendra pas encore ; il a d'autre poisson à frire : il va être occupé à galoper de Briarfield à Stilbro' et de Stilbro' à Briarfield, éveillant les magistrats du tribunal et les officiers de la caserne. Fanny et Élisa pourront avoir la femme de Joe et celle du clerc pour leur tenir compagnie. D'ailleurs, il n'y a aucun danger à craindre maintenant ; des semaines se passeront avant que les émeutiers puissent se rallier ou concerter une autre attaque, et je serai bien trompée si Moore et Helstone ne pro-

fitent pas de l'attaque de la nuit dernière pour les anéantir tout à fait : ils vont entraîner les autorités de Stilbro' dans d'énergiques mesures. J'espère seulement qu'ils ne seront pas trop sévères, qu'ils ne poursuivront pas trop implacablement les vaincus.

— Robert ne sera point cruel ; nous avons pu le voir la nuit dernière.

— Mais il sera sévère, répondit Shirley, et il en sera de même de votre oncle. »

Comme elles se dirigeaient rapidement par la pelouse et le sentier de la plantation vers Fieldhead, elles aperçurent la route au loin déjà couverte de cavaliers et de piétons se dirigeant vers Hollow. En arrivant au manoir, elles trouvèrent les portes de la cour de derrière ouvertes, et la cour et la cuisine semblaient remplies d'hommes, de femmes et d'enfants qui venaient chercher le lait, et auxquels mistress Grill, la femme de charge, cherchait en vain à persuader de prendre leur seau de lait et de partir. (Il est, ou il était d'usage dans le nord de l'Angleterre que les paysans qui habitaient des cottages sur le domaine d'un squire de campagne reçussent leur provision de lait et de beurre du manoir, sur les pâturages duquel un troupeau de vaches à lait était ordinairement nourri pour l'alimentation du voisinage. Miss Keeldar possédait un semblable troupeau, entièrement composé de ces belles vaches au fanon pendant, élevées au milieu des tendres herbages et des eaux limpides de la jolie Airedale ; et elle était fière de leur bonne apparence et de leur parfaite condition). Voyant l'état des choses et la nécessité de débarrasser la place, Shirley s'avança au milieu des groupes dont la conversation était des plus animées. Elle leur dit bonjour avec l'aisance franche et calme qui lui était naturelle lorsqu'elle parlait aux masses, surtout lorsque ces

masses appartenaient à la classe ouvrière : elle était plus froide avec ses égaux, et même fière avec ceux qui étaient au-dessus d'elle. Elle leur demanda alors si leur lait était mesuré, et, sur leur réponse affirmative, elle voulut savoir ce qu'ils attendaient.

« Nous causions un peu de la bataille qui vient d'avoir lieu à votre moulin, maîtresse, répondit un homme.

— Vous causiez un peu ! dit Shirley. C'est une chose étrange que le monde soit si porté à causer sur les événements : vous causez si quelqu'un meurt subitement ; vous causez si un incendie éclate ; vous causez si un fabricant fait banqueroute ; vous causez s'il est assassiné. Quel bien peuvent faire vos causeries ? »

Il n'y a rien qui plaise tant aux classes inférieures que d'être traitées un peu librement et sans façon. Ils méprisent la flatterie autant qu'ils aiment une honnête et franche réprimande. Ils appellent cela parler clairement, et prennent un singulier plaisir à être l'objet de la mercuriale. La franchise un peu brusque de miss Keeldar lui gagna l'oreille de la foule en une seconde.

« Nous ne sommes pas plus coupables sous ce rapport que d'autres qui sont au-dessus de nous, n'est-ce pas ? lui demanda en souriant un de ces hommes.

— Ce n'est pas une excuse : vous qui devriez être des modèles d'activité, aimez autant le bavardage que les fainéants. À la rigueur on comprendrait que des gens riches et qui n'ont rien à faire perdissent ainsi leur temps : mais vous qui avez à gagner votre paie à la sueur de votre front, vous êtes tout à fait inexcusables.

— Voilà qui est singulier, maîtresse ; n'aurons-nous jamais un jour de congé parce que nous travaillons rudement ?

— Jamais, répondit promptement Shirley ; à moins que, ajouta-t-elle avec un sourire qui enlevait une partie de la sévérité de ses paroles, à moins que vous n'en sachiez faire un meilleur usage que de vous réunir pour boire le rhum et le thé si vous êtes femmes, ou pour fumer et boire la bière si vous êtes hommes, puis médire de votre prochain. Allons, amis, ajouta-t-elle en passant de la brusquerie à la politesse, obligez-moi de prendre vos seaux et de retourner chez vous. J'attends aujourd'hui plusieurs personnes, et il ne conviendrait pas que l'entrée de la maison fût encombrée. »

Le peuple du Yorkshire est aussi obéissant à la persuasion qu'entêté à la compression : en cinq minutes la cour fut débarrassée.

« Merci, et au revoir, mes amis ! » dit Shirley en fermant les portes sur eux.

Que les plus raffinés cockneys viennent critiquer les mœurs et les habitudes du Yorkshire. Pris comme ils doivent l'être, la majorité des garçons et des filles de l'Ouest sont d'une convenance parfaite ; ce n'est que contre la sotte affectation et la futilité pompeuse d'un soi-disant aristocrate qu'ils se révoltent.

Entrant par derrière, les jeunes ladies se dirigèrent à travers la cuisine vers la salle de réception. Mistress Pryor descendit en courant l'escalier de chêne pour venir à leur rencontre. Elle était pleine d'effroi. Sa complexion ordinairement sanguine était pâle : son œil bleu, ordinairement calme, était errant, mobile, alarmé. Elle ne se perdit point cependant dans des exclamations, ou dans

un récit précipité de ce qui était arrivé. Son sentiment prédominant avait été, dans le cours de la nuit, et était encore alors, un vif mécontentement d'elle-même de ne pouvoir se montrer plus ferme, plus froide, plus à la hauteur des circonstances.

« Vous savez, commença-t-elle d'une voix tremblante et avec le plus grand désir d'éviter l'exagération dans ce qu'elle était sur le point de dire ; vous savez qu'une bande d'émeutiers a attaqué cette nuit la fabrique de M. Moore. Nous avons entendu très distinctement d'ici la fusillade et le tumulte ; personne de nous n'a dormi : ç'a été une triste nuit. La maison a été dans une grande agitation toute la matinée à cause des gens qui allaient et venaient : les domestiques se sont adressés à moi pour des instructions et des ordres que je ne me croyais réellement pas fondée à leur donner. M. Moore a, je crois, envoyé chercher des rafraîchissements pour les soldats et les autres personnes engagées dans la défense et aussi quelques objets nécessaires aux blessés. Je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de donner des ordres ou de prendre des mesures. Je crains que le retard n'ait été funeste en quelques cas ; mais cette maison n'est point la mienne : vous étiez absente, ma chère miss Keeldar ; que pouvais-je faire ?

— Est-ce que l'on n'a pas envoyé de rafraîchissements ? demanda Shirley, dont la contenance, tout à l'heure si calme, si bienveillante, si ouverte, même pendant qu'elle réprimandait les paysans, devint tout à coup sombre et animée.

— Je ne crois pas, ma chère.

— Et rien pour les blessés ? ni linge, ni vin, ni literie ?

— Je ne crois pas. Je ne puis dire ce qu'a fait mistress Gill ; mais il me semblait impossible en ce moment de disposer de

votre propriété en envoyant des vivres aux soldats : des provisions pour une compagnie, c'est formidable. Je n'ai pas demandé combien ils étaient ; mais je ne pouvais consentir à leur laisser mettre la maison au pillage. J'avais l'intention d'agir pour le bien ; cependant, je l'avoue, je ne vois pas encore bien clairement cette affaire.

— Elle tient dans une coquille de noix, pourtant. Ces soldats ont risqué leur vie pour la défense de ma propriété ; il semble qu'ils ont quelque droit à ma gratitude. Les blessés sont nos semblables : il me semble que nous leur devons des secours. Mistress Gill ! »

Elle se retourna, et appela d'une voix plus claire que douce, qui traversa les massives portes de chêne de la salle et de la cuisine mieux que ne l'eût fait le bruit d'une sonnette. Mistress Gill, qui se trouvait occupée à pétrir, arriva avec des mains et un tablier qui témoignaient de son occupation : elle n'avait pas osé s'arrêter un instant pour ôter la pâte attachée aux unes et secouer la farine qui blanchissait l'autre. Jamais sa maîtresse n'avait appelé un domestique de cette voix, excepté une seule fois, lorsqu'elle vit d'une fenêtre Tartare engagé dans un combat avec deux chiens de charretier dont chacun l'égalait au moins en volume, sinon en courage, et qui avaient de plus les encouragements de leurs maîtres, tandis que Tartare n'avait personne pour le soutenir. Alors elle avait appelé John d'une voix qu'on eût pu prendre pour la trompette du jugement dernier ; et elle n'avait pas attendu qu'il vînt, mais s'était élancée dehors sans chapeau, et après avoir dit aux deux charretiers qu'ils ressemblaient moins à des hommes que les trois brutes qui se roulaient là devant eux dans la poussière, elle avait saisi de ses mains délicates le cou du

plus gros des chiens et l'avait étreint de toutes ses forces, afin de lui faire lâcher l'œil sanglant et déchiré de Tartare, au-dessus et au-dessous duquel il avait inséré ses terribles crocs. Cinq ou six hommes se trouvèrent à l'instant sur les lieux pour lui prêter assistance, mais elle ne les remercia même pas. « Ils eussent pu venir plus tôt, si leur volonté était bonne », dit-elle. Elle n'adressa la parole à personne pendant le reste du jour ; mais elle resta assise auprès du feu de la salle, surveillant et soignant Tartare, qui était étendu saignant et meurtri sur une couverture à ses pieds. Elle essuyait de temps en temps une larme furtive en lui adressant quelques mots de pitié et de sympathie, dont le vieux chien se montrait reconnaissant à sa façon en lui léchant les mains, alternativement avec ses propres blessures. Quant à John, Shirley fut pour lui, pendant une semaine, d'une froideur significative.

Mistress Gill, se rappelant cet épisode, arriva tremblante comme la feuille, selon son expression. D'une voix ferme et brève, Shirley se mit à poser des questions et à donner des ordres. Son esprit altier était piqué au vif de ce qu'en un semblable moment Fieldhead eût montré l'inhospitalité de la cabane d'un avare ; la révolte de son orgueil se lisait aux mouvements de son cœur, qui gonflait sa poitrine et agitait violemment la dentelle et la soie sous lesquelles cette poitrine était emprisonnée.

« Depuis combien de temps ce message est-il arrivé du moulin ?

— Depuis moins d'une heure, répondit la femme de charge d'un ton doucereux.

— Depuis moins d'une heure ! Vous dites cela comme vous diriez depuis moins d'un jour ! Ils auront eu le temps de s'adresser

ailleurs. Envoyez immédiatement un homme leur dire que tout ce que cette maison contient est au service de M. Moore, de M. Helstone et des soldats. Faites cela d'abord. »

Pendant que l'on exécutait cet ordre, Shirley s'éloigna de ses amies et demeura debout en silence à la fenêtre de la salle. Lorsque mistress Gill revint, elle se détourna : la couleur pourpre qu'une pénible excitation produit sur des joues pâles animait alors les siennes ; l'étincelle que le mécontentement allume dans un œil noir illuminait son regard.

« Que tout ce qui se trouve dans l'office et le cellier soit à l'instant chargé sur des voitures et conduit à Hollow. S'il n'y a que peu de pain et de viande à la maison, allez chez le boulanger et le boucher, et dites-leur d'envoyer tout ce qu'ils pourront. Mais il faut que j'y aille moi-même. »

Elle sortit.

« Cet accès sera bientôt passé : dans une heure, elle n'y pensera plus, murmura Caroline à mistress Pryor. Montez à votre chambre, chère madame, ajouta-t-elle affectueusement, et tâchez de vous calmer et de vous remettre autant que vous le pourrez. Soyez sûre qu'avant la fin du jour Shirley se blâmera elle-même plus qu'elle ne vous a blâmée. »

Miss Helstone parvint ainsi à calmer l'agitation de la pauvre dame. Après l'avoir conduite à son appartement et avoir promis de la venir rejoindre aussitôt que tout serait arrangé, Caroline se demanda si elle ne pourrait pas se rendre utile. Elle trouva qu'elle pouvait être en ce moment très utile, car les domestiques n'étaient rien moins que nombreux à Fieldhead, et leur maîtresse avait alors de la besogne pour occuper tous les bras dont elle

pouvait disposer. Caroline, par la bonne humeur et l'activité avec lesquelles elle vint en aide à la femme de charge et aux autres servantes, quelque peu effrayées de la sévérité inaccoutumée de leur maîtresse, produisit un grand bien : elle leur apporta une assistance efficace, et apaisa leur directrice. Un regard et un sourire de Caroline provoquèrent bientôt un sourire de Shirley. La première montait l'escalier de la cave avec un lourd panier.

« C'est une honte ! s'écria Shirley en se précipitant au-devant d'elle ; vous allez vous meurtrir les bras ! »

Elle s'empara du panier et le porta elle-même au milieu de la cour. L'orage était passé lorsqu'elle revint ; l'éclair avait disparu de ses yeux ; le nuage qui assombrissait son front s'était évanoui ; elle reprit ses manières cordiales et enjouées, tempérées par un léger remords que lui causait l'injuste accès de colère auquel elle venait de se laisser entraîner. »

Elle présidait encore au chargement d'un chariot, lorsqu'un gentleman entra dans la cour et s'approcha d'elle sans qu'elle s'aperçût de sa présence.

« J'espère que miss Keeldar va bien ce matin ? » dit-il en jetant un regard scrutateur sur son visage un peu animé encore.

Elle le regarda, puis se mit à continuer son travail sans lui répondre. Un sourire de plaisir se jouait sur ses lèvres, mais elle ne le laissa pas voir. Le gentleman répéta sa salutation, se penchant afin que ses paroles pussent arriver plus facilement aux oreilles de Shirley.

« Assez bien, répondit-elle ; et M. Moore aussi, il me semble. À dire vrai, je n'étais pas fort en peine de lui ; s'il lui était arrivé

quelque petit malheur, il n'eût eu que ce qu'il mérite : sa conduite a été, nous dirons étrange quant à présent, en attendant que nous trouvions le temps de la caractériser par une épithète plus exacte. Cependant, puis-je lui demander ce qui l'amène ici ?

— M. Helstone et moi venons de recevoir à l'instant le message par lequel vous nous informiez que tout ce qui est à Fieldhead est à notre service. Nous avons pensé, d'après la formule de votre offre, que vous alliez vous donner beaucoup trop de mal : je vois que nous avions conjecturé juste. Nous ne sommes pas un régiment : une demi-douzaine de soldats, et autant de civils, pas davantage. Permettez-moi donc de retrancher quelque chose de ce trop abondant approvisionnement. »

Miss Keeldar rougit, et rit en même temps de sa générosité outrée, de ses calculs disproportionnés. Moore rit aussi, mais d'une manière très calme ; puis, d'une manière très calme aussi, il fit retirer du chariot panier sur panier, et renvoya au cellier vase sur vase.

« Le recteur apprendra cela, dit-il ; quelle jolie histoire il en fera ! Quel excellent fournisseur des armées eût fait miss Keeldar ! » Puis, riant de nouveau, il ajouta : « C'est précisément ce que j'avais pensé.

— Vous devriez me remercier, dit Shirley, et non vous moquer de moi. Que pouvais-je faire : pouvais-je jauger vos appétits ou deviner le nombre de vos hommes ? D'après ce que je savais, je pouvais croire qu'il y avait au moins cinquante bouches à nourrir. Vous ne m'avez rien dit ; et puis une demande de provisions pour des soldats suggère naturellement de vastes idées.

— Il y paraît, dit Moore, dirigeant de nouveau son regard perçant sur la jeune fille déconcertée. Maintenant, continua-t-il en s'adressant au charretier, vous pouvez conduire ce qui reste à Hollow. Votre charge sera un peu plus légère que celle que miss Keeldar avait préparée. »

Comme le véhicule sortait de la cour, Shirley, rassemblant ses esprits, demanda ce qu'étaient devenus les blessés.

« Il n'y a eu qu'un seul blessé de notre côté, lui fut-il répondu.

— Vous avez été blessé vous-même à la tempe, dit une voix douce, celle de Caroline, qui, dans l'ombre de la porte, et cachée derrière la large corpulence de mistress Gill, n'avait pas été jusque-là aperçue de Moore. Lorsqu'elle parla, il chercha à pénétrer l'obscurité de sa retraite.

« Êtes-vous grièvement blessé ? demanda-t-elle.

— Une égratignure, comme vous pourriez vous en faire une au doigt avec une aiguille en cousant.

— Soulevez vos cheveux, que nous puissions voir. »

Il ôta son chapeau et fit ce qu'on lui commandait, découvrant seulement une légère bande de taffetas. Caroline fit voir par un léger mouvement de tête qu'elle était satisfaite, et disparut dans le clair-obscur de l'appartement.

« Comment a-t-elle su que j'étais blessé ? demanda Moore.

— Elle l'aura entendu dire, sans doute. Mais c'est trop de bonté de sa part de se donner tant de peine pour vous. Pour moi, c'est à vos victimes que je pensais lorsque je demandais des nouvelles des blessés. Quelle perte ont éprouvée vos opposants ?

— Un des émeutiers ou des victimes, comme vous les appelez, a été tué, et six sont blessés.

— Et qu'avez-vous fait de ces hommes ?

— Ce que vous approuverez certainement. Le secours des médecins leur a été procuré immédiatement, et, aussitôt que nous pourrons nous procurer deux voitures couvertes et de la paille propre, ils seront transportés à Stilbro'.

— De la paille ! Ce sont des lits et des matelas qu'il faut. Je vais envoyer à l'instant ma voiture, convenablement garnie ; et M. Yorke, j'en suis sûre, enverra aussi la sienne.

— Vous devinez juste ; il s'est offert déjà ; et mistress Yorke, qui, comme vous, semble disposée à regarder les émeutiers comme des martyrs, et M. Helstone et moi comme des meurtriers, est en ce moment, je crois, très assidûment occupée à les accommoder de lits de plume, de traversins, de voitures, etc. Les victimes ne manquent de rien, je vous le promets. M. Hall, votre curé favori, est avec eux depuis les six heures, les exhortant, priant avec eux, et même les soignant comme pourrait le faire une garde-malade ; et la bonne amie de Caroline, miss Ainley, cette vieille fille si laide, a envoyé une provision de charpie et de linge, quelque chose d'à peu près semblable pour la quantité à la provision de bœuf et de vin d'une autre lady.

— C'est bien. Où est votre sœur ?

— En sûreté. Je l'ai placée chez miss Mann. Ce matin même, toutes deux partent pour les eaux de Wormwood-Well, où elles séjourneront quelques semaines.

— C'est ainsi que M. Helstone m'a logée à la rectorerie. Vous vous croyez, vous autres gentlemen, d'une habileté remarquable ! Je vous félicite cordialement de cette idée, dont j'espère que la saveur, lorsque vous la méditez, vous cause un vif plaisir. Fins et astucieux comme vous l'êtes, que n'avez-vous aussi la science universelle ? Comment se fait-il que les événements transpirent sous votre nez même, sans que vous en ayez le moindre soupçon ? Il faut que cela soit ainsi ; autrement, le plaisir exquis de vous mener par le nez nous serait inconnu. Ah ! ami, vous avez beau scruter ma contenance, jamais vous ne la pourrez lire. »

L'attitude de Moore semblait donner raison à Shirley.

« Vous me regardez comme un dangereux spécimen de mon sexe, n'est-ce pas ? continua-t-elle.

— Un spécimen singulier au moins.

— Mais Caroline est-elle singulière, elle ?

— À sa façon, oui.

— Sa façon ? Quelle est sa façon ?

— Vous la connaissez aussi bien que moi.

— Et la connaissant j'affirme qu'elle n'est ni excentrique ni difficile à conduire. N'est-ce pas vrai ?

— Cela dépend…

— Cependant il n'y a rien chez elle de masculin.

— Pourquoi appuyez-vous si fortement sur le mot elle ? Est-ce que, sous ce rapport, vous la considérez comme faisant contraste

avec vous-même ?

— C'est ce que vous faites sans doute, vous ? mais cela ne signifie rien. Caroline n'est ni masculine, ni ce que l'on est convenu d'appeler une femme ardente.

— Je l'ai vue s'enflammer, cependant.

— Moi aussi, mais non d'un feu viril. C'était une brève et vacillante lueur, qui parut, brilla et s'évanouit.

— Et la laissa effrayée de son audace. Vous pouvez appliquer votre description à d'autres qu'à Caroline.

— Le point que je tiens à établir, c'est que miss Helstone, quoique douce, traitable et assez candide, est cependant parfaitement capable de défier même la pénétration de M. Moore.

— Qu'avez-vous donc fait, vous et elle ? demanda Moore tout à coup.

— Avez-vous déjeuné ? monsieur Moore.

— Quel est donc votre mystère mutuel ?

— Si vous avez faim, mistress Gill va vous servir quelque chose à manger. Entrez dans le parloir aux boiseries de chêne et agitez la sonnette. Vous serez servi comme dans une auberge ; ou, si vous le préférez, retournez à Hollow.

— Je n'ai pas le choix de l'alternative. Il faut que je m'en retourne. Au revoir : je vous reverrai au premier instant de loisir qui me sera laissé. »

q

Chapitre 20 Mistress Pryor

Pendant que Shirley causait avec M. Moore, Caroline rejoignait mistress Pryor à l'étage supérieur. Elle trouva cette dame profondément abattue. Elle ne voulut pas avouer que l'emportement de miss Keeldar avait froissé ses sentiments ; mais il était évident qu'une blessure intime la torturait. Elle paraissait peu sensible aux tendres et délicates attentions par lesquelles miss Helstone cherchait à la consoler ; mais Caroline savait qu'elle remarquait et appréciait ces attentions, qui lui apportaient un soulagement réel.

« Je manque de confiance en moi-même et de décision, dit-elle enfin. Je n'ai jamais possédé ces qualités ; cependant je pensais que miss Keeldar eût dû assez bien connaître mon caractère pour savoir que j'éprouve toujours une sollicitude profonde à bien faire, à agir pour le mieux. La nature inaccoutumée de la demande m'a effrayée, surtout venant après l'alarme de la nuit. Je ne pouvais prendre sur moi d'agir précipitamment pour une autre ; mais j'espère qu'aucun mal sérieux ne sera arrivé par le fait de mon manque de fermeté. »

Un léger coup fût en ce moment frappé à la porte, qui s'entrouvrit.

« Venez ici, Caroline, dit une voix basse. »

Miss Helstone sortit : dans la galerie, elle trouva Shirley contrite, honteuse, affligée comme une enfant repentante.

« Comment se trouve mistress Pryor ? demanda-t-elle.

— Très abattue, dit Caroline.

— J'ai agi honteusement, sans générosité et d'une façon ingrate envers elle, dit Shirley. Quelle insolence de ma part de l'avoir traitée ainsi, lorsqu'elle n'était coupable d'aucune faute, et qu'elle avait obéi à un excès de délicatesse ! Mais je regrette bien sincèrement mon erreur. Dites-le-lui, et demandez-lui si elle voudra me pardonner. »

Caroline s'acquitta de la commission avec un vif plaisir. Mistress Pryor se leva et vint à la porte : elle n'aimait pas les scènes ; elle les redoutait, comme tous les gens timides ; elle dit d'une voix émue :

« Entrez, ma chère. »

Shirley entra avec quelque impétuosité : elle se jeta au cou de sa gouvernante, et, l'embrassant avec effusion, elle lui dit :

« Vous savez qu'il faut me pardonner, mistress Pryor. Je ne pourrais vivre si la mésintelligence existait entre vous et moi.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit mistress Pryor. Ne pensons donc plus à cet incident, dont le résultat final me prouve plus clairement que jamais combien je suis peu capable de faire face à certaines crises. »

Et c'était là le pénible sentiment qui dominait l'esprit de mistress Pryor : aucun effort de Shirley ni de Caroline ne l'en pouvait chasser ; elle pouvait bien pardonner à sa pupille coupable, elle ne pouvait se pardonner à elle-même, innocente, son excès de timidité.

Miss Keeldar, condamnée à être dérangée toute la matinée par des visites, fut appelée en ce moment : c'était le recteur qui venait d'arriver. Un vif accueil et une réprimande plus vive encore

étaient à son service ; il s'attendait à tous les deux, et, étant dans une excellente disposition d'esprit, il les prit l'un et l'autre en bonne part.

Dans le cours de sa brève visite, il oublia tout à fait de demander des nouvelles de sa nièce : l'émeute, les émeutiers, le moulin, les magistrats, l'héritière, absorbaient toutes ses pensées, à la complète exclusion des liens de famille. Il fit allusion à la part que lui et les vicaires avaient prise à la défense de Hollow »

« La fiole de la colère pharisaïque va être vidée sur nos têtes pour la part que nous avons prise à cette affaire, dit-il ; mais je défie tous les calomniateurs. J'étais là uniquement pour donner force à la loi, pour remplir mes devoirs d'homme et d'Anglais, que je regarde comme parfaitement compatibles avec ceux de prêtre et de lévite. Votre tenancier Moore, continua-t-il, a gagné mon approbation. Je n'ai jamais vu de commandant plus froid ni plus déterminé. De plus, cet homme a fait preuve de jugement et de bon sens ; d'abord en se préparant parfaitement pour l'événement qui a eu lieu, et ensuite, lorsque ses plans bien concertés lui ont eu assuré le succès, en n'abusant point de sa victoire. Quelques-uns des magistrats sont en ce moment très effrayés, et, comme tous les lâches, ont une tendance à se montrer cruels : Moore les arrête avec une admirable prudence. Il a jusqu'ici été très impopulaire dans le pays ; mais, croyez-moi, le courant de l'opinion va lui revenir : le peuple s'apercevra qu'il n'a pas su l'apprécier, et il se hâtera de réparer son erreur ; et lui, quand il verra le public disposé à lui rendre justice, il nous montrera une plus gracieuse figure que celle qu'il nous a montrée jusqu'à ce jour. »

M. Helstone allait ajouter à ce discours quelques avertissements moitié plaisants moitié sérieux à miss Keeldar, au sujet de la partialité dont elle était accusée pour son tenancier, lorsqu'un coup de sonnette annonçant un autre visiteur arrêta sa raillerie sur ses lèvres ; et, comme cet autre visiteur apparut sous la forme d'un vieux gentleman à cheveux blancs, à la mine farouche, à l'œil dédaigneux, notre vieille connaissance et le vieil ennemi du recteur, M. Yorke enfin, le prêtre et lévite, saisit son chapeau, et avec les plus brefs adieux à miss Keeldar et le plus sévère regard au nouveau venu, il prit brusquement congé.

M. Yorke n'était pas de bonne humeur, et il exprima son opinion sur l'événement de la nuit en termes peu mesurés : Moore, les magistrats, les soldats, les chefs de la populace, tous eurent leur part de ses invectives ; mais il réserva ses plus vigoureuses épithètes, ses adjectifs les plus yorkshiriens pour les prêtres batailleurs, les sanguinaires et démoniaques recteurs et vicaires. À l'entendre, la coupe de l'iniquité ecclésiastique débordait.

« L'Église, dit-il, est dans un joli état : il ne manquait plus que de voir les curés se mettre dans les rangs des soldats, manier le mousquet et la poudre, et prendre la vie de gens beaucoup plus honnêtes qu'eux.

— Et qu'eût fait Moore, si personne ne lui avait prêté secours ? demanda Shirley.

— Il eût bu la bière qu'il a brassée, mangé le pain qu'il a cuit.

— Ce qui signifie que vous l'auriez laissé seul faire face à cette populace. Il est plein de courage, mais la plus grande somme de bravoure que puisse renfermer une poitrine humaine ne peut servir à grand-chose en face de deux cents ennemis.

— Il avait les soldats ; ces pauvres diables qui vendent leur sang et versent celui des autres pour de l'argent.

— Vous traitez les soldats avec autant d'injustice que le clergé. Pour vous, tout ce qui porte un habit rouge est le rebut de la nation, tout ce qui porte un habit noir est un fripon. Selon vous, M. Moore a mal fait de requérir la force armée, et il a fait pis encore en demandant une autre assistance. Votre manière de voir se résume en ceci : Moore eût dû livrer son moulin et sa vie à la rage d'une bande de furieux abusés, et M. Helstone et tout autre gentleman de la paroisse eussent dû se borner au rôle de simples spectateurs, voir le bâtiment rasé et son propriétaire massacré, sans remuer un doigt pour sauver l'un ou l'autre.

— Si Moore avait agi avec ses hommes depuis le commencement comme il eût dû le faire, jamais ils n'auraient eu pour lui les sentiments qu'ils ont à présent.

— Cela vous est aisé à dire, s'écria miss Keeldar qui commençait à s'échauffer, à vous dont la famille a habité Briarmains pendant six générations, à vous à qui le peuple est accoutumé depuis cinquante ans, et qui connaissez leurs habitudes, leurs préférences. Il vous est vraiment aisé d'éviter de les offenser. Mais M. Moore est arrivé étranger dans ce district ; il y est venu pauvre et sans amis, n'ayant que son énergie pour le protéger, n'ayant que son honneur, ses talents, son industrie, pour se frayer un chemin. N'est-ce pas vraiment un crime monstrueux que, dans de semblables circonstances, il n'ait pu tout d'un coup rendre populaires ses manières calmes et graves ; qu'il n'ait pu se montrer plaisant, libre, cordial avec ces singuliers paysans, comme vous l'êtes avec vos semblables de la ville ? N'est-ce pas une impardonnable faute qu'il n'ait peut-être pas gradué ses changements avec

autant de délicatesse qu'eussent pu le faire de riches capitalistes ? Et, pour des erreurs de cette sorte, faut-il qu'il soit victime de la rage de la foule ? Lui refusera-t-on jusqu'au droit de se défendre lui-même ? Et ceux qui ont un cœur d'homme dans leur poitrine (et M. Helstone, dites de lui tout ce que vous voudrez, est un de ces hommes) seront-ils traités de malfaiteurs, parce qu'ils se sont placés à ses côtés, parce qu'ils ont épousé la cause d'un seul contre deux cents ?

— Allons, allons, calmez-vous, dit M. Yorke, souriant à l'ardeur avec laquelle Shirley multipliait ses rapides questions.

— Me calmer ! Faut-il que j'écoute froidement des absurdités, de dangereuses absurdités ? Non. Je vous aime beaucoup, monsieur Yorke, vous le savez ; mais je déteste tout à fait quelques-uns de vos principes. Tout ce jargon, excusez-moi, mais je répète le mot, tout ce jargon sur les curés et les vicaires offense vivement mon oreille. Toute ridicule et irrationnelle clameur d'une classe, qu'elle soit aristocrate ou démocrate ; toute clabauderie d'une caste, soit cléricale, soit militaire ; toute injustice criante contre les individus, qu'elle vienne du monarque ou du mendiant, m'afflige cruellement. Toutes ces excitations des uns contre les autres, toutes ces haines de partis, toutes ces tyrannies déguisées en libertés, je les rejette et m'en lave les mains. Vous vous croyez un philanthrope ; vous vous regardez comme un avocat de la liberté ; mais je vous dirai ceci : M. Hall, le curé de Nunnely, est un meilleur ami de l'humanité et de la liberté que M. Hiram Yorke, le réformiste de Briarfield. »

De la part d'un homme, M. Yorke n'eût pas souffert très patiemment ce langage, et il ne l'eût pas enduré de la part de toutes les femmes. Mais il trouvait Shirley à la fois bonne et jolie, et sa

colère librement exprimée l'amusait. De plus, il prenait un secret plaisir à l'entendre prendre la défense de son tenancier, car nous avons laissé déjà entrevoir qu'il avait fort à cœur les intérêts de Robert Moore ; d'ailleurs, s'il voulait tirer vengeance de la sévérité de Shirley, il savait que le moyen était en son pouvoir : un mot, croyait-il, suffirait pour la dompter et la réduire au silence, pour couvrir ce front fier de l'ombre rosée de la honte, pour voiler l'éclair de cet œil sous les cils et les paupières baissés.

« Qu'as-tu de plus à dire ? demanda-t-il, comme elle gardait le silence, plutôt pour reprendre haleine que parce que le sujet de son zèle était épuisé.

— Ce que j'ai à dire, monsieur Yorke ? répondit-elle en parcourant le parloir d'un mur à l'autre. Ce que j'ai à dire ? J'ai beaucoup de choses à dire, si je pouvais parvenir à les exprimer dans un ordre lucide, ce qui m'est impossible. J'ai à dire que vos idées et celles des politiques les plus avancés ne peuvent être soutenues que par des hommes dans une position irresponsable ; que ce sont purement des idées d'opposition, dont on parle très haut, mais que l'on ne met jamais en pratique. Que vous soyez fait demain premier ministre d'Angleterre, et vous serez forcé de les abandonner. Vous blâmez violemment Moore d'avoir défendu sa fabrique ; si vous aviez été à sa place, votre honneur et votre bon sens ne vous eussent point permis d'agir autrement que lui. Vous vilipendez M. Helstone pour tout ce qu'il fait : M. Helstone a ses défauts ; quelquefois il fait mal, mais le plus souvent il agit bien. Si l'on vous ordonnait curé de Briarfield, vous verriez si ce serait tâche facile de mettre à exécution tout ce que votre prédécesseur a imaginé et accompli pour le bien de la paroisse. Je m'étonne que l'on ne puisse rendre plus loyalement justice aux autres et à

soi-même. Lorsque j'entends MM. Malone et Donne bavarder sur l'autorité de l'Église, sur la dignité et les droits de la prêtrise, sur la déférence qui leur est due comme membres du clergé ; quand j'entends l'explosion de leur petit dépit contre les dissidents ; quand je suis témoin de leurs étroites jalousies et de leurs présomptions ; quand ils me rebattent les oreilles de leurs conversations sur les formalités, les traditions, les superstitions ; quand je vois leur insolence envers les pauvres, leur basse servilité envers les riches, il me semble, en vérité, que l'établissement est dans une pauvre voie, et qu'il a, ainsi que ses enfants, le plus grand besoin d'une réforme. Détournant mes regards désespérés de la tour de la cathédrale et de l'humble clocher du village, oui, aussi désespérée que le sacristain qui sent le besoin de faire blanchir l'église et n'a pas de quoi acheter de la chaux, je me souviens de vos sarcasmes insensés sur les gras évêques, les curés bien nourris, la vieille mère Église, etc. Je me souviens des traits que vous décochez à tous ceux qui ne pensent pas comme vous, de l'impitoyable condamnation à laquelle vous soumettez les classes et les individus, sans avoir le moindre égard aux circonstances et aux tentations : et alors monsieur Yorke, le doute étreint mon âme, et je me demande s'il existe des hommes assez cléments, assez raisonnables, assez justes, pour entreprendre la tâche d'une réforme. Je ne crois pas que vous soyez de ce nombre.

— Vous avez de moi une mauvaise opinion, miss Shirley. Vous ne m'avez jamais jusqu'ici autant montré vos sentiments.

— Je n'en avais jamais eu l'occasion ; mais je suis restée assise sur le tabouret de Jessy, à côté de votre chaise, dans le parloir de Briarmains, pendant des soirées entières, écoutant avidement votre causerie, tantôt admirant, tantôt m'insurgeant contre vos

paroles. Je vous regarde comme un beau vieillard yorkshirien, monsieur ; je suis fière d'être née dans le même pays et la même paroisse que vous : vous êtes loyal, honnête, indépendant comme le roc qui a sa base au fond de la mer ; mais enfin vous êtes dur, roide, étroit et sans pitié.

— Non pour les pauvres, ma fille, non pour les humbles de la terre, seulement pour les orgueilleux et les superbes.

— Et quel droit avez-vous, monsieur, de faire une semblable distinction ? Il n'existe pas d'homme plus fier et plus hautain que vous. Vous trouvez aisé de parler d'un ton protecteur à vos inférieurs ; vous êtes trop orgueilleux, trop ambitieux, trop jaloux, pour être civil avec ceux qui sont au-dessus de vous. Mais vous êtes tous les mêmes. Helstone aussi est fier et rempli de préjugés. Moore, quoique plus juste et plus sensé que vous et le recteur, est cependant hautain, sévère et généralement égoïste. C'est heureux qu'il se rencontre accidentellement des hommes comme M. Hall, des hommes au cœur grand et généreux, qui peuvent pardonner aux autres d'être plus riches, plus prospères ou plus puissants qu'eux. De tels hommes peuvent avoir moins d'originalité et moins de force de caractère que vous, mais ce sont de plus vrais amis de l'humanité.

— Et quand cela aura-t-il lieu ? dit M. Yorke en se levant.

— Quoi ?

— La noce.

— Quelle noce ?

— Celle de Robert Gérard Moore, Esq., de Hollow, avec miss Keeldar, fille et héritière de feu Cave Keeldar, de Fieldhead ? »

Shirley regarda celui qui lui adressait cette question en rougissant ; mais son œil ne faiblissait pas : il brillait d'un éclat ferme, il brûlait d'un feu sombre.

« Voilà votre vengeance », dit-elle lentement. Puis elle ajouta : « Est-ce que ce serait un mariage indigne de celle qui représente feu Charles Cave Keeldar ?

— Ma fille, Moore est un gentleman : son sang est pur et ancien comme le mien ou le tien.

— Et tous deux nous tirons vanité de notre origine. Nous avons notre orgueil de famille, bien que l'un de nous soit un républicain. »

Yorke, qui se tenait debout devant elle, s'inclina. Ses lèvres étaient muettes, mais son œil confessait la vérité de l'accusation. Oui, il avait un orgueil de famille, on le voyait dans toute son attitude.

« Moore est un gentleman », répéta Shirley, redressant sa tête avec une grâce joyeuse.

Elle se contraignit cependant : les mots qu'elle ne voulait pas prononcer semblaient se presser sur sa langue ; mais son regard parlait assez en ce moment. Yorke essaya de lire ce langage des yeux, visible, mais intraduisible, un poème plein d'ardent lyrisme en une langue inconnue. Ce n'était point cependant une vulgaire histoire, une simple bouffée de sentiment, une ordinaire confession d'amour, qu'exprimait ce regard. C'était quelque chose de plus profond, de plus obscur que ce qu'y croyait lire M. Yorke. Il sentit que sa vengeance venait de frapper à faux et que Shirley triomphait ; il se sentit en défaut, joué, déconcerté.

« Et, si Moore est un gentleman, vous pouvez être seulement une lady ; donc…

— Donc il n'y aurait aucune inégalité dans notre union ?

— Aucune.

— Merci de votre approbation. M'abandonnerez-vous lorsque je quitterai le nom de Keeldar pour celui de Moore ? »

M. Yorke, au lieu de répondre, la regardait avec le plus profond embarras. Il ne pouvait deviner ce que signifiait son regard, si elle parlait sérieusement ou si elle plaisantait : il y avait à la fois de la résolution et du sentiment, de la raillerie et du sarcasme, dans l'expression de ces traits mobiles.

« Je ne te comprends pas, dit-il en se détournant.

— Elle rit : prenez courage, monsieur, vous n'êtes pas seul dans votre ignorance ; mais je suppose que, si Moore me comprend, cela ira, n'est-ce pas ?

— Moore peut faire ses affaires lui-même dorénavant ; je ne veux pas m'en occuper davantage. »

Une pensée nouvelle traversa le cerveau de Shirley ; sa contenance changea comme par enchantement ; avec un regard plus sombre et une expression de visage plus austère elle demanda :

« Avez-vous été prié d'intervenir ? Est-ce que vous me questionnez comme le chargé de pouvoirs d'un autre ?

— Que le Seigneur nous protège ! Quiconque t'épousera doit faire attention à lui ! Garde toutes tes questions pour Robert ; je ne répondrai pas davantage à aucune. Au revoir, ma fille. »

Le temps était beau, ou du moins passable, car de légers nuages voilaient le soleil, et une brume épaisse, qui n'était cependant ni froide ni humide, couvrait les montagnes. Caroline, pendant que Shirley était occupée avec ses visiteurs, avait persuadé à mistress Pryor de mettre son chapeau et son châle d'été, et de faire avec elle une promenade vers l'extrémité la plus resserrée de la vallée de Hollow.

Là les versants opposés de la gorge se rapprochaient l'un de l'autre et, se couvrant de broussailles et de chênes rabougris, formaient une ravine boisée, au fond de laquelle courait le ruisseau du moulin, luttant contre de nombreuses pierres, se ruant contre des rives rugueuses et hérissées de racines et de troncs d'arbres noueux, écumant, bouillonnant dans sa course. Là, quand vous vous étiez éloigné d'un demi-mille du moulin, vous vous trouviez dans une profonde solitude, à l'ombre d'arbres que la cognée avait toujours respectés, et formait une sûre retraite pour les oiseaux qui la faisaient retentir de leurs chants. Ce lieu n'était guère fréquenté ; la fraîcheur des fleurs qui couvraient le sol attestait qu'elles n'étaient pas foulées souvent par le pied de l'homme. Les abondantes roses sauvages semblaient éclore, briller et se flétrir sous la garde de la solitude, comme dans le harem d'un sultan. Là, vous voyiez le doux azur des clochettes de la campanule, et reconnaissiez dans les fleurs d'un blanc de perle qui émaillaient l'herbe, l'humble type de quelques groupes étoilés qui constellent le firmament.

Mistress Pryor aimait une tranquille promenade : elle évitait les grands chemins et recherchait les sentiers écartés, les passages solitaires ; elle préférait une compagne à l'isolement absolu, car dans la solitude elle était peureuse. Une vague crainte de

rencontres fâcheuses lui enlevait le plaisir de ses courses solitaires, mais elle ne craignait rien avec Caroline. Lorsqu'elle avait une fois quitté les habitations humaines et mis le pied sur le domaine de la nature, accompagnée par sa jeune amie, un heureux changement semblait se faire dans son esprit et rayonnait sur son visage. Lorsqu'elle était avec Caroline, et avec Caroline seule, on eût dit que son cœur avait secoué le fardeau qui l'oppressait, que son front s'était débarrassé d'un voile, que ses facultés s'étaient dégagées d'une entrave. Avec elle, elle était joyeuse, quelquefois tendre. Elle se montrait disposée à lui communiquer les trésors de son instruction et de son expérience, à lui laisser deviner quelle avait été sa vie, quelle culture avait reçu son esprit, quelle était l'étendue de son intelligence, en quels moments et sur quels points ses sentiments étaient vulnérables.

Ce jour-là, par exemple, pendant leur promenade, mistress Pryor parla à sa compagne des nombreuses variétés d'oiseaux qui chantaient dans les arbres ; elle décrivit leurs différentes espèces, ainsi que leurs habitudes et leurs particularités. L'histoire naturelle de l'Angleterre paraissait lui être familière. Elle connaissait toutes les fleurs sauvages qui bordaient le sentier. À toutes les chétives plantes qui poussaient auprès des pierres ou dans les crevasses de vieux murs, plantes que Caroline n'avait jamais remarquées, elle donnait leur nom en indiquant leurs propriétés : elle semblait avoir fait une étude minutieuse de la botanique des champs et des bois de l'Angleterre. Ayant atteint le haut du ravin, elles s'assirent sur un banc de roc gris et moussu qui faisait saillie à la base d'une hauteur verdoyante et escarpée s'élevant au-dessus d'elles : mistress Pryor regarda autour d'elle, et parla des environs comme si elle les avait vus déjà, dans un temps éloigné ; elle fit remarquer les changements qui s'étaient opérés dans ces

lieux ; elle compara leur aspect avec celui d'autres parties de l'Angleterre, révélant dans ses descriptions un sentiment du pittoresque, une appréciation du beau et du vulgaire, une puissance de comparaison qui donnaient à ses discours sans prétention un charme tout particulier.

L'espèce de plaisir respectueux avec lequel écoutait Caroline, plaisir si sincère, si calme, et cependant si évident, excita les facultés de la dame, qui se laissa entraîner dans une douce animation. Rarement peut-être, avec son extérieur froid, son air timide et ses façons peu communicatives, avait-elle connu ce que c'était que d'exciter chez une personne qu'elle pouvait aimer des sentiments de vive affection et d'estime admiratrice. Quelle joie ne dut-elle pas éprouver en voyant cette jeune fille, vers laquelle, à en juger par l'expression émue de ses yeux et de ses traits, elle sentait son cœur entraîné par une irrésistible impulsion, la regarder comme une institutrice et s'attacher à elle comme à une amie ! Avec un accent d'intérêt un peu plus marqué que d'habitude, elle dit en se penchant vers sa jeune compagne et en écartant du front pâle de celle-ci une boucle de cheveux bruns qui s'était échappée du peigne qui la retenait :

« J'espère que l'air vif qui souffle de cette montagne vous fera du bien, ma chère Caroline : j'aimerais à voir un peu plus de couleurs à ces joues ; mais peut-être n'avez-vous jamais eu le teint fleuri ?

— J'avais autrefois des joues roses, répondit miss Helstone en souriant. Je me rappelle qu'il y a un an ou deux, lorsqu'il m'arrivait de me regarder dans la glace, j'y voyais un visage différent de celui que j'y vois maintenant, plus rond et plus rose. Mais quand

nous sommes jeunes, ajouta la jeune fille de dix-huit ans, notre esprit est insouciant et notre vie tranquille.

— Est-ce qu'à votre âge, continua mistress Pryor en faisant violence à cette timidité qui, même dans la circonstance présente, lui rendait difficile la tâche de scruter le cœur d'une autre, est-ce qu'à votre âge vous vous tourmenteriez des soucis de l'avenir ? Croyez-moi, vous auriez tort. Laissez le lendemain pourvoir au lendemain.

— Mais, chère madame, ce n'est pas ce qui me tourmente : le mal du présent est quelquefois accablant, trop accablant, et je désire ardemment me soustraire à son étreinte.

— Le mal du présent… c'est… votre oncle n'est peut-être pas… vous avez de la peine à me comprendre… il ne sait pas apprécier… »

Mistress Pryor ne put compléter ses phrases brisées ; elle ne put venir à bout de poser cette question : si M. Helstone était trop dur pour sa nièce ? Mais Caroline comprit.

« Oh ! ce n'est pas cela, répliqua-t-elle ; mon oncle et moi nous entendons très bien : nous ne nous querellons jamais, je ne l'accuse jamais de dureté, il ne me réprimande jamais. Quelquefois je me prends à désirer que quelqu'un au monde m'aime ; mais je ne puis dire que je désire particulièrement qu'il ait pour moi plus d'affection qu'il n'en a. Comme enfant, j'ai peut-être ressenti le manque d'attention ; mais les domestiques ont été très aimables pour moi : seulement, quand les gens se montrent longtemps indifférents pour nous, nous devenons indifférents pour leur indifférence. C'est l'habitude de mon oncle de ne faire nulle attention aux femmes et aux jeunes filles, excepté aux ladies qu'il ren-

contre en société : il ne pourrait point la changer, et je n'ai nulle envie de la lui voir changer pour ce qui me concerne. Je crois qu'il ne me causerait que de l'ennui et de l'effroi s'il voulait se montrer affectionné maintenant. Mais vous le savez, mistress Pryor, c'est à peine vivre que de mesurer le temps comme je le fais à la rectorerie. Les heures passent, et je les occupe de façon ou d'autre, mais je ne vis pas. Je supporte l'existence ; je n'en jouis pas. Depuis que miss Keeldar et vous êtes arrivées ici, j'ai été, j'allais dire plus heureuse, mais ce ne serait pas vrai… »

Elle s'interrompit.

« Comment ! ce ne serait pas vrai ? Vous aimez miss Keeldar, n'est-ce pas, ma chère ?

— J'aime beaucoup Shirley ; je l'aime et je l'admire ; mais je suis dans une pénible position : pour une raison que je ne puis expliquer, j'ai besoin de m'éloigner de ces lieux, de les oublier.

— Vous m'avez dit déjà que vous désiriez être gouvernante ; mais, ma chère, s'il vous en souvient, je n'encourageai pas cette idée. J'ai été gouvernante une grande partie de ma vie. Je m'estime fort heureuse d'avoir fait la connaissance de miss Keeldar ; ses talents et ses dispositions ont rendu ma tâche aisée ; mais lorsque j'étais jeune, avant que je fusse mariée, mes épreuves ont été rudes, poignantes. Je ne voudrais pas vous en voir endurer de semblables. Ce fut mon sort d'entrer dans une famille qui avait de grandes prétentions à la naissance et à la supériorité intellectuelle, dont tous les membres croyaient être « tout particulièrement doués des grâces chrétiennes » ; que leurs cœurs étaient régénérés, et leurs esprits dans un état particulier de discipline. Il me fut bientôt donné à entendre que, comme je n'étais pas leur

égale, je ne pouvais attendre leur sympathie. On ne me cachait nullement que j'étais un fardeau et un embarras pour la société. Les gentlemen me regardaient comme une femme à laquelle il leur était interdit d'accorder les privilèges du sexe. Les ladies me firent clairement comprendre que j'étais pour elles un ennui. Les domestiques même me détestaient ; pourquoi ? c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Mes élèves, me dit-on, quelque amitié qu'ils eussent pour moi, et quelque profond que fût l'intérêt qu'ils m'inspiraient, ne pouvaient jamais devenir mes amies. Il me fut intimé que je devais vivre dans l'isolement, et ne jamais franchir la ligne invisible, mais rigide, qui marquait la différence qui existait entre moi et ceux qui m'employaient. Ma vie, dans cette maison, fut sédentaire, isolée, contrainte, sans joie, laborieuse ; mais ma constitution ne tarda pas à souffrir de ce genre de vie : je tombai malade. La dame de la maison me dit froidement que j'étais la victime de la vanité blessée. Elle me donna à entendre que, si je ne faisais pas un effort pour réprimer mon mécontentement impie et pour cesser de murmurer contre la position que Dieu m'avait faite, mon intelligence se briserait probablement en morceaux sur le roc où nombre de mes sœurs avaient fait naufrage, la morbide estime de soi-même, et que je mourrais dans une maison d'aliénées.

« Je ne répondis rien à mistress Hardman ; c'eût été inutile, mais à sa fille aînée, je laissai tomber un jour quelques observations auxquelles elle répondit ainsi :

« Il y avait des peines, elle en convenait, dans la position d'une gouvernante ; sans doute elle avait ses épreuves ; mais, dit-elle d'une façon qui me fait sourire lorsque j'y pense, mais cela devait être ainsi. Elle n'avait ni le dessein, ni l'espoir, ni le désir de voir

apporter un remède à cet état de choses : car, dans la constitution des habitudes anglaises, des sentiments, des préjugés, un remède était impossible. Les gouvernantes, fit-elle observer, doivent être continuellement dans une espèce d'isolement : c'est le seul moyen de maintenir la distance que demandent la réserve des mœurs anglaises, le décorum des familles.

« Je me souviens que je poussai un soupir lorsque miss Hardman quitta mon lit ; elle l'entendit, et se retournant, me dit avec sévérité :

« Je crains, miss Grey, que vous n'ayez hérité dans la plus ample mesure du péché le plus grand de notre nature tombée, le péché de l'orgueil. Vous êtes orgueilleuse, et par conséquent vous êtes ingrate aussi. Maman vous paye un joli salaire, et, si vous aviez le sens commun, vous vous accommoderiez patiemment de ce que votre état a de fatigant et d'ennuyeux, puisque vous en êtes si bien rétribuée. »

« Miss Hardman, ma chérie, était une lady à l'esprit très fort, et possédait des talents très distingués : l'aristocratie est décidément une classe fort supérieure, vous le savez, physiquement, moralement et mentalement. En qualité de tory avancée je reconnais cela. Je ne pourrais décrire la dignité de sa voix et de son air pendant qu'elle me parlait ainsi, et cependant je crains qu'elle n'ait été égoïste, ma chère. Je ne voudrais pas mal parler de mes supérieurs en rang, mais je pense qu'elle était un peu égoïste.

« Je me souviens, continua mistress Pryor après une pause, d'une autre observation de miss Hardman, qu'elle débitait avec un très grand air. « Nous avons besoin, disait-elle, des imprudences, des extravagances, des erreurs, des crimes d'un certain

nombre de pères, pour répandre la semence qui produit la moisson de gouvernantes. Les filles de commerçants, quoique bien élevées, manquent de distinction, et nous n'en pouvons faire les hôtes de nos demeures et les gardiennes de la personne et de l'intelligence de nos enfants. Nous préférons toujours placer auprès de nos enfants ceux qui sont nés dans notre condition, et ont été élevés avec les mêmes raffinements que nous. »

— Miss Hardman devrait se croire quelque chose de mieux que ses semblables, madame, puisqu'elle soutenait que leurs malheurs et même leurs crimes étaient nécessaires pour servir à sa commodité. Vous dites qu'elle était religieuse : sa religion devait être celle du pharisien, qui remerciait Dieu de ce qu'il n'était pas semblable aux autres hommes, ni même au publicain.

— Ma chère, nous ne discuterons pas ce point. Je serais la dernière à vouloir insinuer dans votre esprit aucun sentiment de mécontentement contre votre lot dans la vie, ou aucun sentiment d'envie ou d'insubordination envers vos supérieurs. Une soumission entière aux autorités, une scrupuleuse déférence pour ceux qui sont meilleurs que nous (et dans cette catégorie je place les hautes classes de la société), sont, dans mon opinion, indispensables au bien de toute communauté. Tout ce que je veux dire, ma chère, est que vous feriez mieux de renoncer à vous faire gouvernante, parce que les devoirs de cette fonction seraient trop pénibles pour votre constitution. Je ne voudrais pas prononcer un mot irrespectueux envers mistress ou miss Hardman ; seulement, me rappelant ma propre expérience, je ne puis m'empêcher de penser que, si vous tombiez dans une famille semblable, vous lutteriez d'abord courageusement contre votre destin, puis vous dépéririez et deviendriez trop faible pour votre tâche ; vous

reviendriez brisée à la maison, si vous aviez encore une maison. Puis suivraient ces années de langueur, dont la personne qui souffre et ses plus proches amies connaissent seules le fardeau. La consomption clorait le chapitre. Telle est l'histoire d'un grand nombre d'existences : je ne voudrais pas que ce fût la vôtre. Ma chère, nous allons marcher un peu, si vous voulez. »

Toutes deux se levèrent et parcoururent une terrasse naturelle et verdoyante qui bordait le lit profond du ruisseau.

« Ma chère, dit bientôt mistress Pryor, d'un ton timide et embarrassé, les jeunes filles, principalement celles que la nature a favorisées, souvent… fréquemment… anticipent… pensent au… au mariage comme au but, à la réalisation de leurs espérances. »

Elle s'arrêta ; Caroline vint à son aide avec promptitude, montrant une bien plus grande somme de courage et de possession d'elle-même que mistress Pryor, en face du redoutable sujet qui venait d'être entamé.

« Elles y pensent, et c'est tout naturel, répondit-elle avec une calme fermeté qui fit tressaillir mistress Pryor. Elles regardent le mariage avec quelqu'un qu'elles aiment comme la plus brillante, la seule brillante destinée qui puisse leur être réservée. Ont-elles tort ?

— Oh ! ma chère ! » s'écria mistress Pryor en joignant les mains. Elle se tut. Caroline tourna un œil ardent et scrutateur sur le visage de son amie : ce visage était fort agité. « Ma chère, murmura-t-elle enfin, la vie est une illusion !

— Mais non pas l'amour ! l'amour est la chose la plus réelle, la plus durable, la plus douce, et cependant la plus amère que nous

connaissions.

— Ma chère, il est très amer. On dit qu'il est puissant, puissant comme la mort. Beaucoup de déceptions de la vie sont puissantes aussi. Quant à sa douceur, rien n'est plus fugitif : sa durée est d'un moment, d'un clin d'œil. Son aiguillon reste pour toujours : il peut périr aux portes de l'éternité, mais il torture cruellement pendant le temps.

— Oui, il torture pendant le temps, dit Caroline, excepté lorsque c'est un amour réciproque.

— Amour réciproque ! ma chère, les romans sont pernicieux. Vous n'en lisez pas, j'espère ?

— Quelquefois, toutes les fois que je puis m'en procurer. Mais les romanciers ne doivent rien savoir de l'amour, à en juger par la façon dont ils en traitent.

— Rien absolument, ma chère, répondit vivement mistress Pryor, pas plus que du mariage. Et toutes les fausses peintures qu'ils font de ces sujets ne peuvent être trop fortement condamnées. Elles ne ressemblent pas à la réalité : elles vous montrent seulement la surface verdoyante et tentatrice du marais, et ne vous donnent pas une idée fidèle et vraie du bourbier qu'elle recouvre.

— Mais le bourbier n'existe pas toujours, objecta Caroline : il y a des mariages heureux. Là où l'affection est réciproque et sincère et les intelligences en harmonie, le mariage doit être heureux.

— Il ne l'est jamais complètement. Deux personnes ne peuvent être littéralement comme une seule : il y a peut-être un contente-

ment possible, dans des circonstances particulières et qui se rencontrent rarement ; mais il est aussi bien de n'en pas courir le risque : vous pouvez commettre une fatale erreur. Soyez satisfaite, ma chère, et que toutes les personnes célibataires soient satisfaites de leur liberté.

— C'est l'écho des paroles de mon oncle ! s'écria Caroline d'un ton qui indiquait l'étonnement. Vous parlez comme mistress Yorke, dans ses moments de plus sombre humeur, comme miss Mann, quand elle est le plus portée à l'aigreur et à l'hypocondrie. Cela est terrible !

— Non, c'est simplement vrai. Oh ! enfant, vous avez vécu seulement l'agréable matin de la vie. Le milieu du jour aride et brûlant, le soir plein de tristesse, la nuit obscure, sont encore à venir ! M. Helstone, dites-vous, parle comme moi ; et je voudrais bien savoir comment eût parlé mistress Matthewson Helstone si elle avait vécu. Elle mourut ! elle mourut !…

— Hélas ! et ma propre mère, et mon père !… s'écria Caroline.

— Eh bien ?

— Ne vous ai-je jamais dit qu'ils étaient séparés ?

— J'en ai entendu parler.

— Ils doivent donc avoir été bien malheureux.

— Vous voyez que tous les faits prouvent la vérité de ce que je vous dis.

— Dans ce cas, le mariage ne devrait pas exister.

— Vous avez raison, ma chère, si ce n'était pour prouver que cette vie n'est qu'une longue épreuve dans laquelle nous ne devons attendre ni repos ni récompense.

— Mais votre propre mariage, mistress Pryor ! »

Mistress Pryor frémit et frissonna comme si un doigt rude eût pressé sur un nerf à nu. Caroline comprit qu'elle avait touché le point douloureux.

« Mon mariage a été malheureux, dit la dame, réunissant tout son courage ; mais cependant… Elle hésita.

— Mais cependant, demanda Caroline, pas entièrement misérable ?

— Non, pas dans ses résultats, au moins ; non, ajouta-t-elle d'un ton plus doux. Dieu mêle quelquefois un peu du baume de sa miséricorde dans la fiole des plus corrosifs malheurs. Il peut à son gré diriger les événements, et, de l'aveugle et folle action d'où est sortie la malédiction de la moitié de notre vie, faire couler la bénédiction de notre vieillesse. D'ailleurs, je suis d'une nature exceptionnelle, j'en conviens : d'humeur peu facile, sans adresse, et excentrique en quelques points, je n'eusse jamais dû me marier ; mon caractère n'est pas de ceux qui trouvent facilement leur pareil, ni qui puissent s'assimiler avec leur contraste. Je connaissais parfaitement ma propre inaptitude pour la vie commune, et, si je n'avais pas été si malheureuse comme gouvernante, je ne me serais jamais mariée. Et puis… »

Les regards de Caroline la priaient de continuer : ils la pressaient de déchirer ce nuage de désespoir que ses précédentes paroles avaient semblé jeter sur son existence.

« Et puis, ma chère, M…, c'est-à-dire le gentleman que j'épousai, était peut-être d'un caractère plus exceptionnel que commun. J'espère du moins que peu de femmes ont eu des épreuves semblables à la mienne, que peu ont ressenti leurs souffrances comme j'ai ressenti les miennes : elles furent bien près d'ébranler ma raison ; ma situation était si désespérée ! le remède était si impossible ! Mais, ma chère, je n'ai pas l'intention de vous décourager ; je désire seulement vous donner un avertissement, et vous prouver que les célibataires ne doivent pas trop anxieusement désirer de changer leur position, souvent pour une plus mauvaise.

— Merci, chère madame. Je comprends parfaitement vos bonnes intentions ; mais il n'y a aucune crainte que je tombe dans l'erreur que vous me signalez. Je n'ai, du moins, aucune pensée de mariage, et, pour cette raison, j'ai besoin de me créer une position par quelque autre moyen.

— Ma chère, écoutez-moi. J'ai réfléchi profondément sur ce que je vais vous dire, depuis que je vous ai entendue manifester le désir d'obtenir une position. Vous savez que je demeure en ce moment avec miss Keeldar en qualité de compagne. Qu'elle vienne à se marier (et beaucoup de circonstances m'induisent à penser que ce sera avant peu), et je cesse de lui être utile en cette qualité. Je dois vous dire que je possède une petite fortune, provenant partie de mes propres économies, et partie d'un legs qui m'a été fait il y a quelques années ; quand je quitterai Fieldhead, j'aurai une maison à moi. Je ne pourrais vivre dans la solitude, et je n'ai aucuns parents que je désire inviter à une étroite intimité : car, comme vous avez pu déjà l'observer et comme je vous l'ai avoué, mes habitudes et mes goûts ont leurs singularités. Je n'ai

pas besoin de vous dire que je vous suis attachée ; avec vous je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été avec personne. J'estimerais votre société comme un précieux privilège, une consolation, un bienfait. Vous viendrez alors demeurer avec moi ; Caroline, me refusez-vous ? J'espère que vous pouvez m'aimer. »

Après ces deux abruptes questions, elle se tut.

« Certainement, je vous aime, répondit Caroline. J'aimerais à vivre avec vous ; mais vous êtes trop bonne.

— Tout ce que j'ai, ajouta mistress Pryor, je vous le laisserais ; vous seriez pourvue contre les nécessités de la vie, mais ne me dites jamais que je suis trop bonne. Vous me percez le cœur, enfant.

— Mais, ma chère madame, cette générosité… je n'ai aucun droit…

— Paix ! vous ne devez pas parler de cela : il y a des choses dont nous ne pouvons entendre parler. Oh ! il est tard pour commencer, mais je peux encore peut-être vivre quelques années : je ne puis effacer tout à fait le passé ; mais peut-être un bref espace de l'avenir m'appartient. »

Mistress Pryor semblait profondément agitée : de grosses larmes roulaient dans ses yeux et coulaient le long de ses joues. Caroline l'embrassa de sa façon aimable et caressante, lui disant avec douceur :

« Je vous aime tendrement. Ne pleurez pas. »

Mais toute l'économie de la pauvre dame semblait ébranlée : elle s'assit, inclina sa tête sur ses genoux, et pleura à chaudes

larmes. Rien ne put la consoler avant que l'orage intérieur eût eu son cours. À la fin sa douleur se calma d'elle-même.

« Pauvre enfant ! murmurait-elle en rendant le baiser de Caroline ; pauvre agneau solitaire ! Mais venez, ajouta-t-elle tout à coup ; venez, il faut que nous retournions à la maison. »

Pendant un certain temps, mistress Pryor marcha très vite ; par degrés cependant elle se calma et revint à son pas ordinaire, particulier comme tous ses mouvements, et, lorsqu'elles atteignirent Fieldhead, elle était tout à fait redevenue elle-même : son extérieur avait repris son aspect calme et timide.

q

Chapitre 21 Deux vies

Moore n'avait montré que la moitié de sa résolution et de son activité dans la défense de sa fabrique : il montra l'autre moitié (et c'était la plus terrible) dans l'infatigable et impitoyable ardeur avec laquelle il poursuivit les meneurs de l'émeute. Il laissa la foule tranquille : peut-être un sentiment inné de justice lui disait-il que des hommes égarés par de mauvais conseils et poussés par les privations n'étaient pas dignes de sa vengeance, et que celui qui fait tomber sa colère sur un homme courbé sous la souffrance est un tyran et non un juge. Dans tous les cas, bien qu'il en connût un grand nombre, les ayant parfaitement remarqués dans la dernière partie de l'attaque, quand le jour commençait à poindre, il les laissait passer chaque jour à côté de lui, sans leur adresser aucune parole ni aucune menace.

Il ne connaissait pas les chefs. C'étaient des étrangers, des émissaires des grandes villes. Beaucoup n'étaient pas des membres de la classe ouvrière ; c'étaient des débauchés, des banqueroutiers, des hommes toujours dans les dettes et souvent dans la boisson, des hommes qui n'avaient rien à perdre et avaient beaucoup à gagner sous le rapport de l'argent et de la propreté. Ces hommes, Moore les chassait comme un chien chasse le gibier ; et cette occupation lui convenait : son excitation plaisait à sa nature ; il l'aimait mieux que de faire du drap. Son cheval devait haïr ce temps-là, car il était monté rudement et souvent : Moore vivait presque sur les routes, et l'air frais était aussi bienvenu à ses poumons, que la visite du policeman à son humeur : il le préférait à la vapeur des teintureries ; les magistrats du district devaient le craindre ; c'étaient des hommes lents et timides. Il aimait à les forcer de trahir une certaine crainte qui les faisait vaciller dans leur résolution et reculer devant l'action, la crainte de l'assassinat. C'était cette crainte qui avait enchaîné tout manufacturier et presque tout homme public dans le district ; Helstone seul l'avait toujours repoussée. Le vieux Cosaque savait qu'il pouvait recevoir une balle ; il connaissait le danger : mais une semblable mort ne l'effrayait pas ; c'est celle qu'il eût choisie, s'il avait eu un choix à faire.

Moore aussi connaissait le danger et le méprisait. La pensée qu'il chassait des assassins était l'aiguillon de son ardente nature. Quant à la crainte, c'était un homme trop fier, trop rudement élevé, trop flegmatique pour craindre. Souvent il lui arrivait de parcourir les marais à cheval, la nuit, au clair de lune, ou sans clair de lune, dans une disposition d'esprit plus vigoureuse, avec des facultés plus fraîches que lorsque la sécurité et le calme l'environnaient dans son comptoir. Les meneurs dont il voulait s'assurer

étaient au nombre de quatre : deux dans l'espace de quinze jours furent arrêtés près de Stilbro' ; pour les deux autres, il fallait les chercher plus loin : leur retraite était supposée dans les environs de Birmingham.

En même temps, le manufacturier ne négligeait pas sa fabrique battue en brèche : les réparations n'étaient pas difficiles ; le charpentier et le vitrier seuls suffisaient. Les émeutiers n'étant pas parvenus à entrer dans la place, ses chères machines n'avaient reçu aucun dommage.

Pendant cette vie occupée, pendant que la sévère justice et les affaires demandaient toute son énergie et harassaient ses pensées, donnait-il un moment, consacrait-il un effort pour tenir allumé un feu plus doux que ceux qui brûlent dans le temple de Némésis ? C'est ce qu'il était difficile de découvrir. Il allait rarement du côté de Fieldhead ; s'il y allait, ses visites étaient brèves ; s'il allait à la rectorerie, c'était seulement pour demeurer en conférence avec le recteur dans son cabinet. Pendant ce temps, l'histoire de l'année continuait à être troublée ; il n'y avait aucun calme dans la tempête de la guerre. Son long ouragan continuait à balayer le continent. Il n'y avait pas le plus léger signe de temps serein, aucune éclaircie à travers les nuages de la poussière et de la fumée des batailles ; aucune rosée bienfaisante ne tombait sur l'olivier ; aucune cessation de la pluie rouge qui nourrissait l'inutile et glorieux laurier. Pendant ce temps, la ruine avait ses sapeurs et ses mineurs à l'œuvre sous les pas de Moore, et, soit qu'il fût à cheval ou à pied, soit qu'il traversât seulement son comptoir ou qu'il galopât sur le triste marais de Rushedge, il entendait un creux écho et sentait la terre trembler sous ses pas.

Tandis que l'été se passait ainsi pour Moore, comment s'écoulait-il pour Shirley et Caroline ? Visitons d'abord l'héritière. À qui ressemble-t-elle ? À une fille abandonnée, pâle et se desséchant pour un infidèle amoureux. Demeure-t-elle tout le jour assise et courbée sur quelque tâche sédentaire ? A-t-elle continuellement un livre à la main ou un travail de couture sur son genou, des yeux seulement pour cela, des mots pour rien, et des pensées qu'elle n'exprime pas ?

En aucune façon. Shirley est parfaitement bien. Elle n'a perdu ni l'air pensif de sa physionomie ni son nonchalant sourire. Elle égaye le vieux et sombre manoir par sa présence. La galerie et les chambres qui y aboutissent ont souvent retenti des joyeux échos de sa voix. Elle a accoutumé au frôlement de sa robe de soie le corridor sombre à une seule fenêtre, qu'elle traverse à chaque instant d'une chambre à l'autre, tantôt portant des fleurs dans le barbare salon fleur de pêcher, tantôt entrant dans la salle à manger pour en ouvrir les fenêtres afin d'y laisser pénétrer les senteurs de la mignonnette et de l'églantier, d'autres fois portant au soleil, à la porte du porche, les plantes qui étaient sur la fenêtre de l'escalier.

De temps à autre elle prend son travail d'aiguille ; mais, par quelque fatalité, il ne lui arrive jamais d'y travailler pendant plus de cinq minutes de suite. À peine a-t-elle apprêté son dé et enfilé son aiguille, qu'une pensée soudaine l'appelle à l'étage supérieur ; peut-être pour chercher quelque étui à aiguilles en ivoire dont elle vient de se souvenir, ou une vieille boîte à ouvrage dont elle n'a aucun besoin, mais qui lui semble pour le moment indispensable ; peut-être pour arranger ses cheveux, ou remettre de l'ordre dans un tiroir qu'elle se rappelle avoir laissé le

matin dans un curieux état de confusion ; peut-être seulement pour regarder certaines vues, d'une certaine fenêtre d'où l'on découvre l'église et la rectorerie de Briarfield, agréablement ensevelies sous les arbres. À peine est-elle revenue et a-t-elle repris sa bande de batiste ou son canevas, que le grattement violent et le sifflement étranglé de Tartare se font entendre à la porte du porche, et il faut qu'elle coure lui ouvrir. Il fait très chaud ; il revient pantelant ; il faut qu'elle le conduise à la cuisine, et qu'elle s'assure de ses propres yeux si sa cruche d'eau est remplie. À travers la porte ouverte de la cuisine on aperçoit la cour, toute peuplée de coqs d'Inde et de leurs dindonneaux, de poules et de leurs poussins, d'oiseaux de Guinée au brillant plumage, et d'une riche variété de pigeons, les uns blancs, d'autres au col pourpré, d'autres bleus et couleur de cannelle. Spectacle irrésistible pour Shirley ! Elle court à la paneterie prendre un petit pain qu'elle vient leur émietter sur les marches de l'escalier : autour d'elle se pressent ardents et heureux ses sujets emplumés. John est à l'étable ; il faut qu'elle parle à John et qu'elle donne un coup d'œil à la jument. Elle est en train de la caresser lorsque l'on amène la vache pour la traire : cela est important ; il faut que Shirley reste et surveille toute chose. Il y a peut-être quelques petits veaux ou quelques petits agneaux, des jumeaux peut-être, que leurs mères rejettent ; Shirley se fait conduire auprès d'eux, et se permet le plaisir de leur donner la nourriture de ses propres mains, sous la direction du soigneux John. Pendant cette opération, John émet ses doutes touchant certaines questions d'agriculture, et sa maîtresse est obligée d'aller chercher son chapeau de paille et de l'accompagner en franchissant les barrières et longeant les haies, pour entendre sur place la conclusion de toute cette matière agriculturale. La brillante après-midi se change ainsi en douce

soirée ; Shirley revient à la maison un peu tard prendre le thé, et après le thé elle ne coud jamais.

Après le thé Shirley lit, et elle est aussi tenace pour son livre qu'elle l'est peu pour son aiguille. Son cabinet d'étude est le devant de la cheminée, son siège un tabouret, ou peut-être seulement le tapis, aux pieds de mistress Pryor ; là, elle avait coutume d'apprendre ses leçons lorsqu'elle était enfant, et les vieilles habitudes ont conservé sur elle une grande puissance. Tartare est toujours étendu à côté d'elle, son museau noir allongé sur ses pattes de devant, droites, fortes et aussi grosses que celles d'un loup des Alpes. Une main de la maîtresse repose généralement sur la rude tête du serf fidèle, qui se montre mécontent et gronde lorsqu'elle la retire. L'esprit de Shirley est tout à son livre ; elle ne lève pas les yeux ; elle ne bouge ni ne parle, si ce n'est pour répondre brièvement et respectueusement à mistress Pryor, qui de temps à autre lui adresse des conseils sous forme de prières.

« Ma chère, vous feriez mieux de ne pas avoir ce grand chien si près de vous ; il froisse tout le bord de votre robe.

— Oh ! ce n'est que de la mousseline, j'en puis mettre une blanche demain.

— Ma chère, je voudrais vous voir prendre l'habitude de vous asseoir à une table lorsque vous lisez.

— J'essayerai quelque jour, madame : mais il est si bon de faire comme l'on a toujours fait !

— Ma chère, laissez-moi vous prier de quitter ce livre ; vous vous abîmez les yeux à la clarté douteuse de ce feu.

— Pas le moins du monde, madame, mes yeux ne sont jamais fatigués. »

À la fin, cependant, une pâle lumière venant de la fenêtre tombe sur la page ; Shirley regarde, la lune est levée ; elle ferme le livre, se lève et parcourt la chambre. Son livre était peut-être bon ; il a rafraîchi, rempli, réchauffé son cœur. Le tranquille parloir, le foyer propre, la fenêtre par laquelle on découvre la douce reine des nuits radieuse sur son nouveau trône, suffisent pour faire de la terre un Éden, de la vie un poème pour Shirley. Un calme et profond délice enflamme ses jeunes veines, délice sans trouble et sans mélange, qu'aucun pouvoir humain ne peut lui ravir, parce qu'aucun pouvoir humain ne le lui a accordé ; le pur don de Dieu à sa créature, le libre présent de la nature à son enfant. Cette joie lui donne un avant-goût de la vie des anges. Prenant son essor par des chemins verdoyants, par de joyeuses collines toutes de verdure et de lumière, elle atteint un point presque aussi élevé que celui d'où les anges regardaient le rêveur de Béthel, et son œil scrute, son âme possède la vision de la vie telle qu'elle la désire. Non, pas telle qu'elle la désire, elle n'a pas le temps de désirer ; la gloire multiplie ses splendeurs plus rapidement que la pensée ne peut effectuer ses combinaisons, que l'aspiration ne peut formuler ses désirs. Shirley ne dit rien pendant cette extase, elle est tout à fait muette ; mais, si mistress Pryor lui adresse la parole, elle sort tranquillement et va continuer sa promenade dans l'obscure galerie de l'étage supérieur.

Si Shirley n'était une indolente, une insouciante, une ignorante créature, elle prendrait la plume en de tels moments, ou du moins pendant que leur souvenir est frais dans son esprit ; elle saisirait, elle fixerait l'apparition, elle raconterait la vision révé-

lée. Si elle avait dans la tête l'organe de l'acquisitivité un peu plus développé, un peu plus de l'amour de la propriété dans sa nature, elle prendrait une large feuille de papier et écrirait simplement, de son écriture singulière, mais claire et lisible, l'histoire qui lui a été racontée, le chant qui a retenti à son oreille, et elle posséderait ainsi ce que son imagination a été capable de créer. Mais elle est paresseuse, elle est insouciante et fort ignorante, car elle ne sait pas que ses rêves sont rares, ses sensations toutes particulières : elle ne connaît pas, elle n'a jamais connu et elle mourra sans connaître toute la valeur de cette précieuse source, dont le brillant et frais bouillonnement entretient dans son cœur une éternelle verdure.

Shirley prend aisément la vie : ce fait n'est-il pas écrit dans son œil ? Dans ses moments de bonne humeur, cet œil n'est-il pas aussi rempli de paresseuse douceur, que dans ses courts accès de colère il est rempli de feu ? Sa nature est dans son œil : lorsqu'elle est calme, l'indolence, l'indulgence, la gaieté et la tendresse, se lisent dans ce large globe gris ; qu'elle s'anime, un rouge éclair perce la rosée, il jette des flammes.

Avant que le mois de juillet fût passé, miss Keeldar serait probablement partie avec Caroline pour le tour qu'elles avaient projeté ; mais, précisément à cette époque, une invasion tomba sur Fieldhead : une armée de touristes assiégea Shirley dans son château et la força de se rendre à discrétion. Un oncle, une tante et deux cousines du Midi, M..., mistress et les deux misses Sympson, de Sympson-Grove, vinrent lui rendre visite. Les lois de l'hospitalité lui firent un devoir de renoncer à son projet, ce qu'elle fit avec une facilité un peu surprenante pour Caroline, qui savait combien elle était prompte à agir et fertile en expédients,

lorsqu'il s'agissait de faire triompher sa volonté. Miss Helstone lui exprima même son étonnement de la voir se soumettre si facilement. Elle répondit que de vieux sentiments avaient leur pouvoir : elle avait passé deux années de sa première jeunesse à Sympson-Grove.

Miss Helstone lui demanda quelle était son affection pour ces parents.

Elle n'avait rien de commun avec eux, répliqua-t-elle ; le petit Harry Sympson, il est vrai, ne ressemblait nullement à ses sœurs, et elle avait eu autrefois une grande amitié pour lui ; mais il ne venait pas dans le Yorkshire, du moins pas encore.

Le dimanche suivant, le banc d'honneur de l'église de Briarfield était occupé par un vieux gentleman, précieux et tiré à quatre épingles, qui rajustait ses lunettes et changeait de position toutes les trois minutes ; une vieille lady à l'air calme et placide, habillée de satin brun, et deux jeunes ladies modèles, dans une toilette modèle et une attitude modèle. Shirley avait l'air d'un cygne noir ou d'une corneille blanche au milieu de cette compagnie ; elle paraissait tout à fait déconcertée. Nous allons la laisser dans cette respectable société pour nous occuper de miss Helstone.

Séparée de miss Keeldar pour le présent, car elle ne pouvait aller la chercher au milieu de ses parents ; éloignée de Fieldhead par la commotion qu'avaient produite les nouveaux arrivés, Caroline se trouva de nouveau confinée à la sombre rectorerie, aux promenades solitaires dans les sentiers écartés. Elle passait ses longues et tristes après-midi, tantôt assise dans le tranquille parloir que le soleil quittait vers le milieu du jour, tantôt, immobile

comme une statue, dans le bosquet du jardin où ses rayons brillants, quoique tristes, passant à travers les groseilliers, venaient dessiner des carrés et des losanges sur sa blanche robe d'été. Là, elle lisait de vieux livres pris dans la bibliothèque de son oncle : les livres grecs et latins n'étaient d'aucun usage pour elle, et la collection de littérature légère qui avait appartenu à sa tante Mary n'avait rien de bien attrayant. Quelques vénérables Magazines pour les dames, qui avaient autrefois accompli un voyage en mer avec leur maîtresse et avaient essuyé une tempête, et dont les pages étaient salies d'eau salée ; quelques absurdes Magazines méthodistes pleins de miracles, d'apparitions, d'avertissements surnaturels, de songes sinistres, et de fanatisme furieux ; les non moins folles Lettres des Morts aux Vivants, de mistress Élisabeth Rowe ; quelques vieux classiques anglais : de ces fleurs flétries Caroline avait dans son enfance extrait tout le miel, et elles étaient maintenant sans saveur pour elle. En manière de changement, et aussi pour faire le bien, elle se mettait à coudre, à confectionner des vêtements pour les pauvres sous la direction de miss Ainley. Quelquefois, lorsqu'elle sentait les larmes lui venir dans les yeux et qu'elle les voyait lentement tomber sur son ouvrage, elle se demandait comment l'excellente femme qui avait coupé et disposé cet ouvrage pouvait garder une sérénité si égale dans sa solitude.

« Jamais je ne trouve miss Ainley opprimée par le désespoir ou abattue par le chagrin, pensait-elle ; et cependant son petit cottage est un triste endroit, et elle n'a ni brillante espérance, ni ami dans le monde. Je me rappelle néanmoins qu'elle m'a dit une fois avoir accoutumé ses pensées à tendre toujours vers le ciel. Elle convenait qu'il n'y avait, et qu'il n'y avait jamais eu que peu de jouissances en ce monde pour elle ; et je suppose qu'elle a diri-

gé ses espérances vers le bonheur de la vie future. Ainsi font les religieuses, dans leur cellule fermée, avec leur lampe de fer, leur robe collante comme un suaire, leur lit étroit comme un cercueil. Elle dit souvent qu'elle n'a aucune crainte de la mort, aucune terreur de la tombe ; pas plus sans doute que saint Siméon Stylite en haut de sa terrible colonne, au milieu de la solitude sauvage, pas plus que l'Hindou fanatique étendu sur sa couche de pointes de fer. Mais ceux-là, ayant violé les lois de la nature, avaient leurs sympathies et leurs antipathies naturelles renversées. Ils étaient arrivés à un état morbide. Je crains encore la mort, mais je crois que c'est parce que je suis jeune : la pauvre miss Ainley s'attacherait davantage à la vie, si la vie avait plus de charme pour elle. Dieu ne nous a certainement pas créés et ne nous fait pas vivre pour que nous désirions continuellement la mort. Je crois intimement que nous avons été destinés à aimer la vie et à en jouir aussi longtemps qu'elle nous est donnée. Dieu, en nous donnant l'existence, n'a jamais entendu qu'elle soit cette chose pâle, inutile et languissante, qu'elle devient pour beaucoup, et pour moi en particulier.

« Personne, continua-t-elle, personne n'est à blâmer pour l'état dans lequel se trouvent les choses, autant du moins que je puis le voir, et je ne pourrais dire, après y avoir beaucoup réfléchi cependant, comment elles pourraient être améliorées ; mais je sens qu'il y a quelque chose de mal quelque part. Je crois que les femmes non mariées devraient avoir plus à faire, de plus intéressantes et surtout plus profitables occupations, qu'elles n'en possèdent maintenant. Et, lorsque je parle ainsi, je ne crois nullement offenser Dieu par mes paroles ; je ne crois pas être impie ou impatiente, irréligieuse ou sacrilège. Ce qui me console, du reste, c'est de penser que Dieu a compassion de bien des douleurs et

entend bien des soupirs, auxquels les hommes ferment leurs oreilles ou qu'ils regardent avec un air de mépris impuissant. Je dis impuissant, car je vois qu'aux peines que la société ne peut guérir, elle défend ordinairement de s'exprimer, sous peine de son mépris : ce mépris est une espèce de manteau de clinquant qui recouvre sa faiblesse difforme. Les gens n'aiment pas qu'on leur rappelle des maux qu'ils ne peuvent ou ne veulent guérir ; car le sentiment de leur propre incapacité, ou de l'obligation où ils sont de faire des efforts qui ne leur plaisent pas, trouble leur quiétude et leur satisfaction d'eux-mêmes. Les vieilles filles, comme les pauvres sans asile et sans travail, ne doivent demander ni une place ni une occupation dans la société : cela trouble les heureux et les riches ; cela trouble les parents. Voyez les nombreuses familles de filles du voisinage : les Armitage, les Birtwhistle, les Sykes. Les frères de ces filles ont tous un commerce ou une profession ; ils ont quelque chose à faire. Leurs sœurs n'ont aucun emploi terrestre, si ce n'est le soin de la maison et la couture ; aucun plaisir terrestre, si ce n'est d'improfitables visites ; aucune espérance, dans toute leur vie à venir, de rien de meilleur. Cet état de stagnation fait décliner rapidement leur santé ; elles ne sont jamais bien portantes, et leur esprit et leurs idées se rétrécissent prodigieusement. Le grand désir, le seul but de chacune d'elles, est d'être mariée, mais le plus grand nombre ne le seront jamais. Elles mourront comme elles vivent maintenant. Elles passent leur vie à dresser des plans et à tendre des pièges pour attraper des maris. Les gentlemen les tournent en ridicule ; ils n'ont pas besoin d'elles et ne font d'elles aucun cas : ils disent, je les ai entendus plusieurs fois le dire avec un rire moqueur, que le marché matrimonial est encombré. Les pères disent la même chose et se mettent en colère lorsqu'ils remarquent les ma-

nœuvres de leurs filles : ils leur ordonnent de demeurer à la maison. Que veulent-ils qu'elles fassent à la maison ? Si vous le demandez, ils répondent : coudre et faire la cuisine : ils attendent qu'elles fassent cela, et cela seulement, de bon cœur, régulièrement, sans aucune plainte, pendant toute leur vie, comme si elles n'avaient aucun germe de facultés pour rien autre chose ; doctrine aussi raisonnable à soutenir que celle qui prétendrait que les pères n'ont aucunes facultés pour manger la cuisine que font leurs filles ou porter les vêtements qu'elles cousent. Est-ce que les hommes pourraient vivre ainsi eux-mêmes ? Ne seraient-ils pas bientôt fatigués ? Et, lorsqu'ils ne recevraient aucun soulagement dans leur fatigue, mais seulement des reproches à sa moindre manifestation, est-ce que leur fatigue ne finirait pas par se changer avec le temps en frénésie ? Lucrèce, filant à minuit au milieu de ses suivantes, et la femme vertueuse de Salomon, sont souvent citées comme les modèles de ce que le sexe (comme ils disent) devrait être. Je n'en sais rien ; Lucrèce, j'ose le dire, était une fort digne sorte de personne, ressemblant beaucoup à ma cousine Hortense Moore ; mais elle faisait veiller ses servantes fort tard. Je n'aurais pas aimé être au nombre de ses filles. Hortense se conduirait absolument de même envers moi et Sarah, si elle le pouvait, et nous ne pourrions le souffrir ni l'une ni l'autre. La « femme vertueuse » avait toute sa maison sur pied à minuit ; elle servait le déjeuner avant une heure du matin ; mais elle avait autre chose à faire que de filer et de distribuer des portions : elle était manufacturière, elle fabriquait de la toile et la vendait ; elle s'occupait d'agriculture, elle achetait des domaines et plantait des vignes. Cette femme était une ménagère : c'était ce que nos matrones appellent une femme habile. En somme, je la préfère de beaucoup à Lucrèce ; mais je crois que ni M. Armitage ni

M. Sykes n'eussent eu l'avantage sur elle dans un marché ; cependant je l'aime. « La force et l'honneur étaient ses vêtements ; elle possédait la confiance de son époux. La sagesse parlait par sa bouche ; sur sa langue était la loi de douceur : ses enfants croissaient en la bénissant ; son mari aussi chantait ses louanges. » Roi d'Israël, votre modèle de la femme est un admirable modèle ! mais sommes-nous, de nos jours, élevées pour lui ressembler ? Hommes du Yorkshire ! vos filles atteignent-elles à ce royal modèle ? Pouvez-vous leur donner un champ dans lequel leurs facultés puissent s'exercer et se développer ? Hommes d'Angleterre ! regardez vos pauvres filles, dont beaucoup s'étiolent autour de vous, dévorées par la consomption, ou, ce qui est pire, dégénérant en aigres vieilles filles, envieuses, médisantes, misérables, parce que la vie est pour elles un désert, ou, ce qui est le pire de tout, réduites à chercher par la coquetterie et de méprisables artifices à gagner par le mariage cette position que l'on refuse au célibat. Pères de famille, ne pouvez-vous changer cet état de choses ? Non peut-être tout à coup ; mais examinez sérieusement ce sujet lorsqu'il vous sera soumis ; recevez-le comme un thème digne de considération ; ne le rejetez pas avec une sotte plaisanterie ou une insulte indigne d'un homme. Vous voudriez être fiers de vos filles et non rougir d'elles ; cherchez-leur alors une occupation et un intérêt qui en puissent faire autre chose que des coquettes et des médisantes. Tenez enchaînée l'intelligence de vos filles, elles seront pour vous une plaie, un souci, un opprobre ; cultivez-la, donnez-leur un but et une occupation, elles seront vos gaies compagnes dans la santé, vos plus tendres gardes dans la maladie, vos plus fidèles soutiens dans la vieillesse.

Chapitre 22 Une soirée dehors

Par un beau jour d'été que Caroline avait passé entièrement seule (son oncle étant à Whinbury), et dont les longues heures, brillantes, calmes et sans nuage, avaient été pour elle aussi désolées que si elles eussent passé sur sa tête dans les solitudes sans traces et sans ombre du Sahara, au lieu de s'écouler dans le jardin fleuri d'une maison anglaise, elle était assise dans l'alcôve, son travail sur ses genoux, ses doigts poussant assidûment l'aiguille, ses yeux suivant et réglant leurs mouvements, et son cerveau travaillant sans relâche, quand Fanny vint à la porte, regarda autour d'elle, sur la pelouse et sur les plates-bandes, et, n'apercevant pas celle qu'elle cherchait, appela à haute voix : « Miss Caroline ! »

Une voix faible répondit : « Fanny ! » Cette voix venait de l'alcôve, et Fanny se dirigea à la hâte de ce côté, tenant à la main un billet qu'elle remit entre des doigts qui semblaient avoir à peine la force de le tenir. Miss Helstone ne demanda point d'où venait ce billet, et ne le regarda même pas : elle le laissa tomber au milieu des plis de son travail.

« C'est Harry, le fils de Joe Scott, qui l'a apporté », dit Fanny.

Cette fille n'était pas une enchanteresse et ne connaissait aucune parole magique, et cependant ce qu'elle venait de dire eut un effet presque magique sur sa jeune maîtresse. Elle leva la tête avec le rapide mouvement d'une sensation qui se réveille ; elle lança à Fanny un regard non languissant, mais animé et interrogateur.

« Harry Scott ! Qui l'a envoyé ?

— Il est venu de Hollow. »

Le billet qu'elle avait laissé tomber fut ramassé avidement, le cachet fut brisé. Il fut lu en deux secondes. C'était un mot affectueux d'Hortense, qui informait sa cousine qu'elle était de retour de Wormwood-Wells ; qu'elle était toute seule ce jour-là, Robert étant allé au marché de Whinhury ; que rien ne lui pourrait donner un plus grand plaisir que de prendre le thé en compagnie de Caroline ; et, ajoutait la bonne dame, elle était sûre que ce changement ne pouvait qu'être agréable et avantageux à Caroline, qui devait tristement sentir le besoin d'un guide sûr et d'une société utile à son éducation, depuis que la mésintelligence survenue entre Robert et M. Helstone l'avait séparée de sa « meilleure amie », Hortense Gérard Moore. Dans un post-scriptum, elle lui commandait de mettre son chapeau et d'accourir auprès d'elle.

Caroline n'avait pas besoin de l'injonction ; ce fut avec plaisir qu'elle mit de côté le vêtement d'enfant qu'elle confectionnait pour la corbeille des Juifs, et qu'elle se hâta de monter à sa chambre pour couvrir ses cheveux bouclés d'un chapeau de paille, et jeter autour de ses épaules la légère écharpe de soie noire dont la simple draperie faisait ressortir l'élégance de sa taille, de même que sa sombre couleur s'harmoniait avec la simplicité de ses vêtements et avec la gentillesse de son visage. Elle était contente de se soustraire pour quelques heures à la solitude, à la tristesse, au cauchemar de sa vie ; de descendre en courant la pente verdoyante qui conduisait à Hollow, de respirer le parfum des fleurs des haies, plus suave que celui du lis ou de la rose moussue. À la vérité, elle savait que Robert n'était point au cottage, mais c'était un plaisir pour elle d'aller où il avait récemment été ; après avoir été séparée de lui pendant si longtemps, voir

seulement sa maison, entrer dans la chambre qu'il avait quittée le matin même, lui paraissait presque une réunion. Cette illusion la faisait revivre, elle sentait battre son cœur, et la brise qui soufflait doucement sous ce bleu ciel d'été semblait lui murmurer à l'oreille : « Robert peut rentrer pendant que vous serez encore chez lui ; et alors vous pourrez lui donner votre main : peut-être pendant une minute vous pourrez vous asseoir à son côté.

— Silence ! » dit-elle sévèrement à son imagination ; mais elle aimait la consolatrice et la consolation.

Miss Moore aperçut probablement de la fenêtre, à travers les buissons touffus du jardin, la robe blanche de Caroline, car elle alla au-devant d'elle jusqu'à la porte extérieure du cottage. Elle se tenait droite, roide et flegmatique comme de coutume ; elle ne se permit aucun empressement, aucune vive démonstration de joie qui pût compromettre la dignité de sa démarche ; mais elle sourit en voyant le plaisir qu'éprouvait son élève, en recevant ses embrassements chaleureux et tendres. Elle la conduisit affectueusement à l'intérieur, à moitié trompée, et tout à fait flattée. À moitié trompée, car, s'il n'en eût pas été ainsi, elle l'aurait probablement poussée dehors au lieu de la faire entrer. Si elle avait su pour qui était la plus forte part de la joie enfantine que montrait Caroline, Hortense eût été très probablement choquée et irritée. Les sœurs n'aiment pas que de jeunes filles soient amoureuses de leurs frères. Quelle que soit l'affection fraternelle qu'elles ont pour eux, elles ne peuvent les aimer d'amour, et elles éprouvent un pénible sentiment à la pensée que d'autres les aiment. Le premier mouvement qu'excite chez elles une pareille découverte (comme chez beaucoup de parents lorsqu'ils s'aperçoivent que leurs enfants aiment) est un sentiment d'impatience et de mépris. La raison,

s'ils sont raisonnables, corrige avec le temps cette fausse impression ; mais s'ils ne le sont pas, elle subsiste toujours, et la fille ou la belle-sœur demeure jusqu'à la fin l'objet de leur aversion.

« Vous avez dû vous attendre à me trouver seule, d'après le contenu de ma lettre, dit miss Moore en conduisant Caroline au parloir ; mais je l'ai écrite ce matin ; depuis le dîner il m'est arrivé de la compagnie. »

Et, ouvrant la porte, elle permit d'apercevoir une ample étendue de jupes cramoisies couvrant entièrement la chaise à bras placée au coin du feu, et au-dessus de ces jupes, présidant avec dignité, un bonnet plus imposant qu'une couronne. Ce bonnet n'était jamais arrivé au cottage sous un chapeau ; non, il avait été apporté dans un vaste sac, ou plutôt un ballon de soie noire de moyenne grandeur tendu avec des baleines. La garniture du bonnet se développait sur une largeur d'un quart d'aune autour de la tête qui le portait ; le ruban, qui s'étalait en nœuds et en étoffes autour de la tête, était ce que l'on appelait alors du ruban d'amour ; il y en avait une grande quantité, je puis dire une très grande quantité : le bonnet et la robe étaient portés par mistress Yorke, et tous deux lui convenaient parfaitement.

La noble lady était venue amicalement prendre le thé avec miss Moore. C'était presque une faveur aussi grande et aussi rare que si la reine allait, sans y être invitée, dîner à la fortune du pot avec un de ses sujets : mistress Yorke ne pouvait donner à miss Moore une plus haute marque de distinction, elle qui, en général, méprisait les visites et les thés, et stigmatisait de l'épithète de « commères » toutes les filles et les matrones du voisinage.

Il n'y avait pas à s'y tromper, cependant : miss Moore était l'objet de sa prédilection ; elle l'avait fait voir plus d'une fois, soit en s'arrêtant pour lui parler le dimanche à l'église, soit en l'invitant presque cordialement à aller à Briarmains, et ce jour-là même en poussant la condescendance jusqu'à lui faire personnellement une visite. La raison qu'elle se donnait à elle-même de cette préférence, était que miss Moore était une femme d'un caractère ferme et digne, qui ne montrait jamais la moindre légèreté dans sa conversation ni dans sa démarche ; et aussi, qu'étant étrangère, elle avait besoin d'une amie pour la soutenir. Elle aurait pu ajouter que son air simple, ses vêtements sans recherche, ses manières flegmatiques et peu attrayantes, étaient pour elle autant de recommandations additionnelles. Il est certain au moins que les ladies remarquables par les qualités opposées, la beauté, l'air gai, le goût et l'élégance de leur mise, n'avaient pas souvent l'approbation de mistress Yorke. Tout ce que les hommes ont coutume d'admirer chez les femmes, mistress Yorke le condamnait ; tout ce qu'ils méprisent ou dédaignent, elle le patronnait.

Caroline s'avança vers la matrone avec un certain sentiment de défiance. Elle savait peu de chose de mistress Yorke, et, comme nièce d'un recteur, elle était inquiète sur l'accueil qui lui était réservé. Cet accueil fut très froid, et elle s'empressa de cacher sa déconvenue en se détournant pour ôter son chapeau. Puis, lorsqu'elle se fut assise, elle ne fut pas fâchée de se voir immédiatement accostée par une petite fille en robe bleue, qui s'élança comme une petite fée du pied de la chaise de la grande dame, où elle se tenait assise sur un tabouret, dérobée à la vue par les plis de la vaste robe rouge, et, courant vers miss Helstone,

lui jeta sans façon ses bras autour du cou et lui demanda un baiser.

« Ma mère n'a pas été polie pour vous, dit-elle en recevant et rendant un souriant salut, et Rose, que voilà, ne fait nulle attention à vous : c'est leur habitude. Si, au lieu de vous, un ange aux blanches ailes, avec une couronne d'étoiles, était entré dans cette chambre, ma mère eût fait un roide salut, et Rose n'eût pas levé du tout la tête ; mais je serai votre amie ; je vous ai toujours aimée.

— Jessie, réprimez votre langue, et retenez votre familiarité ! dit mistress Yorke.

— Mais, ma mère, vous êtes si froide ! s'écria Jessie. Miss Helstone ne vous a jamais fait de mal ; pourquoi ne seriez-vous pas aimable pour elle ? Vous êtes si roide, votre regard est si froid, votre parole si sèche ! Pourquoi ? C'est absolument de cette manière que vous traitez miss Shirley Keeldar et toutes les jeunes ladies qui viennent dans notre maison. Et Rose, que voilà, est une telle aut… aut… j'ai oublié le mot, mais il signifie une machine sous la forme d'un être humain. À vous deux, cependant, vous feriez fuir tout le monde de Briarmains. Martin dit souvent cela.

— Je suis une automate ? Bon ! laissez-moi tranquille, alors, dit Rose, du petit coin où elle était assise sur le tapis, au pied d'une petite bibliothèque, avec un livre ouvert sur ses genoux. Miss Helstone, comment vous portez-vous ? » ajouta-t-elle en dirigeant un instant son regard vers cette dernière, puis reportant ses beaux yeux gris sur le livre qu'elle dévorait.

Caroline tourna les yeux vers elle, contemplant sa contenance absorbée, et observant, à mesure qu'elle lisait, un certain mouve-

ment de sa bouche, mouvement plein de caractère. Caroline avait du tact ; elle était douée d'un instinct remarquable. Elle sentait que Rose était une enfant peu ordinaire : elle savait comment la prendre. S'approchant doucement, elle s'agenouilla sur le tapis à côté d'elle, et regarda sur son livre par-dessus sa petite épaule : c'était un roman de mistress Radcliffe, l'Italien.

Caroline lut avec elle, sans faire aucune remarque : arrivée au bas de la page, Rose eût l'attention de lui demander avant de tourner le feuillet :

« Êtes-vous prête ? »

Caroline fit seulement un signe de tête affirmatif.

« Aimez-vous ce livre ? demanda Rose un instant après.

— Il y a longtemps, lorsque je le lisais étant enfant, il m'intéressait prodigieusement.

— Pourquoi ?

— Il semblait m'ouvrir la promesse, me donner le pressentiment d'un étrange roman à parcourir.

— Et en le lisant, il vous semble être loin de l'Angleterre, sous un autre ciel, le ciel d'Italie, ce ciel bleu du Midi décrit par les voyageurs.

— Cela vous impressionne, Rose ?

— Cela me fait soupirer après les voyages, miss Helstone.

— Quand vous serez femme, peut-être serez-vous à même de satisfaire votre désir.

— J'entends bien en trouver le moyen, si on ne me le donne pas. Je ne puis toujours demeurer à Briarfield. Le monde entier n'est pas très grand, comparé à l'ensemble de la création : il faut au moins que je voie l'extérieur de notre ronde planète.

— Quelle partie ?

— D'abord l'hémisphère dans lequel nous vivons ; puis l'autre. Je veux que ma vie soit réellement une vie, non une noire extase, comme celle du crapaud enterré dans un bloc de pierre ; non une mort lente, comme la vôtre dans la rectorerie de Briarfield.

— Comme la mienne ? Que voulez-vous dire, enfant ?

— N'est-ce pas une longue et ennuyeuse mort que d'être pour toujours enfermée dans cette triste maison, que je prends, toutes les fois que je passe auprès, pour un tombeau auquel on aurait ouvert des fenêtres ? Je ne vois jamais aucun mouvement autour de la porte ; jamais un bruit ne s'échappe de ces murs. Je crois que jamais fumée n'est sortie de ces cheminées. Que faites-vous là ?

— Je couds, je lis, j'apprends des leçons.

— Êtes-vous heureuse ?

— Serais-je plus heureuse d'errer seule dans des pays étrangers, comme vous voudriez le faire ?

— Beaucoup plus heureuse, même lorsque vous ne feriez autre chose que d'errer. Souvenez-vous cependant que j'aurai un objet en vue : mais ne fissiez-vous que d'aller devant vous, et toujours devant vous, comme certaine lady enchantée d'un conte de fée, vous pourriez être plus heureuse que maintenant. Dans votre

marche d'un jour vous traverseriez des montagnes, des bois, des cours d'eau, changeant perpétuellement d'aspect, soit que le soleil répande ou non sur eux ses rayons, soit que le temps soit pluvieux ou beau, sombre ou clair. Rien ne change dans la rectorerie de Briarfield. Le plâtre du plafond de votre parloir, le papier des murs, les rideaux, les tapis, les chaises, sont toujours les mêmes.

— Est-ce que le changement est nécessaire au bonheur ?

— Oui.

— Est-ce qu'il lui est synonyme ?

— Je ne sais ; mais pour moi la monotonie et la mort sont presque la même chose. »

Ici, Jessie prit la parole.

« Est-ce qu'elle n'est pas folle ? demanda-t-elle.

— Mais, Rose, continua Caroline, je crains que cette vie de courses perpétuelles ne finisse, pour moi du moins, comme le roman que vous lisez, par le désappointement, la déception, l'irritation d'esprit.

— Est-ce que l'Italien finit ainsi ?

— C'était ma pensée lorsque je le lus.

— Mieux vaut essayer de toutes choses et les trouver vides, que de ne rien essayer et mener une vie nulle. Agir ainsi, c'est commettre le péché de ce serviteur qui, méprisable fainéant ! enterra le talent que son maître lui avait confié.

— Rose, interrompit mistress Yorke, la satisfaction solide ne s'obtient que par l'accomplissement de ses devoirs.

— Très bien, ma mère ! Et, si mon maître m'a confié dix talents, mon devoir est de les faire fructifier afin qu'ils en produisent dix autres, et non d'enterrer l'argent dans la poussière de mes tiroirs. Je ne le déposerai pas dans une théière ébréchée, pour le renfermer au milieu des tasses et des pots dans l'armoire à porcelaine. Je ne le confierai pas à votre table à ouvrage pour être étouffé sous une pile de bas de laine. Je ne l'emprisonnerai pas dans l'armoire à linge, parmi les draps ; et encore bien moins, ma mère (elle se leva à ces mots de dessus le plancher), encore bien moins le cacherai-je dans une terrine de pommes de terre froides pour être rangé avec le pain, le beurre, la pâtisserie et le jambon, sur les rayons du garde-manger. »

Elle s'interrompit un instant, puis continua :

« Mère, le Seigneur qui nous a donné à chacun nos talents reviendra un jour et nous demandera compte à tous de ce que nous en aurons fait. La théière ébréchée, le vieux bas, le lambeau de toile, la vieille terrine, rendront leur stérile dépôt dans beaucoup de maisons. Permettez au moins à vos filles de confier leur argent aux banquiers, afin qu'à la venue du maître elles puissent le lui rendre avec usure.

— Rose, avez-vous apporté votre patron à marquer, comme je vous l'avais dit ?

— Oui, mère.

— Asseyez-vous et faites une rangée de marques. »

Rose s'assit immédiatement et fit ce qui lui était ordonné. Après une pause de dix minutes, sa mère lui demanda :

« Est-ce que vous vous trouvez opprimée maintenant ? est-ce que vous vous regardez comme une victime ?

— Non, mère.

— Cependant, autant que je puis comprendre votre tirade, c'est une protestation contre toute occupation féminine et domestique.

— Vous l'avez mal interprétée, mère. Je serais fâchée de ne pas apprendre à coudre : vous avez raison de m'enseigner la couture et de me faire travailler.

— Même au raccommodage des bas de votre frère et à la confection des draps de lit ?

— Oui.

— Pourquoi crier et vous insurger contre cette occupation, alors ?

— Est-ce que je ne dois faire que cela ? Je ferai cela, et puis autre chose encore. Maintenant, mère, j'ai dit ce que j'avais à dire. J'ai douze ans, et, jusqu'à ce que j'en aie seize, je ne parlerai plus de talents : pour quatre années encore, je me fais votre industrieuse apprentie dans tout ce que vous voudrez m'enseigner.

— Vous voyez ce que sont mes filles, miss Helstone, dit mistress Yorke ; quelle précoce sagesse dans leur volonté ! « J'aimerais mieux ceci ; je préfère cela », tel est le refrain de Jessie, pendant que Rose, d'un ton plus hardi, s'écrie : « Je veux », et : « Je ne veux pas. »

— Je donne une raison, mère ; de plus, si ma parole est hardie, je ne la fais entendre qu'une fois par an. Vers chaque anniver-

saire de ma naissance, l'esprit me pousse à rendre un oracle touchant mon éducation et la manière de me diriger : je le prononce, et ne le répète pas ; c'est à vous, mère, de récolter ou de fermer l'oreille.

— Je conseillerais aux jeunes ladies, poursuivit mistress Yorke, d'étudier le caractère des enfants qu'elles peuvent rencontrer, avant de se marier, et de bien considérer si elles aimeraient à se charger de la responsabilité de guider les insouciants, du travail de persuader les entêtés, et du fardeau continuel de former et d'instruire les meilleurs.

— Mais, avec l'amour maternel, cela ne peut être bien difficile, dit Caroline. Les mères aiment leurs enfants plus tendrement qu'elles-mêmes.

— Joli langage ! très sentimental ! La partie rude et pratique de la vie est encore à venir pour vous, jeune miss !

— Mais, mistress Yorke, si je prends un petit enfant entre mes bras, l'enfant d'une pauvre femme, par exemple, je sens que j'aime cette pauvre petite créature d'une façon toute particulière, bien que je ne sois pas sa mère. Je ferais volontiers tout pour lui, s'il était confié entièrement à mes soins, s'il dépendait absolument de moi.

— Vous sentez ! Oui ! oui ! Je le vois, vous vous laissez beaucoup conduire par vos sentiments, et vous vous considérez sans doute comme une personne très impressionnable et très raffinée. Savez-vous qu'avec toutes ces idées romanesques vous êtes arrivée à donner à vos traits une expression rêveuse qui convient mieux à une héroïne de roman qu'à une femme qui doit faire son chemin dans le monde réel, par la puissance du sens commun ?

— Non ; je n'ai aucune idée de cela, mistress Yorke.

— Regardez dans la glace qui se trouve derrière vous. Comparez ce visage qui y est reflété avec celui d'une laitière qui se lève de bonne heure et travaille rudement.

— Mon visage est pâle, mais il n'est point sentimental, et beaucoup de laitières, quelque colorées et robustes qu'elles soient, sont moins capables que moi de faire leur chemin dans le monde. Je pense davantage et plus correctement que ne le font en général les laitières. Donc, dans les circonstances où souvent, par défaut de réflexion, elles agiraient mal, moi, au moyen de la réflexion, j'agirais judicieusement.

— Oh ! non, vous seriez influencée par vos sentiments. Vous seriez guidée par leur impulsion.

— Certainement, je serais souvent influencée par mes sentiments ; ils m'ont été donnés pour cette fin. Ceux que mes sentiments m'enseignent à aimer, je dois les aimer, et je les aimerai ; et j'ai l'espoir que, si jamais j'ai un époux et des enfants, mes sentiments me porteront à les aimer. J'espère, dans ce cas, que leur impulsion me poussera fortement à aimer. »

Caroline éprouvait du plaisir à dire cela avec emphase ; elle avait du plaisir à oser le dire en présence de mistress Yorke. Elle se mettait peu en peine de l'injuste sarcasme qu'elle pouvait s'attirer en réponse. Elle rougit, non de colère, mais d'excitation, quand la matrone répondit froidement :

« Ne gaspillez pas vos effets dramatiques. Cela a été très bien dit, et c'est très beau ; mais c'est le perdre que de le dire devant deux femmes, une vieille femme et une vieille fille : il aurait fallu

que quelque gentleman à marier fût présent. Est-ce que M. Robert ne serait pas quelque part par là caché derrière un rideau ? Qu'en pensez-vous, miss Moore ? »

Hortense, qui, pendant la principale partie de la conversation, était demeurée à la cuisine, surveillant la préparation du thé, n'avait pas encore tout à fait saisi le sens de la conversation. Elle répondit d'un air étonné que Robert était à Whinbury. Mistress Yorke rit de son rire particulier.

« Simple miss Moore ! dit-elle d'un ton protecteur. C'est bien digne de vous, d'interpréter ma question si littéralement et d'y répondre si simplement. Votre esprit ne comprend rien à l'intrigue. D'étranges choses peuvent se passer autour de vous sans que vous en soyez plus sage ; vous n'êtes pas de celles que l'on peut appeler clairvoyantes. »

Ces compliments équivoques ne semblèrent pas faire plaisir à miss Moore. Elle se redressa, fronça ses noirs sourcils, mais parut toujours étonnée.

« J'ai toujours été, depuis mon enfance, citée pour ma sagacité et mon discernement, répondit-elle ; car elle se piquait tout particulièrement de posséder ces qualités.

— Vous n'avez jamais intrigué pour gagner un mari, j'en suis sûre, poursuivit mistress Yorke, et vous n'avez pas le bénéfice de l'expérience personnelle pour vous aider à découvrir les intrigues des autres. »

Caroline ressentit ce bienveillant langage où la bienveillante mistress Yorke voulait qu'elle le ressentît, dans son cœur. Elle ne pouvait même pas parer les flèches : elle se trouvait sans défense

pour le moment. Répondre, c'eût été avouer que le coup avait porté juste. Mistress Yorke éprouvait du plaisir à la voir là assise, les yeux baissés, les joues brûlantes, et exprimant par son attitude abattue, et par un tremblement qu'elle ne pouvait réprimer, toute l'humiliation et le chagrin qu'elle éprouvait. Cette étrange femme avait une antipathie naturelle pour les caractères timides et impressionnables, les tempéraments nerveux ; une jolie, délicate et jeune figure, n'était rien moins qu'un passeport auprès de son affection. Rarement elle rencontrait ces qualités qu'elle détestait réunies dans la même personne. Plus rarement encore elle trouvait cette personne à sa merci, et dans des circonstances où elle pouvait l'écraser sans pitié. Cette après-midi, elle se trouvait tout spécialement bilieuse et morose ; elle fit une nouvelle charge.

« Votre cousine Hortense est une excellente sœur, miss Helstone. Les ladies qui viennent au cottage de Hollow pour essayer de la chasse au mari peuvent, par un artifice très peu habile, cajoler la maîtresse de la maison, et avoir tout le gibier dans leurs propres mains. Vous aimez la société de votre cousine, miss ?

— Hortense a toujours été très aimable pour moi.

— Une sœur qui a un frère célibataire est toujours trouvée aimable par ses amies à marier.

— Mistress Yorke, dit Caroline, levant lentement ses yeux dont la prunelle bleue brillait maintenant d'un éclat ferme et vif, en même temps que ses joues avaient repris leur pâleur habituelle ; mistress Yorke, puis-je vous demander ce que vous entendez par là ?

— Vous donner une leçon sur la culture de la rectitude ; vous donner le dégoût de l'artifice et du faux sentimentalisme.

— Ai-je besoin de cette leçon ?

— Un grand nombre de nos jeunes ladies modernes en ont besoin. Vous êtes tout à fait une jeune lady moderne, maladive, délicate, professant l'amour de la solitude ; ce qui implique, je suppose, que vous trouvez peu de choses dignes de vos sympathies dans le monde ordinaire. Le monde ordinaire, les simples et honnêtes gens, sont meilleurs que vous ne le pensez, bien meilleurs que n'importe quelle liseuse de livres et faiseuse de romans qui montre à peine son nez sur le mur du jardin de son oncle le recteur.

— Et que, par conséquent, vous ne connaissez pas. Excusez-moi, et vraiment, il m'importe peu que vous m'excusiez ou non, vous m'avez attaquée sans provocation, je me défendrai sans apologie. Vous ignorez la nature de mes relations avec mon cousin et ma cousine ; dans un accès d'humeur chagrine vous avez essayé de les empoisonner par de gratuites insinuations, qui sont plus artificieuses et plus fausses que tout ce dont vous pouvez justement m'accuser. Que je sois pâle et que je paraisse quelquefois défiante, ce n'est pas votre affaire. Que j'aime les livres et que je déteste les vulgaires commérages, cela vous regarde encore moins. Pour ce qui est d'être une faiseuse de romans, c'est pure conjecture de votre part. Ce n'est pas un crime d'être la nièce d'un recteur, quoique vous puissiez avoir l'esprit assez étroit pour le croire. Vous ne m'aimez pas ; vous n'avez aucune juste raison de me haïr : en conséquence, gardez pour vous l'expression de votre haine. Si jamais, à l'avenir, il vous arrive de la manifester, je

vous répondrai peut-être avec moins de réserve que je ne viens de le faire. »

Elle se tut et s'assit, pâle et calme. Elle avait parlé de son ton le plus clair, ni vite, ni haut ; mais le son argenté de sa voix vibrait aux oreilles. Le courant qui circulait dans ses veines était aussi rapide qu'il était peu apparent.

Mistress Yorke ne s'irrita pas à ce reproche, formulé avec une sévérité si simple, dicté par une fierté si calme. Se tournant froidement vers miss Moore, elle dit avec un signe de tête approbateur :

« Après tout, elle a du cœur. Parlez toujours aussi honnêtement que vous venez de le faire, continua-t-elle, et vous vous en trouverez bien.

— Je repousse une recommandation si offensante, répondit Caroline, du même ton et avec le même regard que précédemment. Je rejette un conseil empoisonné par l'insinuation. C'est mon droit de parler comme je le crois convenable. Bien loin de toujours parler comme je viens de le faire, je ne me permettrai jamais avec personne un ton si sévère, un tel langage, sinon pour répondre à une insulte non provoquée.

— Mère, vous avez trouvé votre égale », dit la petite Jessie, que cette scène paraissait grandement édifier.

Rose avait entendu le tout sans faire paraître la moindre émotion. Elle dit :

« Non ! miss Helstone n'est pas l'égale de ma mère, car elle se fâche ; ma mère la réduirait en quelques semaines. Shirley Keeldar se contient mieux. Mère, vous n'avez jamais pu blesser miss

Keeldar. Sous ses vêtements de soie, elle porte une armure que vous ne pouvez pénétrer. »

Mistress Yorke se plaignait souvent que ses enfants étaient mutins. Chose étrange, avec toute sa rigueur et sa force de caractère, elle ne pouvait acquérir sur eux aucune autorité : un regard de leur père avait plus d'influence sur eux qu'une réprimande de leur mère.

Miss Moore, à laquelle la position de témoin dans une altercation où elle ne prenait aucune part déplaisait beaucoup, rassemblant sa dignité, se préparait à prononcer un discours pour prouver à chacune des parties qu'elle avait tort, qu'elle devait rougir d'elle-même et se soumettre humblement au sens supérieur de celle qui s'adressait alors à elle. Heureusement pour son auditoire, elle n'avait pas parlé plus de dix minutes, que l'entrée de Sarah avec le service à thé appela son attention, d'abord sur le fait que cette demoiselle avait un peigne doré dans ses cheveux et un collier rouge autour du cou, et ensuite sur le devoir de faire le thé. Après le repas, Rose la remit en belle humeur en lui demandant une chanson, puis en l'engageant dans une intelligente et vive conversation sur l'art de jouer de la guitare et la musique en général.

Jessie, pendant ce temps, dirigeait ses assiduités vers Caroline. Assise à ses pieds sur un tabouret, elle lui parla d'abord religion, puis politique. Jessie avait coutume à la maison d'écouter avidement ce que son père disait sur ces sujets, puis ensuite, en compagnie, de débiter, avec plus de facilité que de jugement ou de discrétion, ses opinions, ses antipathies ou ses préférences. Elle reprocha vivement à Caroline d'être membre de l'Église établie et d'avoir un oncle ecclésiastique. Elle lui apprit qu'elle vivait

à la charge du pays, et qu'elle ferait mieux de travailler pour vivre honnêtement que de passer une vie oisive et de manger le pain de la paresse sous forme de dîmes. Ensuite Jessie passa en revue le ministère alors au pouvoir ; elle fit une mention familière de lord Castelreagh et de M. Percival. Elle orna chacun d'un caractère qui eût pu séparément convenir à Moloch et à Bélial. Elle dénonça la guerre comme un meurtre en grand, et lord Wellington comme un boucher mercenaire.

Caroline écoutait avec une édifiante attention. Il était très comique d'entendre ce vigoureux petit jacobin enfermé dans une robe de mousseline répéter les récriminations de son père dans son nerveux dialecte dorique. N'étant pas méchante par sa nature, son langage n'était pas si amer qu'il était fort, et sa petite figure expressive donnait à chaque phrase un piquant qui captivait l'intérêt de celle qui l'écoutait.

Caroline la gronda lorsqu'elle dit du mal de Wellington ; mais elle écouta avec plaisir la tirade suivante sur le prince régent. Jessie vit bientôt à l'éclat des yeux de son interlocutrice, au sourire qui se jouait sur ses lèvres, qu'enfin elle avait abordé un sujet qui lui plaisait. Plus d'une fois elle avait entendu parler, à la table de son père, du gras Adonis de cinquante ans, et elle répétait les commentaires de M. Yorke sur ce thème aussi bien que ce dernier lui-même eût pu le faire.

Mais, Jessie, je n'écrirai pas un mot de plus sur vous. Je trace ces lignes par un soir d'automne, froid et sombre. Il n'y a qu'un nuage au ciel, mais il le voile d'un pôle à l'autre. Le vent ne peut s'apaiser : il court en gémissant sur ces tristes montagnes, perdues dans la brume du crépuscule et le brouillard. La pluie a battu tout le jour cette tour d'église : elle s'élève sombre au milieu de

l'enceinte de pierre de son cimetière ; les orties, les longues herbes, les tombes sont baignées dans l'humidité. Ce soir m'en rappelle trop vivement un autre : certains personnages, qui avaient accompli le jour même un pèlerinage à un tombeau nouvellement creusé dans un cimetière hérétique, étaient assis autour d'un feu de bois, devant le foyer d'une maison étrangère. Ils étaient gais et enjoués : mais chacun d'eux savait qu'un vide qui ne serait jamais rempli venait de se faire dans leur cercle, qu'ils avaient perdu quelqu'un dont toute leur vie ils déploreraient l'absence ; ils savaient que la pluie tombait sur la terre humide qui couvrait leur chère enfant, et que l'ouragan faisait entendre ses tristes gémissements au-dessus de sa tête ensevelie. Le feu les réchauffait ; la vie et l'amitié répandaient encore sur eux leurs bienfaits : mais Jessie gisait, froide, ensevelie, solitaire, n'ayant contre l'orage d'autre protection que la terre qui la recouvrait.

Mistress Yorke plia son tricot, coupa court à la leçon de musique et à la discussion politique, et termina sa visite au cottage assez tôt pour retourner à Briarmains avant que le soleil eût tout à fait quitté l'horizon, ou que le sentier à travers la campagne fût devenu trop humide par la rosée.

La lady et ses filles étant parties, Caroline sentit qu'elle aussi devait prendre son écharpe, embrasser les joues de sa cousine et se diriger vers la rectorerie. Si elle restait plus tard, la nuit arriverait, et Fanny aurait la peine de la venir chercher ; elle se souvint que ce jour-là on cuisait le pain et on repassait le linge à la rectorerie, et que Fanny était fort occupée. Et cependant elle ne pouvait quitter son siège à la fenêtre du petit parloir. D'aucun point de vue le couchant ne pouvait paraître plus agréable que de cette fenêtre entourée de sa guirlande de jasmin, dont les étoiles

blanches et les feuilles vertes se détachaient en formes gracieuses, mais sans couleur, sur l'azur doré d'un ciel d'août à huit heures du soir.

Caroline jetait les yeux sur la porte, à côté de laquelle s'élevaient de grands chênes ; elle regardait la haie de troènes et de lauriers s'entrelaçant tout près d'elle dans le jardin. Ses yeux désiraient voir autre chose que des arbustes, avant de quitter cette perspective limitée ; ils désiraient voir une figure humaine, d'une certaine forme et d'une certaine taille, passer la haie et entrer par la porte. À la fin elle vit une figure humaine, non, elle en vit deux : Frédéric Murgatroyd passa parla, portant une cruche d'eau ; Joe Scott le suivit, agitant dans sa main les clefs de la fabrique. Ils allaient fermer les portes de l'écurie et de la fabrique avant de rentrer chez eux.

« Je dois faire comme eux, pensa Caroline, se levant à moitié et soupirant. Tout cela n'est que folie, folie à briser le cœur, ajouta-t-elle. En premier lieu, je resterais jusqu'à la nuit, qu'il ne reviendrait personne ; car, je le sens dans mon cœur, le Destin l'a écrit dans la page de ce jour de son livre éternel, je ne dois pas avoir aujourd'hui le bonheur après lequel je soupire. En second lieu, s'il entrait en ce moment, ma présence serait un chagrin pour lui, et la conscience qu'il en serait ainsi glacerait mon sang. Sa main serait peut-être inerte et froide si je lui donnais la mienne, son œil serait peut-être obscurci si je cherchais son éclat. Si je cherchais cette animation que j'y ai vue dans les jours passés, lorsque mon visage, mon langage ou ma disposition, dans quelque heureux moment, avaient eu le bonheur de lui plaire, je ne découvrirais qu'obscurité. J'aurais mieux fait de rentrer à la maison. »

Elle prit son chapeau sur la table où il était placé, et elle en attachait le ruban, lorsque Hortense, dirigeant son attention vers un splendide bouquet de fleurs placé dans un vase sur la même table, dit que miss Keeldar l'avait envoyé de Fieldhead le matin même ; puis elle parla des convives que cette lady avait en ce moment et de la vie affairée qu'elle avait menée tout récemment, ajoutant qu'elle ne devait pas beaucoup aimer ce genre de vie, et s'étonnant qu'une personne qui aimait autant sa liberté que l'héritière ne trouvât pas le moyen de se débarrasser plus tôt de ce cortège de parents.

« Mais on dit qu'elle ne veut pas permettre à M. Sympson et à sa famille de partir, ajouta-t-elle. Ils désiraient beaucoup retourner dans le Midi la semaine dernière, pour recevoir leur fils unique que l'on attend au retour d'un voyage. Elle insiste pour que son cousin Henry vienne rejoindre ses amis ici dans le Yorkshire. Je suis sûre qu'elle fait cela en partie pour nous obliger, Robert et moi.

— Comment, pour obliger Robert et vous ? demanda Caroline.

— Eh quoi ! mon enfant, vous êtes stupide. Ne savez-vous pas… vous devez souvent avoir entendu dire…

— Madame, dit Sarah ouvrant la porte, les conserves que vous m'aviez dit de faire bouillir, les confitures, comme vous les appelez, sont toutes brûlées au fond du chaudron.

— Les confitures ! elles sont brûlées ? Ah ! quelle négligence coupable ! coquine de cuisinière, fille insupportable ! »

Et mademoiselle, prenant dans une armoire un grand tablier de cuisine et l'attachant sur son tablier noir, se précipita éperdue

dans la cuisine, d'où, à dire vrai, s'exhalait une odeur de sucre brûlé plus forte que savoureuse.

La maîtresse et la servante avaient été en querelle ouverte toute la journée au sujet de la conservation de certaines cerises noires, dures comme du marbre, sûres comme des prunelles. Sarah soutenait que le sucre était le seul condiment orthodoxe que l'on dût employer. Mademoiselle maintenait, et elle appuyait son opinion de l'expérience pratique de sa mère, de sa grand-mère et de sa bisaïeule, que la mélasse était infiniment préférable. Elle avait commis une imprudence en laissant à Sarah la charge du chaudron de conserves, car son défaut de sympathie pour son contenu avait amené de la négligence dans la surveillance, et le résultat était des cendres noires. Une dispute s'ensuivit ; de vifs reproches et des sanglots plutôt bruyants que profonds ou réels.

Caroline, se tournant de nouveau vers le petit miroir, écartait les boucles de ses joues pour les placer sous son chapeau de campagne, certain qu'il serait non seulement inutile, mais désagréable de demeurer plus longtemps, quand tout à coup la porte de derrière s'ouvrant, un calme profond régna dans la cuisine. Les langues se turent, comme comprimées par le mors et la bride. Était-ce Robert ? souvent, presque toujours, il entrait par la porte de la cuisine en s'en revenant du marché. Non : c'était seulement Joe Scott, qui, ayant fait trois ou quatre hem significatifs, dit :

« Il me semble que je viens d'entendre frapper ! »

Personne ne répondit.

« Et, continua-t-il, comme le maître est arrivé, et qu'il va entrer par cette porte, j'ai cru convenable d'entrer vous en prévenir.

Il ne faut jamais laisser entrer sans avertir, dans une maison pleine de femmes. Il est ici ; avancez, monsieur. Elles jouaient joliment de la langue ; mais je pense que je les ai apaisées. »

On entendit entrer une autre personne. Joe Scott continua :

« Que signifie cette complète obscurité ? Coquine de Sarah, tu ne peux pas allumer une chandelle ? le soleil est couché depuis une heure. Il va se rompre le cou contre quelques-uns de vos pots, de vos tables, de vos drogues ; faites attention à cette marmite, monsieur ; elles l'ont placée dans votre chemin, on dirait qu'elles l'ont fait par malice. »

Une pause confuse succéda aux observations de Joe. Caroline, bien qu'elle écoutât avec ses deux oreilles, ne put rien comprendre. À la fin un cri se fit entendre, un cri de surprise, suivi du bruit d'un baiser ; des exclamations à demi articulées lui succédèrent.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce que je m'y attendais ? étaient les seules paroles que l'on pût distinguer.

— Et tu te portes toujours bien, bonne sœur ? » demanda une autre voix, celle de Robert, certainement.

Caroline était dans un grand embarras. Obéissant à une impulsion dont elle n'avait pas le temps de discuter la sagesse, elle s'échappa du petit parloir, et, courant en haut de l'escalier, elle prit position de façon à pouvoir faire de nouvelles observations avant de se présenter. Le soleil était couché depuis longtemps déjà ; le passage était dans l'obscurité ; mais il ne faisait pas assez nuit pour qu'elle ne pût voir aussitôt Robert et Hortense le traverser.

« Caroline ! Caroline ! s'écria Hortense un moment après ; venez voir mon frère !

— C'est étrange ! se disait miss Helstone ; c'est plus qu'étrange ! pourquoi cette excitation à propos d'un fait si commun et si simple qu'un retour de marché ? Aurait-elle perdu la tête ? est-ce que les confitures brûlées lui auraient détraqué le cerveau ? »

Elle descendit légèrement émue : elle le fut bien davantage encore, lorsque Hortense la saisit par la main à l'entrée du parloir, et la conduisant à Robert, dont la grande taille se dressait dans le clair-obscur auprès de l'unique fenêtre, la présenta avec un mélange d'agitation et de formalité, comme s'ils eussent été tout à fait étrangers et que ce fût leur première entrevue.

L'embarras de Caroline allait croissant. Il salua d'une façon un peu timide, et se détournant d'elle avec l'embarras d'un étranger, son visage fut éclairé par la lumière douteuse de la fenêtre : l'énigme du rêve (car tout cela semblait un rêve) fut à son apogée. Caroline vit un visage qui ressemblait à celui de Robert, mais qui cependant n'était pas le sien.

« Qu'est-ce que cela signifie ? dit Caroline. Est-ce que mes yeux me trompent ? est-ce là mon cousin ?

— Certainement, c'est votre cousin », affirma Hortense.

Alors, quel était celui qui traversait en ce moment le corridor, qui entrait dans la chambre ? Caroline rencontra en se retournant un nouveau Robert, le vrai Robert, comme elle le sentit à l'instant.

« Eh bien, dit-il en souriant à son air étonné et interrogateur, lequel est Robert ?

— Ah ! c'est vous, répondit-elle.

— Je le crois, dit-il en riant ; et lui, savez-vous qui il est ? vous ne l'avez jamais vu encore, mais vous avez entendu parler de lui. »

Elle se recueillit un instant.

« Ce ne peut être qu'une seule personne : votre frère, puisqu'il vous ressemble si fort, mon autre cousin, Louis.

— Remarquable petit Œdipe ! vous eussiez vaincu le sphinx ! Mais maintenant, voyez-nous ensemble ; change de place, Louis. Change encore, pour l'embarrasser. Quel est votre vieil ami, maintenant, Lina ?

— Comme s'il était possible de se tromper lorsque vous parlez ! vous auriez dû me faire adresser la question par Hortense. Mais vous n'êtes pas tout à fait ressemblant ; c'est seulement votre taille, votre figure, votre teint, qui sont semblables.

— Et je suis Robert, n'est-ce pas ? » demanda le nouveau venu, faisant un premier effort pour surmonter ce qui semblait sa timidité naturelle.

Caroline secoua glorieusement la tête. Un doux et expressif rayon de ses yeux brillait sur le vrai Robert. Ce regard disait tout.

Il ne lui fut pas permis de quitter à l'instant ses cousins. Robert lui-même se montra péremptoire en la forçant à rester. Contente, simple et affable dans ses manières (contente ce soir-là, du moins), et en joyeuse humeur pour le moment, elle était

une trop agréable addition à la réunion du cottage pour qu'aucun de ses cousins consentît volontiers à son départ. Louis paraissait être un homme grave, posé, aimant la retraite ; mais la Caroline de ce soir-là, qui n'était pas, comme vous le savez, lecteur, la Caroline de chaque jour, eut bientôt vaincu sa réserve et égayé sa gravité. Il s'assit auprès d'elle et lui parla. Elle savait déjà que sa carrière était l'enseignement ; elle apprit que depuis quelques années il était le précepteur du fils de M. Sympson, qu'il avait voyagé avec lui et l'avait accompagné dans le Nord. Elle lui demanda s'il aimait son poste, mais il lui fut répondu par un regard qui lui ôta l'envie d'une nouvelle question sur ce sujet. Ce regard éveilla la sympathie de Caroline : elle comprit toute la tristesse de l'expression qui passa sur la figure intelligente de Louis, car elle lui trouvait une figure intelligente, quoique, selon elle, bien inférieure en beauté à celle de Robert. Elle se retourna pour faire la comparaison. Robert était appuyé contre le mur, un peu derrière elle, tournant les feuillets d'un livre de gravures, et probablement écoutant en même temps le dialogue qui s'était établi entre elle et Louis.

« Comment avais-je pu les trouver ressemblants ? se demanda-t-elle à elle-même. Je vois maintenant que c'est à Hortense que Louis ressemble, et non à Robert. »

Et cela était en partie vrai : il avait le nez plus long et la lèvre supérieure avancée de sa sœur, plutôt que les beaux traits de son frère ; sa bouche et son menton avaient la même forme que ceux de sa sœur, et n'avaient pas la régularité de ceux du jeune manufacturier. Son air, quoique délibéré et réfléchi, pouvait à peine passer pour prompt et ingénieux. On éprouvait, en le regardant,

une impression calme qui faisait croire qu'il possédait une plus lente, et probablement plus bénigne nature, que son frère aîné.

Robert, sachant peut-être que le regard de Caroline s'était porté sur lui, bien qu'il ne l'eût pas rencontré et n'y eût pas répondu, ferma le livre qu'il tenait, et s'approchant, prit un siège à côté d'elle. Elle reprit sa conversation avec Louis : mais pendant qu'elle lui parlait, ses pensées étaient ailleurs ; son cœur battait du côté dont elle détournait à moitié la tête. Elle reconnaissait en Louis un air ferme, viril et bienveillant, mais elle s'inclinait devant la puissance secrète de Robert. Sa présence, bien qu'il gardât le silence, qu'il ne touchât pas même la frange de son écharpe ou le bord de sa robe blanche, l'électrisait. Si elle avait été obligée d'adresser la parole à lui seul, elle eût été embarrassée ; mais, libre de s'adresser à un autre, la vue de Robert l'excitait. Sa parole coulait librement : elle était gaie, joyeuse, éloquente. Le regard indulgent et la contenance placide de son auditeur la mettaient à l'aise ; le plaisir sobre exprimé par son sourire l'engagea à déployer tout ce qu'il y avait de brillant dans sa nature. Elle sentait que ce soir-là elle paraissait à son avantage, et, comme Robert était spectateur, cette pensée la remplissait de contentement. S'il se fût éloigné, l'affaissement eût suivi de près le stimulant.

Mais son bonheur ne fut pas longtemps complet ; un nuage vint bientôt le traverser.

Hortense, qui pendant quelque temps avait été occupée d'ordonner le souper, et qui débarrassait en ce moment la petite table de quelques livres, afin de faire de la place pour le thé, appela l'attention de Robert sur le vase de fleurs, dont le carmin, la neige et l'or des pétales brillaient à la lumière d'un éclat extraordinaire.

« Elles viennent de Fieldhead, dit-elle ; on les a envoyées à votre intention, sans doute : nous savons qui est là le favori ; pas moi, certainement. »

C'était chose étonnante que d'entendre plaisanter Hortense : il fallait qu'elle fût ce jour-là dans sa plus belle humeur.

« Cela veut dire que Robert est le favori ? demanda Louis.

— Mon cher, répliqua Hortense, Robert, c'est tout ce qu'il y a de plus précieux au monde ; à côté de lui, le reste du genre humain n'est que du rebut. N'ai-je pas raison, mon enfant ? » ajouta-t-elle, s'adressant à Caroline.

Caroline fut obligée de répondre oui ; mais son phare était éteint, son étoile s'était éclipsée lorsqu'elle prononça ce mot. « Et toi, Robert ? demanda Louis.

— Lorsque vous aurez l'occasion, demandez-le-lui à elle-même », répondit-il tranquillement. Soit qu'il eût rougi ou pâli, Caroline ne l'examina pas. Elle découvrit qu'il était tard et qu'elle devait rentrer à la maison. Elle voulut rentrer : Robert lui-même ne l'eût pu retenir.

q

Chapitre 23 La vallée de la Mort

L'avenir semble quelquefois sangloter un sourd avertissement des événements qu'il nous apporte, de même qu'un orage qui se prépare, et qui, par les gémissements du vent, les combats des nuages au ciel, annonce une tempête assez violente pour couvrir

la mer de débris, ou pour apporter dans le brouillard sur les îles de l'Ouest les exhalaisons empoisonnées de l'Orient, obscurcissant les fenêtres des maisons de l'Angleterre avec le souffle de la peste indienne. D'autres fois l'avenir s'offre soudainement, comme si un rocher se déchirant découvrait un tombeau d'où sortirait un corps enseveli. Avant que vous soyez revenu de votre étonnement, vous vous trouvez face à face avec une calamité à laquelle vous ne songiez pas, qui sort de son suaire comme un nouveau Lazare.

Caroline Helstone crut s'en retourner du cottage de Hollow en bonne santé. En s'éveillant le lendemain matin, elle se sentit oppressée par une langueur inaccoutumée : à déjeuner et à tous les repas du jour suivant, elle avait perdu tout appétit ; toute nourriture avait pour elle l'insipidité de la cendre.

« Suis-je malade ? » se demandait-elle en se regardant dans son miroir. Ses yeux étaient plus brillants, leur pupille était plus dilatée, ses joues semblaient plus roses et plus pleines que de coutume. « J'ai bonne mine, disait-elle ; pourquoi ne puis-je pas manger ? »

Elle sentait son pouls battre plus fort dans ses tempes ; elle éprouvait aussi dans son cerveau une étrange activité. Son imagination était exaltée ; mille pensées actives et rompues, mais brillantes, remplissaient son esprit.

Puis vint une nuit brûlante et sans sommeil. Une soif inextinguible la torturait. Vers le matin, un rêve terrible la saisit comme ferait un tigre : en s'éveillant, elle sentit et vit qu'elle était malade.

Comment elle avait gagné la fièvre (car c'était la fièvre), elle ne pouvait le dire. Probablement, dans sa dernière promenade du cottage à la rectorerie, quelque brise empoisonnée et chargée de douce rosée et de miasmes avait passé dans ses poumons et dans ses veines, et, trouvant déjà là une fièvre d'excitation mentale, et une langueur produite par de longs tourments et une habituelle tristesse, avait fait jaillir la flamme de l'étincelle qui couvait, et avait laissé derrière elle un feu bien allumé.

Ce feu cependant paraissait assez bénin : après deux jours brûlants et deux nuits sans repos, il n'y eut plus aucune violence dans les symptômes, et ni son oncle, ni Fanny, ni le docteur, ni miss Keeldar, lorsqu'elle vint lui rendre visite, n'eurent aucune crainte pour sa vie. Tous croyaient que quelques jours suffiraient à la rétablir.

Les quelques jours se passèrent, et, quoique l'on crût toujours que la guérison ne se ferait pas attendre, la convalescence n'avait pas commencé. Mistress Pryor, qui l'avait visitée chaque jour, étant dans sa chambre un matin, quinze jours après le début de la maladie, l'examina attentivement pendant quelques minutes : elle prit sa main, appuya son doigt sur le poignet ; puis, quittant tranquillement la chambre, elle alla dans le cabinet de M. Helstone, où elle demeura enfermée avec lui la moitié de la matinée. En revenant auprès de sa jeune malade, elle déposa son châle et son chapeau. Elle s'assit un instant à côté du lit, une main placée dans l'autre, se berçant doucement de côté et d'autre, dans une attitude et avec un mouvement qui lui étaient habituels. À la fin elle dit :

« J'ai envoyé Fanny me chercher à Fieldhead quelques petites choses dont j'aurai besoin pendant un court séjour ici : je désire

demeurer avec vous jusqu'à ce que vous alliez mieux. Votre oncle veut bien me permettre de vous donner mes soins. Le permettrez-vous aussi, Caroline ?

— Je suis fâchée que vous preniez une telle peine. Je ne me sens pas très malade, mais je ne peux refuser absolument : ce sera une si grande consolation pour moi de savoir que vous êtes dans la maison, de vous voir quelquefois dans ma chambre ! mais ne vous séquestrez pas à cause de moi, chère mistress Pryor. Fanny me soigne fort bien. »

Mistress Pryor, se penchant sur la pâle petite malade, arrangeait ses cheveux sous son bonnet et relevait doucement son oreiller. Pendant qu'elle accomplissait cet office, Caroline, souriant, leva son visage pour l'embrasser.

« Ne souffrez-vous plus ? Êtes-vous bien à votre aise ? demanda d'une voix douce et émue la garde-malade volontaire, en se prêtant à la caresse.

— Je crois que je suis presque heureuse.

— Vous désirez boire ? Vos lèvres sont desséchées. »

Elle lui présenta un verre rempli d'une boisson rafraîchissante.

« Avez-vous mangé quelque chose aujourd'hui, Caroline ?

— Je ne peux pas manger.

— Mais votre appétit reviendra bientôt ; il faut qu'il revienne. C'est-à-dire, je prie Dieu qu'il revienne. »

En la replaçant de nouveau sur sa couche, elle l'entoura de nouveau de ses bras ; et, par un mouvement qui semblait à peine volontaire, elle l'attira sur son cœur, et l'y tint pressée un instant.

« Je désire à peine aller mieux, afin de pouvoir vous conserver toujours près de moi », dit Caroline.

Mistress Pryor ne sourit point à cette parole : elle était en proie à un tremblement que pendant quelques minutes elle s'efforça de réprimer.

« Vous êtes plus accoutumée à Fanny qu'à moi, dit-elle bientôt ; je suis portée à penser que mon assistance officieuse doit vous paraître étrange.

— Non : tout à fait naturelle, au contraire, et très agréable. Vous devez avoir été habituée à soigner des malades, madame. Vous marchez si doucement dans la chambre, vous parlez si tranquillement et me touchez si gentiment !

— Je ne suis adroite en rien, ma chère. Vous me trouverez souvent gauche, mais jamais négligente. »

Et elle n'était pas négligente en effet. De ce moment, Fanny et Élisa devinrent des zéros dans la chambre de la malade. Mistress Pryor en fit son domaine ; elle faisait tout ce qu'il y avait à faire ; elle y demeurait le jour et la nuit. La malade s'y opposa, faiblement, cependant, au commencement, puis plus du tout : la solitude et la tristesse étaient en ce moment bannies de son chevet, où s'étaient installées à leur place la protection et la consolation. Elle et sa garde-malade s'entendaient à merveille. Caroline était ordinairement affligée de demander ou de recevoir beaucoup de soins ; mistress Pryor, dans les circonstances ordinaires, n'avait

ni l'habitude ni l'art d'accomplir les petits détails du service : mais maintenant tout se passait avec tant d'aisance, si naturellement, que la malade avait autant de plaisir à se laisser choyer que la garde avait de propension à la soigner. Aucun signe de fatigue chez la dernière ne venait rappeler à la première qu'elle devait la ménager. Il n'y avait, en vérité, aucuns devoirs bien durs à accomplir ; mais une mercenaire les eût trouvés rudes.

Avec tous ces soins, il semblait étrange que la jeune malade n'allât pas mieux : et cependant il en était ainsi. Elle fondait comme une guirlande de neige au dégel ; elle se fanait comme une fleur dans la sécheresse. Miss Keeldar, dont le danger de la mort occupait rarement les pensées, n'avait d'abord éprouvé aucune crainte pour son amie ; mais la voyant changer et dépérir d'une visite à l'autre, l'alarme la saisit au cœur. Elle alla trouver M. Helstone, et s'exprima avec tant d'énergie, que ce gentleman fut bien obligé, quoique à regret, d'admettre l'idée que sa nièce avait quelque chose de plus qu'une migraine ; et, quand mistress Pryor vint réclamer l'assistance d'un médecin, il lui dit qu'elle en pouvait faire appeler deux si elle le voulait. Il en vint un seul, mais celui-là était un oracle : il débita un obscur discours dont l'avenir seul pouvait éclaircir le mystère, écrivit quelques prescriptions, donna quelques avis, le tout avec un air d'écrasante autorité, empocha les honoraires et partit. Probablement savait-il suffisamment qu'il ne pouvait faire aucun bien ; mais il n'aimait pas l'avouer.

Cependant aucune rumeur de maladie sérieuse ne s'était répandue dans le voisinage. Au cottage de Hollow on pensait que Caroline avait seulement un violent rhume, car elle avait écrit dans ce sens à Hortense ; et mademoiselle s'était contentée de lui

envoyer deux pots de conserves de groseille, une recette de tisane, et un avis écrit.

Mistress Yorke, ayant appris qu'un médecin avait été appelé, se moqua des fantaisies hypocondriaques du riche et de l'oisif, qui, n'ayant autre chose à faire qu'à s'occuper de lui-même, fait appeler un docteur pour un petit mal de doigt.

Cependant « le riche et l'oisif », représenté par Caroline, tombait dans un état de prostration et de débilité qui étonnait tout le monde, excepté une seule personne : car cette personne réfléchissait combien une constitution minée est sujette à tomber tout à coup en ruine.

Les gens malades ont souvent des caprices inexplicables pour ceux qui les approchent d'ordinaire, et Caroline en avait un que même sa tendre garde-malade ne put tout d'abord s'expliquer. À un certain jour de la semaine, et à une certaine heure, elle désirait, qu'elle fût mieux ou plus mal, être levée, habillée et assise dans sa chaise près de la fenêtre. Elle demeurait là jusqu'à ce que midi fût passé. Quel que fût le degré d'épuisement ou de débilité qui se trahît sur son visage dévasté, elle repoussait doucement toutes les propositions qui lui étaient faites de chercher du repos dans son lit, jusqu'à ce que la cloche eût sonné le milieu du jour : les douze heures sonnées, elle devenait docile et se laissait faire. Retournée à sa couche, elle enfonçait ordinairement sa face profondément dans son oreiller et s'enveloppait entièrement de ses couvertures, comme pour se séparer du soleil et du monde dont elle était fatiguée ; plus d'une fois, lorsqu'elle était ainsi couchée, une légère convulsion, agitait le lit et un faible sanglot rompait le silence. Ces choses n'échappèrent pas à mistress Pryor.

Un mardi matin, comme de coutume, elle avait demandé la permission de se lever, et elle était assise enveloppée dans sa blanche robe de nuit, se penchant sur le devant de sa chaise et regardant fixement et patiemment de la fenêtre. Mistress Pryor était assise un peu en arrière, faisant semblant de tricoter, mais en réalité observant la jeune malade. Un changement s'opéra sur son front pâle et triste qui s'anima soudain ; un éclair jaillit de ses yeux languissants. Elle se leva à demi et regarda avidement dehors. Mistress Pryor, s'approchant doucement d'elle, regarda par-dessus son épaule. De cette fenêtre on apercevait le cimetière, et au-delà, la route, sur laquelle apparut, allant à grande vitesse, un cavalier. Il n'était pas encore fort éloigné ; mistress Pryor avait de bons yeux, elle reconnut M. Moore. Au moment même où une légère éminence le dérobait à la vue, l'horloge sonna midi.

« Puis-je retourner au lit ? » demanda aussitôt Caroline.

Sa garde l'aida à se recoucher. Après avoir tiré le rideau, elle s'assit à côté du lit et prêta l'oreille. La petite couche tremblait, le sanglot troublait le silence. Les traits de mistress Pryor se contractèrent comme sous une profonde angoisse ; elle se tordit les mains : un gémissement étouffé s'échappa de ses lèvres. Elle se rappelait maintenant que le mardi était jour de marché à Whinbury ; ces jours-là, M. Moore en s'y rendant devait passer avant midi auprès de la rectorerie.

Caroline portait continuellement autour de son cou une mince tresse de soie à laquelle était attaché certain colifichet. Mistress Pryor avait vu briller l'or, mais elle n'avait pu voir encore ce qu'était cet objet. Sa malade ne s'en séparait jamais. Lorsqu'elle était habillée, il était caché sur son sein ; lorsqu'elle était cou-

chée, elle le tenait dans sa main. L'après-midi de ce mardi, l'assoupissement, plus semblable à la léthargie qu'au sommeil, qui abrégeait quelquefois les longs jours, s'était appesanti sur elle : il faisait très chaud ; en se retournant dans une agitation fébrile, elle avait rejeté ses couvertures ; mistress Pryor se pencha pour les replacer ; la petite main amaigrie et inerte de la jeune fille, étendue sur sa poitrine, tenait comme de coutume son précieux trésor : ses doigts, dont l'émaciation faisait peine à voir, étaient en ce moment desserrés pendant le sommeil. Mistress Pryor enleva doucement la tresse, en pressant sur un petit ressort. C'était un bien modeste bijou, et proportionné à la petite bourse de celle qui l'avait acheté ; sous sa face de cristal paraissait une boucle de cheveux noirs, trop courts et trop frisés pour des cheveux enlevés à la tête d'une femme.

Un mouvement agité occasionna un tiraillement du cordon de soie ; la dormeuse tressaillit et s'éveilla. Ses pensées étaient en ce moment ordinairement flottantes lorsqu'elle s'éveillait, ses regards généralement errants. Se levant à moitié comme frappée de terreur, elle s'écria :

« Ne me l'enlevez pas, Robert, ne me l'enlevez pas ! C'est ma dernière consolation, laissez-la-moi ! Je n'ai jamais dit à personne de qui sont ces cheveux ; je ne les ai jamais montrés à personne. »

Mistress Pryor avait déjà disparu derrière le rideau ; appuyée très en arrière sur la grande chaise de repos à côté du lit, elle n'était pas en vue. Caroline regarda à travers la chambre ; elle la crut vide. Comme ses idées vagabondes revenaient lentement, repliant leurs ailes débiles ainsi que des oiseaux épuisés sur une côte aride, apercevant le vide et le silence autour d'elle, elle se

crut seule. Le délire ne l'avait pas quittée ; peut-être la saine possession d'elle-même et la conscience de ses actions l'avaient-elles abandonnée pour toujours ; peut-être ce monde dans lequel vivent les forts et les heureux avait-il déjà roulé sous ses pieds pour la dernière fois. C'est du moins ce qu'il semblait souvent. En santé, elle n'avait jamais eu l'habitude de penser tout haut ; mais en ce moment les paroles s'échappaient de ses lèvres sans qu'elle y fît attention.

« Oh ! je voudrais le voir une fois encore avant que tout fût fini ! Le ciel devrait m'accorder cette faveur ! s'écriait-elle. Mon Dieu, accordez-moi cette consolation avant de quitter cette vie.

« Mais il ne saura pas que je suis malade avant que je ne sois morte ; et il viendra lorsqu'ils m'auront déposée froide et insensible dans le cercueil.

« Que pourra ressentir alors mon âme ? Peut-elle voir ou savoir ce qui arrive à la chair ? Les esprits ont-ils quelque moyen de communiquer avec les vivants ? Les morts peuvent-ils visiter ceux qu'ils ont laissés ? Peuvent-ils traverser les éléments ? Le vent, l'eau, le feu, me frayeront-ils un passage pour arriver à Moore ?

« Est-ce pour rien que le vent semble quelquefois soupirer des paroles articulées ; qu'il chante la nuit comme je l'ai entendu récemment, ou qu'il traverse les fenêtres en sanglotant, comme s'il annonçait des malheurs à venir ? Est-ce que rien ne l'habite, rien ne l'inspire ?

« Et pourtant, il me fit entendre une nuit certaines paroles ; il me dit un chant que j'aurais pu écrire : seulement j'étais effrayée,

et je n'osai pas me lever pour aller chercher des plumes et du papier à la faible lueur de ma lampe de nuit.

« Qu'est-ce donc que cette électricité dont ils parlent, dont les changements nous apportent la santé ou la maladie, dont le manque ou l'excès tue, dont l'équilibre lui-même fait revivre ? Que sont donc ces influences répandues dans l'atmosphère autour de nous, qui jouent sur nos nerfs comme des doigts sur un instrument à cordes, et en tirent tantôt une douce note, tantôt une plainte, tantôt la plus douce mélodie, tantôt la plus triste cadence ?

« Où est l'autre monde ? En quoi l'autre vie consistera-t-elle ? Pourquoi le demandé-je ? n'ai-je pas raison de penser que l'heure s'approche trop vite où le voile se déchirera pour moi ? ne sais-je pas que le grand mystère va probablement se révéler à moi prématurément ? Grand Esprit ! dans la bonté duquel je place ma confiance ; toi que, comme mon père, j'ai invoqué nuit et jour depuis ma tendre enfance, viens au secours de la faible créature sortie de tes mains ! Soutiens-moi dans l'épreuve que je crains et que je dois subir ! Donne-moi la force ! Donne-moi la patience ! Donne-moi… oh ! donne-moi la foi ! »

Elle retomba sur son oreiller. Mistress Pryor trouva le moyen de se glisser sans bruit hors de la chambre : elle rentra bientôt après, aussi calme en apparence que si elle n'eût pas entendu cet étrange colloque.

Le lendemain vinrent plusieurs visites. Le bruit s'était répandu que miss Helstone allait plus mal. M. Hall et sa sœur arrivèrent ; tous deux sortirent en pleurs de la chambre de la malade : ils l'avaient trouvée plus changée qu'ils ne s'y atten-

daient. Hortense Moore vint aussi. Caroline parut stimulée par sa présence ; elle l'assura, en souriant, qu'elle n'était pas dangereusement malade ; elle lui parla d'une voix faible, mais avec enjouement. Pendant le temps que sa cousine demeura auprès d'elle, l'excitation colora son visage ; elle paraissait mieux.

« Comment va M. Robert ? demanda mistress Pryor, au moment où Hortense se préparait à sortir.

— Il allait très bien lorsqu'il est parti !

— Lorsqu'il est parti ! il n'est donc pas à la maison ? »

Hortense expliqua alors que des nouvelles de la police touchant les émeutiers l'avaient forcé de se rendre le matin même à Birmingham, et qu'une quinzaine s'écoulerait probablement avant qu'il fût de retour.

« Il ne sait donc pas que miss Helstone est très malade ?

— Oh ! non. Il pensait, comme moi, qu'elle avait seulement un mauvais rhume. »

Après cette visite, mistress Pryor eut soin de ne pas approcher la couche de Caroline pendant plus d'une heure. Elle l'entendit pleurer, et n'osa pas regarder couler ses larmes.

Comme la nuit approchait, elle lui apporta un peu de thé. Caroline, ouvrant les yeux après un court assoupissement, ne reconnut pas sa garde-malade.

« J'ai respiré les chèvrefeuilles dans la vallée ce matin, lorsque j'étais debout à la fenêtre du comptoir », dit-elle.

D'étranges paroles comme celles-là percent plus cruellement que l'acier le cœur de la personne aimante qui les entend. Elles paraissent peut-être romantiques dans un livre ; dans la vie réelle, elles sont accablantes.

« Ma chère, me reconnaissez-vous ? dit mistress Pryor.

— Je suis entrée pour appeler Robert à déjeuner : je suis allée avec lui au jardin ; il m'avait priée de l'accompagner. Une forte rosée a rafraîchi les fleurs ; les pêches mûrissent.

— Ma chérie ! ma chérie ! répéta de nouveau la garde-malade.

— Je pensais qu'il faisait jour, que le soleil était levé depuis longtemps : il fait sombre ; est-ce que la lune n'est pas couchée ? »

Cette lune, qui venait de se lever, brillait sur elle de sa lumière pleine et douce ; flottant dans l'espace azuré et sans nuage, elle semblait veiller la malade.

« Alors ce n'est pas le matin ? je ne suis pas au cottage ? Qui est là ? Je vois quelqu'un à mon chevet.

— C'est moi, c'est votre amie, votre garde, votre… Appuyez votre tête sur mon épaule ; revenez à vous. (À demi-voix :) Oh ! mon Dieu, ayez pitié d'elle ! donnez-lui la vie et à moi la force. Envoyez-moi le courage, inspirez mes paroles. »

Quelques minutes se passèrent dans le silence ; la malade reposait muette et immobile dans les bras tremblants, sur le cœur agité de la garde.

« Je suis mieux maintenant, murmura à la fin Caroline, beaucoup mieux ; je sens où je suis : c'est mistress Pryor qui est près

de moi. Je rêvais ; je parle lorsque je m'éveille de mes songes : c'est souvent l'habitude des malades. Comme votre cœur bat fort, madame ! Ne vous alarmez pas.

— Ce n'est pas la crainte, mon enfant ; mais seulement un peu d'anxiété, qui se passera. Je vous ai apporté un peu de thé, Cary ; votre oncle l'a préparé lui-même. Vous savez qu'il se dit capable de préparer une tasse de thé mieux que la plus habile ménagère. Goûtez-le. Il est affligé d'apprendre que vous mangez si peu : il serait heureux de vous voir un meilleur appétit.

— J'ai soif ; donnez-moi à boire. »

Elle but avidement.

« Quelle heure est-il, madame ? demandait-elle.

— Neuf heures passées.

— Pas plus tard ? oh ! j'ai encore devant moi une longue nuit ; mais le thé m'a donné des forces : je veux me lever. »

Mistress Pryor la souleva et arrangea son oreiller.

« Grâce au ciel, je ne suis pas toujours également malheureuse, malade et sans espoir. L'après-midi a été mauvaise depuis le départ d'Hortense ; peut-être la soirée sera-t-elle meilleure. Il fait une belle nuit, je pense. La lune brille d'un vif éclat.

— Très belle ; une vraie nuit d'été. La vieille tour de l'église brille comme si elle était d'argent.

— Est-ce que le cimetière paraît paisible ?

— Oui, et le jardin aussi ; la rosée brille sur le feuillage.

— Voyez-vous de longues herbes et des orties entre les tombes, ou vous paraissent-elles couvertes de gazon ou de fleurs ?

— Je vois des marguerites brillant comme des perles sur quelques tertres. Thomas a fauché les feuilles d'oseille et les mauvaises herbes, et les a enlevées.

— J'aime toujours à voir faire cela ; cela soulage l'âme de voir ce lieu en ordre, et je suis sûre que dans l'église, la lune brille en ce moment d'un éclat aussi doux que dans ma chambre. Sa lumière doit tomber en plein, à travers la fenêtre de l'Est, sur le monument de la famille Helstone. Quand je ferme les yeux, il me semble voir, en lettres noires sur le marbre blanc, l'épitaphe de mon pauvre père. Il y a au-dessus beaucoup de place pour d'autres inscriptions.

— William Farren est venu ce matin voir vos fleurs ; il craignait, maintenant que vous ne pouvez leur donner vos soins, de les trouver négligées. Il a emporté deux de vos plantes favorites chez lui pour les soigner.

— Si je fais un testament, je laisserai toutes mes plantes à William ; à Shirley mes colifichets, à l'exception d'un seul, qui ne doit pas être enlevé de mon cou, et à vous, madame, mes livres. (Après une pause :) Mistress Pryor, j'ai une ardente envie de quelque chose.

— De quoi, Caroline ?

— Vous savez que j'éprouve toujours un vif plaisir à vous entendre chanter : chantez-moi donc l'hymne qui commence ainsi : « Notre Dieu, etc. »

Mistress Pryor se mit à chanter.

Il n'était pas étonnant que Caroline aimât à l'entendre chanter : sa voix, même en parlant, était douce et argentine ; lorsqu'elle chantait, elle semblait presque divine. Ni la flûte ni le tympanon n'avaient des sons si purs. Mais le son était secondaire, comparé à l'expression qui l'animait : la tendre vibration d'un cœur ému.

Les serviteurs, entendant de la cuisine, se glissèrent au pied de l'escalier pour écouter ; le vieux Helstone lui-même, qui se promenait dans le jardin, réfléchissant sur l'incompréhensible et faible nature de la femme, s'arrêta tout à coup au milieu de ses allées pour saisir plus distinctement la triste mélodie. Lui rappelait-elle sa femme morte ? lui faisait-elle plus vivement déplorer la jeunesse flétrie de Caroline ? c'est ce qu'il n'eût pu dire. Mais il fut bien aise de se souvenir qu'il avait promis de faire ce soir-là une visite à Wynne le magistrat. Il avait en profonde aversion la tristesse et les sombres pensées ; lorsqu'elles venaient l'assaillir, il trouvait toujours le moyen de s'en débarrasser au plus vite. Le chant le suivit faiblement pendant qu'il traversait la campagne : il hâta son pas ordinairement rapide, afin de ne plus être à la portée de l'entendre.

L'hymne finie, Caroline demanda une chanson écossaise.

Mistress Pryor obéit encore, ou essaya d'obéir. À la fin de la première stance elle s'arrêta ; elle ne pouvait plus continuer ; son cœur débordait.

« La tristesse de cette mélodie vous fait pleurer : venez ici, je vous consolerai », dit Caroline d'une voix émue.

Mistress Pryor s'approcha ; elle s'assit sur le bord du lit de la malade, et lui permit d'entourer son cou avec ses bras amaigris.

« Vous me soulagez souvent, laissez-moi vous soulager à mon tour, murmura la jeune fille en baisant ses joues. J'espère, ajouta-t-elle, que ce n'est pas à cause de moi que vous pleurez ? »

Mistress Pryor ne répondit pas.

« Croyez-vous que je n'irai pas mieux ? Je ne me sens pas très malade ; je me sens seulement faible.

— Mais votre esprit, Caroline, votre esprit est écrasé, votre cœur est brisé. Vous avez été si négligée, si repoussée ! on vous a laissée si longtemps désolée !

— Je crois que le chagrin est et a toujours été le plus vif aliment de ma maladie. Je pense quelquefois qu'un peu de bonheur me ferait promptement revivre.

— Désirez-vous vivre ?

— Rien ne me rattache à la vie.

— M'aimez-vous, Caroline ?

— Beaucoup, sincèrement, quelquefois d'une façon inexprimable. En ce moment même, je voudrais pouvoir confondre mon cœur avec le vôtre.

— Je vais revenir à l'instant, ma chérie », dit mistress Pryor, en reposant Caroline sur son oreiller.

Elle se glissa légèrement vers la porte, tourna doucement la clef dans la serrure, s'assura qu'elle était fermée, et revint auprès

du lit. Elle écarta le rideau pour laisser arriver plus librement la lumière de la lune, et regarda fixement Caroline.

« Alors, si vous m'aimez, dit-elle avec volubilité et d'une voix altérée, si vous désirez confondre votre cœur avec le mien, vous n'éprouverez ni choc ni douleur en apprenant que ce cœur est la source qui a rempli le vôtre ; que de mes veines est issue la vie qui coule dans les vôtres ; que vous êtes à moi, ma fille, ma propre enfant…

— Mistress Pryor !

— Ma propre enfant.

— C'est-à-dire… cela signifie… que vous m'avez adoptée ?

— Cela signifie que, si je ne vous ai donné rien d'autre, je vous ai donné au moins la vie, que je vous ai portée dans mon sein, que je vous ai nourrie, que je suis votre véritable mère. Aucune autre femme ne peut réclamer ce titre ; il est le mien.

— Mais mistress James Helstone, mais la femme de mon père, que je ne me rappelle pas avoir jamais vue, elle est ma mère ?

— Elle est votre mère. James Helstone fut mon époux. Je l'ai prouvé. Je pensais que peut-être vous étiez toute à lui, ce qui eût été une cruelle affliction pour moi. Je trouve qu'il n'en est pas ainsi. Dieu m'a permis d'être la mère de l'esprit de mon enfant : il m'appartient ; c'est ma propriété, mon droit. Ces traits sont les propres traits de James. Il avait un beau visage, lorsqu'il était jeune et non dégradé par le vice. Papa, ma chérie, vous a donné vos yeux bleus et vos soyeux cheveux bruns ; il vous a donné l'ovale du visage et la régularité des traits ; il vous a conféré l'extérieur ; mais le cœur et le cerveau sont à moi. Leurs germes sont

les miens, et ils se sont développés et améliorés jusqu'à la perfection. J'estime et j'approuve mon enfant autant que je l'aime.

— Ce que j'entends est-il vrai ? N'est-ce point un rêve ?

— Je voudrais qu'il fût aussi vrai que l'embonpoint et les couleurs vont revenir à vos joues.

— Ma propre mère ! Mais est-ce une personne pour laquelle je puisse avoir autant d'amour que j'en ai pour vous ? Elle n'était pas aimée généralement, autant du moins qu'on me l'a donné à entendre.

— On vous a dit cela ? Eh bien, votre mère vous dit en ce moment que, n'ayant pas le don de plaire aux gens en général, elle se soucie peu de leur approbation ; ses pensées et son affection sont concentrées sur son enfant. Son enfant va-t-elle l'accueillir ou la rejeter ?

— Mais si vous êtes ma mère, le monde est entièrement changé pour moi. Assurément, je puis vivre ; j'aimerais à recouvrer la santé.

— Vous la recouvrerez. Vous avez tiré la vie et la force de mon sein lorsque vous étiez une petite, une belle enfant, sur les yeux bleus de laquelle j'avais coutume de pleurer, craignant de voir dans votre beauté même le signe de qualités qui étaient entrées dans mon cœur comme un fer, et avaient percé mon âme comme une épée. Ma fille ! nous avons été longtemps séparées : je reviens maintenant pour vous chérir de nouveau. »

Elle l'éleva contre son sein, elle la pressa dans ses bras ; elle la berça doucement, comme on fait pour endormir un jeune enfant.

« Ma mère ! ma chère mère ! »

La fille se pressa contre la mère ; celle-ci la serra plus vivement encore dans ses bras ; elle la couvrit de baisers, en murmurant sur elle des paroles de tendresse.

Le silence régna dans la chambre pendant longtemps.

« Mon oncle sait-il ce que je viens d'apprendre ?

— Votre oncle le sait : je le lui ai dit lorsque je suis venue demeurer ici avec vous.

— M'avez-vous reconnue la première fois que vous m'avez rencontrée à Fieldhead ?

— Comment en eût-il été autrement ? M. et miss Helstone ayant été annoncés, j'étais préparée à voir mon enfant.

— C'est donc ce qui vous troubla ? je vous vis tout émue.

— Vous ne vîtes rien, Caroline : je puis maîtriser mes émotions. Vous ne pourriez jamais dire quel siècle d'étranges sensations j'ai traversé pendant les deux minutes qui se sont écoulées entre l'annonce de votre nom et votre entrée. Vous ne pourriez jamais dire l'impression que produisirent sur moi votre air, votre mine, votre démarche.

— Pourquoi ? Fûtes-vous désappointée ?

— « À qui ressemblera-t-elle ? » m'étais-je demandé ; et, quand je vis à qui vous ressembliez, je fus près de m'évanouir.

— Pourquoi, maman ?

— Je tremblais en votre présence. Je me dis : « Je ne la posséderai jamais ; jamais elle ne me connaîtra. »

— Mais je ne dis et ne fis alors rien de remarquable. J'éprouvais un peu de timidité à la pensée de mon introduction chez des étrangers, voilà tout.

— Je vis bientôt que vous étiez timide : ce fut la première chose qui me rassura. Eussiez-vous été rustique, gauche, empruntée, j'aurais été contente.

— Vous m'étonnez.

— J'avais mes raisons de craindre un charmant extérieur, de me défier d'une démarche aisée, de frissonner devant la distinction, la grâce, la courtoisie. La beauté et l'affabilité s'étaient montrées sur mon chemin lorsque j'étais recluse, désolée, jeune et ignorante : une pauvre gouvernante minée par le travail, périssant sous un labeur ingrat, et brisée avant le temps. Quand elles me sourirent, Caroline, je les pris pour des anges ! Je les suivis, et, lorsqu'entre leurs mains j'eus remis sans réserve toute ma chance de bonheur à venir, ce fut mon partage de voir une transfiguration du foyer domestique : le masque fut levé, le brillant déguisement mis de côté ; en face de moi s'assit… Oh ! Dieu ! combien j'ai souffert ! »

Sa tête tomba sur l'oreiller.

« Combien j'ai souffert ! nul ne l'a vu, nul ne l'a su : il n'y avait nulle sympathie, nul espoir, nul soulagement.

— Prenez courage, ma mère : c'est passé maintenant.

— C'est passé, et non sans fruit : je demandai à Dieu la patience ; il me soutint pendant mes jours d'angoisses. J'étais accablée de terreur et de trouble ; à travers la plus grande tribulation, il m'a conduite au salut qui vient de se révéler. La crainte me torturait, il l'a dissipée. Il m'a donné à sa place l'amour parfait… mais, Caroline…

— Ma mère !

— Je vous commande, lorsque vous regarderez le monument de votre père, de respecter le nom qui y est buriné. À vous il ne fit que du bien. Il vous a conféré le trésor complet de ses beautés, et il n'y a pas ajouté le moindre défaut. Tout ce que vous tenez de lui est excellent. Vous lui devez de la gratitude. Laissez entre lui et moi le règlement de nos comptes mutuels ; ne vous en mêlez pas : Dieu est l'arbitre. Les lois du monde sont-elles jamais venues à mon secours ? Jamais ! N'étaient-elles pas impuissantes comme un roseau pourri pour me protéger, inefficaces comme un babil d'idiot pour le réfréner ? Comme vous venez de le dire, tout est fini maintenant : le tombeau nous sépare. Il dort là, dans cette église : je dis ce soir à sa cendre ce que je ne lui avais jamais dit auparavant : « James, reposez en paix ! voyez ! votre terrible dette est effacée ! regardez ! j'anéantis de ma propre main le long et noir compte que j'avais à vous demander ! James, votre enfant expie pour vous. Cette vivante image de vous-même, ce visage sur lequel est empreinte la perfection de vos traits, cette seule joie que vous m'ayez donnée, se presse affectueusement sur mon cœur et m'appelle tendrement sa mère. Mon époux, soyez pardonné. »

— Ma chère mère, c'est bien, cela ! l'esprit de papa peut-il nous entendre ? est-il consolé de savoir que nous l'aimons

encore ?

— Je n'ai point parlé d'amour, j'ai parlé de pardon. Ne vous faites pas illusion, enfant ; je n'ai point parlé d'amour ! Sur le seuil de l'éternité, fût-il là pour me voir entrer, je maintiendrai ce que j'ai dit.

— Oh ! mère ! combien vous devez avoir souffert !

— Mon enfant, le cœur humain peut souffrir. Il peut contenir plus de larmes que l'Océan ne renferme d'eau. Nous ne savons jamais combien il est profond, combien il est étendu, avant que le malheur ait déchaîné sur lui ses nuages et l'ait rempli de son impétueuse obscurité.

— Ma mère, oubliez.

— Oublier ! dit-elle avec un rire étrange. Le pôle Nord se précipitera sur le Sud, les terres de l'Europe seront enfermées dans les baies de l'Australie, avant que j'oublie.

— Chut ! ma mère ! calmez-vous ! »

Et la fille berça doucement la mère comme la mère avait bercé la fille. À la fin, mistress Pryor pleura ; puis elle devint plus calme. Elle reprit ces tendres soins que l'agitation avait en ce moment interrompus. Replaçant sa fille sur sa couche, elle arrangea l'oreiller et étendit les draps. Elle réunit ses cheveux dont les boucles étaient éparses ; elle rafraîchit son front humide de sueur avec une fraîche et odorante essence.

« Maman, dites-leur d'apporter une lumière, afin que je vous puisse voir ; et priez mon oncle de monter dans ma chambre à l'instant même : j'ai besoin de lui entendre dire que je suis votre

fille. Et vous, maman, soupez ici, ne me quittez pas ce soir une minute.

— Oh ! Caroline ! que votre amabilité est puissante ! vous me direz : « Allez », et j'irai ; « Venez », et je viendrai ; « Faites ceci », et je le ferai. Vous, vous avez hérité de certaines manières aussi bien que de certains traits. Vos ordres seront toujours irrésistibles, quoique formulés avec une grande douceur, Dieu merci. Et, ajouta-t-elle à voix basse, il parlait aussi avec douceur, quelquefois, comme une flûte soupirant de tendres modulations ; puis, lorsque le monde n'était pas là pour l'entendre, sa voix avait un son à déchirer les nerfs et à glacer le sang, une expression à rendre fou.

— Il semble si naturel, maman, de vous demander ceci et cela ! Je n'ai pas besoin que personne autre que vous soit près de moi ou fasse quelque chose pour moi ; mais ne me permettez pas d'être importune ; réprimez-moi, si je vais trop loin.

— Vous ne devez pas compter sur moi pour vous réprimer ; vous devez faire attention à vous. J'ai peu de courage moral ; c'est là mon principal défaut. C'est ce qui m'a rendu une mère dénaturée, ce qui m'a tenue éloignée de mon enfant pendant les dix ans qui se sont écoulés depuis que la mort de mon mari m'aurait permis de la réclamer ; c'est ce qui a énervé mes bras et a permis que l'enfant que j'aurais pu conserver plus longtemps fût enlevée à leurs embrassements.

— Comment cela, ma mère ?

— Je vous laissai partir enfant, parce que vous étiez jolie, et que je redoutais votre gentillesse, la regardant comme le sceau de la perversité. Ils m'envoyèrent votre portrait, fait à l'âge de huit

ans : ce portrait confirma mes terreurs. S'il m'eût montré un enfant aux traits rustiques, lourds, hébétés et vulgaires, je me serais hâtée de vous réclamer ; mais sous le papier argenté je vis s'épanouir la délicatesse d'une fleur aristocratique ; chacun de vos traits annonçait une petite lady. J'avais trop récemment gémi sous le joug du beau gentleman auquel j'avais échappé meurtrie, paralysée, mourante, pour oser affronter sa belle et presque féerique image. Ma douce petite lady me frappa de terreur. Son air d'élégance native glaça la moelle de mes os. Dans mon expérience, je n'avais pas rencontré la vérité, la modestie, les bons principes accompagnant la beauté. « Une forme si régulière et si belle, me dis-je, doit couvrir une âme méchante et cruelle. » Je n'avais que peu de confiance en l'éducation pour redresser une âme semblable ; ou plutôt, je me croyais complètement inhabile à cette tâche. Je n'osais entreprendre de vous élever, et je résolus de vous laisser entre les mains de votre oncle. Je savais que, si Matthewson Helstone était un homme austère, c'était aussi un homme droit. Lui et tout le monde jugèrent sévèrement mon étrange et peu maternelle résolution, et je méritais d'être mal jugée.

— Maman, pourquoi vous fîtes-vous appeler mistress Pryor ?

— C'était un nom qui appartenait à la famille de ma mère. Je le pris afin de vivre sans être inquiétée. Le nom de mon mari rappelait trop vivement ma vie passée. Je ne pouvais le souffrir. D'ailleurs, des menaces me furent faites de me forcer à retourner dans mon esclavage ; cela ne se pouvait : j'eusse préféré une bière pour lit, un tombeau pour demeure. Mon nouveau nom me protégea ; je repris sous son abri mon occupation d'institutrice. D'abord elle me procura à peine les moyens de vivre ; mais combien

la faim me semblait savoureuse, lorsque je jeûnais en paix ! Combien me paraissaient sûrs l'obscurité et le froid d'un foyer sans feu, lorsqu'aucune lueur livide de terreur n'en venait rougir la désolation ! Combien était sereine la solitude, lorsque je ne craignais pas d'y voir faire irruption le vice et la violence !

— Mais, maman, vous étiez venue déjà dans ce pays ; comment, lorsque vous y avez reparu avec miss Keeldar, n'avez-vous pas été reconnue ?

— J'y fis seulement une courte visite comme fiancée, il y a une vingtaine d'années ; alors, j'étais bien différente de ce que je suis aujourd'hui ; j'étais svelte, presque aussi svelte que l'est ma fille : mon teint, mes traits même ne sont plus les mêmes ; mes cheveux, la coupe de mes vêtements, tout est changé. Vous figurez-vous votre mère mince et frêle, vêtue de mousseline blanche, les bras nus, avec des colliers et des bracelets, et les cheveux disposés en boucles rondes à la grecque au-dessus du front ?

— Vous devez vraiment avoir été bien différente. Maman, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Si c'est mon oncle qui rentre, priez-le de monter l'escalier et de me donner l'assurance que je suis bien éveillée et que je n'ai pas le délire. »

Le recteur, de son propre mouvement, montait l'escalier, et mistress Pryor l'appela dans la chambre de sa nièce.

« Elle ne va pas plus mal, j'espère ? demanda-t-il avec empressement.

— Je pense qu'elle est mieux ; elle est disposée à causer ; elle semble plus forte.

— Bien ! dit-il en arpentant rapidement la chambre. Ah ! Cary ! comment allez-vous ? Avez-vous bu ma tasse de thé ? Je l'avais préparée pour vous comme je l'aime.

— Je l'ai bue jusqu'à la dernière goutte ; elle m'a fait du bien. Je désire avoir de la société, et j'ai prié mistress Pryor de vous appeler auprès de moi. »

Le respectable ecclésiastique paraissait à la fois content et embarrassé. Il était assez disposé à accorder sa compagnie à sa nièce malade, puisque c'était son caprice ; mais comment employer ces dix minutes, il n'en savait rien. Il toussait, il s'agitait.

« Vous serez debout dans un instant, dit-il afin de dire quelque chose. Cette petite faiblesse sera bientôt passée ; et alors vous boirez du porto, une pipe, si vous le pouvez, et vous mangerez du gibier et des huîtres ; je m'en procurerai pour vous, s'il est possible d'en avoir quelque part. S'il plaît à Dieu, nous vous rendrons bientôt aussi forte que Samson.

— Qui est cette lady, mon oncle, qui est debout à côté de vous au pied de mon lit ?

— Bon Dieu ! s'écria-t-il ; est-ce que sa raison voyage encore, madame ? »

Mistress Pryor sourit.

« Je voyage dans un agréable monde, dit Caroline d'une voix douce et heureuse, et j'ai besoin que vous me disiez si c'est une réalité ou une vision. Quelle est cette lady ? donnez-lui un nom, mon oncle.

— Il faut faire appeler de nouveau le docteur Riles, ou plutôt encore Marc Turck : il est moins charlatan. Il faut que Thomas selle le poney et aille le chercher.

— Non, je n'ai pas besoin de docteur, mon oncle ; maman sera mon seul médecin. Maintenant, comprenez-vous, mon oncle ? »

M. Helston remonta ses lunettes de son nez à son front, prit sa tabatière et s'administra une partie de son contenu. Ainsi fortifié, il répondit brièvement ;

« Je vois clair. Vous le lui avez donc dit, madame ?

— Et cela est-il vrai ? demanda Caroline se levant de dessus son oreiller. Est-elle réellement ma mère ?

— Vous ne pleurerez pas, vous ne ferez pas une scène, vous ne vous évanouirez pas si je vous réponds oui ?

— Pleurer ! Je pleurerais si vous disiez non. Il serait terrible d'être désappointée à présent. Mais donnez-lui un nom. Comment l'appelez-vous ?

— J'appelle cette grosse lady dans un singulier vêtement noir, qui paraît assez jeune pour porter de beaucoup plus gais habits si elle le voulait, je l'appelle Agnès Helstone ; elle était mariée avec mon frère James Helstone et elle est sa veuve.

— Et ma mère ?…

— Quelle petite incrédule vous faites ; regardez son pauvre petit visage, mistress Pryor, à peine plus grand que la paume de la main, animé de finesse et d'ardeur. (À Caroline :) Elle a eu la peine de vous mettre au monde, tout au moins. Faites attention que vous lui devez de vous rétablir promptement et de réparer les

ravages de ces joues. Tudieu, elle avait l'habitude d'être grasse ; qu'a-t-elle fait de son embonpoint ? c'est ce qu'il m'est impossible de deviner.

— Si le désir de guérir a quelque influence sur moi, je ne serai pas longtemps malade. Ce matin encore je n'avais ni la raison ni la force de le vouloir. »

En ce moment Fanny était à la porte et annonça que le dîner était servi.

« Mon oncle, s'il vous plaît, envoyez-moi un peu à souper quelque chose que vous aimez, de votre propre assiette. Cela est plus sage que de tomber en des attaques de nerfs, n'est-ce pas ?

— C'est parler comme un sage, Cary. Vous verrez si je ne choisis pas judicieusement. Quand les femmes sont sensées et se font comprendre, je peux marcher avec elles. Ce sont seulement les sensations vagues et quintessenciées, les idées raffinées à l'extrême, qui me déroutent. Qu'une femme me demande un plat ou un vêtement, fût-ce un œuf de roc ou le pectoral d'Aaron, une portion des sauterelles ou du miel dont se nourrissait saint Jean, ou la ceinture de cuir dont il ceignait ses reins, je puis au moins comprendre ce qu'elle veut ; mais lorsqu'elles soupirent après je ne sais quoi, la sympathie, le sentiment et autres abstractions incompréhensibles, je ne puis rien pour elles ; je ne connais pas cela, et ne peux le leur donner. Madame, veuillez accepter mon bras. »

Mistress Pryor dit qu'elle entendait demeurer avec sa fille le reste de la soirée. En conséquence, Helstone les laissa ensemble. Il reparut bientôt, portant une assiette dans sa main consacrée.

« Ceci est du poulet, dit-il, mais nous aurons du perdreau demain. Asseyez-la sur son lit et jetez un châle sur elle. Sur ma parole, je m'entends à soigner un malade. Maintenant, voici la même petite fourchette d'argent dont vous vous serviez lorsque vous vîntes la première fois à la rectorerie ; voilà ce que vous pouvez appeler une heureuse pensée, une délicate attention. Prenez cela, Cary, et mangez bien. »

Caroline fit de son mieux. Son oncle fut étonné de lui voir si peu d'appétit : il prophétisa néanmoins de grandes choses pour l'avenir ; et, comme elle louait le morceau qu'il lui avait apporté et lui souriait gracieusement, il se pencha sur son oreiller, l'embrassa et lui dit d'un accent rude et entrecoupé :

« Bonsoir, petite ; Dieu te bénisse ! »

Caroline jouit cette nuit-là d'un si paisible repos, entourée des bras de sa mère et la tête appuyée sur sa poitrine, qu'elle oublia de désirer une autre destinée ; et, bien que plus d'un songe fiévreux vînt encore agiter son sommeil, lorsqu'elle s'éveilla oppressée, un sentiment d'heureuse satisfaction s'empara d'elle et fit disparaître à l'instant toute trace d'agitation.

Quant à la mère, elle passa cette nuit comme Jacob à Péniel. Jusqu'à la pointe du jour elle lutta contre Dieu avec d'ardentes prières.

q

Chapitre 24 Le souffle du vent de l'ouest

Ceux qui engagent avec Dieu une semblable lutte ne remportent pas toujours la victoire. Nuit après nuit, la froide sueur de l'agonie peut encore perler sur le front du patient. Le suppliant peut crier merci avec cette voix sourde que l'âme emploie dans son appel à l'Invisible : « Épargne l'objet de mon amour ! Rends la santé à la source de ma vie ! N'arrache pas de moi ce qu'une longue affection a assimilé à tout mon être ! Dieu du ciel, exauce ma prière, sois clément et miséricordieux. » Et, après ce cri et ce combat, il peut arriver que le soleil se lève sur une agonie plus désespérée. Au lieu du souffle des zéphyrs et des chants de l'alouette qui avaient coutume de le saluer avec la venue de l'aurore, le suppliant peut souvent entendre ces tristes accents passant entre des lèvres que la couleur et la vie ont depuis longtemps abandonnées :

« Oh ! j'ai eu une douloureuse nuit. Je suis plus mal ce matin. J'ai essayé de me soulever ; je ne le puis. Des songes auxquels je ne suis point habitué m'ont tourmenté toute la nuit. »

Alors le malheureux parent s'approche de l'oreiller du malade, et voit qu'un étrange changement s'est opéré sur ses traits : il comprend que le terrible moment approche, que Dieu a voulu que l'idole de son affection fût brisée ; il courbe la tête, et se soumet à la sentence qu'il n'a pu éviter et qui l'accable.

Heureuse mistress Pryor ! elle priait encore, ne s'apercevant pas que le soleil d'été dorait déjà de ses rayons le sommet des montagnes, lorsque son enfant s'éveilla doucement dans ses bras. Aucun de ces gémissements douloureux qui nous percent le cœur, font évanouir toutes nos résolutions de fermeté et nous ar-

rachent des larmes, ne précéda son réveil. Aucun moment de froide apathie ne le suivit. Les premiers mots qu'elle prononça n'étaient point d'une personne qui devient étrangère à ce monde, et qui commence à s'égarer par moments en des régions inconnues aux vivants. Caroline se souvenait évidemment avec lucidité de tout ce qui était survenu.

« Maman, j'ai bien dormi. Je n'ai rêvé et je ne me suis éveillée que deux fois. »

Mistress Pryor se releva rapidement, afin que sa fille ne vit point les larmes de joie dont ce mot maman et l'heureux présage qui le suivait avaient rempli ses yeux.

Pendant plusieurs jours encore l'heureuse mère ne se réjouit qu'en tremblant. Cette première résurrection ressemblait à la lueur d'une lampe qui s'éteint : si la flamme brillait un moment, l'instant suivant elle s'obscurcissait tout à coup. L'épuisement suivait de près l'excitation.

Caroline s'efforçait constamment, d'une manière touchante, de paraître mieux ; mais souvent ses forces refusaient de seconder sa volonté ; trop souvent ses efforts pour surmonter la maladie échouaient, et vainement elle essayait de manger, de parler, de paraître joyeuse, plusieurs heures se passaient, pendant lesquelles mistress Pryor craignait que les cordes de la vie ne se retendissent jamais, bien que le temps où elles se rompraient fût différé.

Pendant ce temps, la mère et la fille furent presque entièrement laissées seules. C'était vers la fin d'août : le temps était beau, c'est-à-dire qu'il était très sec et que la poussière était abondante, car un vent aride avait soufflé de l'est pendant tout le

mois ; le ciel était tout à fait sans nuages, bien qu'une pâle brume, stationnaire dans l'atmosphère, semblât dépouiller de toute profondeur de ton l'azur du ciel, de toute fraîcheur la verdure de la terre, et de tout éclat la lumière du jour. Presque toutes les familles de Briarfield étaient absentes pour quelque excursion. Miss Keeldar et ses amis étaient au bord de la mer ; il en était de même de toute la famille Yorke. M. Hall et Louis Moore, entre lesquels paraissait être née une intimité spontanée qui était probablement le résultat d'une harmonie de vues et de tempérament, étaient partis dans le Nord pour une excursion pédestre aux lacs. Hortense elle-même, qui fût volontiers restée à la maison pour aider mistress Pryor à soigner Caroline, avait été si vivement sollicitée par miss Mann de l'accompagner de nouveau aux eaux de Wormwood-Wells, dans l'espoir d'alléger des souffrances cruellement augmentées par l'insalubrité du temps, qu'elle s'était crue forcée de consentir : d'ailleurs, il n'était pas dans sa nature de refuser une demande qui s'adressait à la fois à la bonté de son cœur, et, par une confession de dépendance, flattait son amour-propre. Quant à Robert, de Birmingham il s'était rendu à Londres, où il était encore.

Aussi longtemps que le souffle des déserts asiatiques dessécha les lèvres de Caroline et enflamma ses veines, sa convalescence physique ne put marcher d'un pas égal avec le retour de sa tranquillité mentale ; mais il vint un jour où le vent cessa de gémir contre le pignon est de la rectorerie et à travers la fenêtre de l'église qui regardait le levant. Un petit nuage large comme la main s'éleva vers l'ouest ; le vent, soufflant de ce même côté, l'élargit bientôt ; la pluie et la tempête prévalurent un instant, après lesquels le soleil se montra radieux ; le ciel avait retrouvé la pureté de son azur et la terre sa verdure. La livide teinte du cho-

léra avait abandonné la face de la nature : les montagnes se dressaient claires, à l'horizon dépouillé de ce pâle brouillard de malaria.

La jeunesse de Caroline, les tendres soins de sa mère, joints au bienfait de ce vent pur que Dieu, dans sa miséricorde, faisait souffler doux et frais à travers la fenêtre toujours ouverte de sa chambre, ranimèrent son énergie depuis longtemps languissante. Enfin, mistress Pryor vit qu'il lui était permis d'espérer ; une bonne et franche convalescence avait commencé. Non seulement le sourire de Caroline était plus doux et son humeur plus gaie, mais son visage et son œil avaient perdu une certaine expression, une expression redoutée et indescriptible, mais que se rappelleront aisément ceux qui ont veillé au chevet de malades en danger. Longtemps avant que l'émaciation de ses traits disparût, ou que la couleur retournât à ses joues, un plus subtil changement s'opéra ; tout dans sa physionomie devint plus chaud et plus doux. Au lieu d'un masque de marbre et d'un œil vitreux, mistress Pryor vit sur l'oreiller un visage encore assez pâle et dévasté, plus hagard peut-être que l'autre, mais moins terrible ; car c'était une jeune fille malade et vivante, non un simple masque blanc ou une roide statue.

Alors elle ne demandait plus sans cesse à boire. Les mots : « J'ai soif », cessèrent d'être sa plainte. Quelquefois, lorsqu'elle avait avalé un morceau, elle disait qu'elle se sentait revivre : elle n'éprouvait plus de dégoût à entendre parler de nourriture, et commençait à indiquer ses préférences. Avec quel plaisir et quel soin rempli d'amitié, sa mère préparait ce qu'elle avait choisi !

La nourriture ramena les forces. Elle put enfin se tenir levée. Elle désirait ardemment respirer l'air pur, visiter ses fleurs et voir

si le fruit mûrissait. Son oncle, toujours libéral, avait acheté une chaise de jardin pour elle. Il descendit Caroline dans ses propres bras, la plaça lui-même dans la chaise, et William Farren, qui avait été appelé, fut chargé de la promener le long des allées, pour lui montrer ce qu'il avait fait pour ses plantes et prendre ses instructions pour le travail à venir.

William et elle avaient beaucoup de choses à se dire : il y avait une douzaine de sujets qui, sans importance pour le reste du monde, les intéressaient l'un et l'autre. Ils prenaient tous deux le même intérêt pour les animaux, les oiseaux, les insectes et les plantes ; ils professaient des doctrines pareilles sur l'humanité et la création inférieure, et étaient portés l'un et l'autre aux minutieuses observations sur l'histoire naturelle. Les habitudes et les mœurs de quelques abeilles de terre qui avaient creusé leur demeure sous un vieux cerisier étaient un sujet plein d'intérêt ; la retraite de certains verdiers et la sécurité d'œufs ressemblant à des perles et de petits oiseaux à peine éclos en étaient un autre.

Si le Journal de Chambers avait existé alors, il eût bien certainement été le périodique favori de miss Helstone et de Farren. Elle aurait souscrit, et lui eût régulièrement prêté les numéros. Tous deux eussent ajouté une foi implicite et trouvé grande saveur dans ses merveilleuses anecdotes sur la sagacité des animaux.

Ceci est une digression ; mais elle sert à expliquer pourquoi Caroline ne voulait pas d'autre main que celle de Farren pour diriger sa chaise, et pourquoi la société et la conversation de ce dernier donnaient un suffisant intérêt à ses promenades au jardin.

Mistress Pryor, se promenant près d'elle, s'étonnait de voir sa fille si parfaitement à l'aise avec un homme du peuple. Elle trouvait qu'il lui était impossible de parler à cet homme autrement qu'avec une certaine roideur. Il lui semblait qu'un abîme séparât sa caste de la sienne, et que traverser cet abîme ou faire la moitié du chemin serait se dégrader. Elle dit doucement à Caroline :

« N'êtes-vous pas effrayée, ma chère, de converser si librement avec cet homme ? Cela peut le rendre présomptueux et ennuyeusement bavard.

— William présomptueux, maman ? vous ne le connaissez pas. Il n'a jamais de présomption : il est à la fois trop fier et trop sensé pour cela. William a de beaux sentiments. »

Et mistress Pryor sourit d'un air sceptique à la naïve jeune fille qui trouvait que cet homme aux mains calleuses, à la tête rude, aux vêtements rustiques, avait de beaux sentiments.

Farren, de son côté, montrait à mistress Prior un front très renfrogné. Il savait qu'il était mal jugé, et avait coutume de se montrer peu traitable pour ceux qui ne lui rendaient pas justice.

La soirée restituait entièrement Caroline à sa mère, et mistress Pryor aimait la soirée : car alors, seule avec sa fille, aucune ombre humaine ne venait s'interposer entre elle et l'objet qu'elle chérissait. Pendant le jour, elle pouvait avoir la physionomie empesée et les manières froides qui lui étaient habituelles ; entre elle et M. Helstone, les rapports étaient très respectueux, mais des plus cérémonieux. Tout ce qui aurait ressemblé à de la familiarité n'eût pas manqué d'engendrer le mépris chez l'un ou l'autre de ces deux personnages ; mais au moyen d'une stricte po-

litesse, et en gardant bien les distances, tout allait fort bien entre eux.

Vis-à-vis des domestiques, la conduite de mistress Pryor n'était pas incivile, mais réservée et glaciale. Peut-être était-ce plutôt la défiance que l'orgueil qui la faisait paraître si hautaine : mais, ainsi qu'on devait l'attendre, Fanny et Élisa ne firent pas cette distinction, et elle devint tout à fait impopulaire auprès d'elles. Mistress Pryor s'aperçut de l'effet produit : cela la rendait par moments mécontente d'elle-même pour des défauts qu'elle ne pouvait corriger, et par-dessus tout, morose, froide, taciturne.

Cette disposition cédait à l'influence de Caroline, mais à cette influence seulement. Les tendres soins et la naturelle affection de son enfant agissaient doucement sur elle. Sa froideur disparaissait, sa rigidité cédait : elle devenait souriante et flexible. Non que Caroline fit une verbeuse profession d'amour filial ; cela n'eût pas convenu à mistress Pryor : elle n'y eût vu qu'une preuve de dissimulation ; mais sa fille s'attachait à elle avec une soumission facile ; elle se confiait à elle sans réserve et sans crainte : cela contentait son cœur de mère.

Elle aimait à entendre sa fille lui dire : « Maman, faites ceci ; je vous en prie, maman, allez me chercher cela ; maman, lisez-moi quelque chose ; chantez un peu, maman. »

Jamais personne, aucun être vivant, n'avait réclamé ses services, n'avait cherché ainsi l'appui de sa main. Les autres personnes étaient toujours plus ou moins roides et réservées avec elle, de même qu'elle se montrait roide et réservée à leur égard. Les autres personnes connaissaient son côté faible et le lui faisaient sentir : Caroline ne montrait pas plus cette sagacité bles-

sante en ce moment qu'elle ne l'avait fait lorsqu'elle était à la mamelle.

Cependant Caroline trouvait des défauts chez sa mère. Aveugle pour les défauts constitutionnels, qui étaient incurables, elle avait les yeux grands ouverts sur les habitudes acquises, qui étaient susceptibles de remèdes. Sur certains points elle se permettait de réprimander librement sa mère, et celle-ci, au lieu de se sentir blessée, éprouvait une sensation de plaisir en découvrant que sa fille osait lui faire des remontrances, qu'elle se montrait si peu gênée avec elle.

« Maman, je ne veux plus que vous portiez cette vieille robe ; elle n'est plus de mode, la jupe en est trop étroite. Vous mettrez votre robe de soie noire toutes les après-midi ; avec celle-là vous paraissez gentille : elle vous va bien. Vous aurez pour les dimanches une robe de satin, de vrai satin. Et souvenez-vous, maman, que, lorsque vous aurez cette robe nouvelle, il vous faudra la porter.

— Ma chérie, je pensais que ma robe de soie noire pourrait me servir encore plusieurs années, et j'avais l'intention d'acheter pour vous différentes choses.

— C'est inutile, maman. Mon oncle me donne de l'argent pour acheter ce qui m'est nécessaire : vous savez qu'il est assez généreux ; je me suis mis dans la tête de vous voir habillée en satin noir. Achetez-la donc promptement, et faites-la faire par une couturière que je vous recommanderai. Vous vous habillez toujours comme une grand-mère : vous semblez vouloir faire croire que vous êtes vieille et laide ; ce qui n'est pas. Au contraire, lorsque vous êtes joyeuse et bien habillée, vous êtes vraiment très

bien. Votre sourire est si agréable, vos dents sont si blanches, vos cheveux sont encore d'une si jolie nuance ! Et puis vous parlez comme une jeune lady, d'un son de voix si clair et si doux ! et vous chantez mieux que je n'ai jamais entendu chanter aucune jeune lady. Pourquoi, maman, portez-vous des robes et des chapeaux comme personne n'en porte ?

— Est-ce que cela vous chagrine, Caroline ?

— Beaucoup ; cela me vexe même. Les gens disent que vous êtes avare, et cependant vous ne l'êtes pas, car vous donnez libéralement aux pauvres et aux sociétés religieuses, quoique vos aumônes soient données si secrètement que peu de personnes les connaissent, excepté celles qui les reçoivent. Mais je veux me faire moi-même votre femme de chambre : lorsque je serai un peu plus forte, je me mettrai à l'œuvre, et il faut que vous soyez bonne, maman, et que vous fassiez ce que je vous ordonnerai. »

Et Caroline s'asseyait près de sa mère, dont elle arrangeait le mouchoir de mousseline et lissait les cheveux.

« Ma propre mère, continuait-elle, comme se plaisant à la pensée de leur parenté, qui est à moi et à laquelle j'appartiens ! Maintenant je suis une fille riche : j'ai quelque chose à aimer, et que je puis aimer sans crainte. Maman, qui vous a donné cette petite broche ? laissez-moi l'ôter et l'examiner. »

Mistress Pryor, qui ordinairement n'aimait pas l'approche de mains étrangères, la laissa faire avec complaisance.

« Est-ce papa qui vous l'a donnée, maman ?

— Elle m'a été donnée par ma sœur, mon unique sœur Cary. Plût à Dieu que votre tante Caroline eût vécu assez pour voir sa

nièce !

— N'avez-vous rien de papa ? aucun bijou, aucun cadeau ?

— Je n'ai qu'une chose.

— À laquelle vous tenez ?

— À laquelle je tiens.

— Précieuse et jolie ?

— Inestimable et douce pour moi.

— Montrez-la-moi, maman. Est-ce que vous l'avez ici, ou bien est-elle à Fieldhead ?

— Elle me parle maintenant en s'appuyant sur moi et en m'enlaçant dans ses bras.

— Ah ! maman, vous voulez parler de votre ennuyeuse fille, qui ne vous laisse jamais un instant de repos ; qui, lorsque vous vous retirez dans votre chambre, ne peut s'empêcher de courir vous y chercher ; qui monte et descend après vous l'escalier comme un chien.

— Dont les traits me font frissonner parfois. Il me semble encore que votre père me regarde, mon enfant.

— Oh ! maman, je suis bien affligée que papa n'ait pas été bon : je voudrais tant qu'il l'eût été ! La méchanceté détruit et empoisonne les plus agréables choses ; elle tue l'amour. Si vous et moi nous nous croyions réciproquement méchantes, nous ne pourrions nous aimer, n'est-ce pas ?

— Et si nous ne pouvions avoir de confiance l'une en l'autre, Cary ?

— Combien nous serions alors malheureuses ! Maman, avant de vous connaître, j'avais l'appréhension que vous ne fussiez pas bonne, et que je ne pusse pas vous estimer : cette crainte affaiblissait mon désir de vous connaître ; et maintenant mon cœur est content, parce que je vous ai trouvée presque parfaite, aimable, jolie, remarquable. Votre seul défaut est d'être à l'ancienne mode, et je vous en guérirai. Maman, laissez là votre ouvrage : lisez-moi quelque chose. J'aime votre accent méridional ; il est si doux et si pur ! Mon oncle et M. Hall disent que vous êtes une belle lectrice. M. Hall dit qu'il n'a jamais entendu une lady lire avec une telle propriété d'expression et une semblable pureté d'accent.

— Je voudrais pouvoir lui renvoyer le compliment, Cary ; mais, vraiment, la première fois que j'entendis votre excellent ami lire et prêcher, j'eus peine à comprendre sa rude langue du Nord.

— Et moi, avez-vous pu me comprendre, maman ? vous a-t-il semblé que je parlais rudement ?

— Non ; je l'aurais presque voulu, cependant, comme j'aurais voulu vous voir l'air grossier et rustique. Votre père, Caroline, parlait naturellement bien, tout autrement que votre oncle : sa parole était correcte, aimable, douce. Vous avez hérité de cette qualité.

— Pauvre papa ! avec tant de brillantes qualités, pourquoi n'était-il pas bon ?

— Pourquoi ? c'est ce que je ne puis dire : c'est un profond mystère dont la clef est entre les mains de son créateur, et je l'y laisse.

— Maman, prenez votre tricot, et mettez de côté votre travail de couture. Je le déteste : il encombre vos genoux dont j'ai besoin pour placer ma tête ; il occupe vos yeux, et j'ai besoin de les voir fixés sur un livre. Voilà votre livre favori : Cowper. »

Ces importunités faisaient le bonheur de cette mère. Si quelquefois elle différait d'y céder, c'était afin de les entendre répéter et pour jouir des douces instances, moitié enjouées, moitié pétulantes, de son enfant. Et lorsqu'elle cédait, Caroline lui disait d'un ton espiègle :

« Vous me gâterez, maman. J'ai toujours pensé que j'aimerais à être gâtée, et je trouve que c'est très doux. »

Et mistress Pryor traitait sa fille en enfant gâtée.

q

Chapitre 1 Les vieux cahiers d'exercices

A l'époque où les habitants de Fieldhead revinrent à Briarfield, Caroline était à peu près rétablie. Miss Keeldar, qui avait reçu par la poste des nouvelles de la convalescence de son amie, ne laissa pas une heure s'écouler entre son arrivée au manoir et sa visite à la rectorerie.

Une pluie douce et abondante tombait sur les fleurs tardives et sur les arbustes jaunis par l'approche de l'automne, quand on en-

tendit s'ouvrir la porte du jardin, et l'on vit passer devant la fenêtre la forme bien connue de Shirley. À son entrée, elle montra ses sentiments à sa manière. Quand elle se trouvait profondément émue, par une crainte sérieuse ou par la joie, elle parlait peu. Rarement elle permettait à la plus forte émotion d'influencer sa langue, et souvent son œil même n'en était pas affecté. Elle prit Caroline dans ses bras, lui donna un regard, un baiser, puis lui dit :

« Vous êtes mieux. »

Puis une minute après :

« Je vois maintenant que vous êtes hors de danger ; mais prenez garde. Dieu, qui vous accorde la santé, n'entend pas peut-être qu'elle soit exposée à soutenir de nouveaux chocs. »

Elle continua à parler avec vivacité du voyage. De temps à autre son œil se dirigeait sur Caroline : on pouvait lire dans ce regard une profonde sollicitude, un peu de trouble et aussi d'étonnement.

« Elle est peut-être mieux, disait ce regard ; mais combien elle est faible ! Quel péril elle a traversé ! »

Tout à coup son regard revint à mistress Pryor : il la transperça.

« Quand ma gouvernante reviendra-t-elle auprès de moi ? demanda-t-elle.

— Puis-je tout lui dire ? demanda Caroline à sa mère. »

Cette permission lui ayant été accordée par un geste, Shirley fut instruite de ce qui s'était passé en son absence.

« Très bien, dit-elle froidement. Très bien ; mais ce n'est pas une nouvelle pour moi.

— Quoi ! saviez-vous… ?

— J'ai deviné depuis longtemps toute cette affaire. J'ai appris quelque chose de l'histoire de mistress Pryor, non par elle-même, mais par d'autres. Je savais tous les détails du caractère et de la carrière de James Helstone : une après-midi de conversation avec miss Mann m'a rendue familière avec tout cela. Aussi est-ce un des exemples, que met en avant mistress Yorke, un de ces fanaux à lumière rouge qu'elle place sur le chemin du mariage pour en détourner les jeunes ladies. Je crois que je me serais montrée assez sceptique à l'endroit de la vérité du portrait tracé par ces deux ladies. Je questionnai M. Yorke sur ce sujet, et il me dit : « Shirley, ma fille, si vous désirez savoir quelque chose sur ce James Helstone, je ne puis que vous dire que c'était un homme-tigre. Il était beau, dissolu, doux, trompeur, poli, cruel. » Ne pleurez pas, Cary ; nous n'en parlerons plus jamais.

— Je ne pleure pas, Shirley ; ou si je pleure, ce n'est rien. Poursuivez : vous n'êtes pas mon amie, si vous me celez la vérité. Je déteste cette fausse manœuvre de déguiser, de mutiler la vérité.

— Heureusement, j'ai dit à peu près tout ce que j'avais à dire, excepté que votre oncle lui-même confirma les paroles de M. Yorke : car lui aussi abhorre le mensonge, et ne recourt pas à ces subterfuges de convention, plus honteux que le mensonge lui-même.

— Mais papa est mort : ils devraient le laisser en paix.

— Ils devraient le laisser et ils le laisseront en paix. Pleurez, Cary, cela vous fera du bien : il est mal de réprimer des larmes naturelles. D'ailleurs, j'aime à partager cette idée qui brille en ce moment dans les yeux de votre mère qui vous regarde : chacun de vos pleurs efface un péché. Pleurez, vos larmes ont la vertu dont manquaient les rivières de Damas : comme les eaux du Jourdain, elles peuvent purifier une mémoire lépreuse. Madame, continua-t-elle en s'adressant à mistress Pryor, avez-vous pensé que je pourrais chaque jour vous voir avec votre fille, observer votre merveilleuse similitude en beaucoup de points, observer, pardonnez-moi, votre irrépressible émotion en la présence, et plus encore en l'absence de votre enfant, et ne pas former mes conjectures ? Je les ai formées, et elles se sont trouvées littéralement correctes. Je vais commencer à me croire habile.

— Et vous n'avez rien dit ? reprit Caroline, qui était parvenue à maîtriser son émotion.

— Rien. Je ne me croyais pas autorisée à dire un mot sur ce sujet. Ce n'était pas mon affaire ; je ne voulais pas m'en mêler.

— Vous avez deviné un secret si important, et vous n'avez pas laissé entrevoir que vous le connaissiez ?

— Est-ce donc si difficile ?

— Ce n'est pas conforme à vos habitudes.

— Comment le savez-vous ?

— Vous n'êtes pas habituellement réservée. Vous êtes franchement communicative.

— Je puis être communicative, et cependant savoir où je dois m'arrêter. En montrant mon trésor, je puis cacher une perle ou deux, une pierre curieuse et gravée, une amulette, dont je me permets rarement même de regarder le mystique éclat. Bonjour. »

Caroline sembla ainsi voir le caractère de Shirley sous un aspect nouveau.

Elle n'eut pas plus tôt recouvré une force suffisante pour supporter un changement de scène, l'excitation produite par une petite société, que miss Keeldar réclama chaque jour sa présence à Fieldhead. Shirley se trouvait-elle fatiguée de ses honorés parents ? c'est ce que l'on ne savait pas, car elle ne disait rien ; mais elle réclama et retint Caroline avec un empressement qui prouvait qu'une addition à cette digne compagnie ne lui était pas chose désagréable.

Les Sympson étaient gens d'Église. Du reste, la nièce du recteur fut accueillie par eux avec courtoisie. M. Sympson était un homme qui unissait une respectabilité sans tache à un tempérament tracassier, de pieux principes à des vues mondaines ; son épouse était une très bonne femme, patiente, bienveillante, bien élevée. Son éducation avait été fondée sur un système de vues étroites, assaisonnées de quelques préjugés : une simple poignée d'herbes amères ; quelques rares préférences, pressurées jusqu'à ce que toute leur saveur naturelle ait été extraite ; quelques excellents principes montés dans une roide croûte de bigoterie difficile à digérer : elle était bien trop soumise, d'ailleurs, pour se plaindre de la diète ou pour demander qu'il fût ajouté quelque chose à ce régime intellectuel.

Les filles étaient des modèles de leur sexe. Elles étaient grandes et avaient chacune un nez romain. Leur éducation avait été sans défaut. Tout ce qu'elles faisaient était bien fait. Leur esprit avait été cultivé par l'histoire et la lecture des livres les plus solides. Les principes et les opinions qu'elles professaient n'auraient pu être amendés. Il eût été difficile de trouver nulle part des vies, des sentiments, des mœurs et des habitudes plus exactement réglés. Elles savaient par cœur un certain code de lois, de langage, de maintien, à l'usage des jeunes ladies. Elles-mêmes ne déviaient jamais du curieux chemin tracé par ce code, et elles voyaient avec une secrète et muette horreur toute déviation chez les autres. L'abomination de la désolation n'était pas un mystère pour elles ; elles avaient découvert cette chose indicible dans ce que les autres nomment originalité. Elles avaient été promptes à reconnaître les signes de ce mal ; et partout où elles apercevaient ses traces, soit dans les regards, les paroles ou les actions ; soit qu'elles les lussent dans le frais et vigoureux style d'un livre, ou qu'elles les entendissent dans l'intéressant, pur et expressif langage, elles frissonnaient, elles reculaient : le danger était sur leurs têtes, le péril sous leurs pas. Qu'était cette étrange chose ? N'étant pas intelligible, elle doit être mauvaise. Qu'elle soit donc dénoncée et enchaînée.

Henry Sympson, le seul garçon et le plus jeune de la famille était un enfant de quinze ans. Il demeurait habituellement avec son précepteur ; quand il le quittait, c'était pour rechercher la société de sa cousine Shirley. Ce garçon différait de ses sœurs : il était petit, boiteux et pâle ; ses grands yeux brillaient avec une certaine langueur dans leur orbite enfoncé ; ils étaient habituellement plutôt obscurs que clairs, mais étaient capables de s'illuminer ; dans certains moments, ils ne brillaient pas, ils flam-

boyaient. L'émotion pouvait également donner de la couleur à son teint et de la décision à ses mouvements boiteux. La mère de Henry l'aimait ; elle pensait que ses particularités étaient un signe d'élection : il n'était pas comme les autres enfants, disait-elle. Elle le croyait régénéré, un nouveau Samuel, appelé à Dieu depuis le berceau. Il devait être membre du clergé. M. Sympson et ses filles, ne comprenant pas ce jeune garçon, le laissaient livré à lui-même. Shirley en avait fait son favori, et il regardait Shirley comme la compagne de ses jeux.

Au milieu de ce cercle de famille, ou plutôt en dehors, se mouvait le précepteur, le satellite.

Oui, Louis Moore était un satellite de la maison Sympson, attaché et cependant distinct : toujours présent, mais toujours tenu à distance. Chaque membre de cette correcte famille le traitait avec une dignité convenable. Le père était austèrement civil, quelquefois irritable ; la mère, qui était une bonne femme, était pour lui pleine d'attentions, mais formaliste ; les filles voyaient en lui une abstraction, non un homme. On eût dit, d'après leurs manières, que pour elles le précepteur de leur frère n'existait pas. Elles étaient instruites ; lui aussi, mais non pour elles. Elles étaient accomplies ; il possédait aussi des talents, mais imperceptibles pour leurs sens. La plus spirituelle esquisse sortie de ses doigts n'était rien à leurs yeux, la plus originale observation tombée de ses lèvres ne frappait point leurs oreilles. Rien ne pouvait surpasser la réserve de leur conduite à son égard.

J'aurais bien dit que rien ne pouvait l'égaler ; mais je me suis rappelé un fait qui étonna étrangement Caroline Helstone : c'était de découvrir que son cousin n'avait absolument aucun ami sympathique à Fieldhead ; que, pour miss Keeldar, il était autant

un simple professeur, aussi peu un gentleman, aussi peu un homme, que pour les estimables misses Sympson.

Qu'était-il donc arrivé à la sensible et bienveillante Shirley, pour qu'elle se montrât si indifférente à la triste position d'un de ses semblables ainsi isolé sous son toit ? Elle n'était peut-être pas hautaine pour lui, mais elle n'avait pas l'air de le remarquer. Elle ne faisait nulle attention à lui. Il allait et venait, parlait ou gardait le silence, sans qu'elle daignât remarquer son existence.

Quant à Louis Moore lui-même, il paraissait rompu à ce genre de vie, et avoir pris son parti de le supporter pendant un temps donné. Ses facultés semblaient murées en lui et ne paraissaient point gémir de leur captivité. Il ne riait jamais, rarement il souriait. Jamais on ne lui entendait émettre une plainte. Il accomplissait scrupuleusement le cercle de ses devoirs. Son élève l'aimait ; il ne réclamait pas autre chose que de la civilité du reste du monde. Il semblait même qu'il n'eût rien voulu accepter de plus, dans ce lieu du moins : car, lorsque sa cousine Caroline lui fit d'aimables ouvertures d'amitié, il ne l'encouragea point ; il l'évitait plutôt qu'il ne la recherchait. Une seule créature vivante, outre son pâle et boiteux élève, avait gagné son affection dans cette demeure, et c'était l'intraitable Tartare, qui, sombre et menaçant pour les autres, montrait pour lui une singulière partialité ; partialité si marquée, que quelquefois, lorsque Moore, appelé pour le repas, entrait dans la salle à manger et s'asseyait sans que l'on fît attention à lui, Tartare se levait de sa place aux pieds de Shirley et allait se mettre auprès du taciturne précepteur. Une fois, seulement une fois, elle remarqua la désertion, et étendant la main, elle chercha par de pouces paroles à le faire revenir. Tartare regarda d'un air soumis, et poussa un gémissement

selon son habitude, mais n'obéit point à l'invitation, et s'assit froidement sur ses hanches à côté de Moore. Ce gentleman attira la grosse tête au museau noir sur son genou, la caressa doucement et se sourit intérieurement à lui-même.

Un subtil observateur aurait pu remarquer, dans le cours de la même soirée, que, lorsque Tartare eut fait acte d'allégeance envers Shirley et se fut couché de nouveau auprès du tabouret sur lequel reposaient ses pieds, l'audacieux précepteur, par un mot et un geste, le fascina encore. Il redressa ses oreilles au mot ; il se leva au geste, et vint, la tête tendrement baissée, recevoir la caresse attendue. Cette caresse donnée, le même sourire significatif rida le visage calme de Moore.

« Shirley, dit Caroline, un jour qu'elles se trouvaient seules assises dans le pavillon d'été, saviez-vous que mon cousin Louis fût précepteur dans la famille de votre oncle avant que les Sympson vinssent ici ? »

La réponse de Shirley ne fut pas aussi prompte qu'à l'ordinaire ; à la fin cependant elle répondit :

« Oui, certainement, je le savais bien.

— Je pensais que vous deviez connaître cette circonstance.

— Eh bien ! quoi, alors ?

— Je m'étonne que vous ne m'en ayez jamais fait mention.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il ?

— Cela me semble singulier. Je ne puis m'en rendre compte. Vous parlez beaucoup ; vous parlez librement. Comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais touché un mot de cette circonstance ?

— Parce que cela s'est trouvé ainsi ; et Shirley se mit à rire.

— Vous êtes une singulière créature, continua son amie. Je croyais bien vous connaître ; je commence à m'apercevoir que j'étais dans l'erreur. Vous avez été muette comme la tombe à propos de mistress Pryor ; et maintenant voici encore un autre secret. Mais pourquoi vous avez fait de ceci un secret, c'est là qu'est pour moi le mystère.

— Je n'ai jamais fait de cela un secret ; je n'avais aucune raison pour agir ainsi. Si vous m'eussiez demandé quel était le précepteur de Henry, je vous l'aurais dit ; d'ailleurs, je pensais que vous le saviez.

— Il n'y a pas qu'une chose qui m'étonne en ceci. Vous n'aimez pas le pauvre Louis ; pourquoi ? Est-ce à cause de sa position que vous regardez peut-être comme servile ? Désireriez-vous que le frère de Robert occupât une place plus élevée ?

— Le frère de Robert, vraiment ! s'écria Shirley d'un ton qui ressemblait au mépris ; et, par un mouvement d'orgueilleuse impatience, elle arracha une rose d'une branche qui s'avançait à travers la fenêtre ouverte.

— Oui, répéta Caroline avec une douce fermeté, le frère de Robert. Il est ainsi étroitement rattaché à Gérard Moore de Hollow, quoique la nature ne lui ait pas donné des traits si beaux ni un air si noble qu'à son frère ; mais son sang est aussi pur, et il serait aussi gentleman que lui, s'il était libre.

— Sage, humble, pieuse Caroline ! s'écria ironiquement Shirley. Hommes et anges, écoutez-la. Nous ne devrions pas mépriser des traits communs, ni une laborieuse et honnête réputation,

n'est-ce pas ? Regardez l'objet de votre panégyrique ; le voilà dans le jardin, continua-t-elle en désignant une ouverture d'un bosquet de vigne vierge ; et à travers cette ouverture on apercevait Louis Moore, venant lentement le long du mur.

— Il n'est point laid, Shirley, il n'a point les traits ignobles ; il est triste ; le silence scelle son esprit ; mais je le crois plein d'intelligence, et soyez sûre que, s'il n'y avait pas quelque chose de très remarquable dans sa nature, M. Hall n'eût jamais recherché sa société comme il le fait. »

Shirley rit, puis elle rit encore, chaque fois avec un ton légèrement sarcastique. « Bien, très bien, dit-elle. Parce qu'il est l'ami de M. Hall et le frère de Robert Moore, nous consentirons à tolérer son existence, n'est-ce pas, Cary ? Vous le croyez intelligent, n'est-ce pas ? Non tout à fait un idiot ; eh ! il a quelque chose de remarquable dans sa nature ; c'est-à-dire que ce n'est pas tout à fait un rustre. Bien ! vos représentations ont de l'influence sur moi ; et, pour vous le prouver, s'il vient de ce côté, je veux lui adresser la parole. »

Il s'approcha du pavillon ; ne s'apercevant pas qu'il fût occupé, il s'assit sur le seuil. Tartare, devenu son compagnon habituel, l'avait suivi et s'était couché en travers devant ses pieds.

« Mon vieux compagnon ! dit Louis en caressant son oreille basanée ou plutôt les restes mutilés de cet organe, déchiré et déchiqueté dans cent batailles, le soleil d'automne brille aussi bien sur nous que sur les plus beaux et les plus riches. Le jardin n'est pas à nous ; mais nous n'en jouissons pas moins de sa verdure et de son parfum, n'est-ce pas ? »

Il demeura assis en silence, caressant Tartare, qui bavait par excès d'affection. Un faible bruissement commença parmi les arbres d'alentour ; quelque chose voltigeait de haut en bas, aussi léger que des feuilles. C'étaient de petits oiseaux, qui vinrent se poser sur la pelouse à une distance respectueuse, et se mirent à sautiller comme s'ils attendaient quelque chose.

« Ces petits lutins bruns se souviennent que je les nourris l'autre jour, se dit encore Louis. Ils veulent du biscuit. Aujourd'hui j'ai oublié d'en conserver un morceau. Charmants petits êtres, je n'ai pas une miette pour vous. »

Il mit la main dans une de ses poches et la retira vide.

« L'imprévoyance est facile à réparer », murmura miss Keeldar qui écoutait.

Elle prit un morceau de gâteau dans son sac, qui n'était jamais dépourvu de quelque chose à jeter aux poules, aux jeunes canards ou aux moineaux ; elle l'émietta, et, se penchant sur l'épaule de Louis, mit les miettes dans sa main.

« Voilà, dit-elle ; il y a une providence pour les imprévoyants.

— Cette après-midi de septembre est charmante, dit Louis Moore, qui, sans être le moins du monde décontenancé, jeta tranquillement les miettes sur l'herbe.

— Même pour vous ?

— Aussi agréable pour moi que pour aucun monarque.

— Vous vous faites une sorte d'âpre et solitaire triomphe, en tirant votre plaisir des éléments, des choses inanimées et des êtres les plus infimes de la création.

— Solitaire, mais non âpre. Avec les animaux, je sens que je suis le fils d'Adam, l'héritier de celui à la domination duquel fut soumis tout ce qui se mouvait sur la terre. Votre chien m'aime et me suit ; lorsque je vais dans cette cour, vos pigeons viennent voltiger devant mes pieds ; la jument qui est dans votre étable me connaît aussi bien que vous, et m'obéit mieux qu'à vous.

— Et mes roses vous donnent leur doux parfum, mes arbres leur ombrage.

— Et, continua Louis, aucun caprice ne peut me priver de ces plaisirs : ils sont à moi. »

Il s'éloigna : Tartare le suivit, comme lié à lui par le devoir et l'affection, et Shirley demeura sur le seuil du pavillon. Caroline vit son visage pendant qu'elle regardait le précepteur s'éloigner : elle était pâle, et son orgueil paraissait saigner intérieurement.

« Vous voyez, dit Caroline, que ses sentiments sont souvent blessés, et c'est ce qui le rend morose.

— Vous voyez, reprit Shirley avec irritation, qu'il est un sujet sur lequel nous nous querellerons toutes les fois que nous voudrons le discuter ; ainsi, laissons-le là, et pour toujours.

— Je suppose que plus d'une fois il s'est comporté de cette façon, pensa en elle-même Caroline, et c'est ce qui a éloigné de lui Shirley. Cependant je m'étonne qu'elle ne puisse faire la part du caractère et des circonstances ; je m'étonne que la modestie, la virilité, la sincérité de Louis, ne plaident pas auprès d'elle en sa faveur. Elle n'est pas souvent si inconsidérée ni si irritable. »

Le témoignage verbal de deux amis de Caroline sur son cousin augmenta la bonne opinion qu'elle avait de lui. William Farren,

dont il avait visité le cottage en compagnie de M. Hall, le tenait pour un vrai gentleman, et comme il n'y en avait pas un autre à Briarfield. Lui, William eût tout fait pour cet homme. Et comme les enfants l'aimaient, comme la femme s'était coiffée de lui la première fois qu'elle l'avait vu ! Louis n'allait jamais dans une maison sans qu'il fût aussitôt entouré par les enfants, disait William.

M. Hall, en réponse à une question de miss Helstone sur ce qu'il pensait de Louis Moore, répondit franchement qu'il n'avait pas rencontré un meilleur compagnon depuis qu'il avait quitté Cambridge.

« Mais il est si grave ! objecta Caroline.

— Grave ! Le plus joyeux compagnon du monde. Plein d'entrain, d'humeur et d'originalité. Jamais excursion ne m'a procuré autant de plaisir que celle que j'ai faite avec lui aux lacs. Son intelligence et son goût sont si supérieurs, que l'on se sent heureux de se trouver sous leur influence ; et quant à son caractère et à sa nature, ce sont les plus beaux qui se puissent voir.

— À Fieldhead il paraît triste, et je lui crois le caractère d'un misanthrope.

— Oh ! je m'imagine plutôt qu'il se trouve là dans une fausse position. Les Sympson sont des gens fort honorables, mais incapables de le comprendre. Ils attachent une grande importance aux formes et à l'étiquette, ce qui est tout à fait en dehors des habitudes de Louis.

— Je ne pense pas que miss Keeldar l'aime.

— Elle ne le connaît pas ; autrement, elle a assez de sens pour rendre justice à ses qualités. »

« Bien, je suppose qu'elle ne le connaît pas », se murmura à elle-même Caroline ; et par cette hypothèse elle s'efforça de se rendre compte de ce qui lui paraissait inexplicable. Mais elle ne put s'en tenir à une si simple solution de la difficulté, et elle fut bientôt obligée de refuser aux préjugés de miss Keeldar cette excuse même de l'ignorance.

Un jour, il lui arriva de se trouver dans la salle d'étude avec Henry Sympson, qu'un aimable et affectueux caractère lui avait tout d'abord fait remarquer. L'enfant était absorbé dans certaine opération mécanique : son infirmité lui faisait rechercher des occupations sédentaires. Il commença à ravager le bureau de son précepteur pour trouver de la cire ou de la ficelle nécessaire à son travail. Moore était absent : M. Hall était venu le prendre pour faire une longue promenade. Henry ne put trouver immédiatement l'objet de sa recherche : il bouleversa compartiment sur compartiment, et ouvrant enfin un dernier tiroir, il tomba non pas sur une pelote de ficelle ni sur un morceau de cire, mais sur une petite liasse de cahiers aux couvertures marbrées, attachée avec un ruban. Henry regarda cet objet :

« Quelles vieilleries M. Moore conserve dans son bureau ! dit-il ; j'espère qu'il ne conserverait pas si soigneusement mes vieux exercices.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De vieux cahiers d'exercices. »

Il jeta la liasse à Caroline. Le paquet lui parut si propre extérieurement, qu'elle voulut en connaître le contenu.

« Si ce sont seulement des cahiers d'exercices, je pense que je puis les ouvrir.

— Oh ! oui, certainement. Le bureau de M. Moore est à moitié le mien ; car il me permet d'y renfermer une foule d'objets, et je vous donne la permission. »

C'étaient des compositions françaises d'une écriture compacte, mais d'une netteté et d'une clarté remarquables. Cette écriture lui était connue, et elle eut à peine besoin de jeter les yeux sur le nom qui se trouvait au bas de chaque thème pour dire à qui elle appartenait. On y lisait : « Shirley Keeldar, Sympson-Grove », et la date remontait à quatre années auparavant.

Elle relia le paquet, et le tint un instant dans sa main, plongée dans une sorte de méditation. Il lui semblait qu'en ouvrant ce paquet elle eût violé un dépôt.

« Vous voyez, ce sont les exercices de Shirley, dit nonchalamment Henry.

— Est-ce que vous les avez donnés à M. Moore ? Elle les a écrits avec mistress Pryor, je suppose,

— Elle les a écrits dans ma chambre d'étude, à Sympson-Grove, pendant qu'elle y demeurait avec nous. M. Moore lui enseignait le français… c'est sa langue maternelle.

— Je sais… Était-elle une bonne élève, Henry ?

— Elle était un peu sauvage et rieuse, mais j'aimais bien à l'avoir dans ma chambre ; elle rendait agréable les heures des le-

çons. Elle apprenait vite, on ne savait quand ni comment. Le français n'était rien pour elle. Elle le parlait couramment, aussi couramment que M. Moore lui-même.

— Était-elle obéissante ? vous donnait-elle du tourment ?

— Elle me donnait beaucoup de tourment sous un rapport : elle était étourdie, mais je l'aimais. Je suis désespérément amoureux de Shirley.

— Désespérément amoureux, vous, petit nigaud ! Vous ne savez ce que vous dites.

— Je suis désespérément amoureux d'elle. Elle est la lumière de mes yeux. Je l'ai dit hier soir à M. Moore.

— Il a dû vous réprimander pour parler ainsi avec exagération.

— Non. Il ne réprimande jamais, comme font les gouvernantes des jeunes filles. Il lisait, et il se contenta de sourire dans son livre en disant que, si miss Keeldar n'était pas plus difficile que cela, elle l'était moins qu'il ne l'avait pensé ; que je n'étais qu'un petit garçon boiteux et à la vue trouble. J'ai bien peur d'être un pauvre infortuné, miss Helstone. Je suis estropié, vous savez.

— Ne vous affectez pas de cela, Henry, vous êtes un très gentil petit garçon ; et, si Dieu ne vous a pas donné la santé et la force, il vous a doué d'un bon caractère, d'un cœur et d'un cerveau excellents.

— Je serai méprisé. Quelquefois je m'imagine que vous et Shirley me méprisez.

— Écoutez, Henry. En général, je n'aime pas les écoliers ; j'en ai même une grande horreur. Je vois en eux de petits scélérats

qui prennent un barbare plaisir à tuer et à tourmenter les oiseaux, les insectes, les petits chats et tout ce qui est plus faible qu'eux ; mais vous êtes si différent, que j'éprouve une vive sympathie pour vous. Vous avez presque autant de sens qu'un homme (beaucoup plus, Dieu le sait, qu'un grand nombre d'hommes, se dit-elle) ; vous aimez la lecture, et vous pouvez parler avec bon sens de ce que vous lisez.

— J'aime la lecture. Je sais que j'ai du sens, et je sais aussi que j'ai du sentiment. »

En ce moment, miss Keeldar entra.

« Henry, dit-elle ! j'ai apporté ici votre goûter. Je le préparerai moi-même. »

Elle plaça sur la table un verre de lait frais, une assiette de quelque chose qui ressemblait assez à du cuir, et un objet qui avait la forme d'une fourchette.

« Que faites-vous donc là tous deux, mettant au pillage le bureau de M. Moore ?

— Nous examinons vos cahiers d'exercices, répondit Caroline.

— Mes vieux cahiers d'exercices ?

— Des cahiers d'exercices français. Voyez ! On doit y attacher du prix ; ils sont conservés soigneusement. »

Elle montrait le paquet. Shirley le saisit :

« Je ne savais pas qu'un seul existât encore, dit-elle. Je pensais que le tout avait servi depuis longtemps à allumer le feu, ou à

faire les papillotes des servantes de Sympson-Grove. Pourquoi les avez-vous conservés, Henry ?

— Ce n'est pas moi qui les ai conservés. Je n'y aurais jamais songé. Il n'est jamais entré dans ma tête que des cahiers d'exercices fussent bons à quelque chose. M. Moore les avait placés là dans le tiroir le plus caché de son bureau ; il les a sans doute oubliés.

— C'est cela ; il les a oubliés, sans doute, répéta Shirley. Ils sont extrêmement bien écrits, dit-elle avec complaisance.

— Quelle petite fille étourdie vous étiez en ce temps-là, Shirley ! je me le rappelle si bien : vous étiez si svelte et si légère que, bien que vous fussiez grande, je pouvais vous enlever du plancher. Je vous vois encore avec votre abondante et longue chevelure et votre robe flottante. Vous aviez coutume de rendre gai M. Moore, c'est-à-dire dans le commencement. Je crois que par la suite vous lui donniez du chagrin. »

Shirley tourna les feuillets manuscrits et garda le silence ; un instant après elle dit : « Ceci fut écrit dans une après-midi d'hiver ; c'est la description d'un effet de neige.

— Je me rappelle », dit Henry. M. Moore, après l'avoir lue s'écria : « Voilà le français gagné. Il dit que c'était très bien. Ensuite vous lui fîtes dessiner, à la sépia, le passage que vous aviez décrit.

— Vous n'avez donc pas oublié, Henry ?

— Nullement. Nous fûmes tous réprimandés ce soir-là, pour n'être pas descendus au thé lorsqu'on nous avait appelés. Je me rappelle mon précepteur assis à son chevalet, et vous debout der-

rière lui, tenant la chandelle, et le regardant dessiner la roche neigeuse, le pin, le daim couché dessous, et la demi-lune au-dessus.

— Où sont ses dessins, Harry ? Caroline désirerait les voir.

— Dans son portefeuille ; mais il est fermé, et il a la clef.

— Demandez-la-lui lorsqu'il rentrera.

— Vous devriez la lui demander vous-même, Shirley ; vous êtes réservée avec lui maintenant ; vous êtes devenue pour lui une fière lady : j'ai remarqué cela.

— Shirley, vous êtes réellement une énigme, murmura Caroline à son oreille. Quelles étranges découvertes je fais maintenant jour par jour ! Moi qui pensais avoir votre confiance ! inexplicable créature ! même ce jeune garçon vous blâme.

— J'ai oublié le bon vieux temps, vous voyez, Harry, dit miss Keeldar, répondant au jeune Sympson, et n'ayant pas l'air d'entendre Caroline.

— Ce que vous n'auriez jamais dû faire ; vous n'êtes pas digne d'être l'étoile du matin d'un homme, si vous avez une si courte mémoire.

— L'étoile du matin d'un homme, vraiment ! et par cet homme vous voulez vous désigner vous-même, je suppose. Allons ! buvez votre lait frais pendant qu'il est chaud. »

Le jeune boiteux se leva et se dirigea clopin-clopant vers le feu. Il avait laissé sa béquille près de la cheminée.

« Mon pauvre cher infirme ! murmura Shirley de sa plus douce voix, en l'aidant à marcher.

— Qui aimez-vous le mieux de moi ou de Sam Wynne, Shirley ? demanda le jeune garçon en s'asseyant dans la chaise à bras.

— Oh ! Harry ! Sam Wynne est l'objet de mon aversion : vous êtes mon favori.

— De moi ou de Malone ?

— Vous encore, mille fois.

— Cependant ce sont de grands jeunes hommes qui ont des favoris et six pieds de haut.

— Tandis que vous, aussi longtemps que vous vivrez, vous ne serez jamais autre chose qu'un pâle petit boiteux.

— Oui, je le sais.

— Cela ne doit pas vous attrister. Ne vous ai-je pas dit souvent qu'il y avait un homme qui était presque aussi petit, aussi pâle, aussi souffrant que vous, et qui est cependant aussi puissant qu'un géant, aussi brave qu'un lion ?

— L'amiral Horace ?

— L'amiral Horace, vicomte Nelson et duc de Bronti, grand par le cœur comme un Titan, brave et héroïque comme les plus braves des temps de chevalerie, qui dirige la puissance de l'Angleterre, commande ses forces sur mer, et lance la foudre sur les flots.

— Un grand homme ; mais je ne suis pas guerrier, Shirley. Et cependant mon esprit est si impatient, je brûle jour et nuit, pourquoi, je ne puis le dire, pour être, pour faire, pour souffrir, je pense.

— Harry, c'est votre intelligence, qui est plus forte et plus âgée que votre corps, qui vous tourmente. Elle se trouve captive, enchaînée dans un esclavage physique. Mais elle opérera sa propre rédemption, cependant. Étudiez avec soin, non seulement les livres, mais le monde. Vous aimez la nature ; aimez-la sans craindre. Soyez patient, attendez le cours du temps. Vous ne serez ni un soldat ni un marin, Henry ; mais, si vous vivez, vous serez, écoutez ma prophétie, vous serez un auteur, peut-être un poète.

— Un auteur ! c'est un éclair, un éclair de lumière pour moi ! je veux… je veux écrire un livre que je puisse vous dédier.

— Oui, vous l'écrirez, afin de donner à votre âme son soulagement naturel. Dieu ! mais que dis-je ? et quel bien peuvent produire ces paroles indiscrètes ? Henry, voici votre gâteau d'avoine ; mangez et vivez.

— Très volontiers !

— Ici ! s'écria une voix en dehors de la fenêtre ouverte ; je connais l'odeur du déjeuner. Miss Keeldar, puis-je entrer et en prendre ma part ?

— Monsieur Hall (c'était M. Hall, et avec lui Louis Moore, revenant de leur promenade), il y a un goûter convenable servi dans la salle à manger, et une réunion de gens convenables assis autour : vous pouvez vous joindre à cette société et partager leur

chère si cela vous convient ; mais, si votre mauvais goût vous conduit à préférer le goûter irrégulier que nous faisons ici, montez et faites comme nous.

— J'approuve le parfum, et je me laisserai conduire par le nez », répondit M. Hall, qui fit à l'instant son entrée, accompagné de Louis Moore. Les yeux de ce dernier tombèrent sur son bureau ravagé. « Voleurs ! s'écria-t-il. Henry, vous méritez la férule.

— Alors, donnez-la à Shirley et à Caroline ; ce sont elles qui sont coupables, dit Henry, songeant plus à produire de l'effet qu'à dire la vérité.

— Traître et faux témoin ! s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles. Nous n'avons jamais mis la main sur la chose d'autrui, excepté dans un esprit de louable recherche.

— Je n'en doute pas, dit Moore avec son rare sourire. Et qu'avez-vous fureté, dans votre esprit de louable recherche ?

Il aperçut le tiroir intérieur ouvert. « Ce tiroir est vide, dit-il. Qui a pris… ?

— Voilà ! Voilà ! » se hâta de répondre Caroline en remettant le petit paquet à sa place.

Il ferma le tiroir avec une petite clef attachée à sa chaîne de montre, remit en ordre les autres papiers, ferma le bureau et s'assit sans faire d'autre remarque.

« Je pensais que vous auriez grondé beaucoup plus, monsieur, dit Henry. Les jeunes filles méritent une réprimande.

— Je les livre à leur propre conscience.

— Elle les accuse de crimes médités aussi bien que de crimes accomplis, monsieur. Si je n'avais pas été ici, elles eussent traité votre portefeuille comme elles ont traité votre bureau ; mais je leur ai dit qu'il était fermé à clef.

— Voulez-vous goûter avec nous ? dit Shirley, s'adressant à Moore, et paraissant désireuse de changer le cours de la conversation.

— Certainement, si je le peux.

— Vous serez réduit au lait frais et au gâteau d'avoine du Yorkshire.

— Va pour le lait frais, dit Louis. Mais pour votre gâteau d'avoine !... et il fit une grimace significative.

— Il ne peut le manger, dit Henry ; il lui semble que ce soit du pain de son fait avec de la levure aigre.

— Alors, par une faveur spéciale, nous lui accorderons quelques craquelins. »

L'hôtesse sonna et donna ses ordres, qui furent aussitôt exécutés. Elle-même mesura le lait et distribua le pain au petit cercle qui entourait le feu brillant de la salle d'étude. Elle prit ensuite la place de rôtisseur général, et s'agenouillant devant le foyer, la fourchette à la main, elle s'acquitta de cette fonction avec dextérité. M. Hall, qui aimait toute innovation aux usages ordinaires, et auquel le grossier gâteau d'avoine semblait, par la force de l'habitude, aussi savoureux que la manne, était dans sa plus belle humeur. Il causait et riait joyeusement, tantôt avec Caroline, qu'il avait placée à son côté, tantôt avec Shirley, puis ensuite avec Louis Moore. Louis monta sa gaieté à l'unisson de celle de

M. Hall ; il ne riait pas beaucoup, mais il disait du ton le plus tranquille les choses les plus spirituelles. De graves sentences auxquelles il savait donner un tour inattendu, une saveur et un piquant tout nouveaux, tombaient sans apprêt de ses lèvres. Il prouva qu'il était ce que pensait de lui M. Hall, un compagnon d'agréable société. Caroline était émerveillée de son humeur, mais plus encore de son entière possession de lui-même. Aucune personne présente ne paraissait exercer sur lui la moindre impression de contrainte ; et cependant la froide et fière miss Keeldar était là agenouillée devant le feu, presque à ses pieds.

Mais Shirley n'était plus ni froide, ni fière, du moins en ce moment. Elle ne paraissait pas s'apercevoir de l'humilité de la fonction qu'elle remplissait, ou si elle s'en apercevait, c'était seulement pour y goûter un charme. Son orgueil ne se révoltait nullement de voir le précepteur de son cousin faire partie du cercle pour lequel elle remplissait l'office de servante ; elle n'avait pas la moindre répugnance à lui offrir de ses mains le pain et le lait comme aux autres. De son côté, Moore acceptait de sa main sa portion avec autant de calme que s'il eût été son égal.

« Vous avez trop chaud, maintenant, lui dit-il après qu'elle eût tenu la fourchette pendant quelque temps ; laissez-moi prendre votre place. »

Et il lui prit la fourchette avec une sorte de calme autorité à laquelle elle se soumit passivement, sans lui résister ni le remercier.

« J'aimerais à voir vos peintures, Louis, dit Caroline après que le somptueux goûter fut terminé. Et vous, monsieur Hall ?

— Pour vous faire plaisir, je dirai comme vous ; mais, pour mon compte, j'ai rompu avec lui comme artiste : j'ai eu assez de lui en cette qualité dans le Cumberland et le Westmoreland. Nous avons plus d'une fois attrapé une averse dans les montagnes à cause de son obstination à demeurer assis sur son tabouret de campagne, saisissant les effets des nuages, du brouillard qui se formait, des éclaircies de soleil, que sais-je ?

— Voici le portefeuille, dit Henry, l'apportant d'une main et s'appuyant de l'autre sur sa béquille. »

Louis le prit, mais il demeura assis, comme s'il attendait que quelque autre parlât. Il semblait ne vouloir l'ouvrir que si Shirley daignait se montrer intéressée à l'exhibition.

« Il nous fait attendre pour aiguiser notre curiosité, dit-elle.

— Vous savez l'ouvrir, dit Louis en lui donnant la clef. Vous m'avez cassé une fois la serrure ; essayez, maintenant. »

Elle ouvrit, et monopolisant le contenu, elle eut elle-même la première vue de toutes les esquisses. Elle jouit de la faveur, si c'était une faveur, en silence, sans faire le moindre commentaire. Moore se tenait debout derrière elle et regardait par-dessus son épaule, et, lorsqu'elle avait fini et que les autres regardaient encore, il quittait son poste et se promenait dans la chambre.

Une voiture fut entendue dans l'avenue ; la cloche de la grande porte retentit. Shirley tressaillit.

« Ce sont des visiteurs, dit-elle, et je vais être appelée. J'ai une jolie figure, comme ils disent, pour recevoir de la compagnie ! Henry et moi avons été dans le jardin cueillir des fruits la moitié de la matinée. Oh ! quand pourrai-je me reposer sous ma vigne et

mon figuier ! Heureuse la femme du chef indien, qui n'a aucun devoir de salon à remplir, et peut demeurer assise dans un coin de son paisible wigwam, occupée à tresser des nattes ou à caresser ses petits enfants ! Je veux émigrer dans les forêts de l'Ouest. »

Louis Moore sourit.

« Pour épouser un Nuage-Blanc ou un Gros-Buffle, et après le mariage vous vouer à la douce tâche de labourer le champ de maïs de votre seigneur, tandis qu'il fumera sa pipe ou boira de l'eau-de-vie ? »

Shirley paraissait disposée à répondre ; mais à ce moment la porte de la salle d'étude s'ouvrit pour laisser entrer M. Sympson. Ce personnage sembla pétrifié en voyant le groupe placé devant le feu.

« Je vous croyais seule, miss Keeldar, dit-il. Je trouve toute une réunion. »

Et évidemment, d'après son air choqué et scandalisé, s'il n'avait reconnu dans une des personnes présentes un ecclésiastique, il n'eût pas manqué de se livrer à une philippique sur les habitudes excentriques de sa nièce : le respect pour la robe l'arrêta.

« Je voulais simplement vous annoncer, continua-t-il froidement, que la famille de Walden-Hall, M. et mistress Wynne, misses et M. Sam Wynne, sont au salon. »

Puis il fit un salut et se retira.

« La famille de Walden-Hall ! il ne pouvait m'arriver pis », murmura Shirley.

Elle demeura assise, l'air un peu contrariée, et peu disposée à se rendre au salon. La chaleur du feu avait coloré son visage ; plus d'une fois ses cheveux noirs avaient été échevelés par le vent pendant la matinée. Elle n'était vêtue que d'une légère et ample robe de mousseline ; le châle qu'elle portait dans le jardin était drapé en plis négligés autour de sa taille. Son aspect avait quelque chose d'indolent, de sauvage, de pittoresque et de singulièrement joli, plus joli que de coutume, comme si quelque émotion intérieure eût donné une fraîcheur et une expression nouvelles à ses traits.

« Shirley, Shirley, vous devez y aller, murmurait Caroline.

— Je me demande pourquoi. »

Elle leva les yeux, et vit dans la glace qui surmontait la cheminée M. Hall et Louis Moore qui la regardaient gravement.

« Si, dit-elle avec un sourire, si une majorité de la compagnie présente maintient que les gens de Walden-Hall ont des droits à mes civilités, je soumettrai mes inclinations à mes devoirs. Que ceux qui pensent que je dois aller lèvent la main. »

De nouveau elle consulta le miroir, qui réfléchit un vote unanime contre elle.

« Vous devez y aller, dit M. Hall, et vous comporter courtoisement aussi. Vous avez des devoirs envers la société. Il ne vous est pas permis de faire seulement ce qui vous fait plaisir. »

Louis Moore fut du même avis.

Caroline, s'approchant d'elle, lissa ses boucles flottantes, donna à son costume une grâce plus décente, mais moins artistique, et Shirley fut mise hors de la chambre, protestant par une moue significative contre son renvoi.

« Il y a dans sa personne un charme curieux, dit M. Hall lorsqu'elle fut partie. Maintenant, ajouta-t-il, il faut que je m'en aille, car Sweeting est allé visiter sa mère, et il y a deux enterrements à faire.

— Henry, prenez vos livres, voici l'heure de la leçon, dit Moore en s'asseyant à son pupitre.

— Un charme curieux ! répéta l'élève lorsque lui et son maître furent laissés seuls. C'est vrai. N'est-ce pas une sorte de blanche enchanteresse ? demanda-t-il.

— De qui parlez-vous, monsieur ?

— De ma cousine Shirley.

— Pas de questions oiseuses. Étudiez en silence. »

M. Moore avait la physionomie et la parole sévères. Henry connaissait cette disposition ; elle était rare chez son précepteur, mais, quand elle se montrait, il en avait peur : il obéit.

q

Chapitre 2 Le premier bas-bleu

Le caractère de miss Keeldar et celui de son oncle ne pouvaient s'harmonier, ne s'étaient jamais harmoniés. Il était irritable, et

elle était spirituelle ; il était despotique, et elle aimait la liberté ; il était positif, et elle était peut-être romantique.

Ce n'était pas sans dessein qu'il était venu dans le Yorkshire : sa mission était claire, et il entendait s'en décharger consciencieusement. Il désirait avec anxiété marier sa nièce et lui faire un mariage convenable, la remettre à la charge d'un mari, et s'en laver les mains pour toujours.

Le malheur était que, dès l'enfance, Shirley et lui avaient toujours été en désaccord sur la signification des mots convenable et propre. Elle n'avait jamais encore accepté sa définition, et il était douteux que, dans l'acte le plus important de la vie, elle voulût consentir à l'accepter.

L'épreuve s'offrit bientôt.

M. Wynne demanda en forme la main de Shirley pour son fils, Samuel Fawthrop Wynne.

« Parfaitement convenable ! Très avantageux ! dit M. Sympson. Un beau domaine libre de toutes charges ; fortune nette ; bonne famille. Il faut que ce mariage se fasse. »

Il manda sa nièce au parloir, s'enferma avec elle, lui communiqua l'offre, donna son opinion et demanda son consentement.

Elle le refusa.

« Non : je n'épouserai pas M. Samuel Fawthrop Wynne.

— Je vous demande pourquoi ? il me faut une raison. Sous tous les rapports, il est plus que digne de vous. »

Elle se tenait debout devant le foyer ; elle était pâle comme la cheminée de marbre et la corniche qui étaient derrière elle ; ses yeux étincelaient, larges, dilatés, sévères.

« Et je vous demande sous quel rapport ce jeune homme est digne de moi ?

— Il a deux fois votre fortune, deux fois plus que vous de sens commun ; sa famille est aussi respectable que la vôtre.

— Eût-il une fortune centuple de la mienne, que je ne ferais pas vœu de l'aimer.

— Veuillez me faire connaître vos objections.

— Il a eu des habitudes de méprisable et vulgaire dérèglement. Acceptez cela comme la première raison qui me le fait mépriser.

— Miss Keeldar, vous me choquez !

— Cette conduite seule l'a plongé dans un gouffre d'incommensurable infériorité. Son intelligence n'atteint pas un niveau que je puisse estimer : voilà une seconde pierre d'achoppement. Ses vues sont étroites, ses sentiments blasés, ses goûts grossiers, ses manières vulgaires.

— Cet homme est respectable et riche. Le refuser est de la présomption de votre part.

— Je refuse net ! cessez de me tourmenter à ce sujet ; je vous le défends !

— Est-ce votre intention de vous marier un jour, ou préférez-vous le célibat ?

— Je vous dénie le droit de m'adresser cette question.

— Puis-je vous demander si vous espérez que quelque homme titré, quelque pair du royaume, demande votre main ?

— Je doute que le titre de pair appartienne jamais à celui auquel je voudrais pouvoir le conférer.

— S'il y avait jamais eu d'exemple d'insanité d'esprit dans la famille, je pourrais croire que vous êtes folle. Votre excentricité et votre entêtement touchent aux limites de la folie.

— Peut-être, avant que j'aie fini, vous me les ferez franchir.

— Je n'attends rien de moins. Folle et indomptable fille, prenez garde ! Je vous défie de souiller notre nom par une mésalliance !

— Notre nom ! Est-ce que je m'appelle Sympson ?

— Dieu merci, non ! Mais tenez-vous sur vos gardes ! Je ne veux pas que l'on se joue de moi.

— Au nom de la loi et du sens commun, que feriez-vous ou que pourriez-vous faire, si ma volonté me dirigeait vers un choix que vous désapprouveriez ?

— Prenez garde ! prenez garde ! (Sa voix et sa main tremblaient également.)

— Eh quoi ? Quelle ombre de puissance avez-vous sur moi ? Pourquoi vous craindrais-je ?

— Prenez garde, madame !

— C'est ce que j'entends faire, monsieur Sympson, et scrupuleusement. Avant que de me marier je suis résolue à estimer, à admirer, à aimer.

— Et si cet amour tombait sur un mendiant ?

— Il ne tombera jamais sur un mendiant. La mendicité n'est pas estimable.

— Sur un clerc de bas étage, un acteur, un auteur de comédies, sur un…

— Courage, monsieur Sympson ! Sur qui ?

— Sur quelque misérable écrivassier ; quelque…

— Je n'ai aucun goût pour les écrivassiers ; mais j'en ai pour la littérature et les arts. Et, sous ce rapport, je me demande comment votre Fawthrop Wynne pourrait me convenir ! Il ne peut écrire une lettre sans faute d'orthographe, il ne lit qu'un journal de sport. Il était le nigaud de l'école de Stilbro' !…

— Quel langage pour une lady ! Grand Dieu ! où en viendra-t-elle ? s'écria M. Sympson en levant les yeux et les mains au ciel.

— Jamais je ne marcherai à l'autel de l'hymen avec Samuel Wynne.

— Où en veut-elle venir ? Pourquoi nos lois ne sont-elles pas plus sévères, et ne me donnent-elles pas le droit de la forcer d'entendre raison ?

— Consolez-vous, mon oncle. L'Angleterre fût-elle une terre d'esclavage et vous le czar, que vous ne pourriez me contraindre à cet acte. J'écrirai à M. Wynne. Ne vous tourmentez pas davantage à ce sujet. »

†

Le proverbe dit que la fortune est changeante, et cependant on la voit souvent heurter avec ses chances heureuses plusieurs fois de suite à la même porte. Il paraît que miss Keeldar, ou sa fortune, avaient en ce temps-là fait sensation dans le district, et produit une impression en des endroits où elle ne s'y attendait pas. Rien moins que trois offres suivirent celle de M. Wynne, toutes plus ou moins acceptables. Toutes furent successivement appuyées par son oncle, et successivement refusées par elle. Cependant, parmi les poursuivants, il se trouvait plus d'un gentleman d'un caractère sans reproche et d'une ample fortune. Beaucoup, comme son oncle, se demandèrent qui elle entendait attraper, pour se montrer si insolemment dédaigneuse.

À la fin, les badauds crurent avoir trouvé la clef de sa conduite. Son oncle lui-même s'en crut assuré, et, qui plus est, la découverte lui montra sa nièce sous un point de vue tout nouveau, et il changea en conséquence toute sa conduite vis-à-vis d'elle.

Fieldhead, depuis peu, était devenu trop chaud pour les contenir tous deux : la douce tante ne pouvait plus les réconcilier ; les filles frissonnaient à la vue de leurs querelles : Gertrude et Isabelle murmuraient des heures ensemble dans leur chambre à coucher, et étaient glacées de crainte de se rencontrer seules avec leur audacieuse cousine. Mais, ainsi que je l'ai dit, un changement survint : M. Sympson s'apaisa, et sa famille fut tranquillisée.

Il a été question déjà du village de Nunnely, de sa vieille église, de sa forêt, des ruines de son monastère. Le village possédait aussi son manoir, appelé le prieuré, résidence plus vieille, plus grande, plus seigneuriale que n'en possédait Briarfield ou Whin-

bury ; et, de plus, il avait aussi son homme titré, son baronnet, ce dont ni Briarfield ni Whinbury ne pouvaient se vanter. Cette possession était depuis bien des années purement nominale. Le baronnet actuel, jeune homme qui avait toujours résidé dans une province éloignée, était inconnu dans son domaine du Yorkshire.

Pendant le séjour qu'avait fait miss Keeldar aux eaux à la mode de Cliffbridge, elle et ses amis avaient rencontré sir Philippe Nunnely et lui avaient été présentés. Ils l'avaient rencontré plusieurs fois ensuite sur les plages, les rochers, dans les différents lieux d'excursions, quelquefois aux bals publics de l'endroit. Il paraissait aimer la solitude ; ses manières étaient sans prétention, trop simples pour être appelées affables. Il était plutôt timide que fier : loin de paraître condescendre à leur société, il s'en montrait heureux.

Avec un homme sans affectation, Shirley pouvait aisément et promptement lier connaissance. Elle causait et se promenait avec sir Philippe : elle, sa tante et ses cousines, acceptaient quelquefois une place dans son yacht. Elle aimait sa société parce qu'elle le trouvait aimable et modeste, et lui était charmé de remarquer qu'elle avait le pouvoir de le distraire.

Il y avait bien quelques petits déboires : où serait l'amitié sans cela ? Sir Philippe avait des goûts littéraires : il écrivait des poésies, des sonnets, des stances, des ballades. Peut-être miss Keeldar le trouvait-elle un peu trop porté à lire et à réciter ses compositions : peut-être aurait-elle désiré que la rime eût plus de richesse, la mesure plus d'harmonie, les images plus de fraîcheur, l'inspiration plus de feu ; du moins elle se montrait rétive toutes les fois qu'il revenait sur le sujet de ses poèmes, et elle faisait tout son possible pour donner un autre cours à la conversation.

Il lui arrivait souvent de lui faire faire une promenade sur le pont au clair de la lune, dans le seul but de lui réciter la plus longue de ses ballades ; de la conduire en des endroits écartés, d'où le bruit affaibli de la vague se brisant sur la plage paraissait doux et harmonieux ; et là, seul avec elle, ayant devant eux la mer, de chaque côté les ombrages odorants de magnifiques jardins, et derrière eux de hauts rochers leur servant d'abri, de tirer ses nouveaux sonnets, qu'il lisait jusqu'au dernier avec une voix tremblante d'émotion. Il n'avait pas l'air de se douter que ces rimes n'étaient rien moins que de la poésie. Mais on voyait aux yeux baissés et à la figure ennuyée de Shirley qu'elle le savait, elle, et qu'elle était vivement mortifiée par le seul faible de ce bon et aimable gentleman.

Souvent elle essayait, avec autant de douceur qu'elle le pouvait, de le guérir de ce culte fanatique des muses : c'était sa monomanie. Mais sur tout autre objet il était suffisamment sensé, et elle aimait à engager la conversation avec lui sur des sujets ordinaires. Il la questionnait quelquefois sur son domaine de Nunnely ; elle n'était que trop heureuse de répondre longuement à ses questions : elle ne manquait jamais de décrire l'antique prieuré, le parc sauvage avec ses grands arbres, la vieille église et le hameau enveloppés de verdure, et de lui conseiller de venir habiter le manoir de ses ancêtres.

Un peu à sa surprise, Philippe suivit son conseil à la lettre, et à l'époque où nous nous trouvons, vers la fin de septembre, il arriva au prieuré.

Il fit bientôt une visite à Fieldhead, et cette première visite ne fut pas la dernière. Il dit, lorsqu'il eut achevé le tour du voisinage, que sous aucun toit il n'avait trouvé un aussi agréable abri que

sous les plafonds de chêne du vieux manoir de Briarfield, habitation assez modeste et étroite comparée à la sienne, mais qu'il aimait cependant.

Maintenant il ne lui suffisait plus de demeurer assis avec Shirley dans son parloir, où d'autres pouvaient aller et venir, et où il ne pouvait que rarement trouver l'occasion de lui montrer les dernières productions de sa muse féconde. Il avait besoin de la conduire à travers les riants pâturages et sur le bord des eaux tranquilles ; mais elle évitait ces errants tête-à-tête, et il organisa à son intention des parties sur ses propres terres, dans sa magnifique forêt, et dans des endroits plus éloignés, au milieu des bois coupés par la Æharfe et des vallées arrosées par l'Aire.

De semblables assiduités couvrirent miss Keeldar de distinction. L'esprit prophétique de son oncle y voyait déjà un splendide avenir. Il pressentait déjà le temps peu éloigné où, d'un air nonchalant, sa jambe gauche croisée sur sa jambe droite, il pourrait se permettre de familières allusions à son neveu le baronnet. Sa nièce ne lui paraissait plus une folle jeune fille, mais une femme pleine de sens. Dans ses dialogues confidentiels avec mistress Sympson il en parlait toujours comme d'une femme véritablement supérieure, originale, mais très remarquable. Il la traitait avec une extrême déférence, se levait respectueusement pour ouvrir et fermer les portes pour elle ; se baissait si souvent pour ramasser un gant, un mouchoir, et autres objets que la négligence de Shirley laissait tomber, qu'il gagnait des maux de tête et devenait cramoisi. Il avait coupé court à toutes ses plaisanteries sur la supériorité d'esprit des femmes, et commencé d'obscures excuses sur les grossières erreurs dont il s'était rendu coupable à l'endroit de la tactique et de l'habileté d'un certain personnage qui « ne

demeurait pas à cent milles de Fieldhead » ; enfin il se rengorgeait comme un coq sur des patins.

Sa nièce voyait ses manœuvres et l'écoutait avec flegme. Apparemment elle ne voyait qu'à moitié le but où il tendait. Quand il lui fut dit clairement qu'elle était la préférée du baronnet, elle répondit qu'elle croyait ne pas lui être indifférente, et que pour sa part elle le voyait avec plaisir ; qu'elle n'aurait jamais pensé qu'un homme de son rang, le seul fils d'une mère fière et affectionnée, le seul frère de sœurs qui l'idolâtraient, pût avoir tant de bonté, et surtout tant de bon sens.

La suite prouva effectivement qu'elle n'était point indifférente à Philippe. Peut-être avait-il trouvé en elle ce « charme curieux » remarqué par M. Hall. Il recherchait de plus en plus sa présence, au point qu'elle lui semblait être devenue indispensable. En ce temps, d'étranges idées habitaient Fieldhead ; d'impatientes espérances et de cruelles anxiétés hantaient quelques-uns de ses appartements. Une certaine agitation régnait autour du vieux manoir ; on était dans l'attente de quelque grand événement.

Une chose paraissait claire. Sir Philippe n'était pas un homme à dédaigner : il était aimable ; si ce n'était pas un esprit supérieur, il était du moins intelligent. Miss Keeldar ne pouvait dire de lui ce qu'elle avait dit amèrement de Sam Wynne, que ses sentiments étaient émoussés, ses goûts grossiers, ses manières vulgaires. Il y avait de la sensibilité dans sa nature ; il y avait un amour des arts très réel, sinon très éclairé. Il y avait du gentilhomme anglais dans toute sa conduite : quant à sa lignée et à sa fortune, elles étaient bien au-dessus des prétentions que pouvait avoir Shirley.

Sa tournure avait d'abord excité quelques remarques plaisantes de la part de la rieuse Shirley ; il avait l'air enfantin ; ses traits étaient communs, ses cheveux roux, sa stature insignifiante. Mais elle réprima bientôt ses sarcasmes sur ce point. Elle se fâchait même lorsque quelqu'un se permettait quelque blessante allusion sur le baronnet. Il avait une contenance agréable, affirmait-elle, et son cœur possédait des qualités bien supérieures à un nez romain, aux cheveux d'Absalon ou aux proportions de Saül. Elle réservait cependant une légère flèche contre sa malheureuse propension à la poésie ; mais sur ce point elle n'eût pas toléré d'autre ironie que la sienne.

Enfin, les affaires étaient arrivées à ce point de justifier pleinement l'observation suivante, que fit un jour M. Yorke au précepteur Louis.

« Votre frère Robert me paraît être un fou ou un imbécile. Il y a deux mois, j'aurais pu jurer qu'il tenait le gibier dans sa main ; et le voilà qui court le pays, séjourne à Londres pendant plusieurs semaines, et à son retour il va se trouver supplanté. Louis, il y a dans les affaires humaines une marée qui, prise à temps, conduit à la fortune ; mais si vous la laissez échapper, elle ne revient plus. Si j'étais à votre place, je lui écrirais pour lui rappeler cela.

— Robert avait des vues sur miss Keeldar ? demanda Louis, comme si l'idée était nouvelle pour lui.

— Des vues que je lui ai suggérées moi-même, et qu'il n'eût tenu qu'à lui de réaliser, car elle l'aimait.

— Comme un voisin.

— Mieux que cela. Je l'ai vue changer de contenance et de couleur à la simple mention de son nom. Écrivez à ce garçon, je vous dis, et pressez-le de revenir. C'est un plus beau gentleman que ce bout de baronnet, après tout.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Yorke, qu'il est présomptueux et méprisable pour un pauvre aventurier sans le sou d'aspirer à la main d'une femme riche ?

— Oh ! si vous poussez à ce point la délicatesse de sentiment, je n'ai rien à dire. Je suis un homme simple et pratique, moi ; et, si Robert est décidé à abandonner volontiers ce prix royal à un autre, cela m'est égal. À son âge, et dans sa position, j'aurais agi autrement que lui. Ni baronnet, ni duc, ni prince, ne m'eussent arraché ma bien-aimée sans combat. Mais vous autres précepteurs êtes de solennels camarades : autant vaudrait presque parler avec un curé que de raisonner avec vous. »

Flattée et cajolée comme elle l'était alors, il paraît que Shirley n'avait pas été absolument gâtée, et que sa bonne nature ne l'avait point abandonnée. La rumeur universelle avait cessé d'accoupler son nom avec celui de M. Moore, et ce silence semblait sanctionné par son apparent oubli de l'absent ; mais ce qui prouva qu'elle ne l'avait point oublié tout à fait, qu'elle avait toujours pour lui sinon de l'amour, du moins de l'intérêt, c'est le redoublement d'attentions que l'attaque soudaine d'une maladie lui permit de montrer pour le frère de Robert, ce pauvre précepteur envers lequel elle se conduisait habituellement avec de si étranges alternatives de froide réserve et de respect docile ; tantôt passant devant lui dans toute la dignité de la riche héritière et de la future lady Nunnely, tantôt l'accostant comme une élève a l'habitude d'accoster son sévère professeur ; rengorgeant son col d'ivoire et

contractant sa lèvre de carmin s'il soutenait son regard, puis l'instant suivant se soumettant à la grave réprimande de l'œil sévère du maître, avec autant de contrition que s'il eût eu le pouvoir de lui infliger des châtiments.

Louis Moore avait peut-être pris la fièvre qui le tint pendant quelques jours très bas, dans un des pauvres cottages du district, qu'il avait coutume de visiter en compagnie de son boiteux élève et de M. Hall. Quoi qu'il en soit, il tomba malade, et, après avoir opposé au mal une résistance taciturne pendant un jour ou deux, il fut obligé de garder la chambre.

Il s'agitait un soir sur son lit, ayant à côté de lui Henry, qui ne voulait jamais le quitter, lorsqu'un coup, trop léger pour venir de mistress Gill ou de la servante, appela le jeune Sympson à la porte.

« Comment se trouve ce soir M. Moore ? demanda une voix basse venant de l'obscur corridor.

— Entrez, et assurez-vous-en par vous-même.

— Est-il endormi ?

— Je voudrais qu'il pût dormir. Entrez, et venez lui parler, Shirley.

— Il n'aimerait peut-être pas cela. »

Cependant elle s'avança, et Henry, la voyant hésiter sur le seuil, la prit par la main et la conduisit auprès de la couche.

La lumière douteuse qui n'éclairait que faiblement la personne de miss Keeldar laissait cependant voir son élégant costume. Il y avait ce soir-là à Fieldhead une réunion dans laquelle se trouvait

sir Philippe Nunnely ; les dames étaient en ce moment au salon, d'où Shirley s'était esquivée pour visiter le précepteur d'Henry. Sa robe blanche, ses beaux bras, la chaîne d'or qui entourait son col blanc et retombait en tremblant sur sa poitrine, brillaient étrangement au milieu de l'obscurité de cette chambre de malade. Son air était sérieux et pensif : elle parla avec douceur.

« Monsieur Moore, comment vous trouvez-vous ce soir ?

— Je n'ai pas été bien malade, et maintenant je me trouve mieux.

— J'ai appris que vous vous plaigniez de la soif ; je vous ai apporté quelques raisins. Pouvez-vous en goûter un ?

— Non. Mais je vous remercie de vous être souvenue de moi.

— Seulement un. »

Et d'une magnifique grappe qui remplissait un petit panier qu'elle tenait à la main, elle détacha un grain qu'elle présenta aux lèvres du malade. Il secoua la tête, et tourna de côté son visage couvert de rougeur.

« Mais que puis-je alors vous apporter à la place ? Vous ne voulez pas de fruit ; cependant je vois que vos lèvres sont desséchées. Quel est le breuvage que vous préférez ?

— Mistress Gill me donne de la tisane et de l'eau ; c'est tout ce qu'il me faut. »

Il y eut un silence de quelques minutes.

« Souffrez-vous ? éprouvez-vous des douleurs ?

— Très peu.

— Qu'est-ce qui vous a rendu malade ? »

Nouveau silence.

« Je me demande ce qui a pu vous donner cette fièvre. À quoi l'attribuez-vous ?

— Aux miasmes peut-être, à la malaria. Nous sommes en automne, les fièvres sont fréquentes.

— J'ai appris que vous visitiez souvent les malades de Briarfield et aussi ceux de Nunnely, en compagnie de M. Hall. Vous devriez être sur vos gardes : ce n'est point être sage que d'être téméraire.

— Vous me faites penser, miss Keeldar, que peut-être vous eussiez mieux fait de ne point entrer dans cette chambre, et de ne point venir si près de ce lit. Je ne pense pas que ma maladie soit contagieuse ; je ne crains pas de vous la voir contracter (avec une sorte de sourire) ; mais pourquoi vous exposeriez vous-même à l'ombre d'un danger ? Laissez-moi.

— Patience. Je ne resterai pas longtemps. Mais j'aurais plaisir à faire quelque chose pour vous, à vous rendre quelque petit service…

— On a besoin de vous au salon.

— Non, les gentlemen sont encore à table.

— Ils n'y resteront pas longtemps : sir Philippe Nunnely n'est pas buveur, et je l'entends justement à présent passer de la salle à manger dans le salon.

— C'est un domestique.

— C'est sir Philippe ; je connais son pas.

— Votre ouïe est subtile.

— Elle l'a toujours été, et cette subtilité semble s'être accrue depuis quelque temps. Sir Philippe Nunnely est venu ici prendre le thé hier soir. Je vous ai entendue lui chanter une romance qu'il vous avait apportée. Je l'ai entendu, lorsqu'il est parti, à onze heures, vous appeler dehors pour regarder l'étoile du soir.

— C'est l'état de vos nerfs qui vous rend si sensitif.

— Je l'ai entendu vous baiser la main.

— Impossible !

— Non : ma chambre est au-dessus du vestibule, ma fenêtre donne droit sur la grande porte. Le châssis était levé, car la fièvre m'agitait : vous êtes demeurée dix minutes avec lui sur le seuil ; j'ai saisi chaque mot de votre conversation, et j'ai entendu son salut. Henry, donnez-moi un peu d'eau.

— Laissez-moi la lui donner moi-même, Henry. »

Mais Louis se leva à moitié pour prendre le verre des mains du jeune Sympson, et refusa l'assistance de Shirley.

« Ne puis-je donc rien faire pour vous ?

— Rien ; car vous ne pouvez me garantir une nuit de paisible repos, et c'est tout ce dont j'ai besoin en ce moment.

— Vous ne dormez pas bien ?

— Le sommeil m'a abandonné.

— Et pourtant vous m'avez dit que vous n'étiez pas bien malade ?

— Dans la meilleure santé, j'éprouve souvent l'impossibilité de dormir.

— Si j'en avais le pouvoir, je voudrais vous plonger dans le plus paisible sommeil, profond et calme, sans un rêve.

— Un complet anéantissement ! je ne demande pas cela.

— Avec les rêves de tout ce que vous désirez le plus, alors…

— Monstrueuses illusions ! Le sommeil serait le délire ; le réveil, la mort.

— Vos désirs ne sont pas si chimériques : vous n'êtes pas un visionnaire ?

— C'est votre pensée du moins, je suppose. Mais mon caractère n'est pas peut être tout à fait aussi lisible pour vous que pourrait l'être une page du dernier roman.

— C'est possible… mais ce sommeil, j'aimerais à l'enchaîner à votre oreiller, à gagner pour vous ses faveurs. Si je prenais un livre et m'asseyais à côté de vous pour vous lire quelques pages ?… Je puis bien disposer d'une demi-heure.

— Je vous remercie, mais je ne veux pas vous retenir.

— Je lirai très doucement.

— Cela ne me ferait pas de bien. Je suis dans un état trop fiévreux et trop irritable pour supporter une voix douce, harmonieuse et vibrante, résonnant si près de mon oreille. Vous feriez mieux de me laisser.

— Eh bien, je pars.

— Et vous ne me dites pas bonsoir ?

— Oui, monsieur, oui, monsieur Moore, bonne nuit. »

Shirley sortit.

« Henry, mon garçon, allez vous coucher maintenant, dit Louis Moore : il est temps que vous preniez quelque repos.

— Monsieur, j'éprouverais du plaisir à veiller à votre chevet toute la nuit.

— Rien n'est si peu nécessaire ; je vais mieux. Ainsi, allez vous coucher.

— Donnez-moi votre bénédiction, monsieur.

— Que Dieu vous bénisse, mon meilleur élève.

— Vous ne m'appelez jamais votre plus cher élève.

— Non, et jamais je ne vous appellerai ainsi. »

†

Peut-être miss Keeldar gardait-elle rancune à son ancien précepteur du refus qu'il avait fait de son offre ; il est certain du moins qu'elle ne la répéta pas. Si souvent que se fît entendre son pas léger à travers le corridor, il ne s'arrêta plus à la porte du malade, et sa voix douce, harmonieuse, vibrante, ne troubla plus le silence de la chambre. D'ailleurs la bonne constitution de M. Moore ne tarda pas à triompher du mal. Au bout de quelques jours il put se lever et reprendre ses fonctions ordinaires.

Les souvenirs conservaient toujours leur autorité sur le précepteur et son ancienne élève ; c'est ce que prouvait la manière dont quelquefois il franchissait la distance qu'elle maintenait d'habitude entre elle et lui, pour réprimer sa réserve hautaine d'une main ferme et calme.

Une après-midi, les Sympson étaient sortis en voiture pour prendre l'air. Shirley, qui n'était jamais fâchée de saisir une occasion d'échapper à leur société, était demeurée à la maison sous prétexte d'une affaire. L'affaire, une lettre à écrire, était expédiée au moment où la porte d'entrée du manoir se refermait derrière la voiture. Miss Keeldar se rendit alors au jardin.

C'était un calme jour d'automne. Le soleil dorait la campagne d'une teinte moelleuse et chaude ; les arbres étaient encore couverts de feuilles qui commençaient à jaunir. La bruyère, encore en fleur, teignait de pourpre les montagnes. Le ruisseau se dirigeait en serpentant vers Hollow à travers une campagne paisible. Aucun vent ne suivait son cours ni n'agitait les bois qui le bordaient. Les jardins de Fieldhead portaient le sceau d'une douce ruine. Sur les allées, balayées le matin, des feuilles avait voltigé de nouveau. La saison des fleurs et même des fruits était finie ; mais quelques pommes garnissaient encore les arbres ; une fleur délicate se montrait par-ci par-là au milieu des feuilles flétries.

Ces seules fleurs, les dernières de leur espèce, Shirley les cueillait en se promenant soucieusement le long des allées. Elle attachait à sa ceinture un bouquet sans odeur et sans éclat, lorsqu'elle s'entendit appeler par Henri Sympson, qui arrivait à elle clopin-clopant.

« Shirley, M. Moore serait bien content de vous voir à la salle d'étude, et de vous entendre lire un peu de français, si vous n'avez point de plus urgente occupation. »

Le messager s'acquitta de sa commission très simplement, et comme d'une chose tout ordinaire.

« Est-ce que M. Moore vous a commandé de venir me dire cela ?

— Certainement : pourquoi non ? Et maintenant, venez, et laissez-nous croire que nous sommes encore à Sympson-Grove. Nous avions d'agréables heures d'études, dans ce temps-là ! »

Peut-être miss Keeldar pensa que les circonstances étaient changées depuis lors ; néanmoins elle ne fit aucune remarque, et, après une courte réflexion, elle suivit tranquillement Henry.

En entrant dans la salle d'étude, elle s'inclina en signe d'obéissance, comme elle avait coutume de le faire autrefois ; elle ôta son chapeau, qu'elle suspendit à côté de la casquette d'Henry. Louis Moore était assis à son bureau, tournant les feuillets d'un livre ouvert devant lui, et marquant des passages avec son crayon ; il se remua, pour reconnaître la courtoisie de Shirley, mais ne se leva pas.

« Vous m'avez proposé, il y a peu de jours, de me lire quelque chose, dit-il. Je ne pouvais vous écouter alors ; mon attention est maintenant à votre service. Un peu de pratique de la langue française ne peut que vous être profitable. J'ai remarqué que votre accent commence à se rouiller.

— Quel livre prendrai-je ?

— Voici les œuvres posthumes de Bernardin de Saint-Pierre. Lisez quelques pages des Fragments de l'Amazone. »

Elle accepta la chaise qu'il avait préparée près de la sienne ; le volume était placé sur le bureau, il n'y avait qu'un livre entre eux ; ses cheveux tombaient si bas, que le précepteur ne pouvait voir la page.

« Rejetez vos cheveux en arrière », dit-il.

Pendant un instant, Shirley parut incertaine si elle obéirait ou n'obéirait pas à la requête. Un éclair de son œil brilla fugitivement sur le visage du professeur ; peut-être que, s'il l'avait regardée avec dureté ou avec timidité, ou si une expression indécise s'était montrée dans sa contenance, elle se fût révoltée, et la leçon se fût terminée là ; mais il attendait seulement son consentement, aussi calme que le marbre, et aussi froid. Elle rejeta son voile de tresses derrière son oreille. Il était heureux que son visage eût un agréable contour, et que ses joues eussent le poli et la rondeur de la première jeunesse : car, ainsi privé de son ombre douce, son visage eût pu perdre de sa grâce. Mais que lui importait cela dans la compagnie où elle se trouvait ? Ni Calypso ni Eucharis ne se souciaient de fasciner Mentor.

Elle se mit à rire. Ce langage était devenu étranger à sa langue ; elle hésitait ; la lecture était heurtée, arrêtée par une respiration pressée, brisée par des intonations tout anglaises. Elle s'arrêta.

« Je ne puis continuer. Lisez-moi un alinéa, s'il vous plaît, monsieur Moore. »

Ce qu'il lut, elle le répéta : elle prit son accent en trois minutes.

« Très bien ! fut le commentaire approbateur à la fin du morceau.

— C'est presque le français rattrapé, n'est-ce pas ?

— Vous ne pourriez écrire le français comme autrefois, j'en suis sûr ?…

— Oh ! non. Je ferais maintenant d'étranges mots de ma composition.

— Vous ne pourriez composer le devoir de La première femme savante.

— Vous rappelez-vous encore cette vieillerie ?

— Jusqu'à la dernière ligne.

— J'en doute.

— Je m'engage à vous le répéter mot pour mot.

— Vous vous arrêteriez court à la première ligne.

— Défiez-moi à l'épreuve.

— Je vous défie. »

Il récita le morceau suivant :

†

Et il arriva que, lorsque les hommes commencèrent à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles furent nées parmi

eux, les fils de Dieu virent les filles des hommes et les trouvèrent belles, et ils les choisirent pour leurs femmes.

C'était au commencement du temps, avant que les étoiles fussent placées au firmament, et lorsqu'elles chantaient encore ensemble.

Cette époque est si reculée, le brouillard et la brume des temps l'enveloppent d'une si vague obscurité, que tout trait distinct de coutumes, toute ligne de démarcation de localité, échappent à la perception et défient les recherches. Il suffit de savoir que le monde existait alors ; que des hommes le peuplaient ; que la nature de l'homme, avec ses passions, ses sympathies, ses peines, ses plaisirs, animait la planète et lui donnait une âme.

Une certaine tribu colonisa un point sur le globe. De quelle race était cette tribu, on ne le sait pas ; dans quelle région était situé ce point, on ne le dit pas. Nous avons l'habitude de penser à l'Est lorsque nous parlons d'événements de cette date ; mais qui affirmera que la vie n'existait pas dans l'Ouest, le Sud, le Nord ? Qui nous contredira si nous disons que cette tribu, au lieu de camper sous les palmiers de l'Asie, errait dans les îles plantées de chênes situées dans nos mers de l'Europe ?

Ce n'est ni une plaine sablonneuse, ni une oasis restreinte et circonscrite que je crois voir. Une forêt dans une vallée aux flancs rocheux et aux ombres d'une sombre profondeur, formée par des arbres pressés les uns sur les autres, descend devant moi. Là, il est vrai, habitent des êtres humains, mais si rares, et dans des allées si couvertes de branches, qu'on ne peut les entendre ni les voir. Sont-ils sauvages ? indubitablement. Ils vivent avec la houlette et l'arc : moitié bergers, moitié chasseurs, leurs troupeaux

errent aussi sauvages que leur proie. Sont-ils heureux ? non : ils ne sont pas plus heureux que nous ne le sommes de nos jours. Sont-ils bons ? non : ils ne sont pas meilleurs que nous ne le sommes nous-mêmes ; leur nature est notre nature, elle est humaine. Il y a dans cette tribu un être trop souvent malheureux, une enfant privée de son père et de sa mère. Nul ne s'inquiète de cette enfant : quelquefois elle est nourrie, mais le plus souvent elle est oubliée. Rarement une hutte s'ouvre pour la recevoir ; le creux d'un arbre ou une froide et humide caverne sont sa demeure. Oubliée, perdue, errante, elle vit plus avec les bêtes sauvages et les oiseaux qu'avec ceux de son espèce. La faim et le froid sont ses compagnons. La tristesse est suspendue sur elle, la solitude l'environne. Oubliée et inappréciée, elle pourrait mourir ; mais elle vit et croît. La solitude verdoyante prend soin d'elle et devient pour elle une mère : elle la nourrit de ses baies savoureuses, de ses racines et de ses noix.

Il y a quelque chose dans l'air de ce climat qui excite doucement la vie : il doit y avoir quelque chose aussi dans sa rosée qui guérit comme un baume souverain. Ses saisons tempérées n'exagèrent aucune passion, aucun sens ; sa température tend vers l'harmonie ; on dirait que ses brises apportent du ciel le germe de la pensée pure et du sentiment plus pur encore. Les formes des rochers et du feuillage ne sont point grotesquement fantastiques ; les couleurs des fleurs et des oiseaux n'ont pas d'éclat violent : le repos règne dans l'étendue de ces forêts remplies de douce fraîcheur.

Le charme aimable garanti à la fleur et à l'arbre, accordé à la biche et à la colombe, n'a point été dénié à la fille de l'humanité. Entièrement solitaire, elle a grandi droite et gracieuse. La Nature

forma ses traits dans un beau moule ; ils ont mûri dans leurs lignes pures et correctes, inaltérés par les secousses de la maladie. Aucun vent desséchant n'a maltraité la surface de son corps ; aucun soleil brûlant n'a crêpé ou flétri les tresses de ses cheveux ; sa forme blanche brille comme l'ivoire à travers les arbres ; sa chevelure ruisselle abondante, longue, luisante ; ses grands yeux brillent dans l'ombre d'un doux et humide éclat : au-dessus de ces yeux, quand la brise le met à nu, son front large et pur ressemble à une page claire et candide, où la connaissance, si la connaissance arrive jamais, pourra écrire son mémorial en lettres d'or. Vous ne voyez dans la jeune sauvage rien de vicieux ni de farouche : elle hante les bois, innocente et pensive, quoiqu'il ne soit pas aisé de deviner à quoi peut penser un être si ignorant.

Le soir d'un jour d'été, avant le déluge, étant entièrement seule, car elle avait perdu toute trace de sa tribu, qui avait erré fort loin, elle ne savait où, elle sortit de la vallée pour voir le Jour disparaître et la Nuit arriver. Une pointe de rocher surmontée d'un arbre fut son observatoire : les racines du chêne, couvertes de gazon et de mousse, lui fournirent un siège ; les branches chargées de feuillage lui tissèrent un dais.

Lent et majestueux le Jour se retira, traversant des feux de pourpre, et disparaissant aux adieux du chœur sauvage des hôtes des bois. Puis la Nuit vint, calme comme la mort : le vent tomba, les oiseaux cessèrent de chanter. En ce moment chaque nid contint d'heureux couples, le cerf et la biche dormirent heureux et tranquilles dans leur réduit.

La jeune fille était assise, le corps immobile, l'âme agitée, occupée cependant plutôt par le sentiment que par la pensée, par le désir que par l'espérance, par l'imagination que par la réalité.

Elle sentait que la puissance du monde, du firmament, était sans bornes. Elle se croyait le centre de toute chose, un petit atome de vie oublié, une étincelle d'âme lancée par inadvertance de la grande source créatrice, et maintenant brûlant isolée, pour s'éteindre au fond d'un noir ravin. Elle se demandait si elle était ainsi destinée à se consumer et à périr, si sa vivante lumière devait passer sans faire aucun bien, sans être vue ni cherchée, étoile perdue dans un firmament sans étoiles, dans lequel ni berger, ni pèlerin, ni sage, ni prêtre, ne verraient un guide ou ne liraient une prophétie ? En pouvait-il être ainsi, se demandait-elle, lorsque la flamme de son intelligence brûlait si vive ; lorsque sa vie se manifestait si vraie, si réelle, si puissante ; lorsque quelque chose en elle d'inquiet et d'agité lui prouvait qu'elle avait reçu de Dieu une force à laquelle elle devait trouver un exercice ?

Elle regardait le Ciel et le Soir : le Ciel et le Soir lui rendaient ses regards. Elle regarda en bas, cherchant la rive, la montagne, la rivière, qui s'étendaient au-dessous d'elle. Tous les objets qu'elle interrogea lui répondirent par oracles : elle entendit, elle fut impressionnée, mais elle ne put comprendre. Elle leva ses mains jointes au-dessus de sa tête.

« Guide, Assistance, Consolation, venez ! » s'écria-t-elle.

Aucune voix ne répondit.

Elle attendit, agenouillée, regardant fixement en haut. Le ciel se perdait à l'horizon. Les étoiles brillaient éparses dans l'espace immense.

À la fin, une corde trop tendue de son agonie se relâcha : il lui sembla que quelque chose d'éloigné se rapprochait : elle entendit

comme la voix du Silence. Ce n'était ni un langage, ni un mot ; seulement un son.

De nouveau un son harmonieux, plein, puissant, un son profond et doux comme le frémissement de l'orage, fit onduler le crépuscule.

Puis, plus profond, plus rapproché, plus clair, il roula harmonieusement.

Puis enfin… une voix distincte passa entre le Ciel et la Terre :

« Ève ! »

Si Ève n'était pas le nom de cette femme, elle n'en avait aucun. Elle se leva.

« Me voici !

— Ève !

— Oh ! Nuit ! (ce ne peut être que la Nuit qui parle) me voici ! »

La voix, descendant, atteignit la Terre.

« Ève !

— Seigneur ! s'écria-t-elle, contemple ta servante. »

Elle avait sa religion : toute tribu avait quelque croyance.

« Je viens à toi : je suis le Consolateur !

— Seigneur, hâtez-vous ! »

Le Soir rougissait plein d'espoir ; l'air palpitait ; la lune montait large et brillante, mais sa lumière n'éclaira aucune forme.

« Penche-toi vers moi, Ève. Viens dans mes bras ; repose-toi sur mon sein.

— Je m'appuie sur toi, ô être Invisible. Mais qui es-tu ?

— Ève, j'ai apporté du Ciel le breuvage de vie. Fille de l'homme, bois à ma coupe !

— Je bois ; il me semble que la plus douce rosée ait visité mes lèvres. Mon cœur aride revit ; mon affliction est soulagée ; mon angoisse et mes luttes ont disparu. Et la nuit change ! les bois, la montagne, la lune, le ciel, tout est changé !

— Tout change, et pour toujours. J'ôte l'obscurité à ta vue ; je délivre tes facultés de leurs fers ; sur ton chemin j'aplanis les obstacles. Avec ma présence, je remplis le vide : je réclame comme mien l'atome de vie perdu ; je prends pour moi l'étincelle d'âme qui auparavant brûlait oubliée !

— Oh ! prends-moi ! oh ! réclame-moi ! Tu es un dieu.

— Un fils de Dieu ; un être qui se sent lui-même dans la portion de vie qui t'anime ; auquel il est permis de réclamer son bien, de le nourrir, de l'aider, afin qu'il ne périsse pas abandonné.

— Un Fils de Dieu ! Suis-je donc vraiment élue ?

— Toi seule sur cette terre. J'ai vu que tu étais belle : je savais que tu étais à moi. Il m'est donné de te sauver, de te soutenir, de te chérir. Reconnais en moi ce séraphin nommé sur la terre le Génie.

— Mon glorieux époux ! vraiment descendu d'en haut ! Tout ce que je désirais, enfin je le possède. Je reçois une révélation. L'idée confuse, l'obscur murmure qui m'ont hantée depuis ma jeunesse, sont interprétés. Tu es celui que je cherchais. Fils de Dieu, prends ton épouse !

— Sans être humilié, je puis prendre ce qui est à moi. N'ai-je pas moi-même ravi de l'autel la flamme qui a allumé la vie d'Ève ? Reviens dans le ciel d'où tu fus envoyée. »

Cette présence, invisible, mais toute-puissante, l'enveloppait comme le troupeau enveloppe le jeune agneau. Cette voix, tendre mais pénétrante, vibrait dans son cœur comme une douce musique. Son œil ne percevait aucune image ; et cependant sa vision et son cerveau avaient comme le sentiment de la pure sérénité de l'air, du pouvoir des mers, de la majesté des étoiles, de l'énergie des éléments, de l'inébranlable solidité des montagnes, et pardessus tout, de l'éclat d'une héroïque beauté s'élançant victorieuse sur la Nuit, dont elle dispersait les ombres comme un divin Soleil.

Telle fut l'heure de l'hymen du Génie et de l'Humanité. Qui répétera l'histoire de leur union depuis ce temps-là ? Qui peindra ses félicités et ses misères ? Qui racontera les longues luttes entre le Serpent et le Séraphin ? Comment le Père du mensonge voulut insinuer que le mal était le bien, l'orgueil la sagesse, le poison la passion ? Comment l'Ange redoutable le défia, lui résista, le repoussa, purifia la coupe souillée, exalta l'émotion dépravée, rectifia l'instinct pervers, découvrit le venin caché, confondit la tentation effrontée, purifia, justifia, guida et soutint ? Comment par sa patience, par sa force, par cette indicible excellence qu'il tenait de Dieu, son origine, le fidèle Séraphin livra à travers le Temps une

grande bataille pour l'humanité ; et quand le cours du Temps fut accompli, et que la Mort voulut barrer les portes de l'Éternité, comment le Génie se tint auprès de son épouse mourante, la soutint dans l'agonie du terrible passage, et la porta triomphante dans sa demeure ; comment le Ciel la racheta, la rendit à Jéhovah, son créateur, et à la fin, en face des Anges et des Archanges, plaça sur son front la couronne de l'immortalité ?

Qui de ces choses écrira la chronique ?

†

« Je ne pus jamais corriger cette composition, dit Shirley, lorsque Moore eut fini. Votre plume de censeur l'avait couverte d'observations critiques que je m'efforçai en vain d'approfondir. »

Elle avait pris un crayon sur le bureau du précepteur, et elle s'occupait à dessiner de petites feuilles, des fragments de piliers, des croix brisées, sur les marges du livre.

« Vous pouvez avoir à moitié oublié le français ; mais vous n'avez pas perdu vos habitudes d'écolière, je le vois, dit Louis, et mes livres ne seraient pas plus en sûreté avec vous aujourd'hui qu'autrefois. Mon Bernardin de Saint-Pierre nouvellement relié serait bientôt comme mon Racine, qui garde le souvenir de miss Keeldar sur toutes ses pages. »

Shirley laissa tomber le crayon comme s'il lui eût brûlé les doigts.

« Dites-moi quelles étaient les fautes de ce devoir, demanda-t-elle. Étaient-ce des erreurs grammaticales, ou bien vos objections s'adressaient-elles au fond ?

— Je n'ai jamais dit que les lignes que j'y avais tracées étaient l'indication de fautes. Vous voulûtes penser ainsi, et je m'abstins de toute contradiction.

— Que voulaient-elles dire, alors ?

— Cela est sans importance aujourd'hui.

— Monsieur Moore, s'écria Henry, faites répéter à Shirley quelques-uns des morceaux qu'elle disait si bien par cœur.

— Si j'en demande un, ce sera le Cheval dompté, dit Moore », taillant avec son canif la plume que Shirley avait émoussée.

Elle tourna la tête de côté ; son cou, ses joues claires, privés de leur voile naturel, rougissaient vivement.

« Ah ! vous voyez qu'elle n'a pas oublié, monsieur, dit Henry avec triomphe. Elle sait combien elle était méchante. »

Un sourire auquel elle ne voulait pas permettre de s'épanouir fit trembler sa lèvre ; elle baissa la tête et se cacha le visage moitié dans ses mains, moitié dans ses cheveux, qui retombèrent de nouveau.

« Certainement, j'étais une rebelle ! répondit-elle.

— Une rebelle ! répéta Henry. Oui ; vous et papa vous vous étiez querellés terriblement, et vous l'aviez mis au défi, ainsi que maman et mistress Pryor, et tout le monde : vous disiez qu'il vous avait insultée.

— Il m'avait insultée, interrompit Shirley.

— Et vous vouliez quitter Sympson-Grove à l'instant même. Vous aviez réuni tous vos effets, et papa les jeta hors de votre

malle ; maman pleurait, mistress Pryor pleurait ; toutes deux se tordaient les mains en vous suppliant de vous calmer ; et vous étiez là agenouillée sur le plancher, avec vos effets et votre malle retournée devant vous, paraissant… paraissant… quoi ! dans une de vos colères. Vos traits, dans ces moments-là, ne sont pas contractés ; ils sont fixes, mais tout à fait beaux ; vous paraissez à peine irritée, seulement résolue ; et cependant on sent qu'un obstacle qui traverserait votre chemin serait brisé comme par la foudre. Papa faiblit et appela M. Moore.

— Assez, Henry.

— Non, ce n'est pas assez. Je sais à peine comment s'y prit M. Moore ; je me souviens seulement qu'il donna à entendre à papa que cette agitation allait faire revenir sa goutte ; puis il parla tranquillement aux ladies, les engageant à sortir ; ensuite il vous dit, miss Shirley, que ce n'était pas le moment des paroles et des remontrances, mais que le thé venait d'être servi dans la salle d'étude, qu'il avait bien soif, et qu'il serait heureux que vous voulussiez bien pour l'instant laisser là vos bagages et venir préparer une tasse de thé pour lui et pour moi. Vous vîntes ; vous ne vouliez pas parler d'abord ; mais vous ne tardâtes pas à vous adoucir et à reprendre votre enjouement ordinaire. M. Moore se mit à vous parler du continent, de la guerre, de Bonaparte, sujet que nous aimions tous deux à entendre traiter. Après le thé, il nous dit que ni l'un ni l'autre ne devions le quitter de la soirée : il ne voulait pas nous perdre de vue, de peur qu'il ne nous arrivât quelque désagrément. Nous demeurâmes assis à chacun de ses côtés ; nous étions si heureux ! Je n'ai jamais passé une aussi agréable soirée. Le lendemain, il vous administra, miss, une mercuriale d'une heure, qu'il termina en vous disant d'apprendre

dans Bossuet, comme punition, une pièce, le Cheval dompté. Vous l'apprîtes au lieu de faire vos malles, Shirley. Nous n'entendîmes plus parler de votre désertion. M. Moore vous tourmenta sur ce sujet pendant plus d'une année.

— Jamais elle n'a récité une leçon avec plus d'esprit, dit Moore. Elle me donna alors la satisfaction d'entendre pour la première fois ma langue maternelle parlée sans accent par une jeune fille anglaise.

— Pendant tout un mois elle fut aussi douce que des cerises d'été, dit Henry : une bonne et franche querelle laissait toujours le caractère de Shirley meilleur qu'elle ne l'avait trouvé.

— Vous parlez de moi comme si je n'étais pas présente, fit observer miss Keeldar, qui n'avait point encore relevé la tête.

— Êtes-vous bien sûre d'être présente ? demanda M. Moore ; il y a certains moments, depuis mon arrivée ici, où j'ai été tenté de demander à la dame de Fieldhead si elle savait ce qu'était devenue mon ancienne élève.

— Elle est ici maintenant.

— Je la vois, et même assez humble ; mais je ne voudrais conseiller ni à Henry ni à d'autres de croire trop implicitement à une humilité qui un moment peut cacher son visage rougissant comme une modeste petite enfant, et un instant après se relever pâle et hautaine comme le marbre de Junon.

— Un homme de l'antiquité, dit-on, donna la vie à la statue sortie de son ciseau. D'autres peuvent avoir la puissance contraire de changer la vie en pierre. »

Moore s'arrêta un instant sur cette observation avant d'y répondre. Son regard à la fois frappé et méditatif semblait dire : « Étrange phrase ! quelle en peut être la signification ? » Il la retourna dans son esprit, lentement et profondément, comme un Allemand pesant une proposition de métaphysique.

« Vous voulez dire, reprit-il enfin, que quelques hommes inspirent de la répugnance, et glacent ainsi le cœur le plus bienveillant.

— Très ingénieux ! répondit Shirley. Si l'interprétation vous plaît, vous êtes libre de la considérer comme vraie. Cela m'est égal. »

Et disant cela, elle redressa sa tête, qui prit tout à coup l'expression hautaine et la couleur de marbre que Louis venait de décrire.

« Contemplez la métamorphose ! dit-il : réalisée aussitôt qu'imaginée ; l'humble nymphe se change en une inaccessible déesse. Mais il ne faut pas qu'Henry soit frustré du récit, et Olympia daignera lui donner ce plaisir. Commençons.

— J'ai oublié la première ligne.

— Je ne l'ai pas oubliée, moi. Si ma mémoire est rétive, elle retient bien. J'acquiers avec résolution la science et la sympathie ; la science croît dans mon cerveau, le sentiment dans ma poitrine ; et ce n'est pas comme ces produits hâtifs qui, n'ayant aucunes racines, fleurissent assez vigoureusement pour un temps, et tombent bientôt flétris et desséchés. Attention, Henry ! Miss Keeldar consent à vous donner cette faveur. « Voyez ce cheval ardent et impétueux… » C'est ainsi que cela commence. »

Miss Keeldar consentit à l'effort qui lui était demandé ; mais bientôt elle s'arrêta.

« À moins d'entendre le morceau entièrement répété, je ne peux continuer, dit-elle.

— Cependant il fut promptement appris ; vite gagné, vite perdu », dit le précepteur. Il récita le passage avec assurance, correctement, avec une emphase lente et expressive.

Shirley, par degrés, inclina son oreille à mesure qu'il avançait. Son visage, détourné d'abord, se tourna vers lui. Lorsqu'il eut fini, elle prit le mot comme de ses lèvres ; elle prit le même ton ; elle saisit son propre accent, elle débita les phrases comme il les avait débitées lui-même. Elle reproduisit sa manière, sa prononciation, son expression.

C'était maintenant son tour de solliciter.

« Rappelez-vous le Songe d'Athalie, dit-elle, et récitez-le. »

Il le récita. Elle le reprit après lui ; elle trouvait un vif plaisir à pouvoir ainsi s'approprier sa langue ; elle sollicita plus ample indulgence ; tous les anciens exercices furent passés en revue, et avec eux Shirley vit revivre ses joyeux jours d'études.

Moore avait dit quelques-uns des meilleurs passages de Corneille et de Racine, et avait entendu l'écho de sa voix profonde dans la voix harmonieuse de la jeune fille, qui modulait fidèlement son organe sur le sien. Le Chêne et le Roseau, la plus belle des fables de La Fontaine, avait été récitée, bien récitée par le précepteur, et l'élève avait avidement profité de la leçon. Peut-être un sentiment simultané les saisit-il alors, à savoir que leur enthousiasme était monté à un point où le léger aliment de la

poésie française ne pouvait suffire à l'entretenir ; peut-être désiraient-ils tous deux jeter un tronc de chêne anglais à cette flamme dévorante. Moore reprit :

« Et ce sont là nos meilleures pièces ! Et nous n'avons rien de plus dramatique, de plus nerveux, de plus original[1] ! »

Puis il sourit et garda le silence. Toute sa nature semblait se reposer dans sa sérénité : debout près du foyer, il appuyait son coude sur le manteau de la cheminée, plongé dans une agréable rêverie.

Le crépuscule allait disparaître ; les fenêtres de la salle d'étude, obscurcies par les plantes grimpantes dont le vent d'octobre n'avait point encore balayé le feuillage desséché, laissaient pénétrer à peine un rayon du ciel ; mais le feu donnait assez de clarté pour la causerie.

Louis Moore s'adressa à son élève en français ; elle lui répondit d'abord avec une hésitation rieuse et avec des phrases rompues. Moore la reprenait en l'encourageant ; Henry avait pris part à la leçon ; les deux élèves se tenaient en face du maître, leurs bras mutuellement passés autour de leur taille. Tartare, qui avait longtemps sollicité et avait enfin obtenu son admission, s'était assis sagement devant le foyer, regardant la flamme qui s'échappait de morceaux de charbon placés au milieu des cendres rouges. Le groupe était assez heureux ; mais un sourd bruit de roues qui se fit entendre sur le pavé de la cour vint bientôt les surprendre désagréablement.

« C'est la voiture qui revient, dit Shirley ; le dîner doit être prêt, et je ne suis pas habillée. »

Une servante arriva avec la chandelle de M. Moore et le thé ; car le précepteur et l'élève dînaient habituellement à l'heure du goûter.

« M. Sympson et les ladies sont de retour, dit-elle, et sir Philippe Nunnely est avec eux.

— Comme vous avez tressailli et comme votre main tremble, Shirley ! dit Henry, lorsque la servante eut fermé les volets et fut partie. Mais je sais pourquoi ; ne le savez-vous pas, monsieur Moore ? Je connais les intentions de papa. C'est un petit homme fort laid, ce sir Philippe : je voudrais qu'il ne fût pas venu ; je voudrais que mes sœurs et tout le monde fussent demeurés à De Walden Hall pour dîner. Shirley eût fait une fois de plus le thé pour vous et pour moi, monsieur Moore, et nous aurions passé une heureuse soirée. »

Moore fermait son bureau et serrait son Bernardin de Saint-Pierre.

« C'était là votre plan, n'est-ce pas, mon garçon ?

— Ne l'approuvez-vous pas, monsieur ?

— Je n'approuve pas les utopies. Regardez la vie sous sa face de fer ; affrontez la réalité dans sa contenance d'airain. Faites le thé, Henry, je serai de retour dans une minute. »

Il quitta la chambre ; ainsi fit Shirley, par une autre porte.

q

Chapitre 3 Phœbé

Shirley trouva probablement beaucoup d'agrément ce soir-là dans la société de sir Philippe Nunnely, car le lendemain matin elle se montra de fort agréable humeur.
« Qui veut faire une promenade avec moi ? dit-elle après le déjeuner. Isabelle et Gertrude, voulez-vous venir ? »

Une telle invitation de la part de Shirley à ses cousines était chose si rare, qu'elles hésitèrent avant d'accepter. Leur maman cependant manifestant son acquiescement au projet, elles mirent leurs chapeaux, et le trio se mit en route.

Il ne convenait guère à ces trois personnes de se trouver beaucoup ensemble : il était peu de ladies dont miss Keeldar aimât la société, et véritablement elle n'éprouvait de cordial plaisir avec aucune, à l'exception de mistress Pryor et de Caroline Helstone. Elle était polie, aimable, attentive même pour ses cousines ; mais cependant elle n'avait habituellement que peu de chose à leur dire. Dans sa brillante humeur de cette matinée exceptionnelle, elle s'efforça de suivre la conversation même avec les misses Sympson. Sans s'écarter de sa règle habituelle de ne discuter avec elles que des sujets ordinaires, elle donna à ses sujets un intérêt particulier ; les étincelles de son esprit pétillaient dans ses phrases.

Qui la rendait si joyeuse ? Les causes de sa gaieté devaient assurément venir d'elle-même. Le jour n'était pas beau ; c'était un pâle et brumeux jour d'automne : les promenades à travers les bois sombres étaient humides ; l'atmosphère était lourde, le ciel couvert ; et cependant il semblait que dans le cœur de Shirley

fussent toute la lumière et le ciel d'azur de l'Italie, comme toute son ardeur étincelait dans son œil gris.

Quelques instructions à donner à son directeur d'exploitation, John, la retinrent en arrière de ses cousines, lorsqu'elles approchèrent de Fieldhead à leur retour ; peut-être s'écoula-t-il un intervalle de vingt minutes entre le moment où elle les quitta et son retour à la maison. Pendant ce temps elle avait parlé à John, puis elle s'était arrêtée dans l'avenue près de la porte. L'appel pour le goûter la fit entrer : elle s'excusa de ne point prendre part au repas, et monta à l'étage supérieur.

« Est-ce que Shirley ne vient pas au goûter ? demanda Isabelle ; elle a dit qu'elle avait faim. »

Une heure après, comme elle n'avait pas quitté sa chambre, une de ses cousines alla la chercher. Elle fut trouvée assise au pied du lit, la tête appuyée sur ses mains : elle paraissait tout à fait pâle, très pensive, presque triste.

« Vous n'êtes pas malade ? lui fut-il demandé.

— Un peu indisposée », répondit miss Keeldar.

Certainement, elle était bien différente de ce qu'elle avait été deux heures auparavant.

Ce changement constaté par ces trois mots et non autrement expliqué ; ce changement, de quelque côté qu'il vînt, effectué en dix minutes, ne passa pas comme un léger nuage d'été. Elle causa lorsqu'elle joignit ses amis au dîner, elle causa comme de coutume ; elle demeura avec eux pendant la soirée ; questionnée de nouveau sur sa santé, elle déclara qu'elle était tout à fait remise : ce n'avait été qu'une faiblesse, une indisposition d'un moment,

qui ne méritait pas qu'on y fît attention : et cependant on sentait qu'il s'était fait un changement en Shirley.

Le lendemain, le jour d'après, la semaine, la quinzaine suivantes, cette ombre nouvelle et particulière demeura sur la physionomie, sur les manières de miss Keeldar. Une étrange inquiétude se faisait remarquer dans son regard, dans ses mouvements, jusque dans sa voix. L'altération n'était pas assez marquée pour provoquer ou permettre de fréquentes questions ; cependant cette altération existait et ne voulait pas céder. Elle planait sur elle comme un nuage qu'aucune brise ne pouvait chasser ni dissiper. Bientôt il devint évident que lui parler de ce changement, c'était la contrarier. D'abord, elle cherchait à éluder la remarque, et, si l'on y persistait, elle la repoussait avec la hauteur qui lui était propre. Si on lui demandait : « Êtes-vous malade ? » elle répondait avec décision :

« Je ne le suis pas.

— Est-ce que quelque chose pèse sur votre intelligence ? Est-il arrivé quelque chose qui affecte vos esprits ? »

Elle ridiculisait ironiquement l'idée. Qu'entendaient-ils par esprits ? Elle n'avait pas d'esprits, noirs ou blancs, bleus ou gris, à affecter.

Il devait pourtant y avoir quelque chose : elle était si changée ! lui disait-on.

Elle répondait qu'elle avait le droit de changer à son aise. Elle savait qu'elle n'était pas embellie : s'il lui convenait de devenir laide, qui pouvait y trouver à redire ?

Il devait y avoir une cause à ce changement : quelle était-elle ? insistait-on.

Elle demandait alors péremptoirement qu'on la laissât tranquille.

Puis elle faisait tous ses efforts pour paraître gaie, et semblait s'indigner contre elle-même de n'y pouvoir réussir ; de brèves, méprisantes épithètes, s'échappaient de ses lèvres lorsqu'elle était seule : « Folle ! lâche ! s'appelait-elle. Poltronne ! se disait-elle ; si vous devez trembler, tremblez en secret. Languissez lorsqu'aucun œil ne vous voit. »

« Comment osez-vous, lui arrivait-il de se demander, comment osez-vous montrer votre faiblesse et trahir vos imbéciles anxiétés ? Secouez-les ; élevez-vous au-dessus d'elles ; et, si vous ne le pouvez, cachez-les. »

Et pour les cacher, elle fit de son mieux. Elle devint de nouveau résolument joyeuse en société. Lorsqu'elle était fatiguée de l'effort et forcée de se relâcher, elle cherchait la solitude ; non la solitude de sa chambre, elle refusait de s'abêtir enfermée entre quatre murs, mais la plus sauvage solitude du dehors, qu'elle pouvait parcourir montée sur Zoé, sa jument. Elle faisait des courses à cheval d'une demi-journée. Son oncle la désapprouvait, mais n'osait lui faire de remontrances ; il n'était jamais agréable d'affronter la colère de Shirley, même lorsqu'elle était bien portante et gaie ; mais maintenant que son visage s'amaigrit, que son grand œil gris paraît creux, il y a quelque chose dans l'assombrissement de ce visage et le feu de cet œil qui à la fois touche et effraye.

Pour tous ceux qui, ignorants de l'altération de ses esprits, parlaient de l'altération de sa figure, elle avait la même réponse :

« Je suis parfaitement bien : je n'ai pas la moindre souffrance. »

Et vraiment, il fallait qu'elle eût de la santé pour supporter les intempéries du temps auxquelles elle s'exposait. Par la pluie ou le beau temps, le calme ou l'orage, elle faisait sa promenade quotidienne à cheval sur le marais de Stilbro', Tartare courant à ses côtés avec son galop infatigable.

Deux fois, trois fois, les yeux des bavards, ces yeux qui sont partout, dans le cabinet et sur le sommet des montagnes, remarquèrent qu'au lieu de tourner sur Rushedge, point le plus élevé du marais de Stilbro', elle allait tout droit vers la ville. Des espions ne manquèrent pas pour épier où elle se rendait ; on s'assura qu'elle descendait à la porte d'un M. Pearson Hall, solicitor, parent du vicaire de Nunnely : ce gentleman et ses ancêtres avaient été les agents de la famille Keeldar depuis plusieurs générations : quelques personnes affirmaient que miss Keeldar se trouvait enveloppée dans les affaires de la fabrique de Hollow ; qu'elle avait perdu de l'argent et était obligée d'engager son domaine ; d'autres conjecturaient qu'elle allait se marier, et qu'elle faisait préparer les arrangements préalables.

M. Moore et Henry Sympson étaient ensemble dans la salle d'étude ; le précepteur attendait une leçon que l'élève paraissait occupé à préparer.

« Henry, hâtez-vous ! L'après-midi tire à sa fin.

— Est-ce vrai, monsieur ?

— Certainement. N'êtes-vous pas bientôt prêt, avec cette leçon ?

— Non.

— Vous n'avez pas à peu près fini ?

— Je n'ai pas construit une ligne. »

M. Moore leva la tête : le ton de l'enfant était tout particulier.

« Votre tâche ne présente pas de difficultés, Henri ; mais si elle en contient, apportez-les-moi ; nous travaillerons ensemble.

— Monsieur Moore, je ne puis faire aucun travail.

— Mon garçon, vous êtes malade.

— Monsieur, je ne suis pas plus mal dans ma santé corporelle que d'habitude, mais mon cœur déborde.

— Fermez le livre. Venez ici, Harry. Venez au coin du feu. »

Harry s'avança en boitant ; son précepteur lui plaça une chaise : ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient pleins de larmes. Il plaça sa béquille sur le plancher, inclina sa tête et pleura.

« Cette affliction n'est pas occasionnée par une douleur physique, dites-vous, Harry ? Vous avez un chagrin : dites-le-moi.

— Monsieur, j'ai un chagrin comme je n'en ai jamais eu auparavant. Je voudrais pouvoir en être soulagé de quelque façon : je peux à peine en porter le poids.

— Qui sait ? si vous me l'expliquez, je pourrai peut-être vous soulager. Quelle en est la cause ? Qui concerne-t-il ?

— La cause, monsieur, est Shirley ; il concerne Shirley.

— Est-ce vrai ? Vous pensez qu'elle est changée ?

— Tous ceux qui la connaissent pensent qu'elle est changée : vous aussi, monsieur Moore ?

— Non pas sérieusement, non. Je ne vois en elle aucune altération qu'une circonstance favorable ne puisse réparer en quelques jours ; d'ailleurs, sa propre parole doit être comptée pour quelque chose : elle dit qu'elle se porte bien.

— Aussi longtemps qu'elle a maintenu qu'elle allait bien, je l'ai cru, monsieur. Lorsque j'étais triste hors de sa vue, je recouvrais bientôt ma gaieté en sa présence. Maintenant…

— Eh bien ! Harry, maintenant ?… Vous a-t-elle dit quelque chose ? Vous avez été ensemble au jardin pendant trois heures ce matin : je l'ai vue vous parler, et vous écoutiez. Maintenant, mon cher Henri, si miss Keeldar a dit qu'elle est malade et vous a enjoint de garder le secret, ne lui obéissez pas. Dans l'intérêt de son existence, avouez tout. Parlez, mon garçon !

— Elle dit qu'elle est malade ! Je crois, monsieur, que, si elle était mourante, elle sourirait en disant : « Je ne souffre pas. »

— Qu'avez-vous appris, alors ? Quelle nouvelle circonstance… ?

— J'ai appris qu'elle vient de faire son testament.

— Son testament ! »

Le précepteur et l'élève gardèrent le silence.

« Elle vous a dit cela ? demanda Moore, après quelques minutes.

— Elle me l'a dit tout à fait gaiement ; non pas comme une circonstance de funeste présage, ainsi que je le pensais. Elle m'a dit que j'étais la seule personne, outre son solicitor, Pearson Hall, M. Helstone et M. Yorke, qui sût quelque chose sur ce sujet ; et elle m'a dit qu'elle voulait spécialement m'en expliquer les dispositions.

— Continuez, Harry.

— « Parce que », a-t-elle dit en fixant sur moi ses beaux yeux, oh ! comme ils sont beaux, monsieur Moore ! je les aime ! je l'aime ! Elle est mon étoile. Le ciel ne doit pas la réclamer. Elle est aimable en ce monde, et douée pour ce monde. Shirley n'est pas un ange : elle est femme, et elle doit vivre avec les hommes. Les séraphins ne l'auront pas ! Monsieur Moore, si un des fils de Dieu, aux ailes larges et brillantes comme l'azur, bleues et bruissantes comme la mer, l'ayant vue si belle, descendait pour la réclamer, sa prétention serait combattue, combattue par moi, tout enfant et boiteux que je sois.

— Henry Sympson, continuez, qu'a-t-elle dit encore ?

— « Parce que, a-t-elle dit, si je ne faisais pas ce testament et que je vinsse à mourir avant vous, Harry, toute ma fortune vous reviendrait ; et je ne voudrais pas qu'il en fût ainsi, quoique je sois persuadée que votre père n'en serait pas fâché. Mais vous, a-t-elle dit, vous aurez tout son domaine, qui est grand, plus grand que Fieldhead ; vos sœurs n'auront rien, et je leur ai laissé quelque argent, quoique je ne les aime ni l'une ni l'autre pas la moitié autant que j'aime une mèche de vos beaux cheveux. Elle

m'a dit cela, et elle m'a appelé son chéri et m'a laissé l'embrasser. » Elle m'a dit ensuite qu'elle avait légué aussi quelque argent à Caroline Helstone ; que ce manoir, avec son mobilier et ses livres sterling, m'était légué, parce qu'elle ne voulait pas que l'ancienne demeure de sa famille allât à des étrangers ; et que toute le reste de sa fortune, montant à environ douze mille livres en dehors des legs de mes sœurs et de miss Helstone, elle l'avait légué non à moi, qui étais déjà riche, mais à un homme bon, qui en fera un meilleur usage qu'aucun être humain n'en pourrait faire ; un homme, a-t-elle dit, qui est à la fois doux et brave, fort et compatissant ; un homme qui ne fait pas ostentation de principes religieux, mais qu'elle sait professer une religion pure et sans tache devant Dieu. L'esprit d'amour et de paix est avec lui ; il a visité l'orphelin et la veuve dans l'affliction, s'est tenu éloigné de la corruption du monde. Puis elle m'a demandé : « Approuvez-vous ce que j'ai fait, Harry ? » Je n'ai rien pu répondre, les pleurs m'étouffaient, comme ils font maintenant. »

M. Moore accorda à son élève un moment pour combattre et maîtriser son émotion ; ensuite il demanda :

« Quelle autre chose a-t-elle dit encore ?

— Lorsque je lui ai eu manifesté mon plein consentement aux conditions de son testament, elle m'a dit que j'étais un garçon généreux, et qu'elle était fière de moi. « Et maintenant, a-t-elle ajouté, dans le cas où quelque chose arriverait, vous saurez répondre à la méchanceté lorsqu'elle viendra murmurer de mauvaises choses à votre oreille, insinuant que Shirley vous a fait tort, qu'elle ne vous aimait pas. Vous saurez que je vous aimais, Harry, que nulle sœur n'eût pu vous aimer mieux, mon cher tré-

sor. » Monsieur Moore, quand je me souviens de sa voix et que je me rappelle son regard, mon cœur bat à rompre ma poitrine. Elle peut aller au ciel avant moi ; si Dieu le commande, il le faudra ; mais le reste de ma vie, et ma vie ne sera pas longue, je suis heureux de cela maintenant, sera un rapide et mélancolique voyage sur le chemin que ses pieds ont pressé. Je pense reposer sous la voûte des Keeldar avant elle ; s'il en était autrement, placez mon cercueil à côté de celui de Shirley. »

Moore répondit avec un calme posé, qui offrait un étrange contraste avec l'enthousiasme troublé du jeune garçon.

« Vous avez tort tous les deux, et vous vous faites du mal l'un à l'autre. Si la jeunesse tombe une fois sous l'influence d'une terreur imaginaire, elle s'imagine que le soleil a pour toujours cessé de luire, elle croit que ses malheurs dureront toute sa vie. Qu'a-t-elle dit de plus ? A-t-elle dit autre chose ?

— Nous avons réglé entre nous deux ou trois affaires de famille.

— J'aimerais beaucoup à savoir ce que…

— Mais, monsieur Moore, vous souriez ; je ne pouvais pas sourire en voyant Shirley dans une telle humeur.

— Mon garçon, je ne suis ni nerveux, ni enthousiaste, ni inexpérimenté. Je vois les choses telles qu'elles sont : il n'en est pas ainsi de vous, quant à présent. Dites-moi ces affaires de famille.

— Seulement, monsieur, elle m'a demandé si je me considérais plutôt comme un Keeldar que comme un Sympson ; et je lui ai répondu que j'étais Keeldar du plus profond du cœur, et jusqu'à la moelle des os. Elle a dit qu'elle était contente de cela : car,

excepté moi, il n'existait plus de Keeldar en Angleterre ; et alors nous sommes tombés d'accord sur quelques points.

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur, que, si je vivais pour hériter du domaine de mon père et du manoir de Fieldhead, je prendrais le nom de Keeldar et ferais de Fieldhead ma résidence. Je serais alors appelé Henry Shirley Keeldar. Et cela sera ainsi : son nom et son manoir remontent à plusieurs siècles, tandis que Sympson-Grove date d'hier.

— Allons, vous n'êtes sur le point d'aller au ciel ni l'un ni l'autre. J'ai les meilleures espérances de vous deux, avec vos fières distinctions, couple d'aiglons à moitié emplumés. Maintenant, qu'inférez-vous de tout ce que vous venez de dire ? Traduisez-moi cela en langage ordinaire.

— Que Shirley pense qu'elle est sur le point de mourir.

— Elle a parlé de sa santé ?

— Pas une seule fois ; mais je vous assure qu'elle dépérit ; ses mains deviennent tout à fait maigres, et aussi sa figure.

— Est-ce qu'elle se plaint quelquefois à votre mère et à vos sœurs ?

— Jamais. Elle leur rit au nez lorsqu'elles la questionnent là-dessus. Monsieur Moore, c'est une créature étrange, si belle et si légère ! point du tout une virago, une amazone ; et cependant dédaignant l'assistance et la sympathie.

— Savez-vous où elle est maintenant, Henry ? Est-elle à la maison, ou fait-elle sa promenade à cheval ?

— Elle n'est sûrement pas dehors, monsieur. Il pleut à verse.

— C'est vrai : ce n'est pas cependant une garantie qu'elle ne galope pas en ce moment vers Rushedge. Depuis quelques semaines, le mauvais temps ne l'a jamais empêchée de faire ses excursions.

— Vous vous rappelez, monsieur Moore, combien mercredi dernier le temps était pluvieux et orageux ? Si mauvais en vérité, qu'elle ne voulut pas permettre de seller Zoé ; et cependant la tempête qu'elle trouvait trop rude pour sa jument, elle l'a affrontée elle-même à pied : cette après-midi-là, elle marcha presque jusqu'à Nunnely. Je lui demandai, à son retour, si elle ne craignait pas de prendre un rhume. « Nullement, me dit-elle, ce serait une trop heureuse chance pour moi. Je ne sais pas, Harry ; mais la meilleure chose qui pût m'arriver, serait d'attraper un bon rhume ou une bonne fièvre, et de mourir comme tous les chrétiens. » Elle est malade, vous voyez, monsieur.

— Malade, assurément ! Allez savoir où elle est ; et, si vous pouvez avoir une occasion de lui parler sans attirer l'attention, demandez-lui de venir ici une minute.

— Oui, monsieur. »

Il saisit sa béquille, et se leva pour partir.

« Harry ! »

Il se retourna.

« Ne faites pas votre message mot pour mot. Formulez-le comme autrefois vous formuliez un appel ordinaire à la salle d'étude.

— Je comprends, monsieur ; elle obéira plus probablement.

— Puis, Harry…

— Monsieur ?

— Je vous appellerai, lorsque j'aurai besoin de vous ; jusque-là vous êtes exempté des leçons. »

Henry partit. M. Moore, resté seul, se leva de son bureau.

« Je puis être très froid et très hautain avec Henry, dit-il. Je peux avoir l'air de rire de ses appréhensions, et regarder du haut de ma dignité sa jeune ardeur. À lui je peux parler comme si, à mes yeux, ils étaient deux enfants. Voyons si je puis conserver le même rôle avec elle. J'ai vu le moment où je paraissais sur le point d'oublier ce rôle ; où la confusion et la soumission semblaient près de m'écraser avec leur douce tyrannie ; où ma langue bégayait ; où j'allais laisser tomber mon manteau et me montrer à elle non comme un maître, non, mais comme un tout autre personnage. J'espère bien ne plus tomber dans cette folie : c'est bon pour sir Philippe Nunnely de rougir lorsqu'il rencontre son regard ; il peut se permettre la soumission, lui ; il peut même sans danger laisser sa main trembler au contact de la sienne ; mais, si l'un de ses fermiers s'avisait de se montrer envers elle susceptible et sentimental, il mériterait tout simplement la camisole de force. Jusqu'à ce jour je me suis tiré d'affaire assez bien. Elle s'est assise à côté de moi, et je n'ai pas tremblé plus que mon bureau. J'ai supporté ses regards et ses sourires comme… un précepteur, que je suis. Je n'ai jamais touché sa main, jamais je n'ai subi cette épreuve. Je ne suis ni son fermier ni son valet, je n'ai jamais été ni son serf ni son serviteur ; mais je suis pauvre, et il est de mon devoir de veiller à ma propre dignité, de n'en pas compromettre

un iota. Qu'a-t-elle voulu dire par cette allusion aux gens froids qui pétrifient la chair en marbre ? Elle m'a fait plaisir. Je ne sais pourquoi ; je ne me permettrais pas de le rechercher, je ne me permets jamais de scruter ni son langage ni sa contenance : car, si je le faisais, je pourrais quelquefois oublier le sens commun pour croire au roman. Une étrange et secrète extase parcourt mes veines par moments : je ne veux pas l'encourager, je ne veux pas m'en souvenir. Je suis résolu, aussi longtemps que je le pourrai, de conserver le droit de dire avec saint Paul : « Je ne suis pas fou, mais je parle le langage de la vérité et de la sagesse. »

Il s'arrêta, écoutant.

« Viendra-t-elle, ou ne viendra-t-elle pas ? se demanda-t-il. Comment accueillera-t-elle le message ? naïvement, ou avec dédain ? comme une enfant, ou comme une reine ? Ces deux caractères sont dans sa nature. »

Si elle vient, que lui dirai-je ? Comment justifier, d'abord, la liberté de la requête ? Lui présenterai-je des excuses ? je le pourrais en toute humilité ; mais une justification tendra-t-elle à nous placer dans les positions que nous devons relativement occuper en cette matière ? Je dois rester le professeur, autrement… J'entends le bruit d'une porte. »

Il écouta ; quelques minutes s'écoulèrent.

« Elle me refusera. Henry l'engage à venir : elle refuse. Ma demande est présomptueuse à ses yeux : qu'elle vienne seulement, et je lui apprendrai bien le contraire. J'aimerais mieux qu'elle fût un peu intraitable, cela m'aiguillonnerait. Je la préfère cuirassée d'orgueil, armée d'un sarcasme. Son dédain me fait sortir de mes rêves, je me retrouve moi-même. Un sarcasme de ses yeux et de

ses lèvres donne de la vigueur à mes nerfs et à toutes mes fibres. J'entends des pas ; ce sont ceux de Henry… »

La porte s'ouvrit ; miss Keeldar entra. Il paraît que le message l'avait trouvée à son aiguille : elle apportait son ouvrage à la main. Ce jour-là elle n'était pas sortie à cheval : elle l'avait évidemment passé tranquillement. Elle portait son charmant costume d'intérieur et un tablier de soie. Ce n'était point une Thalestris, mais une femme d'un caractère paisible et même timide. M. Moore avait l'avantage sur elle : il eût pu lui parler d'un ton solennel et avec une attitude sévère ; peut-être l'aurait-il fait si elle se fût montrée insolente ; mais sa physionomie n'avait jamais fait voir moins de crânerie. Une sorte de douce timidité enfantine déprimait ses cils et se répandait sur son visage. Le précepteur debout le regardait en silence.

Elle s'arrêta entre la porte et le bureau.

« Avez-vous besoin de moi, monsieur ? demanda-t-elle.

— J'ai pris la liberté, miss Keeldar, de vous envoyer chercher, c'est-à-dire de vous demander une entrevue de quelques minutes. »

Elle attendit, en continuant son travail d'aiguille.

« Eh bien, monsieur (sans lever les yeux), de quoi s'agit-il ?

— Veuillez vous asseoir d'abord. Le sujet que je veux traiter demandera quelques instants. Peut-être n'ai-je guère le droit de l'aborder ; il est possible qu'aucune justification ne puisse m'excuser. La liberté que j'ai prise a son origine dans une conversation que j'ai eue avec Henry ; ce jeune garçon est affecté de l'état

de votre santé ; tous vos amis éprouvent de l'inquiétude à ce sujet. C'est de votre santé que je désirerais vous parler.

— Je suis tout à fait bien, dit-elle brièvement.

— Et cependant changée.

— Cela ne peut intéresser personne que moi. Nous changeons tous.

— Voulez-vous vous asseoir ? Autrefois, miss Keeldar, j'avais quelque influence sur vous ; en ai-je encore maintenant ? puis-je croire que ce que je vous dis ne sera pas considéré comme positive présomption ?

— Laissez-moi lire du français, monsieur Moore ; je prendrai même une leçon de grammaire latine ; mais proclamons une trêve à toute discussion sanitaire.

— Non, non, le temps de ces discussions est venu.

— Discutez alors, mais ne me prenez pas pour texte ; je suis un sujet sain.

— Ne pensez-vous pas qu'il est mal d'affirmer et de réaffirmer ce qui substantiellement est faux ?

— Je dis que je suis bien : je n'ai ni toux, ni douleur, ni fièvre.

— N'y a-t-il pas d'équivoque dans cette assertion ? Est-elle la vérité vraie ?

— La vérité pure. »

Louis Moore la regarda fixement.

« Je ne puis moi-même, dit-il, découvrir aucune indication de maladie actuelle ; mais alors, pourquoi êtes-vous changée ?

— Suis-je changée ?

— Nous allons essayer de le prouver.

— Comment ?

— En premier lieu, je vous demande : dormez-vous comme vous aviez l'habitude de le faire ?

— Non ; mais ce n'est pas parce que je suis malade.

— Avez-vous l'appétit que vous aviez autrefois ?

— Non ; mais ce n'est pas parce que je suis malade.

— Vous rappelez-vous ce petit anneau attaché à ma chaîne de montre ? C'est celui de ma mère, et il est trop petit pour passer la jointure de mon petit doigt. Vous me l'avez plusieurs fois dérobé en jouant : il allait à votre index. Essayez-le maintenant. »

Elle permit l'épreuve : l'anneau tomba de la petite main amaigrie. Louis le ramassa et le rattacha à la chaîne. Une rougeur embarrassée colora le front de Shirley qui répéta encore :

« Ce n'est pas parce que je suis malade.

— Non seulement vous avez perdu le sommeil, l'appétit, l'embonpoint, continua Moore, mais vos esprits sont continuellement en ébullition ; en outre, il y a dans votre œil une frayeur, dans vos manières une inquiétude nerveuse : ces particularités vous étaient autrefois étrangères.

— Monsieur Moore, nous nous arrêterons ici. Vous avez touché juste : je suis nerveuse. Maintenant, parlons d'autre chose. Quel temps pluvieux nous avons ! quelle pluie torrentielle et persévérante !

— Vous nerveuse ! Oui ; et, si miss Keeldar est nerveuse, ce n'est pas sans cause. Laissez-moi chercher cette cause. Laissez-moi voir de plus près. Le mal n'est pas physique : j'ai soupçonné cela. Il est venu en un instant. Je sais le jour. J'ai remarqué le changement. Votre douleur est mentale.

— Nullement ; ce n'est pas quelque chose de si noble, c'est simplement nerveux. Oh ! quittez ce sujet.

— Lorsqu'il sera épuisé ; pas avant. Des alarmes nerveuses doivent toujours être communiquées, afin qu'elles puissent être dissipées. Je voudrais avoir le don de persuasion, et pouvoir vous engager à parler librement. Je crois que la confession, dans votre cas, équivaudrait à la guérison.

— Non, dit Shirley brusquement : je désirerais que cela fût probable ; mais j'ai peur du contraire. »

Elle suspendit un moment son travail. Elle était maintenant assise. Reposant son coude sur la table, elle soutenait sa tête dans sa main. M. Moore paraissait croire qu'il avait enfin fait quelques pas dans ce chemin difficile. Elle était sérieuse, et dans son désir était renfermé un important aveu. Après cela, elle ne pouvait plus affirmer que rien ne lui faisait mal.

Le précepteur lui accorda quelques minutes de repos et de réflexion avant de revenir à la charge ; une fois ses lèvres avaient frémi pour parler ; mais il s'était retenu et avait prolongé la

pause. Shirley leva ses yeux sur lui. S'il avait trahi quelque émotion, peut-être qu'une persistance obstinée dans le silence lui eût été opposée ; mais il paraissait calme, fort, digne de confiance.

« J'aime mieux le dire à vous qu'à ma tante, ou qu'à mes cousines ou à mon oncle, dit-elle. Ils feraient tous tant de fracas ! et c'est le bruit surtout que je crains, l'alarme, le tumulte, l'éclat. Bref, je n'ai jamais aimé à me trouver le centre d'un tourbillon domestique. Vous pouvez supporter un petit choc, n'est-ce pas ?

— Un grand, si c'est nécessaire. »

Pas un muscle de cet homme ne frissonna, et cependant son large cœur battait fort dans sa profonde poitrine. Qu'allait-elle lui dire ? Quelque irréparable malheur était-il arrivé ?

« Si j'avais pensé qu'il fût convenable d'aller à vous, je ne vous aurais jamais fait un secret de cela un seul moment, continua-t-elle ; je vous aurais dit franchement la vérité en vous demandant avis.

— Pourquoi n'était-il pas convenable de venir à moi ?

— Cela aurait pu être convenable, je ne dis pas le contraire ; mais je ne le pouvais. Il me semblait que je n'avais aucun droit de vous causer du trouble. Le malheur ne concernait que moi, je voulais le tenir secret, et personne ne pouvait m'en empêcher. Je vous le répète, je n'aime pas à être l'objet de fatigantes attentions ou le thème du bavardage villageois. D'ailleurs, il peut n'avoir aucun fâcheux résultat. Dieu le sait ! »

Moore, bien que torturé par l'attente, ne demanda pas une prompte explication. Il ne permit à aucun geste, à aucun regard,

à aucun mot, de trahir son impatience. Sa contenance calme tranquillisa Shirley ; sa confiance la rassura.

« De grands effets peuvent naître de petites causes », fit-elle remarquer en détachant un bracelet de son poignet ; puis déboutonnant sa manche et la relevant en partie : « Regardez là » dit-elle à M. Moore.

Elle fit voir une marque sur son bras blanc, ou plutôt une dentelure profonde, quoique cicatrisée : quelque chose entre une brûlure et une coupure.

« Je ne voudrais pas montrer cela à qui que ce fût dans Briarfield, excepté à vous, parce que vous pouvez prendre la chose tranquillement.

— Certainement, il n'y a rien dans cette petite marque qui puisse effrayer ; son histoire en donnera l'explication.

— Toute petite qu'elle est, elle m'a enlevé mon sommeil, elle m'a rendue nerveuse, maigre et folle, parce que cette petite marque me fait penser à une possibilité qui a ses terreurs. »

La manche fut rajustée, le bracelet replacé.

« Savez-vous que vous m'éprouvez ? dit Moore en souriant. Je suis un homme très patient, mais je sens mon pouls précipiter ses pulsations.

— Quoi qu'il arrive, je compte sur votre amitié, monsieur Moore. Vous mettrez à mon service votre sang-froid, et ne me laisserez pas à la merci de lâches effrayés ?

— Je ne fais aucune promesse à présent. Racontez-moi l'histoire, et exigez ensuite telle promesse qu'il vous plaira.

— C'est une très courte histoire. Je fis un jour une promenade avec Isabelle et Gertrude, il y a environ trois semaines. Elles arrivèrent à la maison avant moi. J'étais demeurée en arrière pour parler à John. Après l'avoir quitté, je me plus à rester un peu dans l'avenue, où tout était calme et ombreux ; j'étais fatiguée de causer avec ces jeunes filles, et nullement pressée de les rejoindre. Comme je me trouvais appuyée à côté de la grande porte, absorbée dans de très heureuses pensées concernant mon avenir, car, ce matin-là, je m'imaginais que les événements commençaient à tourner comme je le désirais depuis longtemps…

— Ah ! Nunnely avait été avec elle le soir précédent ! pensa Moore.

— J'entendis un bruit haletant ; un chien montait en courant l'avenue. Je connais presque tous les chiens du voisinage ; c'était Phœbe, la chienne d'arrêt de M. Sam Wynne. La pauvre créature courait la tête baissée et la langue pendante ; elle paraissait brisée et aux abois. Je l'appelai ; j'avais l'intention de la faire entrer à la maison et de lui donner quelque chose à boire et à manger ; j'étais sûre qu'elle avait été maltraitée : M. Sam fouette souvent ses chiens cruellement. Elle était trop agitée pour me reconnaître ; et, quand j'essayai de lui caresser la tête, elle se retourna et me mordit le bras. Elle me mordit de façon à faire couler le sang et s'enfuit pantelante. Aussitôt après, le piqueur de M. Wynne arriva portant un fusil. Il me demanda si j'avais aperçu un chien ; je lui dis que j'avais vu Phœbe.

« Vous feriez bien d'enchaîner Tartare, madame, dit-il, et de dire à vos gens de ne pas sortir de la maison ; je cours après Phœbe pour la tuer, et le groom est parti d'un autre côté. Elle est enragée. »

M. Moore s'appuya en arrière dans sa chaise et croisa ses bras sur sa poitrine ; miss Keeldar reprit son canevas de soie et continua la création d'une guirlande de violettes de Parme.

« Et vous ne l'avez dit à personne, vous n'avez cherché aucune assistance, aucune guérison ; vous n'êtes pas venue à moi !

— J'allai jusqu'à la porte de la salle d'étude ; là le courage me manqua ; je préférai tenir la chose secrète.

— Comment ! Mais que pourrais-je demander en ce monde de plus agréable que de vous être utile ?

— Je n'avais aucun droit…

— C'est monstrueux ! Et vous ne fîtes rien ?

— Si fait : j'allai droit à la lingerie, où l'on repasse presque toute la semaine, maintenant que j'ai tant d'hôtes à la maison. Pendant que les servantes étaient occupées à plisser et à empeser, je pris dans le feu un fer italien, et j'en appliquai la pointe écarlate sur mon bras. Je l'enfonçai bien ; il cicatrisa la petite blessure. Puis je montai dans ma chambre.

— J'affirmerais que vous n'avez pas poussé une plainte.

— Je n'en sais rien. J'étais bien malheureuse ; ni ferme, ni tranquille du tout, je pense. Il n'y avait aucun calme dans mon esprit.

— Il y avait du calme dans votre personne. Je me souviens d'avoir écouté pendant tout le temps que nous fûmes assis à goûter, pour entendre si vous remuiez dans la chambre au-dessus : tout était tranquille.

— J'étais assise au pied du lit, souhaitant que Phœbe ne m'eût point mordue.

— Et seule ! Vous aimez la solitude.

— Pardonnez-moi.

— Vous dédaignez la sympathie.

— Est-ce vrai, monsieur Moore ?

— Avec votre puissante intelligence, vous devez vous croire indépendante de tout secours, de tout conseil, de toute société.

— Qu'il en soit ainsi, puisque cela vous plaît. »

Elle sourit. Elle continua sa broderie rapidement et avec soin ; mais ses cils tremblèrent, puis ils brillèrent, et une larme en tomba.

M. Moore se pencha en avant sur son bureau, remua sa chaise, changea son attitude.

« S'il n'en est pas ainsi, demanda-t-il en donnant à sa voix une expression de douceur toute particulière, dites-moi ce que je dois penser.

— Je ne sais pas.

— Vous savez, mais vous ne voulez pas parler ; vous voulez tout renfermer en vous-même.

— Parce que cela ne mérite pas d'être partagé.

— Parce que personne ne peut vous donner le prix élevé que vous mettez à votre confiance. Personne n'est assez riche pour l'acheter. Personne n'a l'honneur, l'intelligence, le pouvoir que

vous demandez dans votre conseiller. Il n'y a pas en Angleterre une épaule sur laquelle vous voudriez appuyer votre main, bien moins encore une poitrine sur laquelle vous voudriez reposer votre tête. C'est pourquoi vous devez vivre seule.

— Je puis vivre seule, si c'est nécessaire ; mais la question n'est pas de savoir comment vivre, mais comment mourir seule. Cette idée m'apparaît sous les couleurs les plus tristes.

— Vous appréhendez les effets du virus ?… vous pensez à une menace indéfinie, à un terrible sort ?… »

Elle s'inclina.

« Vous êtes très nerveuse et très peureuse.

— Vous me complimentiez il y a deux minutes sur ma fermeté.

— Vous êtes peureuse. Si toute cette affaire était froidement examinée et discutée, je suis sûr qu'il serait démontré que vous n'êtes nullement en danger de mourir.

— Amen ! Je tiens beaucoup à vivre, s'il plaît à Dieu. J'ai trouvé la vie douce.

— Comment pourrait-elle être pour vous autrement que douce, avec vos avantages et votre nature ? Est-ce que vraiment vous vous attendez à être saisie d'hydrophobie et à mourir enragée ?

— Je l'ai attendu et je l'ai craint. Maintenant, je ne crains rien.

— Ni moi, d'après votre récit. Je doute que la plus faible parcelle de virus se soit mêlée à votre sang ; et, quand cela serait, laissez-moi vous assurer que, jeune, pleine de santé et douée

d'une constitution saine comme vous l'êtes, aucun mal ne s'ensuivrait. Au reste, je m'assurerai si la chienne était bien réellement enragée. Je soutiens qu'elle ne l'était pas.

— Ne dites à personne qu'elle m'a mordue.

— Pourquoi en parlerais-je, lorsque je crois cette morsure aussi innocente qu'une coupure de ce canif ? Tranquillisez-vous. Je suis tranquille, moi, quoique j'attache à votre vie autant de prix qu'à ma part de bonheur dans l'éternité. Regardez en haut.

— Pourquoi, monsieur Moore ?

— Je désire voir si vous êtes gaie. Mettez de côté votre travail : levez la tête.

— Voilà !...

— Regardez-moi. Merci ! Et le nuage est-il dissipé ?

— Je ne crains rien.

— Est-ce que votre esprit a repris sa charmante gaieté naturelle ?

— Je suis très contente ; mais j'ai besoin de votre promesse.

— Parlez.

— Vous savez que, si le malheur que j'ai craint vient à arriver, ils m'étoufferont. Vous n'avez pas besoin de sourire : ils le feront, ils le font toujours. Mon oncle sera rempli d'horreur, de faiblesse, de précipitation, et c'est le seul expédient qui se présentera d'abord à lui ; personne à la maison n'aura du sang-froid, excepté vous ; promettez-moi de m'assister, de tenir M. Sympson éloigné de moi, de ne pas laisser approcher Henry, de peur que je ne lui

fasse du mal. Souvenez-vous que vous devez faire aussi attention à vous ; mais je ne vous ferai pas de mal, je le sais. Fermez la porte aux médecins, mettez-les dehors s'ils entrent. Ne permettez ni au jeune ni au vieux Mac Turck de me toucher du doigt ; ni à M. Graves, leur collègue ; et enfin, si je deviens dangereuse, avec votre propre main administrez-moi un puissant narcotique : une dose de laudanum suffisante pour me faire dormir du dernier sommeil. Promettez-moi de faire cela. »

Moore quitta son bureau, et se permit la récréation de deux ou trois tours à travers la chambre. S'arrêtant derrière la chaise de Shirley, il se pencha sur elle et dit d'une voix creuse et emphatique :

« Je promets tout ce que vous me demandez, sans commentaire, sans réserve.

— Si l'assistance d'une femme est nécessaire, appelez ma femme de charge mistress Gill ; laissez-la m'ensevelir si je meurs. Elle m'est attachée. Elle m'a trompée bien des fois, je lui ai pardonné. Maintenant elle m'aime, et ne me ferait pas tort d'une épingle ; ma confiance l'a rendue dévouée. Aujourd'hui, je puis à la fois compter sur son intégrité, son courage et son affection. Appelez-la ; mais tenez ma tante et mes timides cousines loin de moi. Une fois encore, promettez.

— Je promets.

— C'est très bien à vous, dit-elle, levant sur lui les yeux comme il se penchait au-dessus d'elle en souriant.

— Est-ce bien ? cela vous console-t-il ?

— Beaucoup.

— Nous serons avec vous, moi et mistress Gill seulement, dans toute extrémité où le calme et la fidélité seront nécessaires. Aucune main précipitée et timide n'interviendra.

— Cependant vous me croyez puérile ?

— Oui.

— Ah ! vous me méprisez.

— Méprisons-nous les enfants ?

— Dans le fait, je ne suis pas si forte, et je n'ai pas de ma force tant d'orgueil qu'on le croit, monsieur Moore ; je ne suis pas non plus si dédaigneuse de sympathie ; mais, lorsque j'ai quelque chagrin, je crains de le communiquer à ceux que j'aime, de peur de les affliger ; et avec ceux que je vois avec indifférence, je ne puis condescendre à me plaindre. Après tout, vous ne devez pas tant me railler d'être puérile : car, si vous étiez aussi malheureux que je l'ai été pendant ces trois dernières semaines, vous aussi sentiriez le besoin d'un ami.

— Nous éprouvons tous le besoin d'un ami, n'est-ce pas ?

— Tous ceux de nous du moins qui ont quelque chose de bon dans leur nature.

— Eh bien, vous avez Caroline Helstone.

— Oui… Et vous avez M. Hall.

— Oui… Mistress Pryor est une sage et bonne femme ; elle peut vous conseiller lorsque vous avez besoin de conseils.

— Vous, vous avez votre frère Robert.

— Pour les défaillances de la main droite, vous pouvez vous appuyer sur le révérend Matthewson Helstone, maître ès arts ; pour celles de la main gauche, il y a Hiram Yorke. Tous deux vous rendent leurs hommages.

— Je n'ai jamais vu mistress Yorke avoir pour un jeune homme des intentions aussi maternelles qu'elle en a pour vous. Je ne sais comment vous avez gagné son cœur ; mais elle est plus affectueuse pour vous que pour ses propres fils. Vous avez, en outre, votre sœur Hortense.

— Il paraît que nous sommes tous deux bien pourvus.

— Il le paraît.

— Combien nous devons être reconnaissants.

— Oui.

— Et contents !

— Oui.

— Pour ma part, je suis presque satisfait en ce moment, et très reconnaissant. La gratitude est une émotion divine ; elle remplit le cœur, mais non jusqu'à le rompre. Elle l'échauffe, mais non jusqu'à lui donner la fièvre. J'aime à goûter à loisir la félicité. Dévorée à la hâte, je ne puis apprécier sa saveur. »

Appuyé sur le dessus de la chaise de miss Keeldar, Moore surveillait la rapide motion de ses doigts, sous lesquels croissait la guirlande verte et pourpre. Après une pause prolongée, il demanda de nouveau :

« Est-ce que l'ombre est entièrement dissipée ?

— Entièrement. L'état dans lequel j'étais il y a deux heures et celui dans lequel je me trouve en ce moment sont deux existences toutes différentes. Je crois, monsieur Moore, que les chagrins et les craintes nourries dans le silence croissent comme des enfants de Titans.

— Vous n'entretiendrez plus ces sentiments en silence.

— Non, si j'ose parler.

— En vous servant de ce mot oser, à qui faites-vous allusion ?

— À vous.

— Comment est-il applicable à moi ?

— À cause de votre austérité et de votre réserve.

— Pourquoi suis-je austère et réservé ?

— Parce que vous êtes fier.

— Pourquoi suis-je fier ?

— J'aimerais à le savoir : seriez-vous assez bon pour me le dire ?

— Peut être parce que je suis pauvre ; c'est une raison : la pauvreté et la fierté marchent souvent de compagnie.

— Voilà une fort jolie raison. Je serais charmée d'en découvrir une autre qui put s'apparier avec elle. Complétez le paire, monsieur Moore.

— Immédiatement. Que penseriez-vous de marier la sage Pauvreté avec le Caprice aux mille nuances ?

— Êtes-vous capricieux ?

— Vous l'êtes.

— Calomnie ! Je suis ferme comme un roc, fixe comme l'étoile polaire.

— Il m'arrive quelquefois de regarder en haut aux premières heures du jour, et j'aperçois un beau et parfait arc-en-ciel brillant de promesses, mesurant glorieusement le firmament nuageux de la vie. Une heure après, je regarde encore ; la moitié de l'arc a disparu, et le reste a perdu ses vives couleurs. Plus tard encore, le sombre firmament nie avoir jamais revêtu un si doux symbole d'espérance.

— Eh bien, monsieur Moore, vous devriez lutter contre ces changeantes humeurs ; elles sont votre défaut capital. On ne sait jamais comment vous prendre.

— Miss Keeldar, j'ai eu autrefois, pendant deux ans, une élève qui me devint bien chère. Henry m'est cher, mais elle m'était plus chère encore. Henry ne me donne jamais de tourment : elle m'en donnait beaucoup. Je crois qu'elle me tourmentait vingt-trois heures sur vingt-quatre.

— Elle n'était jamais avec vous plus de trois heures, ou au plus six, chaque jour.

— Quelquefois elle renversait le thé qui était dans ma tasse, et dérobait les mets qui étaient dans mon assiette ; et quand elle m'avait tenu à la diète tout un jour… et cela me convient peu, car j'ai coutume de savourer mes repas avec un plaisir raisonnable, et d'attacher une certaine importance à la réparation des forces de la créature…

— Je le sais. Je puis dire quelle sorte de dîner vous aimez le mieux. Je connais les plats que vous préférez.

— Elle me dérobait ces plats savoureux, et se moquait de moi par-dessus le marché. J'aime à bien dormir. Dans mes jours tranquilles, quand j'étais moi-même, je ne maudissais jamais la nuit pour sa longueur ni ma couche pour ses épines. Elle a changé tout cela.

— Monsieur Moore !…

— Et m'ayant ravi le pain de l'esprit et le confort de ma vie, elle me ravit encore sa présence : elle me quitta froidement, absolument comme si elle eût pensé qu'elle partie, le monde demeurait pour moi le même qu'auparavant. Je savais que je devrais la revoir quelquefois. Au bout de deux ans, il arriva que nous nous rencontrâmes de nouveau sous son propre toit, où elle était maîtresse. Comment pensez-vous qu'elle se conduisit envers moi, miss Keeldar ?

— Comme une personne qui avait bien profité des leçons qu'elle avait apprises de vous.

— Elle me reçut avec hauteur : elle mesura entre nous un large espace et me tint à distance par le geste réservé, le regard rare et froid, la parole strictement polie.

— Elle se montrait excellente élève. Vous ayant vu si réservé, elle avait appris à l'être. Admirez, je vous prie, dans sa hauteur un sensible progrès sur votre propre froideur.

— Ma conscience, mon honneur et les plus despotiques nécessités m'éloignaient d'elle, et me retenaient par leurs chaînes pesantes. Elle était libre ; elle eût pu se montrer compatissante.

— Non pas libre de compromettre sa dignité personnelle, de chercher celui qui l'évitait. »

Puis elle fut inconséquente : « Je vis bientôt se renouveler mon supplice de Tantale. Lorsque je croyais avoir pris sur moi assez d'empire pour ne la considérer que comme une hautaine étrangère, elle me montrait tout à coup un éclair de simplicité si aimante, elle me réchauffait avec un rayon de si vivifiante sympathie, elle me réjouissait avec une conversation si aimable, si gaie, si bienveillante, que je ne pouvais pas plus interdire à son image l'entrée de mon cœur qu'à sa personne l'entrée de cette chambre. Expliquez-moi pourquoi elle se plaisait à me rendre ainsi malheureux.

— Elle ne pouvait supporter d'être tout à fait exilée ; puis il lui arrivait quelquefois de penser, par un jour froid et humide, que la salle d'étude n'était pas un endroit très gai ; et elle se croyait alors tenue d'aller voir si vous et Henry entreteniez un bon feu ; et une fois là, elle aimait à rester.

— Mais elle ne devrait pas être changeante ; si elle est venue une fois, elle devrait venir plus souvent.

— Cela pourrait passer pour de l'intrusion.

— Demain vous ne serez pas ce que vous êtes aujourd'hui.

— Je ne sais pas. Et vous, serez-vous le même ?

— Je ne suis pas fou, très noble Bérénice. Nous pouvons donner un jour aux rêves ; mais le lendemain nous savons nous éveiller ; et je m'éveillerai à propos le matin où vous serez mariée à sir Philippe Nunnely. Le feu brille sur vous et moi, et réfléchit très clairement nos images dans la glace, miss Keeldar ; j'ai re-

gardé ce tableau pendant tout le temps que j'ai parlé. Voyez ! quelle différence entre votre tête et la mienne ! Je parais vieux, bien que je n'aie que trente ans !

— Vous êtes si grave ! vous avez un front si carré ! et votre visage est pâle. Je ne vous considère jamais comme un jeune homme, ni comme le cadet de Robert.

— Vraiment ? Je ne le pensais pas. Imaginez-vous la figure bien coupée et belle de Robert regardant par-dessus mon épaule. Est-ce que cette apparition ne fait pas vivement ressortir la lourdeur obtuse de mes traits ? Ah ! (Il tressaille.) Depuis une demi-heure, je m'attendais à entendre vibrer ce fil d'archal. »

La cloche du dîner sonna, et Shirley se leva.

« Monsieur Moore, dit-elle en rassemblant ses fils de soie, avez-vous eu récemment des nouvelles de votre frère ? Savez-vous pourquoi il demeure si longtemps à Londres ? Parle-t-il de revenir ?

— Il parle de revenir ; mais je ne puis dire ce qui a été cause de sa longue absence. À dire vrai, je pensais que personne dans le Yorkshire ne savait mieux que vous pourquoi il avait de la répugnance à revenir. »

Une vive rougeur passa sur le visage de miss Keeldar.

« Écrivez-lui, et pressez-le de hâter son retour, dit-elle. Je sais qu'il n'y avait pas d'inconvénient à prolonger si longtemps son absence : il est bon de laisser chômer la fabrique quand le commerce va si mal. Mais il ne doit pas abandonner le comté.

— Je sais, dit Louis, qu'il eut une entrevue avec vous le soir avant son départ, et je le vis ensuite quitter Fieldhead. Je lus sur son visage, ou j'essayai d'y lire. Il se détourna de moi. Je devinai qu'il serait longtemps absent. Certains jolis doigts effilés ont une merveilleuse habileté pour pulvériser le fragile orgueil d'un homme. Je suppose que Robert a mis trop de confiance dans sa beauté mâle et dans sa noblesse native. Plus heureux sont ceux qui, destitués d'avantages, ne peuvent se bercer d'illusions. Mais je lui écrirai, en lui disant que vous conseillez son retour.

— Ne lui dites pas que je lui conseille de revenir, mais que son retour est prudent. »

Un second coup de sonnette se fit entendre, et miss Keeldar obéit à son appel.

q

Chapitre 4 Louis Moore

Louis Moore était accoutumé à une vie tranquille. Homme calme, il l'endurait mieux que beaucoup d'autres ne l'eussent fait : ayant sa tête et son cœur peuplés d'un monde à lui, il tolérait très patiemment la captivité dans un coin étroit et tranquille du monde réel.

Comme Fieldhead est paisible ce soir ! Miss Keeldar, la famille entière des Sympson, même Henry, tous excepté Moore, sont allés à Nunnely. Sir Philippe a désiré leur visite : il a voulu leur faire faire la connaissance de sa mère et de ses sœurs, qui sont en ce moment au prieuré. Le baronnet, en aimable gentleman qu'il

est, a aussi invité le précepteur. Mais le précepteur eût plutôt engagé sa parole avec le fantôme du comte de Huntingdon de le rencontrer au milieu du cercle de ses joyeux compagnons, sous la voûte des plus épais, des plus noirs, des plus vieux chênes de la forêt de Nunnely. Il eût plutôt donné rendez-vous au fantôme d'une abbesse ou d'une pâle nonne, au milieu des humides et herbeuses reliques de leur sanctuaire en ruines, qui tombe en poussière au cœur de la forêt. Louis Moore désire avoir quelque chose auprès de lui ce soir ; mais ce n'est point le petit baronnet, ni sa bienfaisante mais sévère mère, ni ses sœurs patriciennes, ni une seule âme de la famille de Sympson.

La nuit n'est pas calme. L'équinoxe agite encore ses orages. Les pluies torrentielles du jour ont cessé : les nuages se séparent et disparaissent du ciel non pas, en laissant derrière eux une mer de saphir, mais chassés par une continuelle et bruyante tempête. La lune règne glorieuse, jouissant de la tempête comme si elle s'abandonnait avec amour à ses premières caresses. Nul Endymion n'épiera ce soir sa déesse : il n'y a pas de troupeaux sur les montagnes, et elle fait bien ce soir d'accueillir Éole.

Assis dans la salle d'étude, Moore entendait l'orage rugir autour du pavillon opposé et le long de la façade du manoir. Le côté où il se trouvait était abrité, mais il ne tenait ni au silence ni à l'abri.

« Tous les appartements sont vides, dit-il : cette cellule me donne mal au cœur. »

Il la quitta et s'en fut où les fenêtres, plus larges et plus dégagées que l'ouverture treillagée de branches de sa chambre, laissaient librement voir le bleu sombre du ciel de cette orageuse

nuit d'automne. Il ne porta aucune lumière : il n'avait besoin ni de lampe ni de feu ; la clarté pleine de la lune, quoique obscurcie de temps à autre par les nuages, brillait sur le parquet et sur les murs.

Moore erre par tous les appartements : il semble poursuivre un fantôme de chambre en chambre. Il s'arrête dans le parloir aux boiseries de chêne ; celui-ci n'est pas humide et sans feu comme le salon ; le foyer est chaud et rouge ; on entend bruire les cendres dans ce brasier vif et clair ; près de la cheminée est une petite table à ouvrage sur laquelle est placée un pupitre ; une chaise est auprès.

Est-ce que la vision que Moore a poursuivie occupe cette chaise ? On le penserait, en le voyant debout auprès de ce siège. Il y a dans son regard autant d'intérêt, sur son visage autant d'expression que si dans cette solitude il avait trouvé un être vivant auquel il serait sur le point d'adresser la parole.

Il fait des découvertes. Un sac, un petit sac de satin, est suspendu au dossier de la chaise. Le pupitre est ouvert, les clefs sont dans la serrure ; un joli cachet, une plume d'argent, une ou deux baies de fruit mûr sur une feuille verte, un gant petit, propre et délicat, sont épars sur un guéridon, dans un désordre qui peut passer pour pittoresque.

« Voilà ses traces, dit-il : l'insouciante enchanteresse ! Appelée ailleurs, elle est sortie à la hâte et a oublié de revenir mettre toutes choses en ordre. Pourquoi laisse-t-elle la fascination dans l'empreinte de ses pas ? D'où a-t-elle reçu le don d'être étourdie sans jamais offenser ? Il y a toujours quelque chose à réprimander en elle, mais la réprimande ne pèse jamais sur le cœur, et

pour son mari, après qu'elle se sera répandue en paroles, elle viendra naturellement expirer sur ses lèvres en un baiser. Il vaut mieux passer une heure à lui faire des remontrances, qu'un jour à admirer ou à louer toute autre femme. Mais que dis-je ? à quel soliloque me laissé-je entraîner ?… »

Il se tut. Il demeura quelques instants pensif, puis il s'occupa de s'arranger commodément pour la soirée.

Il tira le rideau sur la large fenêtre du salon, dont il interdit ainsi l'entrée à la reine des nuits, à sa cour et à ses légions étoilées ; il alimenta le feu, chaud encore, mais qui se consumait rapidement ; il alluma une des deux chandelles qui étaient devant lui ; il plaça une seconde chaise en face de celle qui était près de la table, et s'assit. Il tira ensuite de sa poche un petit livre de papier blanc, puis une plume, et il se mit à écrire d'une écriture mal formée et compacte. Approchez, lecteur : ne soyez pas timide ; regardez sans crainte par-dessus son épaule, et lisez à mesure qu'il écrit.

« Il est neuf heures ; la voiture ne reviendra pas avant onze heures, j'en suis certain. Jusqu'alors je suis libre ; jusqu'alors, je peux occuper sa chambre, m'asseoir en face de sa chaise, appuyer mon coude sur sa table, avoir autour de moi ces charmants petits objets qui me la rappellent.

« J'aimais autrefois la solitude. Je me la représentais comme une belle nymphe calme et sérieuse, une Oréade descendant vers moi du haut des montagnes désertes, avec quelque chose du brouillard bleu des collines dans sa parure, et de leur souffle rafraîchissant dans son haleine, mais aussi beaucoup de leur solennelle beauté dans son air. Je pouvais la courtiser avec sérénité, et

m'imaginer que j'éprouvais du soulagement à la presser sur mon cœur, muette, mais majestueuse.

« Depuis ce jour où j'appelai S. à moi dans la salle d'étude, et qu'elle vint s'asseoir à mon côté, depuis ce jour où elle m'ouvrit le trouble de son esprit, demanda ma protection, fit appel à ma force, depuis cette heure j'abhorre la solitude. Froide abstraction, squelette décharné, fille, mère, compagne de la mort.

« Il est doux d'écrire sur l'objet qui m'est plus cher que mon cœur. Nul ne peut me priver de ce petit livre, et au moyen de cette plume je puis lui dire ce que je n'oserais dire à aucun être vivant, ce que je n'ose même penser tout haut.

« Nous nous sommes rarement rencontrés l'un l'autre depuis ce soir-là. Une fois, lorsque je me trouvais seul dans le salon, cherchant un livre d'Henry, elle entra, habillée pour un concert qui avait lieu à Stilbro'. Sa fausse honte, non la mienne, tira entre nous un voile argenté. J'ai beaucoup entendu parler de la « modestie virginale » ; renfermée dans de justes limites, cette vertu est parfaitement qualifiée par ces deux mots. Lorsqu'elle a passé devant la fenêtre, après m'avoir tacitement mais gracieusement reconnu, elle est apparue à mon esprit comme la « vierge sans tache » : une délicate splendeur l'environnait, et sa modestie de jeune fille était son auréole. Je peux être le plus fat comme je suis le plus laid d'entre les hommes ; mais, en vérité, cette timidité de sa part m'a touché d'une façon exquise ; elle a flatté mes plus douces sensations. Je devais paraître un stupide lourdaud ; j'éprouvais les délices du paradis, lorsqu'elle baissait son regard devant le mien, et détournait doucement la tête pour cacher la rougeur de son visage.

« Je sais que ceci est la causerie d'un rêveur, l'extase d'un fou romantique. Oui, je rêve ; je veux rêver de temps à autre.

« Et si elle a mis du roman dans ma prosaïque nature, qu'y puis-je faire ?

« Quelle enfant elle se montre quelquefois ! quelle primitive et innocente créature ! Il me semble la voir me regarder dans les yeux, et me conjurer de les empêcher de l'étouffer ; d'être ferme et de lui donner un violent narcotique. Je l'entends me confesser qu'elle n'était ni si indépendante, ni si indifférente à la sympathie qu'on le pensait : je vois la larme furtive tomber de ses cils. Elle m'a dit que je la croyais enfant, et c'est vrai. Elle s'imaginait que je la méprisais. La mépriser ! J'éprouvais un indicible ravissement à me sentir à la fois près d'elle et au-dessus d'elle ; à penser au droit naturel et au pouvoir que j'avais de la protéger, comme un mari protégerait sa femme.

« J'adore ses perfections ; mais ce sont ses défauts, ou au moins ses faiblesses, qui font que je l'attire à moi, que je la place dans mon cœur, que je l'environne de mon amour, et cela pour la plus égoïste, pour la plus profondément naturelle des raisons : ces défauts sont les degrés par lesquels je m'élève au-dessus d'elle. Si elle se dressait comme un retranchement artificiel, uni et sans aspérités, quelle prise donnerait-elle au pied ? Elle est comme la colline naturelle, avec ses crevasses moussues et ses creux, dont l'inclinaison invite à l'escalade, dont on a plaisir à gagner le sommet.

« Mais je quitte la métaphore. Mes yeux se délectent à sa vue : elle me plaît. Si j'étais roi et elle la servante chargée de balayer les escaliers de mon palais, à travers la distance qui nous séparerait,

mon œil reconnaîtrait ses qualités ; mon cœur battrait pour elle, malgré l'abîme ouvert entre nous. Si j'étais un gentleman et qu'elle fût ma domestique, je ne pourrais m'empêcher d'aimer cette Shirley. Vous lui enlèveriez l'éducation, la parure, les somptueux vêtements, et tous ces avantages extérieurs, vous lui ôteriez toute grâce, à l'exception de celle que la belle proportion de ses formes rend inévitable ; vous me la présenteriez à la porte d'une chaumière, dans une robe grossière, m'offrant un verre d'eau avec ce sourire, cette chaude bienveillance, avec lesquels elle pratique maintenant l'hospitalité dans son manoir, que je l'aimerais. J'aimerais à demeurer une heure à causer avec elle. Je n'éprouverais pas la même impression que maintenant ; je ne trouverais en elle rien de divin ; mais, toutes les fois que je rencontrerais la jeune paysanne, ce serait avec plaisir, je ne la quitterais qu'avec regret.

« Quelle coupable négligence de laisser ainsi ouvert son pupitre dans lequel je sais qu'il y a de l'argent ! À cette serrure pendent les clefs de tous ses meubles, celle même de la cassette qui renferme ses joyaux. Il y a une bourse dans ce sac de satin. Je vois pendre au dehors les glands d'argent. Ce spectacle mettrait en colère mon frère Robert ; toutes ses petites faiblesses, je le sais, seraient pour lui une source d'irritation. Si elles me vexent, c'est de la plus agréable vexation. Je me plais à la trouver en défaut, et, si je demeurais toujours avec elle, je sais qu'elle ne serait pas avare de se prêter à cette satisfaction. Elle donnerait assurément quelque chose à faire, à redresser : un thème pour mes mercuriales de précepteur. Jamais je ne réprimande Henry ; jamais je ne me sens disposé à le faire. S'il fait mal, et c'est très rare, pauvre excellent garçon ! un mot suffit. Souvent je ne fais même autre chose que de secouer la tête. Mais aussitôt que son

minois mutin rencontre mon œil, les mots grondeurs se multiplient sur mes lèvres : d'homme taciturne, je crois qu'elle me transforme en parleur. D'où vient le plaisir que je prends à cette causerie et qui m'étonne quelquefois ? Plus son humeur est fière, méchante, taquine, plus elle me donne occasion de désapprouver, plus je la recherche et plus je l'aime. Jamais elle n'est plus sauvage que lorsqu'elle est revêtue de son habit et de son chapeau d'amazone ; jamais elle n'est moins traitable que lorsque, montée sur Zoé, elle revient de courir avec le vent sur les montagnes ; et cependant je l'avoue, je le confesse ici à cette page muette, il m'est arrivé d'attendre une heure dans la cour la chance d'être témoin de son retour, et celle plus chère de la recevoir dans mes bras en descendant de la selle. J'ai remarqué (c'est encore à cette page seulement que je veux confier cette remarque) qu'elle ne veut permettre à aucun autre que moi de lui prêter cette assistance. Je l'ai vue décliner poliment l'aide de sir Philippe Nunnely. Elle est toujours extrêmement aimable avec le jeune baronnet ; remplie d'égards pour ses sentiments, voire même pour son mesquin amour-propre : je l'ai vue rejeter d'une façon hautaine ceux de M. Sam Wynne. Maintenant je sais, mon cœur le sait, car il l'a senti, qu'elle s'abandonne à moi sans aversion : sait-elle combien j'éprouve de joie à mettre ma force à son service ? Je ne suis pas son esclave, je le déclare, mais mes facultés sont attirées vers sa beauté, comme les génies vers le rayonnement de la Lampe. Tout mon savoir, toute ma prudence, tout mon calme et toute ma force, sont debout devant elle, attendant humblement une tâche. Quel bonheur ils éprouvent lorsque vient un ordre ! Avec quelle joie ils se mettent au labeur qu'elle leur assigne ! Sait-elle cela ? « Je l'ai appelée nonchalante : il est remarquable que sa nonchalance ne compromette jamais son élégance ;

et c'est vraiment par cette brèche de son caractère que l'on peut s'assurer de la réalité, de la profondeur, de la pureté de cette élégance. Un vêtement complet couvre quelquefois la maigreur et la difformité, tandis qu'une manche déchirée peut révéler un bras ravissant. J'ai tenu dans mes mains beaucoup d'objets lui appartenant, parce qu'elle les laisse souvent traîner. Je n'ai jamais rien vu qui n'annonçât la lady. Jamais rien de sordide, rien de souillé. Dans un sens, elle est aussi scrupuleuse que dans un autre elle est imprudente : elle serait paysanne, qu'elle serait toujours élégante et propre. Voyez la pureté de ce petit gant, la fraîcheur du satin de ce sac.

« Quelle différence entre S. et cette perle de C. H. ! Caroline, je m'imagine, est l'âme de la consciencieuse ponctualité et de la scrupuleuse exactitude : elle conviendrait parfaitement aux habitudes domestiques d'un certain frère à moi : elle est si délicate, si adroite, si recherchée, si prompte, si calme ! avec elle tout est fait à la minute, tout est tiré au cordeau. Elle conviendrait à Robert ; mais que pourrais-je faire de quelque chose de si parfait ? Elle est mon égale, pauvre comme moi ; elle est certainement jolie : une petite tête de Raphaël ; raphaélesque par les traits, mais toute anglaise par l'expression, toute insulaire par la grâce et la pureté : mais où y a-t-il là quelque chose à endurer, quelque chose à réprimander ? Comme le lis dans la vallée, elle est incolore, mais n'a pas besoin de couleurs. Quel changement pourrait ajouter à ces perfections ? quel pinceau oserait toucher à cette fleur ? Ma bien-aimée, si jamais j'en ai une, doit avoir une plus grande affinité avec la rose, dont le parfum doux et pénétrant est entouré d'épines. Ma femme, si jamais je me marie, doit stimuler de temps à autre ma grande nature avec un aiguillon ; elle doit fournir de l'exercice à la patience inébranlable de son mari. Je n'ai

pas été fait si endurant pour être apparié avec un agneau : je trouverais une responsabilité plus convenable à ma nature dans la charge d'une jeune lionne ou d'une panthère. Je n'aime, parmi les choses douces, que celles qui aussi sont piquantes ; parmi les choses brillantes, que celles qui aussi quelquefois ne le sont pas ; j'aime le jour d'été, dont le soleil fait rougir les fruits et blanchir le blé. La beauté n'est jamais plus belle que quand, si je l'attaque, elle riposte avec courage. La fascination n'est jamais plus complète que quand, excitée et à moitié irritée, elle menace de se transformer en furie. Je serais bientôt fatigué, je le crains, de la muette et monotone innocence de l'agneau ; avant peu, la jeune colombe qui ne serait jamais agitée dans mon sein me deviendrait importune ; mais ma patience se plairait à calmer les mouvements, à discipliner l'énergie de l'impatient émerillon, et ma force à dompter les instincts de l'indomptable bête fauve.

« Oh ! mon élève ! oh ! Peri ! trop turbulente pour le ciel, trop innocente pour l'enfer ! Ne pourrai-je donc jamais que te voir, t'adorer, te désirer ? Hélas ! sachant que je pourrais te rendre heureuse, serai-je condamné à te voir en la possession de ceux qui n'ont pas ce pouvoir ?

« Quelque douce que soit la main, si elle est faible, elle ne peut plier Shirley, et elle doit être pliée ; elle ne la peut courber, et il faut qu'elle soit courbée.

« Prenez garde, sir Philippe Nunnely ! Lorsque vous marchez ou que vous êtes assis à son côté, je ne l'observe jamais, les lèvres comprimées et le front ridé, endurant résolument quelque trait de votre caractère qu'elle n'aime ni n'admire, supportant avec détermination quelque faiblesse qu'elle croit compensée par une vertu, mais qui la chagrine en dépit de cette croyance ; je ne re-

marque jamais le grave éclat de son visage, le sévère éclair de son œil, le léger frisson de tout son corps lorsque vous vous approchez trop près d'elle, la regardez avec trop d'expression ou lui parlez trop chaleureusement ; je ne vois jamais ces choses sans penser à la fable de Sémélé renversée.

« Ce n'est pas la fille de Cadmus que je vois ; je ne m'imagine point son fatal désir de voir Jupiter dans sa majesté divine. C'est un prêtre de Junon qui est là devant moi, veillant tard et seul auprès d'un autel dans un temple argien. Pendant les longues années de son ministère solitaire, il a vécu dans les rêves ; il est possédé d'une divine fureur ; il aime l'idole qu'il sert, et prie jour et nuit que sa passion ait un aliment, et que la déesse aux yeux de bœuf veuille sourire à son adorateur. Elle a entendu ; elle se montrera propice. Argos est toute plongée dans le sommeil. Les portes du temple sont fermées ; le prêtre attend à l'autel.

« Une secousse du ciel et de la terre se fait sentir non à la ville endormie, mais seulement à ce solitaire surveillant, brave et inébranlable sous son fanatisme. Au milieu du silence, sans bruit précurseur, il est tout à coup enveloppé d'une lumière soudaine. Par le toit, à travers la vaste et béante déchirure de l'espace éthéré embrasé par les éclairs, il voit s'opérer une merveilleuse descente, terrible comme la chute des étoiles. Il a ce qu'il demandait : « Retire-toi, cesse de me regarder, je suis aveuglé. J'entends dans ce temple un son inexprimable ; plût au ciel que je ne l'entendisse point ! Une gloire dont je ne puis tolérer l'éclat terrible brûle entre les piliers. Dieux, arrachez-moi à ce supplice ! » s'écrie-t-il.

« Un pieux Argien entre, pour faire une offrande matinale, dès la froide aurore. Il y a eu du tonnerre dans la nuit ; la foudre est

tombée sur le temple ; l'autel est réduit en poussière ; le pavé de marbre qui l'environnait est fendu et noirci. La statue de la fille de Saturne s'élève, chaste, grande, intacte : à ses pieds gisent des cendres pâles, il n'y a plus de prêtre : celui qui veillait ne reparaîtra plus.

†

« Voici la voiture ! fermons le pupitre et gardons les clefs. Elle les cherchera demain matin : il faudra qu'elle vienne auprès de moi. Je l'entends :

« Monsieur Moore, avez-vous vu mes clefs ? » Ainsi dira-t-elle de sa voix claire, parlant avec répugnance et paraissant honteuse à l'idée que c'est la vingtième fois qu'elle me fait la même question. Je veux la retenir avec moi dans le doute et l'attente ; et, quand je lui restituerai ces objets, ce ne sera pas sans une mercuriale. Voici aussi le sac et la bourse, les gants, la plume, le cachet. Il faut qu'elle me les arrache lentement et séparément ; seulement par la confession, la pénitence, l'exhortation. Je ne peux jamais toucher sa main, ou une boucle de ses cheveux, ou un ruban de sa toilette ; mais je me ferai des privilèges : chaque trait de son visage, ses yeux brillants, ses lèvres, passeront pour mon plaisir par tous les changements qu'ils connaissent ; ils déploieront toutes les exquises variétés de regard et d'expression, pour me réjouir, me pénétrer, et peut-être m'enchaîner. Si je veux être son esclave, je ne veux pas perdre ma liberté pour rien. »

Il ferma le pupitre, mit tous les objets dans sa poche et se retira.

q

Chapitre 5 Rushedge, un confessionnal

Chacun disait qu'il était grand temps pour M. Moore de revenir : tout Briarfield s'étonnait de son absence, et Whinbury et Nunnely apportaient chacun sa contribution séparée d'étonnement. Savait-on pourquoi il demeurait si longtemps absent ? Oui, on le savait vingt fois pour une ; il y avait du moins quarante raisons plausibles données pour expliquer cette inexplicable circonstance. Ce n'étaient point les affaires qui le retenaient : il avait terminé depuis longtemps celle pour laquelle il était parti ; il n'avait pas tardé à découvrir et à atteindre ses quatre chefs d'émeute ; il avait assisté à leur jugement et entendu leur sentence, et les avait vu embarquer pour la transportation.

Cela était connu à Briarfield, les journaux en avaient parlé. Le Stilbro' Courier avait donné tous les détails avec amplifications. Nul n'avait applaudi à sa persévérance et salué son succès, quoique les propriétaires de fabriques en fussent contents, espérant que les terreurs de la loi paralyseraient à l'avenir les progrès sinistres de la désaffection. La désaffection cependant grondait toujours ; elle prononçait de sinistres serments, et portait d'étranges toasts, arrosés avec la bière frelatée et le gin des cabarets.

Le bruit courut que Moore n'osait pas revenir dans le Yorkshire ; qu'il craignait pour sa vie, qu'il savait menacée.

« Je lui ferai savoir cela, dit M. Yorke, lorsque son contremaître rapporta ce bruit, et, si cela ne le fait pas revenir au galop, rien n'y fera. »

Cela ou quelque autre motif réussit enfin à le rappeler. Il annonça à Joe Scott le jour où il arriverait à Stilbro', en lui commandant de lui amener son cheval ; et Joe Scott en ayant informé M. Yorke, ce gentleman se décida à aller à sa rencontre.

C'était un jour de marché : Moore arriva à temps pour prendre sa place habituelle au dîner de l'hôtel. Un peu en sa qualité d'étranger, et aussi comme homme de marque et d'action, les manufacturiers réunis le reçurent avec une certaine distinction. Quelques-uns, qui en public eussent à peine osé le reconnaître, de peur qu'une partie de la haine et de la vengeance amassées sur lui ne vînt à tomber sur eux, en particulier l'accueillaient comme leur champion. Quand les vins eurent circulé, leur respect se fût changé en enthousiasme, si l'inébranlable nonchalance de Moore ne l'avait retenu dans des bornes froides et réservées.

M. Yorke, le président perpétuel de ces dîners, regardait l'attitude de son jeune ami avec une extrême complaisance. Si une chose pouvait plus qu'une autre remuer son tempérament ou exciter son mépris, c'était de voir un homme séduit par la flatterie ou exalté par la popularité. Si quelque chose le charmait tout spécialement, c'était le spectacle d'un caractère populaire, incapable d'attacher aucune importance à sa popularité. Je dis incapable : le dédain l'eût irrité ; c'était un plaisant spectacle pour M. Yorke, de voir Robert renversé dans sa chaise, calme et presque arrogant, tandis que les drapiers et les fabricants de couvertures vantaient ses prouesses et répétaient ses hauts faits ; beaucoup d'entre eux entremêlant leurs flatteries de grossières invectives contre la classe ouvrière. Son cœur se dilatait à l'agréable conviction que Moore était profondément humilié de ces grossiers éloges, et qu'il se méprisait lui-même ainsi que son œuvre. Il est

aisé de rire des outrages, des reproches, de la calomnie ; mais le panégyrique de ceux que nous méprisons est pénible. Souvent Moore avait affronté, avec une brillante assurance, les hurlements de la foule dans d'hostiles réunions : il avait bravé l'orage de l'impopularité avec une brave contenance et une âme fière ; mais il baissait la tête sous les louanges de ces marchands, et se montrait attristé de leurs congratulations.

Yorke ne put s'empêcher de lui demander comment il trouvait ses soutiens, et s'il ne pensait pas qu'ils fissent beaucoup d'honneur à sa cause.

« Mais quel malheur, mon garçon, ajouta-t-il, que vous n'ayez pas fait prendre ces quatre pauvres diables ! si vous aviez accompli ce haut fait, l'aristocratie de ce district eût dételé les chevaux de la voiture, s'y fût attelée, et vous eût traîné dans Stilbro' comme un conquérant ! »

Bientôt Moore quitta la table et la compagnie, et se mit en route. Moins de cinq minutes après, M. Yorke le suivit ; ils sortirent de Stilbro' ensemble.

Il était de bonne heure pour rentrer à la maison ; mais, néanmoins, le jour était déjà avancé. Le dernier rayon du soleil ne dorait plus les bords des nuages, et la nuit d'octobre commençait à jeter son ombre sur les marais.

M. Yorke, modérément égayé par ses libations modérées, et n'étant pas fâché de voir Moore de retour dans le Yorkshire, et de l'avoir pour camarade pendant la longue route qu'il avait à parcourir, fit en grande partie les frais de la conversation. Il parla brièvement, mais avec ironie, du jugement et de la sentence ; il

passa ensuite au bavardage de l'endroit, et il attaqua Moore sur sa propre position.

« Bob, je crois que vous êtes joué, et vous le méritez. La fortune est tombée amoureuse de vous : elle vous avait destiné le premier prix de sa roue ; elle ne vous demandait que d'étendre la main et de prendre. Et qu'avez-vous fait ? Vous avez demandé un cheval, et vous êtes parti chasser dans le Warwickshire, Votre amante, la fortune, je veux dire, s'est montrée parfaitement indulgente. Elle a dit : « Je l'excuserai, il est jeune. » Elle a attendu, comme la statue de la Patience, jusqu'à ce que la chasse fût finie et le gibier atteint. Elle croyait que vous reviendriez et vous montreriez bon garçon ; vous auriez pu encore avoir le premier prix. Elle a été surprise au-delà de toute expression, et moi aussi, de voir qu'au lieu de revenir au galop déposer à ses pieds vos lauriers de cour d'assises, vous aviez froidement pris le coche pour Londres. Ce que vous alliez faire là, Satan le sait. Rien autre, je crois, que vous ennuyer : votre visage n'a jamais eu la blancheur du lis, mais il est maintenant vert olive. Vous n'êtes pas aussi joli que vous l'étiez, mon garçon.

— Et qui va donc avoir le prix dont vous me parlez tant ?

— Seulement un baronnet ; rien que cela, je n'ai aucun doute dans mon esprit qu'elle ne soit perdue pour vous : elle sera lady Nunnely avant Noël.

— Hem ! c'est tout à fait probable.

— Mais c'est ce qui n'aurait pas dû être. Fou que vous êtes ! je jure que vous auriez pu l'avoir.

— Sur quelle preuve vous fondez-vous, monsieur Yorke ?

— Sur toutes sortes de preuves. Sur l'état de ses yeux et la rougeur de ses joues : elles se coloraient lorsqu'elle entendait prononcer votre nom, quoique d'habitude elles fussent pâles.

— Ma chance est tout à fait perdue, je suppose ?

— Elle devrait l'être ; mais essayez, la chose en vaut la peine. Je ne fais pas grand cas de ce sir Philippe Nunnely. Il écrit des vers, dit-on, il fait des rimes. Vous valez mieux que cela, Bob, dans tous les cas.

— Est-ce que vous me conseilleriez de me proposer, si tard qu'il soit, monsieur Yorke, à la onzième heure ?

— Vous pouvez tenter l'expérience, Robert. Si elle a un faible pour vous, et, sur ma conscience, je crois qu'elle l'a ou qu'elle l'a eu, elle pardonnera beaucoup. Mais vous riez, mon garçon : est-ce de moi ? Vous feriez mieux de rire de votre propre perversité. Je vois pourtant que vous riez du mauvais coin de votre bouche : vous avez en ce moment l'air de très mauvaise humeur.

— Je me suis si fort maltraité, Yorke ! je me suis tellement agité sous la camisole de force, je me suis tordu si violemment les poignets sous les menottes, je me suis frappé si rudement la tête contre le mur !

— Ah ! cela me fait plaisir. Vous avez eu là-bas un rude exercice ! j'espère qu'il vous a fait du bien, qu'il vous aura enlevé un peu de votre présomption.

— Ma présomption ! quelle est-elle ? Vendez-vous cet article ? connaissez-vous quelqu'un qui le vende ? donnez-moi son adresse : il aura en moi une excellente pratique. Je disposerais à la minute de ma dernière guinée pour en faire l'acquisition.

— Est-ce vrai, Robert ? je trouve cela épicé. J'aime un homme qui parle à cœur ouvert. Qu'est-ce qui va mal ?

— Le mécanisme de toute ma nature ; la machine de cette usine humaine ; la chaudière, c'est-à-dire le cœur, est près d'éclater.

— Il faut imprimer cela ! c'est remarquable. Ce sont presque des vers blancs. Vous allez vous lancer dans la poésie tout à l'heure. Si l'inspiration se présente, donnez-lui son cours, Robert, ne vous gênez pas de moi ; je le souffrirai pour cette fois.

— Hideuse, atroce, honteuse méprise ! On peut en un moment commettre ce que l'on déplorera pendant des années, ce qu'une vie entière ne pourra effacer.

— Continuez, mon garçon, continuez ; cela vous fait du bien de parler : le marais est devant nous, et il n'y a autour de nous aucun être vivant à un mille à la ronde.

— Je parlerai. Je n'ai pas honte de vous dire ce que vous allez entendre. J'ai une espèce de chat sauvage dans ma poitrine, et je veux que vous soyez le premier à savoir comment il sait hurler.

— Pour moi c'est de la musique. Quelle grande voix vous avez, vous et votre frère Louis ! Quand Louis chante, son organe moelleux et profond comme celui d'une cloche me fait trembler. La nuit est calme ; elle écoute : elle se penche vers vous maintenant, comme un noir prêtre vers un plus noir pénitent. Confessez, mon garçon : ne cachez rien ; soyez candide comme un méthodiste convaincu, justifié et sanctifié à un meeting d'épreuve. Faites vous aussi méchant que Beelzébub ; cela soulagera votre conscience.

— Aussi vil que Mammon, devriez-vous dire. Yorke, si je descendais de cheval et me plaçais en travers de la route, voudriez-vous avoir la bonté de passer sur moi au galop, aller et retour, une vingtaine de fois ?

— Avec le plus grand plaisir, s'il n'y avait l'enquête du coroner.

— Hiram Yorke, je croyais certainement qu'elle m'aimait. J'ai vu ses yeux étinceler radieusement lorsqu'elle m'avait découvert dans une foule ; je l'ai vue rougir comme une cerise en m'offrant sa main et me disant : « Comment vous portez-vous, monsieur Moore ? » Mon nom avait sur elle une influence magique : quand d'autres le prononçaient, elle changeait de contenance, je le savais. Elle le prononçait elle-même de son ton de voix le plus mélodieux. Elle était cordiale pour moi. Elle prenait intérêt à moi ; elle me voulait du bien et saisissait toutes les occasions de me servir. Je méditai, je réfléchis, je pesai, je surveillai, je m'étonnai ; je ne pouvais arriver qu'à une conclusion, c'était de l'amour. Je la regardai, Yorke ; je vis en elle la jeunesse et un genre de beauté. Je vis en elle la puissance. Sa richesse m'offrait le moyen de racheter mon honneur et de me soutenir. Je lui devais de la reconnaissance. Elle m'avait aidé généreusement et efficacement par un prêt de cinq mille livres sterling. Pouvais-je me souvenir de ces choses ; pouvais-je croire qu'elle m'aimait ; pouvais-je entendre la sagesse me presser de l'épouser, et négliger de chers avantages, fermer l'oreille à toute flatteuse suggestion, dédaigner tout conseil sensé et l'abandonner ? Jeune, gracieuse, aimable, ma bienfaitrice était attachée à moi, amoureuse de moi, avais-je coutume de me dire ; je restais sur le mot, je le répétais avec une agréable et pompeuse complaisance, avec une admiration dédiée entièrement à moi, qui n'était pas même diminuée

par mon estime pour elle. En vérité, je souriais en secret de sa naïveté et de sa simplicité d'être la première à aimer et à le laisser voir. Votre cravache me semble avoir un manche lourd et solide, Yorke ! vous pouvez la brandir sur votre tête et me jeter en bas de la selle, si vous le voulez.

— Prenez patience, Robert, jusqu'à ce que la lune se lève et que je puisse vous voir. Parlez simplement : l'aimiez-vous, ou ne l'aimiez-vous pas ? J'aimerais à le savoir : je suis curieux.

— Monsieur… monsieur, je dis qu'elle est très jolie, à sa propre manière, et très attrayante. Elle semble par moments un composé de feu et d'air, devant lequel je reste émerveillé, avec la pensée de la presser et de l'embrasser. Je sens en elle un puissant aimant pour mon intérêt et ma vanité : je ne me suis jamais senti attiré à elle, comme si la nature l'avait destinée à être la seconde et la meilleure partie de moi-même. Lorsque cette idée se présenta à moi, je la repoussai en disant brutalement : « Je serai riche avec elle et pauvre sans elle ; en l'épousant j'agirai en homme pratique et non en héros de roman. »

— Résolution fort sage. Quel malheur en est-il advenu, Bob ?

— Avec cette fort sage résolution, je me rendis à Fieldhead un soir d'août dernier : c'était la veille même de mon départ pour Birmingham, car, vous le voyez, j'avais besoin de m'assurer ce splendide prix de la fortune : j'avais préalablement envoyé un mot pour solliciter une entrevue particulière. Je la trouvai à la maison, et seule. Elle me reçut avec embarras, car elle pensait que je venais pour affaires. J'étais assez embarrassé moi-même, mais décidé. Je ne savais pas trop comment entamer la conversation : mais je m'y pris d'une manière rude et ferme, quoique avec

assez de frayeur, je puis le dire. Je m'offris moi-même, ma belle personne avec mes dettes pour apport matrimonial. Je fus vexé, je fus irrité de voir qu'elle ne rougissait, ni ne tremblait, ni ne baissait les yeux. Elle répondit : « Je doute si je vous ai compris, monsieur Moore. » Et je fus obligé de répéter une seconde fois la proposition, de la formuler aussi clairement que l'A B C, avant qu'elle vît pleinement de quoi il s'agissait. Et alors, que fit-elle ? Au lieu de bégayer un tendre : « Oui », ou de garder un silence doux et confus (ce qui eût été aussi bon), elle se leva, fit deux fois à grands pas le tour de la chambre, de cette manière qui lui est propre, et s'écria : « Dieu me bénisse ! »

« Yorke, j'étais debout devant le foyer, le dos contre la cheminée ; je m'y appuyais et m'attendais à quelque chose, je m'attendais à tout. Je connaissais mon sort et je me connaissais. Il n'y avait pas à se méprendre à son aspect et à sa voix. Elle s'arrêta et me regarda. » « Dieu me bénisse ! répéta-t-elle impitoyablement avec cet accent choqué, indigné et pourtant triste. Vous m'avez fait une étrange proposition : étrange de votre part ; et si vous saviez comment vous l'avez formulée, et quel air vous aviez en me la faisant, vous seriez effrayé de vous-même. Vous parliez plutôt comme un brigand me demandant ma bourse, que comme un amant me demandant mon cœur. Étrange sentence, n'est-ce pas, Yorke ? et je savais, lorsqu'elle la prononçait, qu'elle était aussi vraie qu'étrange. Ses paroles étaient un miroir dans lequel je m'apercevais.

« Je la regardai, muet et farouche : elle me remplissait de rage et de honte.

« Gérard Moore, vous savez que vous n'aimez pas Shirley Keeldar ? » me dit-elle.

« J'aurais pu me répandre en faux serments, jurer que je l'aimais. Mais je ne pouvais mentir en face de son pur visage ; je ne pouvais me parjurer en sa présence. D'ailleurs, de tels serments creux eussent été vains et inutiles. Elle ne m'aurait pas cru plus qu'elle n'aurait cru le fantôme de Judas, s'il se fût dressé alors devant elle. Son cœur de femme avait des perceptions trop subtiles, pour qu'elle prît mon admiration moitié grossière pour le sincère et véritable amour.

« Qu'arriva-t-il ensuite ? demanderez-vous, monsieur Yorke.

« Eh bien ! elle s'assit dans l'embrasure de la fenêtre et pleura. Elle pleura passionnément. Non seulement ses yeux étaient inondés, mais ils lançaient des éclairs : ils brillaient sur moi, grands, sombres, hautains ; ils me disaient : « Vous m'avez affligée ; vous m'avez outragée, vous m'avez trompée ! »

« Bientôt elle ajouta la parole aux regards.

« Je vous respectais, je vous admirais, je vous aimais, dit-elle ; oui, autant que si vous eussiez été mon frère ; et vous, vous avez voulu faire de moi une spéculation ! vous m'immoleriez à cette fabrique, votre Moloch ! »

« J'eus le sens de m'abstenir de toute parole d'excuse, de tout palliatif. Je me résignai à ses reproches.

« Vendu au diable comme je l'étais en ce moment, j'étais certainement fou : lorsque je parlai, que pensez-vous je dis ?

« Quels que fussent mes propres sentiments, j'étais persuadé que vous m'aimiez, miss Keeldar. »

« Admirable ! n'est-ce pas ? Elle s'assit confondue. « Est-ce un homme, ou quelque chose de plus vil ? » l'entendis-je murmurer.

— Voulez-vous dire, demanda-t-elle à haute voix, voulez-vous dire que vous pensiez que je vous aimais comme nous aimons ceux que nous désirons épouser ?

— C'était ma pensée, et je l'ai exprimée.

— Vous aviez conçu une idée injurieuse pour les sentiments d'une femme, répondit-elle ; vous l'avez énoncée d'une manière révoltante pour l'âme d'une femme. Vous insinuez que toute la franche bienveillance que je vous ai montrée a été une manœuvre compliquée, hardie, indécente, pour attraper un mari. Vous voulez dire qu'à la fin vous êtes venu ici par pitié m'offrir votre main, parce que je vous avais courtisé. Laissez-moi vous dire ceci : votre vue est trouble, vous avez mal vu ; votre intelligence est malade, vous avez mal jugé ; votre langue vous trahit, maintenant vous parlez mal. Je ne vous ai jamais aimé. Tranquillisez-vous là-dessus. Mon cœur est aussi pur de passion pour vous que le vôtre est dénué d'affection pour moi. »

« Voilà ce qu'elle me répondit, Yorke.

« Je vous dois sembler bien aveugle et bien infatué, lui dis-je.

— Moi vous aimer ! s'écria-t-elle. Mais, j'ai été aussi franche avec vous qu'une sœur, je ne vous ai jamais évité, je ne vous ai jamais craint. Vous ne pouvez, affirma-t-elle d'un air triomphant, vous ne pouvez me faire trembler avec votre venue, ni accélérer mon pouls par votre présence. »

« J'alléguai que souvent en me parlant elle rougissait, et qu'elle paraissait émue lorsque l'on prononçait mon nom.

« Non à cause de vous ! » me déclara-t-elle brièvement. Je demandai des explications, mais je n'en pus obtenir aucune.

« Quand j'étais assise à côté de vous au festin des Écoles, pensiez-vous que je vous aimais ? Lorsque je vous arrêtais dans le passage de Maythorn, pensiez-vous que je vous aimais ? Lorsque j'allais vous voir dans votre comptoir, lorsque je me promenais avec vous dans la cour, pensiez-vous que je vous aimais ? »

« À toutes ces questions je répondis que je le croyais.

« Par le Seigneur ! Yorke, elle se leva, elle grandit, elle semblait de flamme : il y avait dans tout son être un tremblement pareil à celui d'un charbon incandescent, lorsque son vermillon est le plus rouge et le plus ardent.

« C'est-à-dire que vous avez la plus mauvaise opinion de moi, que vous me déniez la possession de tout ce que j'estime le plus. C'est-à-dire que je suis une traîtresse à toutes mes sœurs ; que j'ai agi comme aucune femme ne peut agir sans dégrader elle et son sexe ; que j'ai cherché où les incorruptibles de mon sexe dédaignent et abhorrent de chercher. » Elle et moi, nous gardâmes le silence pendant plusieurs minutes, « Ô Lucifer, Étoile du Matin ! continua-t-elle, comme tu es tombé ! Vous, autrefois si haut dans mon estime, si intime dans mon amitié, je vous rejette. Partez ! »

« Je ne partis pas : j'avais entendu sa voix trembler, j'avais vu sa lèvre frémir. Je savais qu'un autre torrent de larmes allait couler ; je croyais qu'un peu de calme viendrait ensuite, et je voulais l'attendre.

« Ses larmes coulèrent aussi abondantes, mais plus calmes qu'auparavant ; ses pleurs avaient un autre son, un son plus doux, plus plein de regret. Pendant que je la considérais, ses yeux me lancèrent un regard qui renfermait plus de reproche que de hauteur, plus de tristesse que de colère.

« Oh ! Moore ! dit-elle. »

« C'était pire que le Et tu, Brute !

« Je me soulageai par ce qui aurait dû être un soupir, mais qui devint un gémissement. Une désolation pareille à celle de Caïn me brisait la poitrine.

« Je pris mon chapeau. Pendant tout le temps, je n'aurais pu souffrir de partir ainsi, et je croyais qu'elle ne me l'aurait pas permis. Et elle ne l'eût pas permis, si la blessure mortelle que j'avais faite à sa fierté n'eût effrayé sa compassion et ne lui eût imposé le silence.

« Je fus obligé de revenir de mon propre mouvement, lorsque j'eus atteint la porte, pour m'approcher d'elle et lui dire : « Pardonnez-moi.

« – Je le pourrais, si je n'avais pas à me pardonner aussi, répondit-elle ; mais pour avoir induit en erreur à ce point un homme sensé, je dois avoir mal agi. »

« J'éclatai tout à coup avec quelque déclamation que je ne me rappelle pas : je sais que je parlais sincèrement, et que mon vœu et mon but étaient de l'absoudre envers elle-même ; et de fait, dans la circonstance, cette accusation dont elle se gratifiait était une chimère.

« Enfin elle me tendit la main. Pour la première fois j'aurais voulu la prendre dans mes bras. Je baisai plusieurs fois sa main.

— Quelque jour nous nous retrouverons encore amis, dit-elle, quand vous aurez eu le temps d'apprécier mes actions et leurs motifs sous leur vrai jour, pour ne plus les interpréter d'une façon si fausse et si horrible. Le temps vous donnera la clef de tout ce qui s'est passé : alors peut-être, vous me comprendrez, et alors nous serons réconciliés.

« Des larmes d'adieu roulèrent lentement sur ses joues ; elle les essuya.

« Je suis affligée de ce qui est arrivé, profondément affligée », dit-elle en sanglotant.

« Et moi aussi je l'étais, Dieu le sait ! C'est ainsi que nous nous séparâmes.

— Voilà une étrange histoire ! dit M. Yorke.

— Je ne la recommencerai jamais, je le jure, reprit son compagnon. Jamais je ne parlerai mariage à une femme, à moins que je n'en sois amoureux. Désormais le crédit et le commerce prendront soin d'eux-mêmes. La banqueroute peut venir quand il lui plaira. J'en ai fini avec la frayeur du désastre. J'ai l'intention de travailler diligemment, d'attendre avec patience, et de supporter avec fermeté. Que le pire arrive, et je prendrai une hache et émigrerai avec Louis dans l'Ouest ; lui et moi l'avons résolu. Nulle femme ne me regardera plus comme miss Keeldar m'a regardé, n'aura pour moi le sentiment qu'elle a éprouvé. Jamais, en présence d'une femme, je ne me montrerai à la fois un tel fou et un tel misérable, une telle brute et un tel fat !

— Fi donc ! dit l'imperturbable Yorke, vous attachez à cela trop d'importance ; mais cependant je suis convaincu, premièrement qu'elle ne vous aimait pas ; secondement, que vous ne l'aimez pas. Vous êtes tous deux jeunes ; vous êtes tous deux beaux ; vous êtes tous deux assez bien partagés pour l'esprit, et même pour le caractère… prenez-vous du bon côté. Pourquoi ne pouviez-vous pas vous convenir ?

— Nous n'avons jamais été, nous ne pouvions être tout à fait à l'aise l'un avec l'autre. Nous admirant l'un l'autre lorsque nous étions à distance, nos caractères juraient de se trouver rapprochés. Assis à une extrémité de la chambre, je me suis pris quelquefois à l'observer de loin, peut-être dans un de ces moments de doux entrain, lorsqu'elle avait autour d'elle quelques-uns de ses favoris, ses vieux beaux, par exemple, vous et Helstone, avec qui elle est si folâtre, si aimable, si éloquente. Je l'ai observée dans les moments où elle était le plus naturelle, le plus vive, le plus aimable ; je l'ai trouvée belle, et elle est belle aussi par moments. Je me suis approché un peu plus près, pensant que les termes dans lesquels nous étions me donnaient le droit d'approcher ; je me suis joint au cercle qui entourait son siège, je me suis emparé de son regard, et j'ai dominé son attention ; alors nous avons engagé la conversation, et les autres, me croyant privilégié, se sont éloignés par degrés et nous ont laissés seuls. Étions-nous heureux dans ces tête-à-tête ? Pour ma part, je dois dire non. Toujours un sentiment de contrainte pesait sur moi ; toujours je me sentais disposé à me montrer sévère et étrange. Nous parlions de politique et d'affaires. Jamais aucun sentiment d'intimité n'ouvrait nos mœurs, ne fondait la glace de notre langage et ne le faisait couler libre et limpide. Si nous nous faisions des confidences, c'étaient des confidences du négoce, et non du foyer. Rien en elle

ne provoquait mon affection, ne me rendait meilleur et plus aimable. Elle remuait mon cerveau et aiguisait ma pénétration ; jamais elle ne se glissait dans mon cœur pour en accélérer les battements ; et pour cette bonne raison, sans doute, que je n'avais pas le secret de lui inspirer de l'amour.

— Eh bien ! mon garçon, voilà une étrange chose. Je pourrais rire de toi, et mépriser tes raffinements ; mais comme il fait nuit noire et que nous sommes seuls, je ne crains pas de te dire que ton histoire me fait jeter un coup d'œil sur ma vie passée. Il y a vingt-cinq ans, j'essayai de persuader à une belle femme de m'aimer, et elle ne le voulut pas. Je n'avais pas la clef de son cœur. Pour moi, c'était un mur de pierre sans fenêtre et sans porte.

— Mais vous l'aimiez, Yorke ; vous adoriez Marie Cave ; votre conduite, après tout, fut celle d'un homme, jamais celle d'un chasseur de fortune.

— Oui, je l'aimais ; mais alors elle était belle comme la lune, que nous ne voyons pas ce soir : il n'y a rien de semblable à elle de nos jours ; miss Helstone peut-être a quelque ressemblance avec elle, mais nulle autre.

— Qui a une ressemblance avec elle ?

— La nièce de ce tyran vêtu de noir, cette paisible et délicate miss Helstone. Plus d'une fois j'ai mis mes lunettes pour regarder cette jolie fille à l'église, parce qu'elle a de charmants yeux bleus, avec de longs cils ; et lorsqu'elle est assise dans l'ombre et qu'elle est calme et pâle, prête peut-être à s'endormir à cause de la longueur du sermon ou de la chaleur, elle ressemble plus à un marbre de Canova qu'à toute autre chose.

— Est-ce que la beauté de Marie Cave était de ce genre ?

— Elle était d'un genre bien supérieur ! beaucoup moins féminine et terrestre. On s'étonnait qu'elle n'eût pas des ailes et une couronne. Ma Marie avait la majesté et la sérénité des anges.

— Et vous ne pûtes vous en faire aimer ?

— Tous mes efforts furent impuissants ; et cependant plus d'une fois je priai à genoux le ciel de venir à mon aide.

— Marie Cave n'était pas ce que vous pensez, Yorke ; j'ai vu son portrait à la rectorerie. Ce n'est point un ange, mais une belle femme, aux traits réguliers, à l'air taciturne, un peu trop blanche et inanimée pour mon goût. Mais en supposant qu'elle ait été un peu meilleure qu'elle n'était…

— Robert, interrompit Yorke, je pourrais vous jeter en bas de votre cheval en ce moment. Cependant je retiendrai ma main. La raison me dit que vous êtes dans le vrai, et que j'ai eu tort. Je sais bien que la passion que j'ai encore est le reste d'une illusion. Si Marie Cave avait eu du sens et des sentiments, elle n'eût pu se montrer aussi insensible à mon amour, et elle m'eût préféré à ce despote au visage d'airain.

— Supposez, Yorke, qu'elle ait été bien élevée (chose rare à cette époque) ; supposez qu'elle ait eu un esprit réfléchi et original, l'amour de la science ; qu'elle ait reçu avec un plaisir naïf l'instruction qui coulait de vos lèvres ou que lui mesurait votre main ; supposez que sa conversation, lorsqu'elle se trouvait assise à vos côtés, ait été fertile, variée, empreinte d'une grâce pittoresque et d'un doux intérêt, coulant tranquillement, mais claire et abondante ; supposez que, lorsque vous étiez assis auprès

d'elle par hasard ou à dessein, le plaisir ait été votre atmosphère, et le contentement votre élément ; supposez que toutes les fois que son visage était devant vos yeux ou que son souvenir remplissait vos pensées, votre dureté et votre inquiétude aient disparu graduellement, et qu'une pure affection, l'amour du foyer, la soif des tendres discours, le désir généreux de protéger et de chérir, aient remplacé les calculs sordides et rongeurs de votre commerce ; supposez, avec tout cela, que plus d'une fois, lorsque vous auriez été assez heureux pour posséder la petite main de votre Marie, vous l'ayez sentie trembler dans la vôtre, comme tremble le petit oiseau que l'on prend dans son nid ; supposez qu'elle ait eu l'habitude de se retirer à l'écart lorsque vous entriez dans un appartement où elle se trouvait, et cependant, si vous alliez la chercher dans sa retraite, qu'elle vous ait accueilli avec le plus doux sourire qui eût jamais illuminé un visage de vierge, se contentant de baisser les yeux devant les vôtres, de peur que leur expression ne parlât trop clairement ; supposez enfin que votre Marie ait été, non pas froide, mais modeste, non pas nulle, mais réfléchie, non pas obtuse, mais sensitive, non pas vide, mais innocente, non pas prude, mais pure, l'eussiez-vous laissée pour courtiser une autre femme pour sa richesse ? »

M. Yorke leva son chapeau et s'essuya le front avec son mouchoir.

« La lune est levée, dit-il fort à propos, en montrant avec sa cravache dans la direction du marais. La voilà qui monte dans la brume, nous regardant avec sa couleur rouge étrange. Elle n'est pas plus d'argent que le front du vieux Helstone n'est d'ivoire. Pourquoi appuie-t-elle de cette façon ses joues sur Rushedge, nous regardant comme avec une provocation ou une menace ?

— Yorke, si Marie vous eût aimé en silence, mais fidèlement, chastement, et cependant avec ardeur, comme vous pouvez désirer que votre femme vous aime, l'auriez-vous délaissée ?

— Robert !... Il leva son bras et le tint suspendu pendant une pause. Robert ! notre monde est singulier, et les hommes sont faits de la plus étrange lie qu'ait agitée le chaos dans sa fermentation. Je pourrais proférer les plus bruyants jurements, des jurements à faire penser aux braconniers qu'il se passe ici une terrible lutte, que, dans les circonstances dont vous parlez, la mort seule eût pu me séparer de Marie. Mais j'ai vécu dans le monde pendant cinquante-cinq ans ; j'ai été forcé d'étudier la nature humaine ; et, pour dire la sombre vérité, les probabilités sont que, si Marie m'avait aimé et ne m'avait point dédaigné ; si j'avais été assuré de son affection, persuadé de sa constance ; si je n'avais été irrité par aucun doute, blessé par aucune humiliation ; les probabilités sont... (il laissa tomber lourdement sa main sur la selle) que je l'aurais abandonnée ! »

Ils chevauchaient côte à côte en silence. Avant que l'un des deux eût repris la parole, ils se trouvèrent de l'autre côté du marais de Rushedge. Les lumières de Briardfield étoilaient la lisière pure du marais. Robert, comme le plus jeune et comme étant moins absorbé par le passé que son compagnon, reprit le premier la parole.

« Je crois, dit-il, j'en trouve chaque jour la preuve, que nous ne pouvons rien gagner de quelque valeur en ce monde, pas même un principe ni une conviction, sans qu'il passe par la flamme purifiante ou le péril qui fortifie. Nous errons ; nous tombons ; nous sommes humiliés, et alors, nous marchons avec plus de précaution. Nous buvons avidement à la coupe empoisonnée

du vice, ou nous mordons à la misérable besace de l'avarice ; nous sommes malades et dégradés ; tout ce qu'il y a de bon en nous se révolte ; notre âme se dresse avec indignation contre notre corps ; c'est une période de lutte intérieure ; si l'âme est forte, elle remporte la victoire et domine par la suite.

— Que vas-tu faire maintenant, Robert ? Quels sont tes plans ?

— Pour ce qui est de mes desseins, je les garderai pour moi ; et c'est fort aisé en ce moment, car je n'en ai aucun. La vie privée n'est pas permise dans ma position… un homme endetté ! Quant à mes plans publics, mes vues sont un peu changées. Pendant le temps que j'ai demeuré à Birmingham, j'ai examiné un peu la réalité, j'ai étudié sérieusement, et à leur source, les causes des troubles qui agitent maintenant ce pays ; j'ai fait de même à Londres. Inconnu, je pouvais aller où il me plaisait, me mêler avec qui je voulais. Je suis allé où l'on manquait de nourriture, de chauffage, de vêtements, où il n'y avait ni travail ni espérances. J'ai vu des hommes, avec des tendances naturellement élevées et de bons sentiments, se débattre au milieu de sordides privations et d'accablants chagrins. J'en ai vu d'autres originairement bas, et auxquels le manque d'éducation laissait à peine d'autres besoins que ceux de la brute, désappointés dans ces besoins et mourant de faim, désespérés comme des animaux affamés : j'ai vu des choses qui ont enseigné à mon cerveau une leçon nouvelle, et rempli mon cœur de nouveaux sentiments. Je n'ai aucune intention de montrer plus de douceur et de sensibilité qu'auparavant. Je regarde la révolte et l'ambition comme je les ai toujours regardées ; je résisterai à une émeute absolument comme je l'ai fait. Je me mettrais sur la trace d'un meneur fugitif avec autant d'ardeur, je le poursuivrais avec autant de persévérance, je le fe-

rais punir avec autant de sévérité que je l'ai fait ; mais j'agirais maintenant dans l'intérêt et la sécurité de ceux qu'il égarait. Il y a quelque chose à voir, Yorke, au-delà de l'intérêt personnel, de la réussite de plans bien conçus, de l'acquittement de dettes déshonorantes. Pour se respecter soi-même, il faut qu'un homme ait la conviction qu'il rend justice à ses semblables. À moins que je ne sois plus modéré pour l'ignorance, plus compatissant envers ceux qui souffrent que je ne l'ai été jusqu'ici, je me mépriserai comme grossièrement injuste. Qu'est-ce donc ? dit-il en s'adressant à son cheval, qui, entendant le murmure de l'eau et ayant soif, se tournait vers un fossé où la lune se jouait sur une onde de cristal… Yorke, continua Moore, allez toujours, je veux le laisser boire. »

Yorke, en conséquence, continua à chevaucher assez lentement, cherchant, à mesure qu'il avançait, à discerner, parmi les nombreuses lumières qui brillaient au loin, celle de Briarfield. Le marais de Stilbro' était derrière eux ; les plantations s'élevaient sombres de chaque côté ; ils descendaient la colline ; au-dessous d'eux se déroulait la vallée avec sa populeuse paroisse : ils se voyaient presque arrivés.

N'étant plus environné par la bruyère, M. Yorke ne fut pas surpris de voir un chapeau se lever, et d'entendre une voix parler de derrière le mur. Les paroles, cependant, étaient singulières.

« Lorsque le méchant périt, il y a des cris de joie », disait la voix. Puis elle ajouta : « Le méchant passe comme le tourbillon (avec un grondement plus sourd). Il est envahi par la terreur comme par les eaux ; l'enfer s'ouvre devant lui ; il mourra sans connaissance. »

Un éclair soudain et une détonation troublèrent le calme de la nuit. Avant que M. Yorke eût eu le temps de se retourner, il comprit que les quatre convicts de Birmingham étaient vengés.

q

Chapitre 6 L'oncle et la nièce

Le dé était jeté. Sir Philippe le savait ; Shirley le savait. Cette soirée, où toute la famille de Fieldhead dînait au prieuré de Nunnely, devait décider de l'affaire.
Deux ou trois choses avaient amené sir Philippe Nunnely à se prononcer. Il avait observé que miss Keeldar avait l'air pensif et souffrant. Cette nouvelle phase dans sa manière d'être le frappa dans son côté faible, son côté poétique. Des sonnets fermentèrent tout à coup dans son cerveau ; et, pendant qu'ils s'élaboraient, une des sœurs persuada à la dame de ses amours de s'asseoir au piano et de chanter une ballade, une des propres ballades de sir Philippe. C'était le moins travaillé, le moins affecté, et sans comparaison le meilleur de ses nombreux essais poétiques.

Il arriva que Shirley, l'instant auparavant, avait été occupée à regarder par la fenêtre donnant sur le parc ; elle avait vu ce clair de lune orageux que le professeur Louis, peut-être au même moment, contemplait de la fenêtre du parloir de Fieldhead ; elle avait vu les arbres isolés du domaine, des chênes puissants et des hêtres d'une hauteur immense, agités par la tourmente. Son oreille avait entendu le mugissement profond de la forêt ; son œil avait vu les nuages violemment chassés passer sur le disque ar-

genté de la lune : elle s'arracha à cette vue et à ces bruits, touchée, sinon ravie, excitée, sinon inspirée.

Elle chanta, comme on l'en avait priée. Il y avait beaucoup de choses dans la ballade : l'amour fidèle qui refusait d'abandonner son objet ; l'amour que le malheur ne pouvait ébranler ; l'amour qui dans la calamité devenait plus fort, dans la pauvreté s'attachait plus étroitement : les paroles étaient adaptées à un vieil air très beau ; par elles-mêmes, elles étaient simples et douces ; peut-être, à la lecture, manquaient-elles de force ; bien chantées, il ne leur manquait rien. Shirley les chanta bien : elle en interpréta admirablement le sentiment et la douceur ; elle leur donna de la passion, de la force : sa voix était belle ce soir-là, son expression dramatique : elle impressionna tous ses auditeurs et en charma un.

En quittant l'instrument, elle s'approcha du feu et s'assit sur un siège moitié tabouret, moitié coussin : les ladies étaient autour d'elle, aucune n'ouvrait la bouche. Les miss Sympson et les miss Nunnely la regardaient comme d'innocentes poules pourraient regarder une aigrette, un ibis, ou tout autre volatile rare. Qu'est-ce qui la faisait chanter ainsi ? Elles n'avaient jamais chanté de la sorte. Était-il décent de chanter avec une telle expression, une telle originalité, si différemment d'une écolière ? Décidément non : c'était étrange ; c'était inusité. Ce qui était étrange devait être mal ; ce qui était inusité devait être inconvenant. Shirley était jugée. De plus, la vieille lady Nunnely, du haut de sa grande chaise placée au coin du feu, la regardait avec des yeux pétrifiants. Son regard disait :

« Cette femme n'est pas de mon espèce ni de l'espèce de mes filles ; je ne veux pas qu'elle soit la femme de mon fils. »

Sir Philippe, saisissant le regard, en découvrit la signification : il s'alarma ; ce qu'il avait tant désiré gagner, il courait risque de le perdre. Il devait se hâter.

La salle dans laquelle ils étaient avait été autrefois une galerie de tableaux. Le père de sir Philippe, sir Monkton, l'avait convertie en salon. Un réduit profond, avec une fenêtre, réduit qui contenait autrefois un lit, une table et une armoire, formait une chambre dans une autre. Deux personnes pouvaient échanger là un dialogue parfaitement secret, pourvu toutefois qu'il ne fût ni trop haut ni trop long.

Sir Philippe décida deux de ses sœurs à chanter un duo ; il donna de l'occupation aux miss Sympson : les deux ladies conversaient ensemble. Il eut le plaisir de remarquer que, pendant ce temps, Shirley s'était levée pour regarder les tableaux. Il avait une histoire à lui dire touchant une de ses ancêtres dont la sombre beauté ressemblait à celle d'une fleur du midi : il la rejoignit et commença son récit.

Il y avait dans l'armoire placée dans le réduit des objets qui avaient appartenu à la même lady ; et, pendant que Shirley s'arrêtait pour examiner le missel et le rosaire placés sur un des rayons, et que les miss Nunnely se plaisaient à prolonger leur chant dénué d'expression, pur de toute originalité, parfaitement conventionnel et sans la moindre signification, sir Philippe s'arrêta aussi, et lui murmura quelques phrases précipitées. D'abord miss Keeldar fut frappée d'une telle immobilité, que l'on aurait pu s'imaginer que le charme de ce murmure l'avait changée en statue. Mais aussitôt elle leva les yeux et répondit. Ils se séparèrent. Miss Keeldar retourna auprès du feu et reprit son siège ; le baronnet la suivit des yeux, puis alla se placer derrière ses

sœurs. M. Sympson, M. Sympson seulement, avait remarqué la pantomime.

Ce gentleman tira ses propres conclusions. S'il avait été aussi fin qu'il était intrigant, aussi profond qu'il était curieux, il eût pu trouver sur le visage de sir Philippe de quoi rectifier son induction. Toujours superficiel, impatient et entêté, il rentra à Fieldhead triomphant.

Il n'était pas homme à bien garder ses secrets : quand il était fier d'une chose, il ne pouvait s'empêcher d'en parler. Le lendemain matin, ayant occasion d'employer le précepteur de son fils comme secrétaire, il lui annonça, avec un accent et des manières bouffies de vanité, qu'il ferait bien de se préparer pour un prochain retour dans le Midi, attendu que l'importante affaire qui l'avait si longtemps retenu, lui, M. Sympson, dans le Yorkshire, était à la veille d'avoir la plus heureuse terminaison : ses anxieux et pénibles efforts, à la fin, ajouta-t-il, allaient très probablement être couronnés du plus heureux succès, et une très honorable alliance était sur le point d'accroître les relations de la famille.

« En la personne de sir Philippe Nunnely ? » conjectura Louis Moore.

Sur quoi M. Sympson se donna la satisfaction d'une prise de tabac et d'un ricanement réprimé seulement par un soudain accès de dignité ; puis il ordonna au précepteur de continuer son travail.

Pendant un jour ou deux, M. Sympson se montra doux comme l'huile ; mais aussi il semblait être assis sur des épingles, et sa démarche ressemblait à celle d'une poule marchant sur une plaque chaude. Sans cesse il regardait à la fenêtre, cherchant à saisir le

bruit d'une voiture. La femme de Barbe-Bleue et la mère de Sisara n'étaient rien à côté de lui ; il attendait avec anxiété le moment où la demande serait faite en forme, où lui-même serait consulté et les hommes de loi appelés ; où commenceraient pompeusement les discussions et tout ce délicieux fracas qui précède un mariage.

À la fin, il vit une lettre ; il la remit lui-même à miss Keeldar : il connaissait l'écriture, il connaissait le cachet. Il n'assista point à l'ouverture ni à la lecture, car Shirley l'emporta dans sa chambre ; il ne vit pas non plus la réponse, car elle s'enferma et y mit un temps considérable, la plus grande partie de la journée. Il lui demanda si elle avait répondu ; elle répondit : oui.

Il attendit encore, il attendit en silence, n'osant absolument pas parler, rendu muet par quelque chose qui se faisait remarquer sur le visage de Shirley, quelque chose de terrible, aussi inscrutable pour lui que les mots tracés sur le mur du palais de Balthasar. Il eut plus d'une fois l'idée d'appeler Daniel, dans la personne de Louis Moore, et de lui en demander l'interprétation ; mais le décorum lui interdit cette familiarité. Daniel lui-même, peut-être, avait ses propres difficultés à propos de cette traduction embarrassante : il avait l'air d'un élève pour qui les grammaires sont confuses et les dictionnaires muets.

†

M. Sympson était allé se débarrasser d'une heure d'anxiété en la compagnie de ses amis à De Walden Hall. Il revint un peu plus tôt qu'on ne l'attendait ; sa famille et miss Keeldar étaient assemblés dans le parloir aux boiseries de chêne ; s'adressant à cette

dernière, il lui demanda de passer avec lui dans une autre pièce, désirant avoir avec elle une entrevue strictement privée.

Elle se leva, sans adresser de question, sans manifester de surprise.

« Très bien, monsieur », dit-elle du ton déterminé d'une personne qui est informée que le dentiste est arrivé pour lui extraire la molaire qui lui a fait endurer depuis un mois les tourments du purgatoire. Elle laissa son travail de couture et son dé, et suivit son oncle où il la conduisait.

Enfermés dans le salon, ils prirent chacun un fauteuil et se placèrent en face l'un de l'autre, à quelques pas de distance.

« J'ai été à De Walden Hall… » dit M. Sympson. Il fit une pause. Miss Keeldar tenait les yeux fixés sur le joli tapis vert et blanc. Il n'y avait pas de réponse à faire ; elle n'en fit aucune.

« J'ai appris, continua-t-il lentement, j'ai appris une circonstance qui me surprend. »

Appuyant sa joue sur son index, elle attendit qu'on lui fit connaître la circonstance.

« Il paraît que le prieuré de Nunnely est fermé, que la famille est retournée à sa résidence ordinaire. Il paraît que le baronnet… que le baronnet… que sir Philippe lui-même a accompagné sa mère et ses sœurs.

— Vraiment ! dit Shirley.

— Puis-je vous demander si vous partagez l'étonnement avec lequel j'ai appris cette nouvelle ?

— Non, monsieur.

— Est-ce une nouvelle pour vous ?

— Oui, monsieur.

— J'entends, j'entends, poursuivit M. Sympson, s'agitant alors sur sa chaise, et quittant la phraséologie brève et assez claire dont il s'était servi jusque-là, pour retourner au style verbeux, confus et irritable, qui lui était habituel ; j'entends avoir une complète explication. Je ne veux pas être joué. J'insiste pour… pour interroger à ma manière. Je veux qu'il soit fait réponse à mes questions. Je veux des réponses claires et satisfaisantes. Je ne suis pas homme à me laisser jouer ! C'est une chose étrange et extraordinaire, une chose très singulière ! Je pensais que tout allait bien, et voilà que la famille est partie !

« Je suppose, monsieur, qu'ils avaient le droit de partir.

— Sir Philippe est parti ! »

Shirley releva ses sourcils : « Bon voyage ! dit-elle.

— Cela ne sera pas : il faut que cela change, madame. »

Il tirait sa chaise en avant, il la repoussait en arrière ; il paraissait tout à fait en fureur.

« Allons ! allons, mon oncle ! dit Shirley, ne commencez pas à jeter feu et flamme, ou nous ne ferons rien de bon. Demandez-moi ce que vous voulez savoir ; je suis aussi désireuse que vous d'en venir à une explication : je vous promets de sincères réponses.

— Je veux savoir, je demande à savoir, miss Keeldar, si sir Philippe vous a fait l'offre de sa main.

— Il me l'a faite.

— Vous l'avouez ?

— Je l'avoue. Maintenant, continuez ; regardez ce point comme établi.

— Il vous a fait cette offre le soir où nous avons dîné au prieuré.

— Il suffit de vous dire qu'il l'a faite ; continuez.

— Il vous l'a faite dans le petit réduit, dans la chambre qui a été une galerie de tableaux, que sir Monkton convertit en salon ? »

Pas de réponse.

« Vous examiniez tous deux une armoire : je vis tout ; ma sagacité ne fut point en défaut, elle ne l'est jamais. Plus tard, vous avez reçu de lui une lettre. Sur quel sujet ? de quelle nature était son contenu ?

— Peu importe.

— Madame, est-ce là la manière dont vous me parlez ? »

Shirley frappait le tapis à coups redoublés avec son pied.

« Vous voilà silencieuse et irritée, vous qui m'avez promis de sincères réponses !

— Monsieur, je vous ai répondu jusqu'ici ; continuez.

— J'aimerais à voir cette lettre.

— Vous ne pouvez la voir.

— Je dois la voir, et je la verrai, madame. Je suis votre tuteur.

— Ayant cessé d'être mineure, je n'ai plus de tuteur.

— Ingrate ! élevée par moi comme ma propre fille…

— Une fois de plus, mon oncle, ayez la complaisance de ne pas vous écarter de la question. Demeurons de sang-froid. Pour ma part, je n'ai nulle envie de m'emporter ; mais, vous le savez, une fois poussée dans certaines limites, je ne pèse guère ce que je dis. Je ne suis pas alors facile à arrêter. Écoutez ! Vous m'avez demandé si sir Philippe m'a offert sa main : j'ai répondu à cette question. Que voulez-vous savoir encore ?

— Je désire savoir si vous l'avez accepté ou refusé ; et je le saurai.

— Certainement, vous allez le savoir : je l'ai refusé.

— Vous l'avez refusé ! Vous, vous, Shirley Keeldar, refuser sir Philippe Nunnely ?

— Je l'ai refusé. »

Le pauvre gentleman bondit de sa chaise, et se précipita d'abord, puis trotta à travers la chambre.

« C'est cela ! c'est cela ! c'est cela !

— Pour parler sincèrement, je suis fâchée, mon oncle, de vous voir si fort désappointé. »

La concession, la contrition, ne font aucun bien près de certaines personnes. Au lieu de les adoucir et de les apaiser, elles ne font que les enhardir et les endurcir davantage : de ce nombre était M. Sympson.

« Moi désappointé ! Qu'est-ce que cela me fait ? Est-ce que j'ai un intérêt à ce mariage ? Vous voudriez insinuer peut-être que j'avais des motifs ?

— Beaucoup de gens ont des motifs, d'un certain genre, pour leurs actions.

— Elle m'accuse en face ! moi qui lui ai servi de père ! elle m'attribue de mauvais motifs !

— Je n'ai pas dit mauvais.

— Et maintenant vous prévariquez. Vous n'avez aucuns principes.

— Mon oncle, vous me fatiguez ; j'ai besoin de m'en aller.

— Vous ne sortirez pas ! vous me répondrez. Quelles sont vos intentions, miss Keeldar ?

— À propos de quoi ?

— À propos de votre mariage.

— J'entends que l'on me laisse tranquille, et je ferai absolument ce qu'il me plaira.

— Ce qu'il vous plaira ! Ces mots sont inconvenants au dernier point.

— Monsieur Sympson, je vous engage à ne pas vous servir d'expressions insultantes : vous savez que je ne supporte pas cela.

— Vous lisez des ouvrages français. Votre esprit est empoisonné par les romans français. Vous êtes imbue de principes français !

— Le sol sur lequel vous marchez rend un son fort creux sous vos pieds. Prenez garde !

— Cela finira par le déshonneur, tôt ou tard ! Je l'ai prévu depuis le commencement.

— Voulez-vous dire, monsieur, que quelque chose qui me concerne finira par le déshonneur ?

— Oui, oui. Vous venez à l'instant de dire que vous agiriez comme il vous plairait. Vous ne connaissez ni règles ni limites.

— Impertinentes divagations ! aussi vulgaires qu'impertinentes !

— Sans égard pour le décorum, vous êtes décidée à braver toutes les convenances.

— Vous me fatiguez, mon oncle.

— Quoi, madame ! Quelles ont pu être vos raisons pour refuser sir Philippe Nunnely ?

— Enfin, voilà une question sensée ; j'y répondrai avec plaisir. Sir Philippe est trop jeune pour moi ; je le regarde comme un enfant ; tous ses parents, sa mère surtout, seraient contrariés de le

voir m'épouser ; un tel mariage le brouillerait avec eux ; selon les idées du monde, je ne suis point son égale.

— Est-ce là tout ?

— Nos caractères ne sont pas sympathiques.

— Quoi ! jamais plus aimable gentleman n'a existé.

— Il est fort aimable, excellent, vraiment estimable, mais il n'est pas mon maître, pas même sur un seul point. Je ne pourrais me fier à lui, ni faire son bonheur ; pour aucune fortune je ne voudrais l'entreprendre. Je n'accepterai jamais une main qui ne pourrait me maîtriser.

— Je pensais que vous aimiez à faire ce qui vous plaît : vous êtes fort inconséquente.

— Lorsque je promettrai d'obéir, ce sera dans la conviction que je pourrai tenir cette promesse ; je ne pourrais obéir à un jeune homme comme sir Philippe. D'ailleurs, il ne me commanderait jamais ; il se reposerait toujours sur moi du soin de gouverner, de guider, et je n'ai pas le moindre goût pour cet emploi.

— Vous n'avez aucun goût pour dominer, pour soumettre, pour ordonner, pour gouverner ?

— Mon mari, non ; seulement mon oncle.

— Quelle est la différence ?

— Il y a une légère différence ; c'est certain. Et je sais fort bien que tout homme qui voudra vivre heureux et paisible avec moi, comme mari, devra être capable de me réprimer.

— Je voudrais que vous eussiez un vrai tyran.

— Un tyran ne me tiendrait pas un jour, une heure en son pouvoir. Je me révolterais, je m'arracherais de ses mains, je le défierais !

— Vous êtes capable de détraquer le cerveau de l'homme le plus sensé, avec vos étranges contradictions.

— Il est évident que je dérange le vôtre.

— Vous parlez de la jeunesse de Philippe ; mais il a vingt-deux ans.

— Mon mari doit avoir trente ans, avec la raison de quarante.

— Il vous faudrait quelque vieillard, quelque amoureux à tête blanche ou chauve.

— Non, je vous remercie.

— Vous pourriez conduire quelque radoteur, vous pourriez l'attacher à votre tablier.

— C'est ce que je ferais sans doute en épousant un enfant ; mais je n'ai pas de vocation pour cela. Ne vous ai-je pas dit que je préférais un maître ? un homme en la présence duquel je me sentirais obligée et disposée à être bonne ; un homme dont mon tempérament impatient dût reconnaître l'autorité ; un homme dont l'approbation pût me récompenser et le mécontentement me punir ; un homme qu'il me semblât impossible de ne pas aimer et très possible de craindre.

— Qu'est-ce qui vous empêche donc d'avoir tout cela avec sir Philippe ? Il est baronnet ; c'est un homme de rang, de fortune, d'une excellente famille, bien au-dessus de la vôtre. Si vous par-

lez d'intelligence, il est poète : il fait des vers, ce que vous, je l'affirme, avec toute votre habileté, ne pouvez faire.

— Ni son titre, ni sa fortune, ni sa généalogie, ni son talent poétique, ne peuvent l'investir du pouvoir dont j'ai parlé. Ce sont des qualités trop légères. Un peu de bon sens pratique, solide et sain, le placerait plus haut dans mon estime.

— Vous et Henry raffolez de poésie ; vous aviez coutume de prendre feu comme de l'amadou sur ce sujet, quand vous étiez enfant.

— Oh ! mon oncle, il n'y a de réellement précieux en ce monde, il n'y a de glorieux dans le monde à venir que la poésie !

— Eh bien donc, épousez un poète.

— Montrez-m'en un, je ne demande pas mieux.

— Sir Philippe.

— Point du tout. Vous êtes presque aussi poète que lui.

— Madame, vous sortez de la question.

— Vraiment, mon oncle, je voudrais bien en être dehors, et je serais heureuse de vous en faire sortir avec moi. Ne nous mettons pas en colère, je vous en prie ; cela n'en vaut pas la peine.

— En colère ! miss Keeldar ! je serais content de savoir qui est-ce qui est en colère !

— Je ne le suis pas encore.

— Si vous avez l'intention d'insinuer que je le suis, je vous déclare coupable d'impertinence.

— Vous le serez bientôt, si vous allez de ce train.

— C'est cela ! vous avez une langue qui mettrait à l'épreuve la patience de Job.

— Je le sais bien.

— Trêve de plaisanterie, miss ! Ceci est une chose sérieuse. C'est une affaire que je suis résolu de tirer au clair, convaincu qu'il y a quelque chose de mal au fond. Vous venez de peindre, avec beaucoup plus de liberté qu'il ne convient à votre âge et à votre sexe, l'espèce d'individu que vous préféreriez pour votre mari. Veuillez, je vous prie, me dire si c'est un tableau d'après nature ? »

Shirley ouvrit les lèvres ; mais, au lieu de parler, elle devint rouge comme une rose.

« J'aurai une réponse à cette question, s'écria M. Sympson, tirant un grand courage et d'immenses conséquences de ce symptôme de confusion.

— C'est une peinture historique, mon oncle, d'après plusieurs originaux.

— Plusieurs originaux ? grand Dieu !

— J'ai été amoureuse plusieurs fois.

— Quel cynisme !

— De héros de plusieurs nations.

— Et après…

— Et de philosophes.

— Elle est folle.

— N'agitez pas la sonnette, mon oncle ; vous allez alarmer ma tante.

— Votre pauvre chère tante, quelle nièce elle a !

— Autrefois j'aimais Socrate.

— Oh ! ne plaisantez pas, madame.

— J'admirais Thémistocle, Léonidas, Épaminondas.

— Miss Keeldar !

— Je passe sur plusieurs siècles. Washington était assez laid, et cependant je l'ai aimé ; mais, pour parler du temps présent…

— Ah ! le temps présent.

— Pour quitter les rêveries d'écolière et arriver à la réalité…

— La réalité ! voilà l'épreuve où vous voulez arriver, madame.

— Pour avouer devant quel autel maintenant je m'agenouille, pour révéler l'idole actuelle de mon âme…

— Hâtez-vous, s'il vous plaît ; l'heure du goûter approche, et il faut que vous me fassiez votre confession.

— Il faut que je me confesse : mon cœur est plein du secret ; il faut que je le dévoile. Seulement je voudrais que vous fussiez M. Helstone, au lieu d'être M. Sympson ; vous sympathiseriez mieux avec moi.

— Madame, ceci est une question de sens commun et de prudence ordinaire, et non une affaire de sympathie et de sentiment.

Avez-vous dit que c'était M. Helstone ?

— Non pas précisément, mais aussi près que possible ; ils ont beaucoup de ressemblance.

— Je veux savoir le nom ; je veux connaître les détails.

— Ils sont positivement ressemblants ; leur visage est le même : c'est une paire de faucons humains, secs, absolus et décidés tous deux. Mais mon héros est le plus puissant des deux : son intelligence a la clarté de la mer profonde, la patience de ses rocs, la force de ses vagues.

— Pur galimatias !

— Je puis dire qu'il est rude comme le tranchant d'une scie, brusque comme un corbeau affamé.

— Miss Keeldar, cette personne réside-t-elle à Briarfield ? Répondez à cela.

— Mon oncle, je vais vous le dire, son nom tremble sur ma langue.

— Parlez, fille !

— C'est très bien dit, mon oncle ! « Parlez, fille ! » est tout à fait tragique. L'Angleterre a hurlé avec sauvagerie contre cet homme, mon oncle ; un jour elle l'acclamera avec frénésie. Il n'a pas été effrayé par les clameurs, et il ne sera pas enflé par l'acclamation.

— Je disais qu'elle était folle, elle l'est.

— Cette nation changera et changera encore de conduite envers lui : il ne changera jamais dans sa manière de remplir ses

devoirs envers elle. Allons, cessez de vous échauffer, mon oncle, je vais vous dire son nom.

— Vous me le direz, ou bien…

— Écoutez ! C'est Arthur Wellesley, lord Wellington. »

M. Sympson se leva furieux : il bondit hors de la chambre, mais il rentra immédiatement, ferma la porte et reprit son siège.

« Madame, vous allez répondre à ceci : Vos principes vous permettraient-ils d'épouser un homme sans fortune, un homme au-dessous de vous ?

— Un homme au-dessous de moi, jamais.

— Miss Keeldar, épouseriez-vous un homme pauvre ?

— Quel droit avez-vous, monsieur Sympson, de me demander cela ?

— J'insiste pour le savoir.

— Vous ne prenez pas la bonne manière.

— La respectabilité de ma famille ne sera pas compromise.

— Excellente résolution : tenez-la.

— Madame, c'est vous qui la tiendrez.

— C'est impossible, monsieur, puisque je ne fais pas partie de votre famille.

— Est-ce que vous nous désavouez ?

— Je dédaigne votre dictature.

— Qui épouserez-vous, miss Keeldar ?

— Non M. Sam Wynne, parce que je le méprise ; non sir Philippe Nunnely, parce que je l'estime seulement.

— Qu'avez-vous en vue ?

— Quatre candidats rejetés.

— Une semblable obstination est inexplicable, à moins que vous ne soyez sous une influence impropre.

— Que voulez-vous dire ? Il y a certaines phrases qui ont le pouvoir de me faire bouillir le sang. Influence impropre ! Qu'est-ce que cette expression de vieille femme ?

— Êtes-vous une jeune lady ?

— Je suis mille fois mieux que cela ; je suis une honnête femme, et je veux être traitée comme telle.

— Savez-vous (se penchant mystérieusement en avant et parlant avec une effrayante solennité), savez-vous que le voisinage est plein de rumeurs sur vous et votre tenancier banqueroutier, l'étranger Moore ?

— Vraiment !

— Oui. Votre nom est dans toutes les bouches.

— Il honore les lèvres entre lesquelles il passe ; puisse-t-il aussi les purifier !

— Est-ce cet homme qui a le pouvoir de vous influencer ?

— Plus que tous ceux dont vous avez plaidé la cause.

— Est-ce lui que vous voulez épouser ?

— Il est beau, il est brave, il est résolu.

— Vous osez me déclarer cela en face ? Ce misérable Flamand ! ce vil marchand !

— Il a du talent, il est aventureux et plein de courage. Il a le front d'un prince et la démarche d'un maître.

— Elle se glorifie en lui ! Elle ne cache rien. Pas de honte, pas de crainte !

— Quand on prononce le nom de Moore, on ne doit avoir aucune idée de honte ni de crainte. Les Moore ne connaissent que l'honneur et le courage.

— Je dis qu'elle est folle.

— Vous m'avez mise hors de moi par vos sarcasmes ; vous m'avez exaspérée par vos provocations !

— Ce Moore est le frère du précepteur de mon fils. Permettriez-vous qu'un homme dans cette position vous donnât le nom de sœur ? »

L'œil de Shirley brilla d'un éclat particulier ; elle le fixa sur son interlocuteur.

« Non, non, dit-elle. Pas pour un royaume ! pas pour un siècle d'existence !

— Vous ne pouvez séparer le mari de sa famille.

— Quoi alors ?

— Vous serez la sœur de Louis Moore.

— Monsieur Sympson… Ces nauséabondes altercations me font mal au cœur ; je ne les supporterai pas plus longtemps. Vos pensées ne sont pas mes pensées, vos vues ne sont pas mes vues, vos dieux ne sont pas mes dieux. Nous ne voyons pas les choses sous le même aspect ; nous ne les mesurons pas à la même mesure ; nous parlons à peine la même langue. Séparons-nous.

— Ce n'est pas, reprit-elle vivement excitée, ce n'est pas que je vous haïsse ; vous êtes une bonne espèce d'homme ; peut-être avez-vous d'excellentes intentions : mais nous ne pouvons nous entendre ; nous sommes toujours en désaccord ! Vous m'ennuyez avec vos petites intrigues, avec votre misérable tyrannie ; vous exaspérez mon caractère et me tenez dans un continuel état d'irritation. Quant à vos petites maximes, à vos règles étroites, à vos préjugés, à vos aversions, à vos dogmes, faites-en un fagot, et allez l'offrir en sacrifice à la divinité de votre culte. Je n'en accepte aucun ; je me dirige d'après une autre religion, une autre lumière, une autre foi, une autre espérance que les vôtres.

— Une autre religion ! Je crois qu'elle est infidèle.

— Une infidèle pour votre culte ; une athée pour votre Dieu.

— Une… athée ! ! !

— Votre Dieu, monsieur, c'est le Monde. À mes yeux, vous aussi, si vous n'êtes un infidèle, êtes un idolâtre ; je crois que vous adorez par ignorance : en toute chose vous me paraissez trop superstitieux. Monsieur, votre Dieu, votre grand Baal, votre Dragon à queue de poisson, se dresse devant moi comme un démon. Vous, et d'autres semblables à vous, l'avez élevé sur un trône, lui avez placé sur la tête une couronne, lui avez mis un sceptre à la main. Voyez comme il gouverne hideusement !

Voyez-le occupé à l'œuvre qu'il aime le mieux : faire des mariages. Il lie le jeune au vieux, le fort à l'impotent. Comme autrefois Mézence, il enchaîne le mort au vivant. Dans son royaume est la haine, la secrète haine ; la trahison, la trahison de famille ; le vice, le vice domestique, profond et mortel. Dans ses États les enfants croissent sans aimer, entre des parents qui n'ont jamais connu l'amour ; ils sont mis dès leur naissance au régime de la déception ; ils sont élevés dans une atmosphère corrompue par le mensonge. Tout ce que votre Dieu environne se précipite vers la décrépitude : tout décline et dégénère sous son sceptre. Votre Dieu, c'est la Mort avec un masque.

— Voilà un langage terrible ! Mes filles et vous ne devez plus avoir de relations ensemble, miss Keeldar : il y a du danger pour elles dans la société d'une compagne telle que vous. Si je vous eusse connue plus tôt ! mais, tout extraordinaire que je vous croyais, je n'eusse jamais pensé…

— Maintenant, monsieur, commencez-vous à être persuadé qu'il est inutile de faire des projets pour moi ? qu'en agissant ainsi, vous semez le vent pour récolter la tempête ? Je balaye de mon chemin vos projets pareils à la toile d'araignée, afin de passer sans me souiller. J'ai jeté l'ancre sur une résolution que vous ne pouvez ébranler. Mon cœur, ma conscience, disposeront de ma main : eux seuls. Sachez-le enfin ! »

M. Sympson commençait à être effrayé.

« Jamais je n'ai entendu un pareil langage ! murmura-t-il plusieurs fois. Jamais de ma vie on ne m'a parlé ainsi ; jamais je n'ai été ainsi traité.

— Vous êtes tout confus, monsieur. Vous feriez mieux de vous retirer, ou je vais sortir. »

Il se leva rapidement.

« Nous devons quitter cette maison : il faut qu'ils fassent à l'instant leurs malles.

— Ne pressez pas tant ma tante et mes cousines ; donnez-leur le temps. »

Il se dirigea vers la porte ; il revint reprendre son mouchoir de poche ; il laissa tomber sa tabatière ; laissant son contenu éparpillé sur le tapis, il se précipita dehors et faillit tomber sur Tartare, qui se tenait sur le paillasson : au comble de l'exaspération, il hurla un jurement pour le chien et une grossière épithète pour la maîtresse.

« Pauvre M. Sympson ! il est tout à la fois faible et vulgaire », se disait Shirley à elle-même. La tête me fend, et je suis fatiguée, ajouta-t-elle, et plaçant sa tête sur un coussin, elle se laissa doucement passer de l'excitation au repos. Quelqu'un, entrant dans la chambre un quart d'heure après, la trouva endormie. Quand Shirley avait été agitée, elle prenait généralement ce repos naturel, qui ne manquait jamais de venir à son appel.

L'intrus s'arrêta en sa présence et dit :

« Miss Keeldar ! »

Peut-être sa voix s'harmoniait-elle avec quelque rêve heureux de la jolie dormeuse : elle ne tressaillit point, elle s'éveilla à peine ; sans ouvrir les yeux, elle tourna légèrement la tête, de façon que sa joue et son profil, auparavant cachés par son bras, de-

vinrent visibles ; son teint était vermeil ; elle semblait heureuse ; un demi-sourire s'épanouissait sur ses traits ; mais ses cils étaient humides : elle avait pleuré pendant son sommeil ; ou peut-être, avant de s'endormir, l'épithète que lui avait jetée son oncle en la quittant lui avait fait répandre quelques larmes. Il n'est pas d'homme, il n'est pas de femme qui soient toujours assez forts pour mépriser une opinion injuste, pour dédaigner une parole outrageante. La calomnie, même dans la bouche d'un insensé, peut avoir son amertume. Shirley ressemblait à un enfant qui, après avoir été méchant et puni, jouirait en repos du pardon obtenu.

« Miss Keeldar ! » dit de nouveau la voix.

Cette fois, elle s'éveilla. Elle leva les yeux et vit à son côté Louis Moore, non tout près d'elle, mais debout à trois ou quatre pas de distance.

« Oh ! monsieur Moore ! dit-elle, j'avais peur que ce ne fût encore mon oncle. Lui et moi nous nous sommes querellés.

— M. Sympson devrait vous laisser en repos ; est-ce qu'il ne voit pas que vous n'êtes rien moins que forte ?

— Je vous assure qu'il ne m'a pas trouvée faible : je ne pleurais pas quand il était ici.

— Il est sur le point de quitter Fieldhead, dit-il. Il donne en ce moment des ordres à sa famille : il est venu dans la salle d'étude, où il a commandé d'une manière qui, je suppose, est la continuation de celle avec laquelle il venait de vous harasser.

— Est-ce que vous et Henry devez aussi partir ?

— Je crois, pour ce qui concerne Henry, que c'était la teneur de ses ordres à peine intelligibles ; mais il peut tout changer demain : il est justement dans cette disposition où l'on ne peut pas compter sur sa consistance pour deux heures consécutives : je doute qu'il vous quitte avant quelques semaines. À moi, il a adressé quelques mots qui demanderont bientôt un peu d'attention et quelques commentaires, lorsque j'aurai le temps de leur en accorder. Au moment où il est entré, j'étais occupé par une lettre que je venais de recevoir de M. Yorke, si occupé que j'ai rompu l'entrevue d'une façon quelque peu abrupte : je l'ai quitté furieux. Voici la lettre, je désire que vous la lisiez ; elle a trait à mon frère Robert. »

Et Louis regarda Shirley.

« Je serais heureuse d'apprendre de ses nouvelles. Est-ce qu'il revient ?

— Il est revenu ; il est dans le Yorkshire : M. Yorke alla hier à Stilbro' à sa rencontre.

— Monsieur Moore, il y a quelque malheur ?

— Est-ce que ma voix a tremblé ? Il est en ce moment à Briarmains, et je vais le voir.

— Qu'est-il arrivé ?

— Si vous devenez si pâle, je serais fâché d'avoir parlé. Il eût pu arriver un plus grand malheur. Robert n'est pas mort, mais grièvement blessé.

— Oh ! monsieur, c'est vous qui êtes pâle. Asseyez-vous près de moi.

— Lisez la lettre ; laissez-moi l'ouvrir. »

Miss Keeldar lut la lettre : elle disait brièvement que la veille Robert Moore avait reçu un coup de feu de derrière le mur de la plantation de Milldean ; que sa blessure était grave, mais que l'on espérait qu'elle ne serait pas mortelle. De l'assassin, ou des assassins, on ne savait rien, ils avaient pris la fuite. Sans aucun doute, faisait observer M. Yorke, c'était une vengeance ; c'était malheureux qu'il se fût attiré la haine ; mais on n'y pouvait rien.

« C'est mon unique frère, Shirley, dit Louis, au moment où elle lui rendait la lettre. Je ne puis penser sans être ému que des misérables sont allés l'attendre, et ont fait feu sur lui de derrière un mur, absolument comme sur une bête fauve.

— Prenez courage ; espérez : il guérira. »

Shirley, désireuse de le consoler, posa sa main sur celle de M. Moore placée sur le bras du fauteuil : elle la toucha à peine, presque insensiblement.

« Bien, donnez-moi votre main, dit-il, ce sera pour la première fois : c'est dans un moment de calamité ; donnez-la-moi. »

Et n'attendant ni consentement ni refus, il prit ce qu'il demandait.

« Je vais à Briarmains, continua-t-il. Je vous prie d'aller jusqu'à la rectorerie, et de dire à Caroline Helstone ce qui est arrivé ; voulez-vous ? Il vaut mieux qu'elle l'apprenne de vous.

— Immédiatement, dit Shirley avec une docile promptitude. Dois-je lui dire qu'il n'y a aucun danger ?

— Oui.

— Vous reviendrez bientôt m'en apprendre davantage.

— Je reviendrai ou j'écrirai.

— Comptez sur moi pour veiller sur Caroline. Je verrai votre sœur aussi. Mais, sans doute, elle est déjà auprès de Robert ?

— Sans doute ; ou elle y sera bientôt. Au revoir, maintenant.

— Vous aurez du courage, quoi qu'il puisse arriver ?

— Nous verrons cela. »

Les doigts de Shirley furent obligés de se retirer de ceux du précepteur ; Louis fut obligé d'abandonner cette main serrée et cachée dans la sienne.

« Je pensais que j'aurais eu besoin de la soutenir, dit-il en se dirigeant vers Briarmains, et c'est elle qui m'a donné de la force. Quel regard de compassion ! quel doux toucher ! Aucun duvet ne fut jamais plus doux, aucun élixir plus puissant. Sa main était dans la mienne comme un flocon de neige : elle frémissait comme l'éclair. Mille fois j'ai désiré posséder cette main, l'avoir dans la mienne. Je l'ai possédée, pendant cinq minutes je l'ai tenue. Ses doigts et les miens ne peuvent plus être étrangers ; s'étant une fois rencontrés, ils doivent se rencontrer encore. »

q

Chapitre 7 L'écolier et la nymphe

Briarmains étant plus près que Hollow, M. Yorke avait transporté là son jeune camarade. Il l'avait fait placer dans le meilleur lit de

la maison, avec autant de sollicitude que s'il eût été un de ses propres fils. La vue de son sang s'échappant de la blessure en avait fait l'enfant de son cœur. Le spectacle de ce soudain événement ; de ce corps grand et froid abattu dans sa fierté en travers de la route ; de cette belle tête méridionale gisant dans la poussière ; de cette jeunesse en fleur devenue tout à coup devant lui pâle, sans vie, désespérée : toute cette combinaison de circonstances avait excité en M. Yorke le plus vif intérêt pour la victime.

Nulle autre main n'était là pour soulever, pour aider ; nulle autre voix pour adresser de bienveillantes questions ; nul autre cerveau pour concerter des mesures ; il fallait que M. Yorke fît tout lui-même. Cette absolue dépendance de ce jeune homme baigné dans son sang (car il le regardait comme un jeune homme), qui ne pouvait compter que sur sa bienveillance, lui avait fait accorder cette bienveillance sans réserve. M. Yorke aimait fort avoir le pouvoir et en user : il avait alors entre ses mains un pouvoir complet sur la vie d'un de ses semblables. Cela lui convenait.

Cela ne convenait pas moins à la meilleure moitié de lui-même, la triste mistress Yorke. La chose était tout à fait dans ses goûts. Quelques femmes auraient été frappées de terreur en voyant apporter dans leur demeure un homme ensanglanté, au milieu de la nuit. Cela, eussiez-vous supposé, était matière à attaque de nerfs. Eh bien, non : mistress Yorke avait une attaque de nerfs quand Jessie ne voulait pas quitter le jardin pour se remettre à son travail d'aiguille, ou quand Martin proposait de partir pour l'Australie, dans le but de jouir de la liberté ou d'échapper à la tyrannie de Mathieu ; mais une tentative de meurtre presque à sa porte, un homme à moitié assassiné, couché dans un

de ses meilleurs lits, cela la faisait se redresser, animait ses esprits et donnait à son bonnet les allures d'un turban.

Mistress Yorke était juste la femme qui, tout en rendant misérable la vie pénible d'une servante, eût soigné comme une héroïne un hôpital rempli de pestiférés. Elle aimait presque Moore. Son cœur dur se remplit de tendresse pour lui, quand elle le vit confié à ses soins, remis entre ses mains, dépendant d'elle autant que ses petits enfants au berceau. Si elle avait vu un domestique, ou l'une de ses filles, lui donner à boire ou arranger son oreiller, elle eût frappé l'intrus sur l'oreille. Elle chassa Jessie et Rose de l'étage supérieur de la maison ; elle défendit aux servantes d'y mettre les pieds.

Si l'accident était arrivé aux portes de la rectorerie, et que le vieux Helstone eût pris soin de recueillir le martyr, ni Yorke ni sa femme n'eussent eu pitié de lui : ils eussent déclaré qu'il n'avait que ce que méritaient sa tyrannie et sa dureté, tandis que, chez eux, il devenait pour le moment leur enfant gâté.

Chose étrange ! Louis Moore reçut la permission d'entrer, de s'asseoir sur le bord du lit, de s'appuyer sur l'oreiller, de prendre la main de son frère et de presser son front pâle avec ses lèvres fraternelles : et mistress Yorke supporta cela. Elle souffrit qu'il restât là la moitié du jour ; elle souffrit une fois qu'il demeurât assis toute la nuit dans la chambre ; elle se leva elle-même à cinq heures d'un froid matin de novembre, et de ses propres mains alluma le feu de la cuisine, fit le déjeuner des deux frères et le leur servit. Majestueusement drapée dans une vaste couverture de flanelle, avec un châle et un bonnet de nuit, elle demeura là assise, les regardant manger avec autant de satisfaction qu'une poule voit ses poussins prendre leur nourriture. Cependant elle donna

une admonition, ce jour-là, à la cuisinière, pour s'être permis de faire et de monter à M. Moore un bol de sagou ; et la servante perdit sa faveur, parce que, quand M. Louis partit, elle lui apporta de la cuisine son surtout, et, comme une complaisante créature qu'elle était, l'aida à le revêtir, et accepta en retour un sourire, un : « Merci, ma fille », et un schelling. Deux ladies vinrent un jour, pâles et inquiètes, et demandèrent ardemment, humblement, qu'il leur fût permis de voir un instant M. Moore ; mistress Yorke endurcit son cœur, et refusa de les recevoir.

Mais comment fut accueillie Hortense Moore, lorsqu'elle vint ? Pas si mal qu'on eût pu s'y attendre. Toute la famille Moore semblait réellement convenir à mistress Yorke, comme aucune famille ne lui avait jamais convenu. Hortense et elle possédaient un inépuisable thème de conversation dans les penchants corrompus des domestiques. Leurs manières d'envisager cette classe étaient semblables : elles les surveillaient avec les mêmes soupçons, et les jugeaient avec la même sévérité. Hortense, d'ailleurs, tout d'abord, ne montra aucune espèce de jalousie des attentions de mistress Yorke pour Robert : elle lui laissa occuper le poste de garde-malade très librement, et, pour elle, elle trouva une incessante occupation en se démenant à travers la maison, tenant la cuisine sous sa surveillance, rapportant ce qui s'y passait, enfin se rendant généralement utile. Toutes deux s'entendaient à merveille pour écarter les visiteurs de la chambre du malade. Elles tenaient le jeune fabricant captif, et permettaient à peine à l'air de souffler, au soleil de briller sur lui.

Mac Turk, le chirurgien auquel Moore avait été confié, déclara sa blessure dangereuse, mais non, croyait-il, d'un caractère désespéré. D'abord il voulait placer près de lui une garde de son

propre choix ; mais ni mistress Yorke ni Hortense n'en voulurent entendre parler : elles promirent d'obéir fidèlement aux prescriptions. Le malade fut donc laissé provisoirement entre leurs mains.

Sans doute elles s'acquittèrent de la tâche le mieux qu'elles purent ; mais il arriva un accident : les bandages se déplacèrent ou furent dérangés ; il s'ensuivit une grande perte de sang. Mac Turk, appelé, arriva furieux. C'était un de ces chirurgiens qu'il est dangereux de vexer : abrupt dans sa meilleure humeur, dans sa mauvaise il était sauvage. En voyant l'état de Moore, il se soulagea par un flux d'expressions choisies dont il n'est pas nécessaire d'émailler cette page. Les plus fleuries tombèrent sur la tête imperturbable d'un M. Graves, un jeune aide insensible comme le marbre, qu'il emmenait ordinairement avec lui ; il gratifia d'un second bouquet un jeune gentleman de sa suite, un intéressant fac-similé de lui-même, qui n'était autre que son propre fils ; mais la corbeille entière fut le lot des femmes et du sexe féminin en masse.

Pendant la plus grande partie d'une nuit d'hiver, Mac Turk et ses satellites furent occupés autour de Moore. Enfermés seuls avec lui dans la chambre, ils travaillèrent et torturèrent sans pitié son pauvre corps épuisé. Tous trois se tenaient d'un côté du lit, et la Mort de l'autre. Le combat fut rude : il dura jusqu'au matin, et les chances des parties belligérantes parurent alors si égales, que toutes deux eussent pu s'attribuer la victoire.

Moore fut confié à la garde du jeune Mac Turk, pendant que le chirurgien en chef allait à la recherche d'un renfort, qu'il ramena en la personne de mistress Horsfall, la meilleure garde-malade de son état-major. C'est à cette femme qu'il abandonna Moore,

avec les plus sévères injonctions touchant la responsabilité qui pesait sur ses épaules. Elle accepta d'un air abruti, et s'assit dans le fauteuil placé au chevet du lit. Dès ce moment, elle commença à régner.

Mistress Horsfall avait une qualité : elle obéissait à la lettre aux ordres de Mac Turk. Les dix commandements étaient moins sacrés à ses yeux que le dictum du chirurgien. Ce n'était point une femme, c'était un dragon. Hortense s'effaça devant elle ; mistress Yorke se retira froissée : cependant, ces deux femmes étaient des personnages de quelque dignité dans leur propre estime, et de quelque poids dans l'estime des autres. Elles se retirèrent dans le parloir du fond, parfaitement effrayées par la largeur, la hauteur, les gros os et les muscles charnus de mistress Horsfall. Celle-ci demeurait en haut quand cela lui plaisait, descendait au rez-de-chaussée si elle jugeait convenable ; elle prenait sa goutte trois fois par jour, et fumait sa pipe quatre fois.

Quant à Moore, personne n'osa plus s'enquérir de son état : mistress Horsfall l'avait en garde ; elle devait veiller à tous ses besoins, et la conjecture générale était qu'elle s'acquittait de sa tâche.

Le matin et le soir, Mac Turk venait lui rendre visite : sa position, ainsi compliquée par un nouvel accident, intéressait le chirurgien. Il le considérait comme une pièce d'horlogerie fort endommagée, dont la réparation ne pouvait que faire honneur à son habileté. Graves et le jeune Mac Turk, les seuls autres visiteurs de Moore, le regardaient comme ils avaient coutume de regarder les occupants de la salle de dissection à l'infirmerie de Stilbro'.

Robert Moore passait vraiment des heures agréables : accablé de souffrances aiguës, en danger de mort, presque trop faible pour parler, ayant pour garde une espèce de géante, et pour société trois chirurgiens. C'est ainsi qu'il traversa les jours brefs et les longues nuits de tout le triste mois de novembre.

Dans le commencement de sa captivité, Moore avait l'habitude de résister un peu à mistress Horsfall : il haïssait la vue de sa gigantesque corpulence et redoutait le contact de ses rudes mains ; mais elle lui enseigna la docilité en un instant. Elle ne tenait aucun compte de ses six pieds, de ses habitudes masculines et de ses muscles : elle le retournait dans son lit comme une autre femme eût retourné un enfant dans son berceau. Quand il était sage, elle lui disait quelquefois : « Mon chéri, mon cœur » ; quand il était méchant, elle le secouait. Essayait-il de parler lorsque Mac Turk était présent, elle levait la main et lui disait : « Chut ! » comme une nourrice réprimande un enfant mutin. Si elle n'avait pas fumé, si elle n'avait pas bu de gin, c'eût été mieux, pensait-il ; mais elle faisait les deux choses. Une fois, en son absence, il dit à Mac Turk que cette femme était une buveuse de gin.

« Peuh ! monsieur, elles sont toutes ainsi, fut la réponse qu'il obtint. Mais Horsfall a cette qualité, ajouta le chirurgien : ivre ou non, elle se souvient qu'elle doit m'obéir. »

†

Enfin l'automne se passa. Ses brouillards et ses pluies débarrassèrent l'Angleterre de leur deuil et de leurs pleurs. Ses vents disparurent chassés sur des terres lointaines. Derrière novembre vint l'hiver profond, avec son ciel pur, son calme et ses gelées.

Un jour tranquille avait fait place à une soirée transparente comme le cristal : toutes les lumières et les teintes de l'horizon semblaient des reflets de perles blanches, violettes ou gris pâle. Les montagnes étaient d'un bleu lilas ; les lueurs du soleil couchant étaient pourpres ; le firmament était de glace, son fond d'un azur argenté. Quand les étoiles se levèrent, elles parurent formées de cristal blanc et non d'or ; des teintes grises, céruléennes ou d'émeraude pâle, froides, pures, transparentes, coloraient la masse du paysage.

Quel est cet objet bleu, mouvant, isolé, au milieu du bois dépouillé de feuillage ? Eh ! c'est un écolier, un écolier de Briarfield, qui a laissé ses compagnons gagner la maison par la grand-route, et qui cherche un certain arbre, avec un certain tertre mousseux à la racine, convenable pour un siège. Pourquoi flâne-t-il en cet endroit ? l'air est froid et il se fait tard. Il s'assied : à quoi pense-t-il ? Éprouve-t-il le chaste et pur charme de cette belle soirée ? Une lune d'un blanc de perle sourit à travers les arbres gris : fait-il attention à ce sourire ?

Impossible de le dire ; car il est silencieux et sa contenance ne parle point : son visage n'est point un miroir qui réfléchit les sensations, mais plutôt un masque qui les cache. C'est un jeune garçon de quinze ans, droit et grand pour son âge ; son air annonce aussi peu d'aménité que de servilité. Son œil semble prêt à remarquer toute tentative de contrôle et de domination, et ses traits indiquent des facultés alertes pour la résistance. Les sous-maîtres sages évitent, autant qu'ils le peuvent, de se mêler des affaires de ce garçon-là. Le réduire par la sévérité serait une tentative inutile ; le gagner par la flatterie serait pire encore. Il vaut

mieux le laisser à lui-même. Le temps fera son éducation, l'expérience se chargera de le former.

Martin Yorke (car c'est un jeune Yorke) fait profession de fouler aux pieds la poésie. Parlez-lui sentiment, il vous répondra par un sarcasme. Il est là, errant seul, regardant respectueusement la nature, pendant qu'elle déroule sous ses yeux attentifs une page de sévère, silencieuse et solennelle poésie.

Aussitôt assis, il tire un livre de son sac, non une grammaire latine, mais un volume de contrebande, des contes de fées ; il y a encore bien une heure de jour pour sa jeune vue ; d'ailleurs, la lune est là ; sa lumière, encore faible et vague, remplit la clairière où il est assis.

Il lit : il se trouve transporté dans une région solitaire et montagneuse ; tout, autour de lui, est rude et désolé, sans forme et presque sans couleur. Il entend des clochettes tinter dans l'air. Sortant de la masse informe du brouillard, lui apparaît la plus brillante vision, une lady vêtue de vert, montée sur un palefroi blanc comme la neige ; il distingue son vêtement, ses perles, sa monture ; elle lui adresse une mystérieuse question : il est enchanté, et doit la suivre dans une terre féerique.

Une seconde légende le transporte au bord de la mer : là les flots viennent se briser à la base de rocs dont la hauteur donne le vertige. Il pleut et il vente. Au loin, dans la mer, s'étend une ligne de rochers noirs et escarpés, sur le sommet et autour desquels éclaboussent et flaquent des flots d'écume blanche comme la neige. Sur ces rocs un promeneur solitaire foule d'un pas prudent les herbes marines, plongeant ses regards dans les abîmes profonds où la mer, couleur d'émeraude, cache sa végétation plus

grande, plus sauvage, plus étrange que celle de la terre, avec ses coquillages les uns verts, les autres pourpres et couleur de perles, entremêlés dans les replis des longues herbes. Martin entend un cri. Levant les yeux et regardant devant lui, il voit sur un point blafard du rocher une forme grande et pâle, semblable à un homme, mais faite d'écume, transparente, frémissante, terrible : elle n'est pas seule ; de nombreuses formes humaines, des femmes aussi formées d'écume, de blanches Néréïdes, folâtrent sur ces rochers.

Silence ! il ferme le livre : il le cache dans son sac. Martin entend un pas. Il écoute : non… oui. De nouveau les feuilles sèches, légèrement froissées, bruissent sur le sentier. Martin regarde : les branches s'écartent, et une femme paraît.

C'est une lady vêtue de soie noire ; un voile couvre son visage. Jamais Martin n'a rencontré de lady dans ce bois, ni aucune femme, si ce n'est, de temps à autre, quelque petite paysanne des environs venant y cueillir des noisettes. Ce soir, l'apparition ne lui déplaît point. Il remarque, à mesure qu'elle approche, qu'elle n'est ni vieille ni laide, mais au contraire très jeune ; et s'il ne la reconnaissait pas pour être celle qu'il a plusieurs fois déclarée fort laide, il lui semblerait découvrir des traits de beauté sous la gaze légère de ce voile.

Elle passe auprès de lui sans rien dire. Il s'y attendait : toutes les femmes sont d'orgueilleuses guenons, et il ne connaît pas de poupée plus infatuée d'elle-même que cette Caroline Helstone. Cette pensée est à peine gravée dans son esprit, que la lady revient sur ses pas, et, relevant son voile, repose son regard sur son visage en lui demandant avec douceur :

« Êtes-vous un des fils de M. Yorke ? »

Aucune évidence humaine n'eût été capable de persuader à Martin Yorke qu'il avait changé de couleur à la demande de la jeune fille ; et pourtant il avait rougi jusqu'aux oreilles.

« Oui, dit-il avec brusquerie, et en s'encourageant à attendre orgueilleusement ce qui allait arriver.

— Vous êtes Martin, je crois ? » dit la jeune lady.

Cette simple phrase, sans apprêt et prononcée avec une sorte de timidité, résonna comme une douce harmonie dans la nature de ce jeune garçon. Elle l'apaisa comme eût fait une note de musique.

Martin avait un sentiment profond de sa valeur personnelle ; il fut agréablement flatté de voir que cette jeune fille pût le distinguer de ses frères. Comme son père, il détestait la cérémonie : il aimait à entendre une femme l'appeler Martin, et non monsieur Martin ou maître Martin. Pire que la cérémonie lui paraissait l'autre extrême, la trop grande familiarité : le léger ton de timidité, l'hésitation à peine visible de Caroline, lui semblèrent parfaitement à leur place.

« Je suis Martin, dit-il.

— Comment se portent votre père et votre mère ? (Par bonheur elle ne dit pas papa et maman ; cela eût tout gâté.) Et Rose et Jessie ?

— Bien, je crois.

— Ma cousine Hortense est-elle toujours à Briarmains ?

— Oh ! oui. »

Martin prononça cela d'un ton comique et avec un demi-sourire. Le demi-sourire lui fut retourné par Caroline, qui devinait trop en quelle odeur devrait être Hortense auprès des jeunes Yorke.

« Votre mère l'aime-t-elle ?

— Elles s'entendent si bien à propos des domestiques, qu'elles ne peuvent s'empêcher de s'aimer l'une l'autre.

— Il fait froid ce soir.

— Pourquoi êtes-vous dehors si tard ?

— J'ai perdu mon chemin dans le bois. »

Pour le coup, Martin se permit un rire moqueur.

« Vous avez perdu votre chemin dans la vaste forêt de Briarmains ? vous méritez de ne le point retrouver.

— Je ne suis jamais venue ici, et je crois que je suis en contravention. Vous pouvez me faire condamner à l'amende ; c'est le bois de votre père.

— Je sais cela ; mais, puisque vous avez été si simple que de perdre votre chemin, je vais vous guider.

— C'est inutile ; j'ai trouvé le sentier maintenant. Je sortirai bien toute seule. Martin, comment va M. Moore ? »

Martin avait connaissance de certains bruits ; il crut pouvoir se divertir par une expérience.

« Il est près de mourir. Rien ne peut le sauver. Tout espoir est perdu ! »

Elle détourna son voile. Elle le regarda dans les yeux et dit :

« Mourir !

— Mourir. Et grâce aux femmes, ma mère et les autres ; elles ont touché à ses bandages, et c'est fini. Sans elles, il irait mieux. Elles mériteraient d'être arrêtées, emprisonnées, jugées, et envoyées à Botany-Bay tout au moins. »

Peut-être que la questionneuse n'entendit pas ce jugement : elle semblait frappée d'immobilité. Au bout de deux minutes, sans prononcer une parole, elle se mit en marche, sans dire bonsoir, sans faire de questions nouvelles. Ce n'était pas amusant ; ce n'était pas sur cela que Martin avait compté. Il s'attendait à quelque chose de dramatique. Ce n'était pas la peine d'effrayer la jeune fille, si elle ne lui donnait pas le plaisir de jouir de sa frayeur. Il la rappela :

« Miss Helstone ! »

Elle n'entendit pas, ou ne voulut pas se retourner. Il courut après elle et la rejoignit.

« Allons ! ce que je vous ai dit vous a-t-il affligée ?

— Vous ne savez pas ce que c'est que la mort, Martin : vous êtes trop jeune pour que je cause avec vous sur un tel sujet.

— Est-ce que vous m'avez cru ? C'est une plaisanterie que j'ai voulu faire. Moore mange comme trois hommes. Elles ne cessent de faire du sagou, du tapioca ou quelque chose de bon pour lui : je ne puis aller dans la cuisine qu'il n'y ait une casserole sur le feu

contenant quelques friandises. Cela me donne l'envie de jouer au vieux soldat, et d'être nourri sur la graisse du pays comme lui.

— Martin ! Martin !... » Sa voix trembla et elle s'arrêta. « C'est extrêmement mal à vous. Vous m'avez presque tuée. »

Elle s'arrêta de nouveau : elle s'appuya contre un arbre, tremblante, pâle comme la mort.

Martin la contemplait avec une exprimable curiosité. D'un côté, comme il l'eût exprimé dans son langage pittoresque, c'était pour lui « des noix » de voir cela : cela lui disait tant de choses, et il commençait à avoir une si grande envie de découvrir des secrets ! d'un autre côté, cela lui rappelait ce qu'il avait autrefois ressenti lorsqu'il entendit un merle pleurant sa couvée que Mathieu avait écrasée avec une pierre, et ce n'était point un sentiment de plaisir. Incapable de trouver rien de bien convenable à dire pour la consoler, il commença à chercher en son esprit ce qu'il devait faire ; il sourit : le sourire de ce jeune garçon donnait une étonnante clarté à sa physionomie.

« Eurêka ? s'écria-t-il. Je vais tout réparer à l'instant. Vous êtes mieux maintenant, miss Caroline : marchez en avant », lui dit-il.

Sans réfléchir qu'il serait plus difficile pour miss Helstone que pour lui d'escalader un mur ou de traverser une haie, il la conduisit par une courte traverse qui ne menait à aucune ouverture. La conséquence fut qu'il se trouva obligé de l'aider à franchir de formidables obstacles, et tout en la raillant de sa faiblesse, il éprouvait une vive satisfaction de se sentir utile.

« Martin, avant de nous séparer, assurez-moi sérieusement, et sur votre parole d'honneur, que M. Moore est mieux.

— Combien vous pensez à ce Moore !

— Non… mais… beaucoup de ses amis peuvent me demander de ses nouvelles, et je désire pouvoir leur donner une réponse exacte.

— Vous pouvez leur dire qu'il est assez bien, seulement paresseux. Vous pouvez leur dire qu'il mange des côtelettes de mouton à dîner, et la meilleure arrow-root pour souper. J'en interceptai un soir un bol au passage, et j'en mangeai la moitié.

— Et qui le soigne, Martin ? qui est auprès de lui ?

— Qui le soigne ?… le grand enfant ! eh mais, une femme aussi ronde et aussi grosse que notre plus gros tonneau, une rude et laide vieille fille. Je ne doute pas qu'elle ne mène près de lui riche vie : personne qu'elle ne l'approche ; il est presque dans l'obscurité. Je crois qu'elle lui administre de terribles corrections dans cette chambre. Je colle quelquefois mon oreille au mur lorsque je suis couché, et il me semble que je l'entends le rouer de coups. Il faut voir son poing ; elle tiendrait une demi-douzaine de petites mains comme la vôtre dans une des siennes. Après tout, malgré les côtelettes et les gelées qu'il reçoit, je ne voudrais pas être dans ses souliers. Dans mon opinion, elle mange la plus grande partie de ce qui est servi en haut à Moore. Pourvu qu'elle ne l'affame pas ! »

Profond silence et méditation de la part de Caroline, et vigilance rusée de la part de Martin.

« Vous ne le voyez jamais, je suppose, Martin ?

— Moi ! non. Et je ne tiens pas à le voir. »

Nouveau silence.

« N'êtes-vous pas venue à notre maison une fois avec Mme Pryor, il y a environ six semaines, pour demander après lui ? demanda encore Martin.

— Oui.

— Je crois que vous désiriez monter auprès de lui ?

— Nous le désirions, nous le sollicitions ; mais votre mère nous refusa.

— Oui, elle refusa, j'entendis tout ; elle vous traita comme elle se plaît à traiter les visiteurs de temps à autre ; elle se conduisit envers vous durement.

— Elle ne fut pas bienveillante ; car vous savez, Martin, nous sommes parents, et il est naturel que nous prenions de l'intérêt à M. Moore. Mais il faut nous quitter ici. Nous voici à la porte de votre père ?

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ? Je vous reconduirai jusqu'à la rectorerie.

— Ils s'apercevront de votre absence ; ils ne sauront pas où vous êtes.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Je suis assez grand pour prendre soin de moi, je suppose. »

Martin savait qu'il avait déjà encouru la peine d'une réprimande et du pain sec avec son thé. N'importe, la soirée lui avait

procuré une aventure : cela valait mieux que des gâteaux et des rôties.

Il accompagna Caroline à la rectorerie. Pendant le trajet, il promit de voir M. Moore, en dépit du dragon qui gardait sa chambre, et fixa une heure du lendemain, à laquelle Caroline devait se rendre dans le bois de Briarmains et avoir des nouvelles du malade. Il la rencontrerait auprès d'un certain arbre. Ce plan ne menait à rien ; cependant l'idée lui sourit.

De retour à Briarmains, le pain sec et la réprimande lui furent dûment administrés, et il fut envoyé au lit de très bonne heure. Il accepta la punition avec le plus ferme stoïcisme.

Avant de monter dans sa chambre, il fit une secrète visite à la salle à manger, calme, froide et majestueuse pièce servant rarement, car la famille dînait ordinairement dans le parloir du fond. Il s'arrêta devant la cheminée et éleva sa chandelle vers deux tableaux placés au-dessus : c'étaient des têtes de femmes ; l'une un type de beauté sereine, heureuse et innocente ; l'autre, plus gracieuse, mais triste et désespérée.

« Elle ressemblait à celle-là, dit-il en regardant la dernière image, quand elle sanglotait et, d'une pâleur mortelle, s'appuyait contre l'arbre. Je suppose, continua-t-il lorsqu'il fut dans sa chambre, assis sur le bord de son lit, je suppose qu'elle est ce qu'ils appellent amoureuse ; oui, amoureuse de ce grand objet qui est dans la chambre voisine. Chut ! est-ce que cette Horsfall lui administre une correction ? Je m'étonne qu'il ne hurle pas. Cela résonne réellement comme si elle lui était tombée dessus avec les dents et avec les ongles ; mais je suppose qu'elle fait le lit. Je l'ai vue le faire une fois ; elle frappe sur le matelas comme

si elle boxait. Chose singulière ! Zillah (on la nomme Zillah), Zillah Horsfall est une femme, et Caroline Helstone est aussi une femme : ce sont deux êtres de la même espèce, et pourtant elles ne sont guère semblables. Est-elle jolie fille, cette Caroline ! On a plaisir à la regarder ; il y a quelque chose de si clair sur son visage, de si doux dans ses yeux ! J'aime qu'elle me regarde ; cela me fait du bien. Elle a de longs cils ; leur ombre semble se reposer où elle regarde, et communique la paix et la pensée. Si elle se comporte bien et continue de me plaire comme elle m'a plu aujourd'hui, je pourrai l'en récompenser. J'aime assez la pensée de circonvenir ma mère et cette ogresse de vieille Horsfall. Non que je tienne à faire plaisir à Moore ; mais tout ce que je ferai pour lui me sera payé, et en monnaie de mon choix. Je sais quelle récompense je réclamerai : une récompense désagréable à Moore et agréable pour moi. »

Il se coucha.

q

Chapitre 8 Les tactiques de Martin

Il fallait, pour la réussite du plan de Martin, qu'il pût demeurer pendant tout le jour à la maison. En conséquence, il ne trouva pas d'appétit pour le déjeuner et, au moment d'aller à l'école, il se plaignit d'un violent mal de cœur qui fit penser qu'au lieu d'aller à l'école de grammaire avec Marc, il valait mieux qu'il demeurât dans le fauteuil de son père, au coin du feu, à lire le journal. Ceci arrangé à sa satisfaction, Marc étant parti pour la classe de

M. Sumner, et Mathieu et M. Yorke pour le comptoir, trois autres exploits, non, quatre, restaient à accomplir.

Le premier de ces exploits était de réaliser le déjeuner auquel il n'avait pas goûté, et dont son appétit de quinze ans pouvait difficilement se passer. Le second, le troisième, le quatrième, d'éloigner sa mère, miss Moore et mistress Horsfall, avant quatre heures de l'après-midi.

Le premier de ces exploits était le plus pressé, puisque le travail qu'il avait devant lui demandait une masse d'énergie que la vacuité présente de son jeune estomac ne semblait pas vouloir lui fournir.

Martin savait le chemin du garde-manger, et il le prit. Les domestiques étaient dans la cuisine, déjeunant solennellement, les portes fermées ; sa mère et miss Moore prenaient l'air sur la pelouse, discutant sur la fermeture de ces portes. Martin, en sûreté dans le garde-manger, faisait son choix dans les provisions. Si son déjeuner avait été retardé, il voulait au moins qu'il fût recherché : il lui semblait qu'une variante sur sa chère usuelle et insipide de pain et de lait était à la fois juste et désirable. Il pensait que le savoureux et le salutaire pouvaient être combinés. Une provision de pommes rosées, placées sur de la paille, garnissaient une tablette. Il en prit trois. Il y avait de la pâtisserie sur un plat ; il choisit un gâteau feuilleté aux abricots et une tarte aux prunes de Damas. Le pain ordinaire n'attirait pas son œil ; mais il regardait avec plaisir quelques gâteaux à thé aux raisins de Corinthe, et condescendit à en choisir un. Grâce à son couteau, il put s'approprier une aile de poulet et une tranche de jambon. Il pensa qu'un morceau de pouding froid s'harmonierait avec ces articles,

et ayant fait cette addition à ses provisions, il se précipita dans le corridor.

Il en avait parcouru la moitié ; trois pas le séparaient du port, ou plutôt du parloir du fond, où il allait se trouver en sûreté, quand la porte d'entrée s'ouvrit et Mathieu se dressa devant lui. Mieux eût aimé Martin voir le diable en personne, avec son attirail de cornes, de queue et de pieds fourchus.

Mathieu, sceptique et railleur, n'avait pas voulu ajouter foi au subit mal de cœur : il avait murmuré quelques mots, parmi lesquels on avait distinctement entendu ceux d'imposteur. La vue de son frère s'installant dans la chaise de son père et lisant le journal avait paru l'affecter d'un spasme mental : le spectacle qu'il avait maintenant devant les yeux, les pommes, les tartes, les gâteaux à thé, la volaille, le jambon et le pouding, ne donnaient que trop raison à la bonne opinion qu'il avait de sa sagacité.

Martin demeura interdit pendant une minute, un instant ; mais il ne tarda pas à se remettre. Avec la vraie perspicacité des âmes d'élite, il vit à l'instant comment il pourrait tirer avantage de ce qui à première vue semblait un fâcheux contretemps. Il vit comment il pourrait en profiter pour accomplir sa deuxième tâche, se débarrasser de sa mère. Il savait qu'une collision entre lui et Mathieu ne manquait jamais de donner à mistress Yorke une attaque de nerfs ; il savait aussi que, d'après ce principe que le calme succède à l'orage, après une matinée de spasmes nerveux, sa mère ne manquerait pas de passer l'après-midi au lit. Cela l'arrangeait parfaitement.

La collision eut conséquemment lieu dans le corridor. Un rire sec, un insultant sarcasme, une méprisante provocation, ac-

cueillis par une nonchalante mais cruelle réplique, furent le signal du combat. Ils se ruèrent l'un sur l'autre. Martin, qui ordinairement faisait peu de bruit en ces occasions, en fit beaucoup cette fois. Les domestiques, mistress Yorke, miss Moore, accoururent : aucune main de femme ne put les séparer, et on appela M. Yorke.

« Mes fils, dit-il, l'un de vous devra quitter mon toit si cela se renouvelle ; je ne veux voir ici aucune lutte entre Abel et Caïn. »

Martin alors se laissa enlever : il avait été blessé ; il était le plus jeune et le plus faible : il était tout à fait froid et nullement en colère ; il souriait même, content de voir accomplie la plus difficile partie de la tâche qu'il s'était imposée.

Une fois il sembla indécis dans le cours de la matinée.

« Cela ne vaut pas la peine que je me tourmente pour cette Caroline », dit-il.

Mais un quart d'heure après, il était de nouveau dans la salle à manger, regardant la tête aux cheveux épars et aux yeux troublés par le désespoir.

« Oui, dit-il, je l'ai fait pleurer, frissonner, presque s'évanouir. Je veux la voir sourire avant d'en finir avec elle : d'ailleurs, il faut que je joue toutes ces femelles. »

Aussitôt après le dîner, mistress Yorke accomplit les prévisions de son fils en se retirant dans sa chambre. Il ne restait plus qu'Hortense.

Cette lady était confortablement assise à raccommoder des bas dans le parloir du fond, quand Martin, étendu sur le sofa (il

se disait toujours indisposé), quittant un livre qu'il était en train de lire avec toute la voluptueuse nonchalance d'un jeune pacha, dit avec indifférence quelques mots sur Sarah, la servante de Hollow. Il insinua adroitement que cette demoiselle passait pour avoir trois amoureux, Frédéric Murgatroyd, Jérémie Pighills et un certain John ; et que miss Mann avait affirmé que cette fille, depuis qu'elle était seule gardienne du cottage, les invitait souvent aux repas et les traitait avec tout le confortable dont la maison était susceptible.

Il n'en fallait pas davantage. Hortense n'eût pu demeurer une heure de plus sans se porter sur les lieux où s'accomplissaient de telles horreurs et voir les choses par ses yeux. Mistress Horsfall resta seule.

Martin, maître de la place, prit dans la corbeille à ouvrage de sa mère un trousseau de clefs avec lesquelles il ouvrit le buffet ; il en retira une bouteille noire et un petit verre qu'il plaça sur la table. Puis il monta lestement au premier étage et frappa à la porte de la chambre de M. Moore, que la garde-malade vint ouvrir.

« S'il vous plaît, madame, vous êtes invitée à descendre au parloir pour prendre quelque rafraîchissement : vous ne serez pas troublée ; toute la famille est sortie. »

Il la vit descendre, il la vit entrer, lui-même ferma la porte ; il saisit son bonnet et courut vers le bois.

Il n'était alors que trois heures et demie ; la matinée avait été belle, mais le ciel s'était assombri : il commençait à neiger et le vent était glacial. Le bois avait un air triste ; les vieux arbres étaient terribles à voir. Cependant Martin était content de trou-

ver cette ombre sur son chemin. Il trouvait un charme dans l'aspect des vieux chênes, qui ressemblaient à des spectres.

Il dut attendre : il se promena de long en large, pendant que les flocons de neige tombaient plus serrés. Le vent, qui auparavant pleurait, hurlait alors d'une façon lamentable.

« Elle est bien longtemps à venir, murmurait-il en regardant le long de l'étroit sentier. Je ne sais, se disait-il, pourquoi je désire si fort la voir. Elle ne vient pas cependant pour moi ; mais j'ai un pouvoir sur elle, et j'ai besoin qu'elle vienne, afin que je puisse exercer ce pouvoir. »

Il continua sa promenade.

« Si elle manque de venir, reprit-il après un instant, je la haïrai, je la mépriserai. »

Quatre heures sonnèrent. Il entendit au loin l'horloge de l'église. Un pas si vif, si léger que, sans le bruit des feuilles, on l'eût à peine entendu sur le sentier du bois, mit fin à son impatience. Le vent soufflait furieusement alors, et la neige tombait d'une façon effrayante ; mais néanmoins elle venait, et sans crainte. »

« Eh bien ! Martin, dit-elle avec empressement, comment va-t-il ?

— C'est étrange, comme elle pense à lui ! se dit Martin ; la neige et le froid ne lui font rien, je crois ; cependant ce n'est qu'une enfant, comme dirait ma mère. Je voudrais avoir un manteau pour l'envelopper dedans. »

Plongé ainsi dans ses réflexions, il négligeait de répondre à miss Helstone.

« Vous l'avez vu ?

— Non.

— Oh ! vous m'aviez promis que vous le verriez.

— Je crois pouvoir faire pour vous mieux que cela. Ne vous ai-je pas dit que je ne me souciais pas de le voir ?

— Mais maintenant il se passera si longtemps avant que j'apprenne quelque chose de certain sur lui ! et l'incertitude me rend malade. Martin, voyez-le, je vous prie ; assurez-le de l'intérêt que lui porte Caroline Helstone ; dites-lui qu'elle désirerait savoir comment il était, et si elle pouvait faire quelque chose pour lui.

— Je ne ferai pas cela.

— Vous êtes changé. Vous étiez si bienveillant hier soir !

— Venez ; nous ne devons pas demeurer dans ce bois ; il fait trop froid.

— Mais avant de m'en aller, promettez-moi de revenir demain avec des nouvelles.

— Je ne promets pas des choses semblables ; je suis d'une santé beaucoup trop délicate pour promettre et tenir de tels engagements dans la saison d'hiver ; si vous saviez quel mal j'avais dans la poitrine ce matin, et comme je me suis passé de déjeuner et j'ai été rossé par-dessus le marché, vous sentiriez combien il est imprudent de me faire venir ici dans la neige.

— Êtes-vous réellement maladif, Martin ?

— Est-ce que je n'en ai pas l'air ?

— Vous avez les joues roses.

— C'est la fièvre. Voulez-vous venir, oui ou non ?

— Où ?

— Avec moi. J'ai été un fou de ne pas apporter un manteau ; je vous aurais empêchée de grelotter.

— Vous retournez chez votre mère ; mon chemin est dans la direction opposée.

— Mettez votre bras sous le mien ; je prendrai soin de vous.

— Mais, le mur, la haie, c'est si difficile à escalader ! et vous êtes trop jeune et trop faible pour m'aider sans vous blesser.

— Vous passerez par la porte.

— Mais…

— Mais !… mais !… Voulez-vous, oui ou non, vous confier à moi ? »

Elle le regarda dans les yeux.

« Je crois que oui, dit-elle. Tout, plutôt que de m'en retourner dans l'anxiété où je suis venue.

— Je ne puis répondre de cela. Je vous promets cependant ceci : laissez-vous diriger par moi, et vous verrez Moore vous-même.

— Moi-même ?

— Vous-même.

— Mais, cher Martin, sait-il… ?

— Ah ! je suis cher, maintenant. Non, il ne sait pas.

— Et votre mère, et les autres ?

— J'ai songé à tout. »

Caroline tomba dans un long accès de rêverie silencieuse, mais elle marcha cependant avec son guide ; ils arrivèrent en vue de Briarmains.

« Avez-vous pris votre parti ? » demanda-t-il.

Elle garda le silence.

« Décidez-vous. Nous sommes juste sur les lieux. Je ne veux pas le voir, je vous le dis, excepté pour lui annoncer votre arrivée.

— Martin, vous êtes un singulier garçon, et ceci est une étrange démarche. Mais tout ce que j'éprouve est et a été depuis longtemps étrange. Je le verrai.

— Vous n'hésiterez ni ne vous rétracterez ?

— Non.

— Nous y voici donc. N'ayez pas peur en passant devant la fenêtre du parloir ; personne ne vous verra. Mon père et Mathieu sont à la fabrique, Marc est à l'école, les servantes sont à la cuisine, miss Moore est au cottage, ma mère est dans son lit, et mistress Horsfall en paradis. Voyez, je n'ai pas besoin de sonner : j'ouvre la porte ; le corridor est vide, l'escalier tranquille, et aussi

la galerie ; la maison entière et ses habitants sont sous un enchantement que je ne romprai que lorsque vous serez partie.

— Martin, j'ai confiance en vous.

— Jamais vous n'avez dit une meilleure parole. Laissez-moi prendre votre châle ; j'en secouerai la neige et le ferai sécher. Vous avez froid et vous êtes mouillée, ne vous inquiétez pas de cela ; il y a du feu là-haut. Êtes-vous prête ?

— Oui.

— Suivez-moi. »

Il laissa ses souliers sur le paillasson, et monta l'escalier pieds nus ; Caroline se glissa auprès de lui d'un pas léger : il y avait une galerie, puis un passage ; au bout de ce passage, Martin s'arrêta devant une porte et frappa. Il fut obligé de frapper deux, et même trois fois ; une voix connue de l'une des deux personnes présentes dit à la fin :

« Entrez. »

Le jeune garçon entra lestement.

« Monsieur Moore, une lady est venue demander de vos nouvelles ; aucune des femmes n'était là ; c'est jour de lessive, et les servantes sont plongées dans l'eau de savon jusque par-dessus la tête dans la cuisine. Ainsi, je lui ai dit de monter ici.

— Ici, monsieur ?

— Oui, ici ; mais si vous vous y opposez, elle en sera quitte pour redescendre.

— Est-ce ici un endroit pour recevoir une dame, et suis-je moi-même en état de la recevoir, absurde garnement ?

— Non : ainsi, je vais l'emmener.

— Martin, vous allez rester ici. Qui est-elle ?

— Votre grand-mère de ce château sur le Scheldt dont parle miss Moore.

— Martin, dit un doux murmure derrière la porte, ne plaisantez pas.

— Est-elle là ? demanda Moore avec empressement : il avait saisi un son confus.

— Elle est là, près de s'évanouir ; elle se tient debout sur le paillasson, choquée de votre manque d'affection filiale.

— Martin, vous êtes quelque chose de malfaisant, qui tient du démon et du page. À qui ressemble-t-elle ?

— Plus à moi qu'à vous ; car elle est jeune et belle.

— Vous allez la faire avancer, entendez-vous ?

— Venez, miss Caroline.

— Miss Caroline ! » répéta Moore.

Et, lorsque miss Caroline entra, elle fut rencontrée au milieu de la chambre par un personnage grand, maigre et portant les traces de la maladie, qui lui prit les deux mains.

« Je vous donne un quart d'heure, dit Martin en se retirant, pas plus. Dites-vous ce que vous avez à vous dire pendant ce temps ; jusqu'à ce qu'il soit écoulé j'attends dans la galerie : per-

sonne ne pourra approcher ; je veillerai sur votre sûreté. Si vous persistiez à vouloir rester plus longtemps, je vous abandonnerais à votre sort. »

Il ferma la porte. Dans la galerie, il était aussi fier qu'un roi. Jamais il ne s'était trouvé engagé dans une aventure qui fût autant de son goût ; car jamais aventure ne lui avait donné autant d'importance, ou ne lui avait inspiré autant d'intérêt.

« Vous êtes enfin venue ! dit l'homme maigre en regardant sa visiteuse avec ses yeux caves.

— M'attendiez-vous auparavant ?

— Pendant un mois, près de deux mois, nous avons été bien près l'un de l'autre, et j'ai passé de longues heures de souffrances, de danger, de misère, Cary !

— Je ne pouvais venir.

— Ne pouviez-vous venir ? mais la rectorerie et Briarmains sont très rapprochés ; il n'y a pas deux milles de distance. »

Il y avait de la peine, il y avait du plaisir, sur la figure de la jeune fille en entendant ces reproches ; il lui était doux, il lui était amer de se défendre.

« Quand je dis que je ne pouvais venir, je veux dire que je ne pouvais vous voir. Car je vins avec maman le jour même où nous apprîmes l'accident qui était arrivé. M. Mac Turk nous dit qu'il était impossible d'admettre aucun étranger.

— Mais depuis, chaque belle après-midi de ces semaines passées, j'ai attendu et j'ai écouté. Quelque chose là, Cary (appuyant sa main sur sa poitrine), me disait qu'il était impossible que vous

m'eussiez oublié. Non que je mérite d'occuper vos pensées ; mais nous sommes de vieilles connaissances, nous sommes cousins.

— Je vins de nouveau, Robert ; maman et moi vînmes de nouveau.

— Est-ce vrai ? Allons, j'aime à entendre cela : puisque vous êtes venue de nouveau, nous allons nous asseoir et causer de cela. »

Ils s'assirent, Caroline approcha sa chaise de la sienne. L'air était en ce moment obscurci par la neige ; un vent glacial la chassait avec fureur. Le couple n'entendit point le long sifflement du vent, et ne vit point le blanc fardeau qu'il poussait devant lui : chacun d'eux ne semblait s'apercevoir que d'une chose, de la présence de l'autre.

« Ainsi, maman et vous êtes venues une seconde fois ?

— Et mistress Yorke nous a traitées étrangement. Nous demandâmes à vous voir. « Non, dit-elle, pas dans ma maison. Je suis à présent responsable de sa vie ; elle ne sera pas compromise pour une demi-heure d'inutile bavardage. » Mais je ne dois pas vous rapporter tout ce qu'elle nous a dit ; c'était très désagréable. Cependant, nous revînmes encore, maman, miss Keeldar et moi. Cette fois nous pensions devoir l'emporter, étant trois contre une, et ayant Shirley de notre côté. Mais mistress Yorke ouvrit une telle batterie… »

Moore sourit.

« Que dit-elle ?

— Des choses qui nous étonnèrent. Shirley se mit enfin à rire ; je pleurai ; maman était sérieusement contrariée : nous fûmes toutes trois expulsées du champ de bataille. Depuis ce temps, je me suis contentée de passer devant la maison une fois par jour, pour avoir la satisfaction de regarder à votre fenêtre, que je pouvais distinguer à cause des rideaux qui étaient tirés. Je n'osais réellement pas entrer.

— Je vous ai désirée, Caroline.

— Je ne savais pas cela ; je n'ai jamais songé un instant que vous pensiez à moi. Si j'avais seulement pu imaginer cette possibilité…

— Mistress Yorke vous eût encore mises à la porte.

— Oh ! que non ! j'aurais employé le stratagème, si la persuasion m'eût fait défaut ; je serais venue à la porte de la cuisine. Les servantes m'auraient laissé entrer, et je serais montée droit à l'étage supérieur. Dans le fait, c'était bien plus la crainte de l'intrusion, la crainte de vous-même, qui me retenaient, que la crainte de mistress Yorke.

— Seulement hier soir je désespérai de vous voir jamais. La faiblesse avait produit sur moi un terrible découragement.

— Et vous étiez seul ?

— Pis que seul !

— Mais vous devez aller mieux, puisque vous pouvez quitter votre lit ?

— Je ne sais si je vivrai ; je ne vois rien de possible, après un tel épuisement, que le dépérissement.

— Vous retournerez à Hollow.

— La tristesse m'y accompagnerait, rien de gai ne m'approche.

— Je veux changer cela ; il faut que cela soit changé, fallût-il lutter pour cela contre dix mistress Yorke.

— Cary, vous me faites sourire.

— Souriez, souriez encore. Faut-il vous dire ce que j'aimerais ?

— Dites-moi tout, seulement continuez de causer ; je suis comme Saül : faute de musique, je périrais.

— J'aimerais à vous voir transporté à la rectorerie et confié à mes soins et à ceux de maman.

— Précieux cadeau ! Je n'ai pas ri une seule fois depuis qu'ils m'ont voulu assassiner.

— Souffrez-vous, Robert ?

— Pas beaucoup maintenant ; mais je suis ordinairement faible, et mon esprit est singulièrement sombre, vide et impuissant. Ne lisez-vous pas tout cela sur mon visage ? je ressemble à un vrai fantôme.

— Vous êtes changé, oui ; et cependant je vous eusse reconnu partout. Mais je comprends vos sentiments : j'ai éprouvé quelque chose de pareil. Depuis que nous ne nous sommes vus, moi aussi j'ai été très malade.

— Très malade ?

— Je croyais que j'allais mourir. L'histoire de ma vie me semblait achevée. Chaque nuit, juste à l'heure de minuit, j'avais cou-

tume de m'éveiller après de terribles rêves, et le livre était là, ouvert devant moi, à la page où se trouvait écrit le mot : fin. J'avais d'étranges pensées.

— Vous parlez d'après ma propre expérience.

— Je croyais que je ne vous reverrais plus ; et j'étais devenue si maigre ! aussi maigre que vous êtes en ce moment. Je ne pouvais rien faire pour moi-même, ni me lever, ni me coucher, et je ne pouvais manger ; cependant, vous voyez que je suis mieux.

— Consolatrice triste et douce ! Je suis trop faible pour exprimer ce que je sens ; mais, pendant que vous parlez, je sens là quelque chose.

— Je suis ici, à votre côté, où je pensais ne me retrouver jamais : ici je vous parle, je vous vois m'écouter avec plaisir, me regarder avec bienveillance. Est-ce que je comptais sur cela ? je désespérais. »

Moore poussa un soupir, un soupir profond, presque un gémissement ; il couvrit ses yeux de sa main.

« Puissé-je être épargné, pour faire quelque expiation ! »

Telle était sa prière.

« Et pourquoi ?

— Nous ne toucherons pas à ce sujet maintenant, Cary ; faible comme je le suis, je n'ai pas le pouvoir d'aborder une telle question. Mistress Pryor était-elle avec vous pendant votre maladie ?

— Oui (Caroline sourit joyeusement) ; vous savez qu'elle est ma mère ?

— Je l'ai appris ; Hortense me l'a dit : mais je veux aussi apprendre cette histoire de votre bouche. Ajoute-t-elle à votre bonheur ?

— Quoi ! maman ? Elle m'est chère ; je ne puis dire combien elle m'est chère. J'étais toujours abattue, elle m'a soutenue.

— Je mérite d'apprendre cela en un moment où je puis à peine porter ma main à ma tête. Je le mérite.

— Ce n'est pas un reproche contre vous.

— Ce sont des charbons ardents amoncelés sur ma tête ; il en est de même de chaque mot que vous m'adressez, de chaque regard qui illumine votre doux visage. Approchez-vous encore plus près, Lina, et donnez-moi votre main, si mes doigts maigres ne vous font pas peur. »

Elle prit ses doigts décharnés dans ses deux petites mains ; elle baissa la tête et les effleura de ses lèvres. Moore était très ému ; une ou deux grosses larmes coulaient sur ses joues creuses.

« Je veux garder ces choses-là dans mon cœur, Cary : je veux mettre à part ce baiser, et vous en entendrez parler quelque jour.

— Sortez ! s'écria Martin ouvrant la porte. Venez vite, vous avez eu vingt minutes au lieu d'un quart d'heure.

— Elle ne va pas encore partir, petit drôle.

— Je n'ose rester plus longtemps, Robert.

— Pouvez-vous promettre de revenir ?

— Non, elle ne le peut pas, répondit Martin. La chose ne doit pas dégénérer en habitude ; je ne peux pas me donner cette

peine-là. C'est fort bien pour une fois, mais je ne veux pas que cela se répète.

— Vous ne voulez pas que cela se répète !

— Chut ! ne le vexez pas, nous n'aurions pu nous voir aujourd'hui sans lui : mais je reviendrai, si c'est votre désir que je revienne.

— C'est mon désir, mon seul désir, presque le seul désir que je puisse éprouver.

— Venez à l'instant ; ma mère a toussé, elle s'est levée et vient de poser ses pieds sur le parquet. Qu'elle vous surprenne seulement sur l'escalier, miss Caroline ! vous n'avez pas le temps de lui dire au revoir (s'avançant entre elle et Moore) ; il faut marcher.

— Mon châle, Martin.

— Je l'ai. Je vous le mettrai lorsque vous serez dans le vestibule. »

Il les força de se séparer. Il ne voulut permettre d'autres adieux que ceux des regards : il porta à moitié Caroline en bas de l'escalier. Dans le vestibule, il l'enveloppa de son châle, et si le pas de sa mère, qui se faisait entendre dans la galerie, et un sentiment de timidité, la noble et naturelle impulsion de son jeune cœur, ne l'eussent retenu en arrière, il eût réclamé sa récompense, il eût dit : « Maintenant, miss Caroline, pour tout cela, donnez-moi un baiser. » Mais avant que les paroles fussent tombées de ses lèvres, elle était sur la route, plutôt effleurant que traversant la neige.

« Elle est ma débitrice, et je serai payé », dit-il.

Il se flattait que c'était l'occasion, non l'audace, qui lui avait manqué. Il se jugeait mal, et s'estimait un peu moins qu'il ne valait.

q

Martin avait bu à la coupe de l'excitation, y voulait tremper ses lèvres une seconde fois ; ayant senti la dignité du pouvoir, il lui répugnait de le quitter. Miss Helstone, cette fille qu'il avait toujours appelée laide, et dont le visage était maintenant perpétuellement devant ses yeux, le jour et la nuit, dans l'obscurité et à la clarté du soleil, s'était trouvée une fois dans sa sphère ; la pensée que cette visite ne se renouvellerait plus l'agitait.

Quoiqu'il ne fût qu'un écolier, ce n'était point un écolier ordinaire : il était destiné à devenir un original. Quelques années plus tard, il prit grand-peine à se parer et à se polir sur le patron du reste du monde, mais il n'y réussit jamais ; une empreinte unique le marqua toujours. Le voilà assis à son pupitre dans l'école de grammaire, cherchant dans son esprit le moyen d'ajouter un second chapitre à son roman commencé : il ne savait pas encore combien de vies de roman commencées sont condamnées à ne pas aller plus loin que le premier, ou au plus le second chapitre. Il passa son demi-congé du samedi dans le bois, en compagnie de son livre de légendes féeriques, et de cet autre livre non écrit de son imagination.

Martin avait une irréligieuse répugnance à voir arriver le dimanche. Son père et sa mère, tout en niant avoir rien de commun avec l'église établie, ne manquaient jamais, le saint jour venu, de remplir leur large banc dans l'église de Briarfield, avec toute leur jeune et florissante famille. En théorie, M. Yorke plaçait toutes

les sectes et toutes les églises sur le même niveau ; mistress Yorke accordait la palme aux Moraves et aux Quakers, à cause de la couronne d'humilité que portaient ces dignes personnages. Ni l'un ni l'autre, cependant, ne mettaient jamais le pied dans un conventicule.

Martin, dis-je, détestait le dimanche, parce que le service du matin était long, et le sermon assez généralement peu de son goût : ce samedi après-midi, cependant, ses sylvestres méditations lui découvrirent un nouveau charme dans le jour qui allait suivre.

Ce fut un jour de neige abondante, si abondante que mistress Yorke, pendant le déjeuner, annonça sa conviction que les enfants, à la fois garçons et filles, feraient mieux de rester à la maison ; et sa décision qu'au lieu d'aller à l'église, ils resteraient pendant deux heures en silence dans le parloir du fond, tandis que Rose et Martin, liraient alternativement une suite de sermons, des sermons de John Wesley. John Wesley, étant un réformateur et un agitateur, avait à la fois place dans la faveur de mistress Yorke et dans celle de son époux.

« Rose fera bien ce qu'il lui plaira, dit Martin, sans détacher ses yeux du livre dans lequel, selon sa coutume alors et par la suite, il étudiait en digérant son pain et son lait.

— Rose fera ce qu'on lui commandera, et Martin aussi, dit la mère.

— Je veux aller à l'église. »

Ainsi répondit ce fils, avec l'ineffable quiétude d'un vrai Yorke, qui sait ce qu'il veut et connaît les moyens de faire sa volonté, et

qui, mis au pied du mur et ne pouvant reculer, se ferait tuer plutôt que de capituler.

« Il ne fait pas un temps à sortir », dit le père.

Pas de réponse : le jeune homme lisait sérieusement ; il brisait lentement son pain et buvait son lait.

« Martin n'aime pas aller à l'église, mais il aime moins encore obéir, dit mistress Yorke.

— Je suppose alors, dit Martin, que je suis influencé par pure perversité ?

— Oui, certainement.

— Ma mère, vous êtes dans l'erreur.

— Par quoi êtes-vous donc influencé ?

— Par une complication de motifs qu'il me serait aussi impossible de vous expliquer, que de retourner mon être à l'envers pour vous faire voir l'intérieur de ma machine humaine.

— Écoutez Martin, écoutez-le ! s'écria M. Yorke. Il faut que je fasse suivre à ce garçon-là la carrière du barreau ; la nature l'a destiné à vivre avec sa langue. Hesther, votre troisième fils, sera certainement un avocat : il a toutes les qualités de la profession, un orgueil cuirassé, et des mots, des mots, des mots !

— Un peu de pain, Rose, s'il vous plaît », demanda Martin, avec une sérénité, une gravité, un flegme imperturbable.

Le jeune garçon avait naturellement une voix douce et plaintive, qui dans ses moments d'humeur atteignait à peine au murmure d'une femme ! plus son humeur était inflexible et entêtée,

plus douce et plus triste était sa voix. Il agita la sonnette et demanda doucement ses souliers.

« Mais, Martin, fit observer son père, il y a de la neige tout le long de la route ; un homme pourrait à peine se frayer un chemin au travers. Cependant, mon garçon, continua-t-il, voyant que Martin se levait au moment où la cloche de l'église commençait à sonner, ceci est un cas dans lequel je ne voudrais en aucune façon empêcher un obstiné garçon de faire sa volonté. Allez à l'église comme vous pourrez. Il fait un vent affreux, le verglas est glissant et la neige abondante sous les pieds. Allez donc, puisque vous préférez cela à un bon feu. »

Martin prit tranquillement son manteau et son bonnet et sortit avec résolution.

« Mon père a plus de sens que ma mère, dit-il. Combien les femmes en ont peu ! elles enfoncent leurs ongles dans la chair, pensant qu'elles frappent sur une pierre insensible. »

Il arriva de bonne heure à l'église.

Maintenant, si le temps l'effraye (et c'est une véritable tempête de décembre), ou si cette mistress Pryor s'oppose à ce qu'elle sorte, et que je ne puisse la voir, cela me vexera beaucoup. Mais tempête ou tourbillon, grêle ou glace, elle doit venir ; et, si elle a une âme digne de ses yeux et de ses traits, elle viendra. Elle se trouvera ici dans l'espoir de me voir, comme je m'y trouve moi-même dans l'espoir de l'y rencontrer : elle aura besoin d'entendre un mot touchant son maudit amoureux, comme j'ai besoin de respirer de nouveau le parfum de ce que je crois être l'essence de la vie. L'aventure est à la stagnation ce que le Champagne est à la bière éventée.

Il regarda autour de lui. L'église était froide, silencieuse et vide ; il n'y avait encore qu'une seule femme. Comme le carillon cessait, et qu'une seule cloche continuait à tinter lentement, quelques vieilles paroissiennes entrèrent l'une après l'autre, et allèrent prendre place sur les sièges communs. Ce sont toujours les plus faibles, les plus vieux et les plus pauvres, qui bravent le temps le plus mauvais, pour prouver leur fidélité et leur attachement à leur chère vieille mère l'Église ; ce matin-là aucune famille riche ne vint, aucune voiture ne parut, tous les bancs garnis d'étoffe et de coussins demeurèrent vides ; sur les bancs de chêne nus se tenaient seuls rangés les vieillards pauvres et faibles.

Je la mépriserai, si elle ne vient pas, se murmurait Martin à voix basse et avec irritation. Le large chapeau du recteur avait passé le porche : M. Helstone et son clerc étaient dans la sacristie. Les cloches firent silence, le pupitre fut rempli, les portes furent fermées, et le service commença : le banc de la rectorerie était demeuré vide, elle n'était pas là. Martin la méprisait.

« Indigne créature ! créature éventée et vulgaire ! elle est comme toutes les autres filles, faible, égoïste et frivole ! »

Telle était la liturgie de Martin.

« Elle ne ressemble pas à la femme de notre tableau ; ses yeux ne sont ni grands ni expressifs ; son nez n'est pas droit, délicat, grec ; sa bouche n'a pas ce charme que je lui croyais, et qui, je m'imaginais, eût pu dissiper la tristesse de mes moments de plus mauvaise humeur. Qu'est-elle donc ? une poupée, un joujou, une fille, enfin ! »

Le jeune cynique était si absorbé, qu'il oublia de se relever au moment convenable, et qu'il était encore à genoux dans une

exemplaire attitude de dévotion lorsque, les litanies finies, la première hymne fut commencée. La pensée d'être ainsi aperçu ne contribua pas à le radoucir : il se leva en rougissant, car il était aussi sensible au ridicule qu'une jeune fille. Pour empirer encore les choses, la porte de l'église se rouvrit et les ailes commencèrent à se remplir. Une centaine de petits pieds firent résonner le pavé du temple. C'étaient les écoliers du dimanche. Selon la coutume suivie à Briarfield pendant l'hiver, ces enfants étaient tenus dans un endroit où il y avait un poêle chaud, et on ne les conduisait à l'église qu'avant la communion et le sermon.

Les petits furent d'abord placés, et enfin, quand les plus jeunes garçons et les plus jeunes filles furent tous rangés, quand l'orgue fit entendre ses notes sonores, quand le chœur et la congrégation se levèrent pour entonner un cantique, une classe de jeunes femmes entra tranquillement, fermant la procession. Leur maîtresse, après qu'elles se furent assises, passa dans le banc de la rectorerie. Le manteau gris à la française et le petit chapeau de castor étaient connus de Martin : c'était ce même costume que ses yeux brûlaient de rencontrer. Miss Helstone n'avait pas souffert que l'orage lui fût un empêchement ; après tout, elle était venue à l'église. Martin murmura probablement sa satisfaction à son livre d'heures ; du moins, il le tint collé sur son visage pendant deux minutes.

Satisfait ou non, il eut le temps de s'irriter violemment contre elle avant que le sermon ne fût fini : elle ne tourna pas les yeux de son côté, ou il n'eut pas une seule fois la chance de rencontrer son regard.

« Si elle ne fait aucune attention à moi, se disait-il, si elle fait voir que je n'occupe pas sa pensée, j'aurai d'elle une plus mau-

vaise opinion que jamais. Ce serait honteux à elle d'être venue pour ces écolières du dimanche à face de brebis, et non à cause de moi ou de ce grand squelette de Moore. »

Le sermon eut une fin ; la bénédiction fut prononcée, la congrégation se dispersa ; elle ne s'était pas rapprochée de lui.

Cette fois, quand Martin mit son visage dehors, il trouva que le froid était mordant et le vent de l'est glacial.

Son plus court chemin était à travers les champs : il était dangereux, parce qu'il n'y avait pas de passage tracé ; il n'y fit pas attention, et il le prit. Vers la seconde barrière s'élevait un bouquet d'arbres : est-ce que c'était un parapluie qui attendait là ? Oui ; un parapluie maintenu difficilement contre le vent ; derrière ce parapluie voltigeait un manteau gris à la française. Martin grinçait les dents en s'efforçant de gravir la montée encombrée par la neige, et aussi difficile à escalader que les pentes des régions supérieures de l'Etna. Sa figure avait une expression indéfinissable quand, ayant atteint la barrière, il s'assit dessus froidement, et ouvrit ainsi une conférence que, pour sa part, il n'eût pas été fâché de prolonger indéfiniment :

« Vous devriez faire un marché : me changer contre mistress Pryor…

— Je n'étais pas sûre que vous prendriez ce chemin, Martin ; mais j'ai cru devoir courir la chance. Il est impossible de se dire tranquillement un mot dans l'église ou dans le cimetière.

— Consentez-vous ? voulez-vous céder mistress Pryor à sa mère, et me mettre dans les jupes de cette dame ?

— Comme si je pouvais vous comprendre ! Qu'est-ce qui vous a mis mistress Pryor dans la tête ?

— Vous l'appelez maman, n'est-ce pas ?

— C'est maman.

— Ce n'est pas possible, ou c'est une maman si inutile ou si négligente, que je vaudrais cinq fois mieux qu'elle. Vous pouvez rire ; je n'ai aucune objection à vous voir rire : vos dents, j'abhorre les vilaines dents, vos dents sont aussi jolies que les perles d'un collier, d'un collier dont toutes les perles seraient belles, égales et bien assorties, encore.

— Martin, qu'est-ce que cela veut dire ? Je croyais que les Yorke ne faisaient jamais de compliments.

— Ils n'en ont pas fait jusqu'à la présente génération ; mais je me sens la vocation de créer une autre espèce de Yorke. Je commence à être fatigué de mes propres ancêtres : nous avons des traditions qui remontent à quatre siècles, des histoires d'Hiram, qui était le fils d'Hiram, qui était le fils de Samuel, qui était le fils de John, qui était le fils de Jérubabel. Tous, depuis Jérubabel jusqu'au dernier Hiram, ont été ce que vous voyez mon père. Avant celui-là il y eut un Godefroy : nous avons son portrait ; il est dans la chambre de Moore : il me ressemble. Je ne sais rien de son caractère ; mais je suis sûr qu'il était différent de celui de ses descendants : il a de longs cheveux noirs bouclés ; il est soigneusement et cavalièrement vêtu. Ayant dit qu'il me ressemble, je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est beau.

— Vous n'êtes pas beau, Martin.

— Non ; mais attendez un peu ; laissez-moi le temps : j'entends dès ce jour commencer à me cultiver, à me polir, et vous verrez.

— Vous êtes un étrange et fort extraordinaire garçon, Martin ; mais ne vous imaginez pas jamais devenir beau ; vous ne le pouvez.

— Je veux essayer. Mais nous parlions de mistress Pryor ; elle doit être la mère la plus dénaturée qui soit au monde, de laisser froidement sortir sa fille par un temps pareil. La mienne était dans une telle rage parce que je voulais aller à l'église, qu'elle eût été capable de me jeter le balai de la cuisine après les talons.

— Maman était fort en peine et ne voulait pas me laisser sortir ; mais je crains de m'être montrée obstinée. Je voulais sortir.

— Pour me voir ?

— Précisément : je ne pensais à rien autre chose. Je craignais beaucoup que la neige ne vous empêchât de venir. Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de plaisir à vous voir à l'église.

— Je suis venu pour remplir mes devoirs, et donner à la paroisse un bon exemple. Ainsi, vous avez été obstinée, dites-vous ? J'aurais aimé à vous voir dans ce moment-là. Si vous m'appartenez, je vous disciplinerais bien. Laissez-moi prendre le parapluie.

— Je ne puis rester plus de deux minutes : notre dîner va être prêt.

— Et le nôtre aussi ; et nous avons toujours un dîner chaud le dimanche. Aujourd'hui une oie rôtie avec un pâté aux pommes et un pouding au riz. Je m'arrange toujours de façon à connaître la carte : j'aime beaucoup ces choses ; eh bien ! j'en ferai le sacrifice, si vous le voulez.

— Nous avons un dîner froid ; mon oncle ne permet le jour du sabbat aucune cuisine qui ne soit absolument indispensable. Mais il faut que je m'en retourne : la maison serait en révolution, si je ne paraissais pas.

— Il en sera de même à Briarmains, bien sûr ! il me semble entendre mon père envoyer le contremaître et cinq des teinturiers pour chercher, dans six directions différentes, le corps de son enfant prodigue dans la neige, et ma mère se repentir de ses nombreux torts envers moi, maintenant qu'elle me croit perdu.

— Martin, comment se trouve M. Moore ?

— Voilà pourquoi vous êtes venue, juste pour me dire ce mot.

— Allons, dites-moi vite…

— Que le diable l'étrangle ! Il n'est pas plus mal ; mais aussi malmené que de coutume, tenu en cage, et dans le plus complet isolement. Ils veulent en faire un idiot ou un maniaque. Horsfall le fait mourir de faim : vous avez vu comme il était maigre.

— Vous avez été très bon l'autre jour, Martin.

— Quel jour ? je suis toujours bon, un modèle de bonté.

— Quand serez-vous de nouveau aussi bon ?

— Je vois où vous voulez en venir. Mais vous ne m'enjôlerez pas : je ne suis pas une patte de chat.

— Mais il faut que cela soit : c'est une chose tout à fait juste, tout à fait nécessaire.

— Comme vous y allez ! souvenez-vous que j'arrangeai la chose l'autre jour de mon propre et libre arbitre.

— Et vous agirez de même encore.

— Je ne veux pas : l'affaire m'a donné beaucoup trop d'ennuis ; j'aime mes aises.

— M. Moore désire me voir, Martin ; et moi je désire aussi le voir.

— Je le crois, dit Martin froidement.

— C'est très mal à votre mère d'exclure ainsi les amis de Moore.

— Dites-lui cela.

— Ses propres parents.

— Venez, et faites-lui des reproches.

— Vous savez que cela n'avancerait à rien. Eh bien, je m'attacherai à mon idée. Je veux le voir. Si vous ne voulez pas me prêter votre concours, je m'en passerai.

— Faites : il n'y a rien de tel que de ne compter que sur soi, de ne dépendre que de soi.

— Je n'ai pas le temps de raisonner plus longtemps avec vous maintenant ; mais je vous trouve agaçant. Bonjour. »

Et elle s'en alla, le parapluie fermé, car elle n'eût pu le tenir contre le vent.

« Elle n'est pas éventée, elle n'est pas frivole, se dit Martin. Je la surveillerai : il me tarde de savoir comme elle s'y prendra pour se passer de mon aide. La tempête ne serait pas de neige, mais de feu, semblable à celle qui tomba sur les villes maudites, qu'elle se précipiterait au travers pour se procurer cinq minutes de la conversation de ce Moore. Maintenant, il me semble que j'ai eu une agréable matinée : les désappointements sont allés leur train ; les craintes et les accès de colère ont seulement rendu ce court entretien plus agréable lorsqu'il est enfin venu. Elle croyait tout d'abord m'enjôler, elle n'y arrivera pas du premier effort : il faudra qu'elle y revienne de nouveau, et encore, et encore. J'aurais du plaisir à la faire mettre en colère, à la faire pleurer : j'ai besoin de savoir jusqu'où elle ira, ce qu'elle fera et osera pour satisfaire son désir. Il me semble étrange et nouveau de trouver une créature humaine penser autant à une autre créature qu'elle pense à Moore. Mais il est temps de retourner à la maison : mon appétit marque l'heure : je veux prendre ma part de l'oie, et nous verrons lequel, de Mathieu ou de moi, aura aujourd'hui la plus grosse part du pouding. »

q

Chapitre 10 Dans lequel les choses font quelque progrès, mais pas beaucoup.

Martin avait toujours été ingénieux : il avait imaginé pour son amusement privé un plan fort adroit ; mais de plus vieux et de plus sages rêveurs que lui sont souvent condamnés à voir leurs projets les mieux ourdis réduits au néant par un coup de balai de la Fatalité, cette cruelle femme de ménage dont personne ne peut gouverner le bras rouge. Dans la circonstance présente, le balai était fait des rudes fibres et de la résolution opiniâtre de Moore, et lié fortement avec sa volonté. Il reprenait de jour en jour ses forces, et tenait étrangement tête à miss Horsfall. Chaque matin il frappait cette matrone d'un nouvel étonnement. D'abord il la déchargea de ses fonctions de valet de chambre : il voulait s'habiller lui-même ; puis il refusa le café qu'elle lui apportait : il voulait déjeuner avec la famille ; puis enfin il lui défendit l'entrée de sa chambre. Le même jour, au milieu des cris de toutes les femmes de l'endroit, il sortit de la maison. Le matin suivant, il suivit M. Yorke à son comptoir, et lui demanda d'envoyer chercher une voiture à l'auberge de la Maison rouge. Il était résolu, dit-il, de retourner à Hollow dans l'après-midi même. M. Yorke, au lieu de s'y opposer, l'aida et l'encouragea : on envoya chercher la voiture, quoique mistress Yorke eût déclaré à Moore que cette imprudence était sa mort ; la chaise arriva. Moore, peu disposé à parler, laissa à sa bourse le soin de remplir les devoirs de sa langue ; il exprima sa gratitude aux domestiques et à mistress Horsfall avec le son de son argent. Cette dernière approuva et comprit parfaitement ce langage : il rachetait toutes les opiniâtretés passées. Elle et son patient se séparèrent les meilleurs amis du monde.

La cuisine visitée et apaisée, Moore se rendit au parloir : il avait à calmer mistress Yorke, tâche moins facile que celle d'apaiser les servantes. Elle avait l'air fort sombre : ses pensées étaient absorbées par les plus tristes réflexions sur la profondeur de l'ingratitude de l'homme. Il s'approcha et se pencha sur elle ; elle fut bien obligée de lever les yeux, n'eût-ce été que pour lui dire de se retirer. Il y avait encore de la beauté dans les traits pâles et ravagés du malade ; il y avait de la chaleur et une sorte de douceur, car il souriait, dans ses yeux caves.

« Au revoir ! » dit-il ; et, en parlant, un sourire d'attendrissement brilla sur son visage.

Il n'avait plus sur ses sensations son autorité de fer ; dans son état de faiblesse, il ne pouvait cacher une légère émotion.

« Et pourquoi allez-vous déjà nous quitter ? lui demanda-t-elle ; nous vous garderons, et nous ferons tout ce qu'il est possible de faire pour vous, si vous voulez seulement demeurer jusqu'à ce que vous soyez plus fort.

— Au revoir ! » répéta-t-il ; et il ajouta : « Vous avez été pour moi une mère : donnez un embrassement à votre fils obstiné. »

Comme un étranger qu'il était, il lui offrit d'abord une joue, puis l'autre : elle l'embrassa.

« Quel trouble, quel fardeau j'ai été pour vous ! murmura-t-il.

— C'est maintenant que vous me faites le plus de peine, entêté jeune homme. Je me demande qui va vous soigner au cottage de Hollow : votre sœur Hortense ne s'entend pas plus à ces sortes de choses qu'un enfant.

— Dieu merci ! les soins pour me conserver la vie ne m'ont pas manqué. »

En ce moment, les petites filles arrivèrent, Jessie pleurant, Rose calme, mais grave. Moore les prit dans le vestibule pour les apaiser, les caresser et les embrasser. Il savait qu'il n'était pas dans la nature de leur mère de supporter la vue des caresses qui n'étaient point pour elle. Elle eût été contrariée de le voir même caresser un petit chat en sa présence.

Les garçons étaient autour de la voiture lorsque Moore y monta ; mais pour eux il n'eut point d'adieux. Il dit seulement à M. Yorke :

« Vous voilà heureusement débarrassé de moi. Ce coup de fusil a été malheureux pour vous, Yorke ; il a changé Briarmains en un hôpital. Venez me voir bientôt au cottage. »

Il releva la glace ; la voiture roula en avant. Au bout d'une demi-heure, il descendait au guichet de son jardin. Après avoir payé le conducteur et renvoyé la voiture, il s'appuya un instant sur ce guichet, à la fois pour se reposer et réfléchir.

« Il y a six mois, je sortis par cette porte, dit-il, fier, irrité, découragé ; je reviens plus triste et plus sage ; assez faible, mais non brisé. Un autre monde s'est fait pour moi, un monde froid et gris, calme cependant, et dans lequel, si je n'ai que peu d'espérance, je n'ai du moins pas de craintes. Toutes mes serviles terreurs d'embarras futurs m'ont abandonné : que le pire arrive, et je puis travailler, comme Joe Scott, pour gagner honorablement ma vie ; dans un tel sort je vois de la peine, mais point de dégradation. Autrefois, à mes yeux, la ruine pécuniaire équivalait au déshonneur. Il n'en est pas de même aujourd'hui : je connais la diffé-

rence. La ruine est un mal, mais un mal auquel je suis préparé ; je sais le jour où elle viendra, j'ai calculé. Je puis encore la retarder de six mois, pas une heure de plus. Si pendant ce temps les choses changent, ce qui n'est pas probable ; si les liens qui garrottent notre commerce, et qui semblent en ce moment indissolubles, venaient à se relâcher (de toutes choses la moins probable), je pourrais être victorieux dans cette longue lutte ; je pourrais, grand Dieu ! que ne pourrais-je pas ?... Mais cette pensée est de la folie : voyons les choses d'œil sain. La ruine abattra sa hache sur les racines de ma fortune. J'en saisirai un rameau, je traverserai la mer et irai le planter dans les forêts de l'Amérique. Louis viendra avec moi. Ne viendra-t-il que Louis ? Je ne puis le dire ; je n'ai pas le droit de le demander. »

Il entra dans la maison.

C'était le soir ; le crépuscule n'avait pas encore fait place à nuit : un crépuscule sans étoiles et sans lune ; car, bien qu'il fît une gelée sèche, le ciel portait un masque de nuages congelés et denses. L'écluse du moulin était aussi gelée : Hollow était fort tranquille ; à l'intérieur, il faisait déjà nuit. Sarah avait allumé un bon feu dans le parloir, elle préparait le thé dans la cuisine.

« Hortense, dit Moore, pendant que sa sœur s'empressait de le débarrasser de son manteau, je suis heureux de rentrer à la maison. »

Hortense ne sentit point la singulière nouveauté de cette expression de son frère, qui n'avait jamais appelé le cottage sa maison, et auquel ses étroites limites avaient toujours paru plutôt restrictives que protectrices : cependant tout ce qui contribuait au

bonheur de son frère lui faisait plaisir, et elle s'exprima en conséquence.

Il s'assit, mais se releva bientôt : il alla à la fenêtre, puis il revint auprès du feu.

« Hortense !

— Mon frère ?

— Ce petit parloir paraît très propre et très agréable ; il est plus brillant que d'habitude.

— C'est vrai, mon frère : j'ai fait nettoyer scrupuleusement toute la maison pendant votre absence.

— Ma sœur, je pense que, le premier jour de ma rentrée à la maison, nous devrions avoir un ami ou deux pour prendre le thé, ne fût-ce que pour leur faire voir combien vous avez rendu gai et propre ce petit endroit.

— Vous avez raison, mon frère ; s'il n'était pas si tard, je pourrais envoyer chercher miss Mann.

— Oui ; mais il est réellement trop tard pour déranger cette bonne lady, et la soirée est beaucoup trop froide pour qu'elle sorte.

— Comme vous êtes pensif, Gérard ! Nous devons remettre cela à un autre jour.

— J'ai besoin de quelqu'un aujourd'hui, chère sœur ; quelque paisible convive, qui ne nous fatigue ni l'un ni l'autre.

— Miss Ainley ?

— Une excellente personne, dit-on ; mais elle demeure un peu trop loin. Dites à Harry Scott d'aller à la rectorerie, porter de votre part à Caroline Helstone une invitation de venir passer la soirée avec vous.

— Ne serait-il pas mieux de remettre cela à demain, cher frère ?

— J'aimerais qu'elle vît le cottage tel qu'il est maintenant ; sa brillante et parfaite propreté vous fait tant d'honneur !

— Cela pourrait lui servir d'exemple.

— Cela peut et doit lui en servir. Il faut qu'elle vienne. »

Il alla à la cuisine.

« Sarah, retardez le thé d'une heure », dit-il. Puis il la chargea de dépêcher Harry à la rectorerie, lui donnant une note écrite à la hâte par lui-même, et adressée à miss Helstone.

À peine Sarah avait-elle eu le temps de s'impatienter dans la crainte que son thé préparé ne valût rien, que le messager revint, et avec lui le convive invité.

Elle entra par la cuisine, monta tranquillement l'escalier de Sarah pour ôter son chapeau et ses fourrures, et redescendit aussi tranquillement, avec ses belles boucles délicatement lissées, son gracieux vêtement de mérinos, son joli col, et son gai petit sac à ouvrage à la main. Elle s'arrêta pour échanger quelques mots bienveillants avec Sarah, pour regarder le nouveau petit chat qui se chauffait devant le foyer, et pour parler au canari que la soudaine flamme du feu avait éveillé sur son perchoir ; puis elle entra dans le parloir.

L'aimable salut, l'amical accueil, furent échangés avec la tranquillité qui convient à la rencontre entre cousins ; une sensation de plaisir, subtile et calme comme un parfum, se répandit dans la chambre ; la lampe qui venait d'être allumée brillait d'une vive clarté. Sarah apporta le thé.

« Je suis heureux d'être revenu à la maison », répéta Moore.

Ils se réunirent autour de la table ; Hortense fit principalement les frais de la conversation. Elle congratula Caroline sur l'évidente amélioration de sa santé ; elle fit la remarque que les couleurs et la rondeur de ses joues revenaient. C'était vrai. Il y avait un changement visible en miss Helstone ; tout chez elle semblait élastique ; l'abattement, la crainte, l'air désespéré, avaient disparu. Elle n'était plus accablée, triste, languissante ; elle ressemblait à quelqu'un qui a goûté au cordial de la paix du cœur, et s'est élevé sur les ailes de l'espérance.

Après le thé, Hortense monta au premier étage ; elle n'avait pas fouillé ses tiroirs depuis un mois, et l'envie d'exécuter cette opération était devenue irrésistible. Pendant son absence, la parole passa à Caroline. L'agréable facilité et l'élégance de son langage donnèrent un nouveau charme à des sujets familiers : une nouvelle musique dans cette voix toujours douce surprit et captiva son auditeur. Des ombres et des éclairs d'expression inaccoutumés donnaient à sa jeune physionomie un caractère élevé et plein d'animation.

« Caroline, vous avez l'air d'une personne qui aurait entendu de bons présages, dit Moore après l'avoir avidement regardée pendant quelques minutes.

— Est-ce vrai ?

— Je vous ai envoyé chercher ce soir pour me réjouir ; mais vous me réjouissez plus que je ne l'avais pensé.

— Je suis heureuse de cela. Est-ce que réellement je vous réjouis ?

— Vous êtes étincelante ; vos mouvements sont pleins de légèreté ; votre voix est harmonieuse.

— Il est agréable de se retrouver ici.

— Il est agréable vraiment : je l'éprouve comme vous. Il est agréable aussi de voir la santé sur vos joues et l'espérance dans vos yeux, Cary : mais quelle est cette espérance, et quelle est la source de cette joie qui brille sur votre visage ?

— D'abord, une première chose : je suis heureuse en maman. Je l'aime tant, et elle m'aime. Elle m'a soigné longtemps et tendrement ; maintenant que ses soins m'ont guérie, je puis m'occuper d'elle, et je suis sa femme de chambre aussi bien que son enfant. Je l'aime et vous ririez si vous saviez le plaisir que j'ai à lui faire des robes et à coudre pour elle. Elle paraît si gentille maintenant, Robert ! je ne veux plus qu'elle se mette à la vieille mode. Et puis elle est charmante dans la conversation : pleine de sagesse, mûre de jugement, riche d'instruction, les trésors que ses facultés ont péniblement amassés sont inépuisables. Chaque jour que je passe avec elle, je l'estime davantage et je la chéris plus tendrement.

— Cette façon dont vous parlez de votre maman, Cary, suffirait pour rendre quelqu'un jaloux de la vieille lady.

— Elle n'est pas vieille, Robert.

— De la jeune lady, alors.

— Elle ne prétend pas être jeune.

— Eh bien, de la matrone ; mais vous avez dit que l'affection de maman était une chose qui vous rendait heureuse ; voyons maintenant l'autre chose.

— Je suis heureuse de vous voir guéri.

— Puis encore ?

— Je suis heureuse que nous soyons amis.

— Vous et moi ?

— Oui, une fois j'ai pensé que nous ne le serions jamais.

— Cary, je veux vous dire quelque jour une chose qui n'est pas à mon avantage, et conséquemment ne vous fera pas plaisir.

— Ah ! ne la dites pas ! je ne pourrais supporter d'être obligée de penser mal de vous.

— Et moi je ne puis supporter que vous pensiez de moi mieux que je ne le mérite.

— Bien ; mais je sais à moitié votre « chose » ; et vraiment, je crois que je la sais tout entière.

— Vous ne la savez pas.

— Je crois la savoir.

— Quelle personne concerne-t-elle avec moi ? »

Elle rougit, elle hésita, elle garda le silence.

« Parlez, Cary ! qui concerne-t-elle ? »

Elle essaya de prononcer un nom, elle ne le put.

« Dites-le-moi : il n'y a ici que nous deux ; soyez franche.

— Mais si j'ai mal deviné !

— Je pardonnerai ; dites-le-moi à voix basse, Cary. »

Il inclina son oreille près de ses lèvres ; cependant elle ne voulut ou ne put parler. Voyant que Moore attendait et était résolu d'entendre quelque chose, elle dit enfin :

« Miss Keeldar a passé un jour à la rectorerie. La soirée étant devenue très mauvaise, nous lui avons persuadé de rester toute la nuit.

— Et vous et elle avez frisé vos cheveux ensemble ?

— Comment savez-vous cela ?

— Et alors vous avez causé ; et elle vous a dit…

— Ce n'est pas dans le temps où nous frisions nos cheveux ; ainsi, vous n'êtes pas aussi clairvoyant que vous le pensez ; et, en outre, elle ne me l'a pas dit.

— Vous avez ensuite couché ensemble ?

— Nous avons occupé la même chambre et le même lit. Nous n'avons pas dormi beaucoup ; nous avons causé toute la nuit.

— J'en jurerais ; et alors elle vous a dit la chose… Tant pis ! J'aurais préféré que vous l'eussiez apprise de moi.

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur : elle ne m'a pas dit ce que vous soupçonnez. Ce n'est pas une personne à proclamer de telles choses ; mais cependant j'ai inféré quelque chose de ses paroles : j'en ai recueilli davantage par la rumeur publique, et mon instinct a fait le reste.

— Mais si elle ne vous a pas dit que je désirais l'épouser pour l'amour de sa fortune, et qu'elle m'a refusé avec indignation et mépris (vous n'avez pas besoin de tressaillir et de rougir, ni de piquer ainsi vos doigts tremblants avec votre aiguille : c'est la vérité toute nue, qu'elle vous plaise ou non), si telle n'a pas été le sujet de ses augustes confidences, sur quel point ont-elles roulé ? Vous dites que vous avez causé toute la nuit : sur quoi ?

— Sur des choses que nous n'avions jamais discutées complètement auparavant, quoique nous fussions amies. Mais vous n'attendez pas que je vous dise cela ?

— Oui, oui, Cary, vous me le direz ; vous avez dit que nous étions amis, et les amis doivent toujours se confier leurs secrets.

— Mais vous êtes sûr que vous ne le répéterez pas ?

— Bien sûr !

— Pas même à Louis ?

— Pas même à Louis ! Qu'a à faire Louis avec des secrets de jeune lady ?

— Robert, Shirley est une curieuse, une magnanime créature.

— J'ose le dire. Je m'imagine qu'il y a en elle quelque chose de singulier et de grand.

— Je l'ai trouvée circonspecte à laisser voir ses sentiments ; mais comme ils font irruption comme un fleuve et passent devant vous pleins et puissants, presque à son insu, vous la regardez, vous vous étonnez, vous l'admirez, vous l'aimez.

— Vous avez vu ce spectacle ?

— Oui, dans l'obscurité de la nuit, lorsque toute la maison faisait silence, que le scintillement des étoiles et le froid reflet de la neige brillaient faiblement dans notre chambre ; c'est alors que j'ai vu le cœur de Shirley.

— Le fond de son cœur ? Pensez-vous qu'elle vous ait montré cela ?

— Le fond de son cœur.

— Et comment était-il ?

— Comme un tabernacle, car il était saint ; comme la neige, car il était pur ; comme une flamme, car il était ardent ; comme la mort, car il était fort.

— Peut-elle aimer ? dites-moi cela.

— Que pensez-vous ?

— Elle n'a aimé aucun de ceux qui l'ont aimée encore.

— Qui sont ceux qui l'ont aimée ? »

Moore cita une liste de gentlemen, finissant par sir Philippe Nunnely.

« Elle n'a aimé aucun de ceux-là.

— Cependant quelques-uns étaient dignes de l'amour d'une femme ?

— De certaines femmes, mais non de Shirley.

— Est-elle meilleure que celles de son sexe ?

— Elle est particulière, et plus dangereuse à prendre pour femme témérairement.

— Je m'imagine cela.

— Elle parla de vous…

— Oh ! vraiment ! Je croyais que vous aviez nié cela ?

— Elle n'en parla pas de la façon que vous vous imaginez ; mais je lui demandai et je lui fis dire ce qu'elle pensait de vous, ou plutôt ce qu'elle éprouvait pour vous. J'avais besoin de le savoir. J'avais longtemps désiré le savoir.

— Et moi aussi ; mais j'écoute : elle me méprise, sans doute.

— Elle a presque de vous l'idée la plus haute qu'une femme puisse avoir d'un homme. Vous savez qu'elle est éloquente : il me semble encore entendre le langage bouillant avec lequel elle exprimait son opinion.

— Mais quels sont ses sentiments ?

— Jusqu'à ce que vous l'eussiez offensée (elle m'a dit que vous l'aviez offensée, sans me dire comment) elle avait pour vous les sentiments d'une sœur pour un frère qu'elle aime et dont elle est fière.

— Je ne l'offenserai plus, Cary, car l'offense a rebondi sur moi de façon à me faire chanceler longtemps ; mais cette comparaison de frère et de sœur est un non-sens : elle est trop riche et trop fière pour avoir envers moi des sentiments fraternels.

— Vous ne la connaissez pas, Robert ; et même je pense maintenant (j'avais d'autres idées autrefois) que vous ne pouvez la connaître : vous et elle n'êtes pas organisés pour vous comprendre entièrement l'un l'autre.

— C'est possible. Je l'estime ; je l'admire ; et cependant mes impressions sur elle sont dures, peu charitables peut être. Je crois, par exemple, qu'elle est incapable d'amour…

— Shirley incapable d'amour !

— Qu'elle ne se mariera jamais : je me la figure jalouse de compromettre sa fierté, de quitter son pouvoir, de partager sa fortune.

— Shirley a blessé votre amour-propre.

— Elle l'a blessé, quoique je n'eusse aucune émotion de tendresse, aucune étincelle de passion pour elle.

— Alors, Robert, c'était très mal à vous de chercher à l'épouser.

— Et très vil, mon petit pasteur, ma petite prêtresse. Je n'ai jamais dans ma vie désiré embrasser miss Keeldar ; quoiqu'elle ait de belles lèvres, écarlates et rouges comme des cerises mûres : ou si je l'ai désiré, c'était le seul désir des yeux.

— Je doute que vous disiez vrai : les raisins… ou les cerises, sont aigres s'ils sont placés trop haut.

— Elle a une jolie figure, de beaux cheveux : je reconnais tous ces charmes, mais ils ne me touchent pas, ou ils me touchent seulement d'une façon qu'elle dédaignerait. Je crois que si j'ai été véritablement tenté, c'est par la seule dorure de l'amorce. Caroline, quel noble personnage que votre Robert, grand, bon, désintéressé, et si pur !

— Mais non parfait ; il a une fois commis une sottise, mais n'en parlons plus.

— Et n'y pensons plus, Cary ! Est-ce que nous ne le méprisons pas dans notre cœur tendre, mais juste, compatissant, mais droit ?

— Jamais ! Nous rappelant que nous serons jugés comme nous aurons jugé les autres, nous n'aurons pas de mépris, seulement de l'affection.

— Ce qui ne suffira pas, je vous avertis de cela. Autre chose que l'affection, quelque chose de plus fort, de plus doux, de plus chaud, vous sera demandé un jour : le pourrez-vous donner ? »

Caroline était émue, fort émue.

« Calmez-vous, Lina, dit doucement Moore. Je n'ai aucune intention, parce que je n'ai aucun droit, de troubler votre esprit maintenant ni de quelque temps encore. N'ayez donc pas l'air de vouloir me quitter : nous ne ferons plus de ces allusions qui agitent ; nous allons reprendre notre causerie. Ne tremblez pas ; regardez-moi en plein visage : voyez quel pauvre, pâle et triste fantôme je suis, plus pitoyable que formidable. »

Elle regarda timidement.

« Tout pâle que vous soyez, il y a encore en vous quelque chose de formidable, dit-elle en baissant ses yeux sous ceux de Moore.

— Pour en revenir à Shirley, continua Moore, croyez-vous probable qu'elle se décide jamais à se marier ?

— Elle aime.

— Platoniquement, théoriquement… balivernes !

— Elle aime sincèrement.

— Vous a-t-elle dit cela ?

— Je ne puis affirmer qu'elle me l'ait dit : nulle confession semblable n'a passé sur ses lèvres.

— J'en suis persuadé.

— Mais le sentiment se fait jour malgré elle, et je l'ai vu. Elle a parlé d'un homme de façon à ce que l'on ne pût se méprendre. Sa voix seule était un témoignage suffisant. Lui ayant arraché son opinion sur votre caractère, je lui demandai une seconde opinion touchant… une autre personne sur laquelle j'avais mes conjectures, bien que ce fussent les plus embarrassées et les plus confuses conjectures du monde. Je voulais la faire parler : je la secouai, je la grondai, je lui pinçai les doigts lorsqu'elle essaya de me dérouter avec ses étranges et provocantes railleries, et enfin le secret sortit. Sa voix, à peine plus élevée qu'un murmure, et cependant d'une si douce véhémence de ton, suffisait, je le répète. Il n'y eut aucune confession, aucune confidence sur la matière ; elle ne pourrait condescendre à ces choses-là. Mais je suis sûre que le bonheur de cet homme lui est aussi cher que sa propre vie.

— Qui est-il ?

— Je lui dis ce que j'avais deviné ; elle ne nia pas, elle n'avoua pas ; mais elle me regarda : je vis ses yeux à la lueur que jetait la neige. C'était assez. Je triomphais sur elle sans pitié.

— Quel droit aviez-vous de triompher ? Voulez-vous dire que vous êtes…

— Peu importe ce que je suis. Shirley est une esclave. La lionne a trouvé son dompteur. Elle peut être la maîtresse de tout ce qui l'entoure, elle n'est plus sa propre maîtresse.

— Ainsi, vous avez triomphé en reconnaissant une compagne d'esclavage dans cette femme si belle, si impériale ?

— J'ai triomphé, Robert, vous dites vrai, si belle, si impériale.

— Vous le confessez, une compagne d'esclavage ?

— Je ne confesse rien ; mais je dis que la hautaine Shirley n'est pas plus libre que ne l'était Agar.

— Et qui, je vous prie, est l'Abraham, l'héroïque patriarche qui a accompli une telle conquête ?

— Vous parlez dédaigneusement, cyniquement et avec aigreur ; mais je veux vous faire changer de ton avant que je n'aie fini avec vous.

— Nous verrons cela : peut-elle épouser ce Cupidon ?

— Un Cupidon ! Il ressemble à peu près autant à Cupidon que vous à un Cyclope.

— Peut-elle l'épouser ?

— Vous le verrez.

— Je voudrais savoir son nom, Cary.

— Devinez-le.

— Est-ce quelqu'un du voisinage ?

— Oui, de la paroisse de Briarfield.

— Alors, c'est quelqu'un indigne d'elle. Je ne connais personne dans Briarfield qui soit son égal.

— Devinez.

— Impossible. Je pense qu'elle est frappée de vertige, et qu'après tout elle se plongera dans quelque absurdité. »

Caroline sourit.

« Approuvez-vous le choix ? demanda Moore.

— Entièrement, tout à fait.

— Alors, je donne ma langue aux chiens ; car la tête qui possède ces flots luxuriants de boucles brunes est une excellente petite machine pensante, très régulière dans ses fonctions. Elle peut se vanter d'un jugement correct et ferme, qu'elle a hérité de « maman », je suppose.

— Et j'ai approuvé tout à fait, et maman a été charmée.

— Maman charmée ! mistress Pryor ! Cela ne peut être romanesque alors ?

— C'est romanesque, mais c'est convenable aussi.

— Dites-moi ce secret, Cary ; par pitié, dites-le moi. Je suis trop faible pour endurer ce supplice de Tantale.

— Vous l'endurerez ; il ne vous fera pas de mal ; vous n'êtes pas si faible que vous le prétendez.

— J'ai eu ce soir deux fois la pensée de tomber à vos genoux…

— Vous avez eu raison de n'en rien faire. Je ne vous relèverais pas.

— Et de vous adorer. Ma mère était catholique romaine ; vous ressemblez à ses plus douces images de la Vierge. Je crois que j'embrasserai sa croyance pour m'agenouiller devant vous et vous adorer.

— Robert, Robert, restez tranquille ; ne soyez pas absurde. Je vais aller auprès d'Hortense, si vous commettez des extravagances.

— Vous m'avez pris ma raison ; il ne me vient plus maintenant à l'esprit que les litanies de la sainte Vierge. « Rose céleste, Reine des anges ! »

— « Tour d'ivoire, Maison d'or » ; n'est-ce pas cela ? allons, restez tranquillement assis et cherchez à deviner votre énigme.

— Mais, « maman charmée », voilà ce qui est le plus embarrassant.

— Je vais vous citer les paroles que dit ma mère en apprenant le secret : « Soyez-en sûre, ma chère, un tel choix fera le bonheur de la vieille miss Keeldar. »

— Je vais deviner une fois, mais pas davantage. C'est le vieux Helstone. Elle va devenir votre tante.

— Je le dirai à mon oncle ! Je le dirai à Shirley ! s'écria Caroline en riant joyeusement. Devinez encore, Robert ; vos erreurs sont charmantes.

— C'est le curé Hall.

— Non vraiment ; celui-là est le mien, s'il vous plaît.

— Le vôtre ! oui, l'entière génération des femmes de Briarfield semblent avoir fait leur idole de ce prêtre : je me demande pourquoi : il est chauve et myope.

— Fanny viendra me chercher avant que vous n'ayez trouvé le mot de l'énigme, si vous ne vous hâtez.

— Je ne devine plus, je suis fatigué ; et puis je m'en inquiète peu. Que mis Keeldar épouse le Grand-Turc si elle veut, cela m'est égal.

— Faut-il vous le dire à voix basse ?

— Oui, et vivement ; Voici Hortense. Approchez, plus près, ma petite Lina ; j'aime mieux les murmures que les paroles. »

Elle murmura un mot. Robert fit un bond, ses yeux lancèrent un éclair, et il partit d'un bref éclat de rire. Miss Moore entra, et Sarah derrière elle vint annoncer que Fanny était venue. L'heure de la causerie était passée.

Robert trouva un moment pour échanger quelques phrases à voix basse ; il attendait au pied de l'escalier, lorsque Caroline descendit après être allée mettre son châle.

« Dois-je maintenant appeler Shirley une noble créature ?

— Si vous voulez dire la vérité, certainement.

— Dois-je lui pardonner ?

— Lui pardonner ? méchant Robert ! Qui avait tort, d'elle ou de vous ?

— Dois-je l'aimer franchement, Cary ? »

Caroline lui lança un regard perçant et fit vers lui un mouvement dans lequel il y avait de la tendresse et de la pétulance.

« Seulement dites le mot, et je m'efforcerai de vous obéir.

— Vous ne devez pas l'aimer d'amour : la simple idée en est coupable.

— Mais cependant elle est belle, particulièrement belle ; sa beauté est de celles qui gagnent à être vues souvent. La première fois que vous l'avez vue, vous ne l'avez trouvée que gracieuse ; au bout d'un an de connaissance, vous la trouvez très belle.

— Ce n'est pas vous qui devez dire ces choses-là. Maintenant, Robert, soyez bon.

— Oh ! Cary, je n'ai pas d'amour à donner ; la déesse de la Beauté voudrait me courtiser que je ne pourrais répondre à ses avances : le cœur qui bat dans cette poitrine n'est pas à moi.

— Tant mieux ; vous n'en êtes que plus en sûreté. Bonsoir.

— Pourquoi voulez-vous toujours partir, Lina, au moment où j'ai le plus besoin que vous restiez ?

— Parce que vous désirez plus vivement garder lorsque vous êtes plus certain de perdre.

— Écoutez ; un mot encore. Prenez soin de votre propre cœur, m'entendez-vous ?

— Il ne court aucun danger.

— Je ne suis pas convaincu de cela ; ce platonique curé, par exemple.

— Qui ? Malone ?

— Cyrille Hall : plus d'un tourment de jalousie m'est venu de ce côté.

— Quant à vous, vous avez fait le galant avec miss Mann : elle m'a montré l'autre jour une plante que vous lui avez donnée. Fanny, je suis prête. »

q

Chapitre 11 Écrit dans la salle d'étude

Les doutes de Louis Moore touchant l'évacuation immédiate de Fieldhead par M. Sympson étaient parfaitement fondés. Le lendemain même de la grande querelle à propos de sir Philippe Nunnely, une sorte de réconciliation eut lieu entre l'oncle et la nièce : Shirley, qui n'avait jamais pu être ou même paraître inhospitalière (excepté une seule fois envers M. Donne), pria toute la famille de rester encore quelque temps ; elle y mit tant d'insistance, qu'il était évident qu'elle agissait pour quelque raison. Elle

fut prise au mot ; et vraiment, l'oncle ne pouvait se décider à la laisser sans surveillance, en pleine liberté d'épouser Robert Moore le jour où ce gentleman serait en état de renouveler ses prétentions à sa main, jour que M. Sympson désirait pieusement ne voir jamais venir. La famille entière resta.

Dans son premier accès de rage contre la maison Moore, M. Sympson s'était conduit de telle sorte envers Louis, que ce gentleman, patient pour le labeur et la souffrance, mais qui ne pouvait supporter l'insolence grossière, avait aussitôt résigné son poste, et n'avait voulu consentir à le reprendre que jusqu'au moment où la famille quitterait le Yorkshire. Les instances de mistress Sympson et l'attachement qu'il avait pour son élève contribuèrent sans doute à cette concession ; mais il avait un autre motif plus fort que ceux-là : probablement il eût trouvé très dur de quitter Fieldhead.

Les choses allèrent assez bien pendant quelque temps : la santé de miss Keeldar était rétablie ; sa gaieté avait repris son cours : Moore avait trouvé le moyen de la débarrasser de toutes ses appréhensions ; et vraiment, depuis l'instant où elle lui avait donné sa confiance, toutes ses terreurs semblaient avoir pris des ailes : son cœur devint aussi joyeux, son caractère aussi insouciant que ceux d'un petit enfant qui, ne songeant ni à la vie ni à la mort, laisse à ses parents toute la responsabilité de son existence. Moore et William Parren, par l'intermédiaire duquel il avait pris ses informations sur l'état de Phœbé, s'accordèrent à affirmer que la chienne n'avait point la rage : c'étaient seulement les mauvais traitements qui lui avaient fait fuir la maison ; car il fut prouvé que son maître avait l'habitude de la corriger violemment. Leur assertion était ou n'était pas vraie : le groom et le piqueur

affirmaient le contraire, disant que, si ce n'était là un cas d'hydrophobie, cette maladie n'existait pas. Mais Moore prêta à ces dires une oreille incrédule ; il ne rapporta à Shirley que ce qui était rassurant. Elle le crut et, à tort ou à raison, il est certain que dans ce cas la morsure fut innocente.

Novembre passa, décembre vint. Les Sympson allaient réellement partir : il était nécessaire qu'ils fussent chez eux à Noël ; leurs bagages étaient préparés, et ils allaient prendre congé dans quelques jours. Un soir d'hiver, pendant la dernière semaine de leur séjour, Louis Moore reprit encore une fois son petit livre et s'entretint avec lui de la manière suivante :

†

Elle est plus aimable que jamais. Depuis que ce petit nuage a été dissipé, toute consomption temporaire, toute langueur ont disparu. C'était merveilleux de voir avec quelle rapidité elle reprenait son élasticité et refleurissait sous la magique énergie de la jeunesse.

Après déjeuner hier matin, lorsque je l'eus vue, écoutée, et, si je puis parler ainsi, sentie dans chaque atome sensitif de mon être, je passai de sa brillante présence dans la froide salle d'étude. Je pris un petit volume doré sur tranche qui se trouva être un choix de poésies. J'en lus un poème ou deux : le charme était-il en moi ou dans les vers ? je ne sais ; mais mon cœur se remplit d'une douce chaleur, mon pouls battait plus fort. Je brûlais, malgré l'air glacé. Moi aussi je suis encore jeune ; quoiqu'elle ne m'ait jamais considéré comme un jeune homme, je n'ai que trente ans. Il y a des moments où, par aucune autre raison que

ma propre jeunesse, la vie se montre à moi sous de douces couleurs.

Il était temps d'aller à la salle d'étude ; j'y allai. Cette chambre est fort gaie le matin ; le soleil brille alors à travers la fenêtre basse ; les livres sont en ordre : il n'y a pas de papiers épars de côté et d'autre : le feu est clair et propre ; aucun charbon tombé ; aucune accumulation de cendres. Je trouvai là Henry, et il avait amené avec lui miss Keeldar ; ils étaient l'un auprès de l'autre.

J'ai dit qu'elle était plus aimable que jamais ; c'est vrai. Une belle couleur rose, peu foncée, mais délicate, anime ses joues ; son œil, toujours profond, clair et expressif, a un langage que je ne puis rendre : c'est un langage que l'on ne peut entendre, mais que l'on voit, à l'aide duquel les anges doivent avoir communiqué entre eux lorsque « le silence régnait dans le ciel ». Ses cheveux ont toujours été sombres comme la nuit, fins comme la soie ; son cou a toujours été beau, flexible et uni ; mais tous deux ont maintenant un nouveau charme : ses tresses sont moelleuses comme l'ombre ; les épaules sur lesquelles elles tombent ont une grâce divine. Autrefois je voyais sa beauté ; maintenant je la sens.

Henry répétait sa leçon à elle avant de me l'apporter ; une de ses mains était occupée avec le livre ; il tenait l'autre : ce garçon obtient plus que sa part de privilège. Il ose caresser et reçoit les caresses. Quelle indulgence, quelle compassion elle montre pour lui ! beaucoup trop ! Si cela continuait, Henry dans quelques années, quand son âme serait formée, l'offrirait sur son autel comme j'ai offert la mienne.

Je vis ses paupières s'agiter lorsque j'entrai, mais elle n'a pas levé les yeux. À présent, elle me donne rarement un regard. Elle

semble devenir silencieuse aussi ; elle me parle rarement, et, lorsque je suis présent, elle parle peu aux autres. Dans mes sombres moments, j'attribue ce changement à l'indifférence, à l'aversion : à quoi ne l'attribué-je pas ? dans mes rares éclairs de joie, je lui donne une autre signification. Je me dis : « Si j'étais son égal, je pourrais trouver dans cette froideur de la réserve, et dans cette réserve… de l'amour. » Dans ma situation, oserais-je chercher en elle ce sentiment ? et qu'en pourrais-je faire si je l'y trouvais ?

Hier matin, j'osai enfin avoir une heure d'entretien avec elle. Je ne me contentai pas de désirer, je voulus une entrevue. J'osai ordonner à la solitude de nous protéger ; avec beaucoup de décision je montrai la porte à Henry ; sans hésitation je lui dis : « Allez où vous voudrez, mon garçon ; mais, jusqu'à ce que je vous appelle, ne revenez pas ici. »

Henry, je pus le voir, n'était pas content de son renvoi : ce garçon est jeune, mais c'est un penseur. Son œil méditatif brille sur moi quelquefois d'une manière étrange : il sent à moitié ce qui m'attache à Shirley ; il devine qu'il y a un délice plus grand dans la réserve avec laquelle je suis traité, que dans toutes les caresses qu'on lui donne. Ce jeune lionceau boiteux rugirait contre moi de temps à autre, parce j'ai dompté sa lionne et m'en suis constitué le gardien, si l'habitude de la discipline et l'instinct de l'affection ne le retenaient. Allez, Henry ; il faut que vous appreniez à prendre votre part du fiel de la vie qu'a goûté toute la race d'Adam qui vous a précédé et qui vous suivra : votre destinée ne peut être une exception au lot commun. Rendez grâce à Dieu que votre amour soit dédaigné maintenant, avant qu'il ait aucune affinité avec la passion : une heure d'agitation, un accès d'envie,

suffisent pour exprimer ce que vous sentez. La jalousie brûlante comme le soleil sous la ligne, la rage destructive comme l'orage du tropique, le climat de vos sensations les ignore encore.

Je m'assis à mon bureau à ma manière habituelle. C'est un don précieux que ce pouvoir que j'ai de couvrir toute ébullition intérieure avec le calme de ma physionomie. Nul, en voyant mon visage impassible, ne peut soupçonner le tourbillon qui tournoie dans mon cœur, engouffre ma pensée, détruit ma prudence. Il est agréable de pouvoir marcher ainsi dans la vie, calme et fort, sans effrayer par aucun mouvement excentrique. Ce n'était point mon intention de lui prononcer un mot d'amour, ou de lui révéler une lueur du feu qui me dévore. Je n'ai jamais été présomptueux ; je ne le serai jamais. Plutôt que de paraître égoïste et intéressé, je me déciderais résolument à me ceindre les reins, à m'éloigner d'elle pour aller de l'autre côté du globe chercher une nouvelle vie, froide et stérile comme le roc que lave sans cesse l'onde salée. Mon dessein ce matin était de l'observer de près, de lire une ligne dans la page de son cœur ; avant de la quitter, j'étais déterminé à connaître ce que je quittais.

J'avais quelques plumes à tailler : beaucoup d'hommes auraient senti leur main trembler, si leur cœur eût été agité comme le mien. Ma main ne trembla pas et ma voix fut ferme.

« Dans une semaine à dater de ce jour, vous serez seule à Fieldhead, miss Keeldar.

— Oui, je crois que l'intention de mon oncle est bien arrêtée maintenant.

— Il vous quitte mécontent.

— Il n'est pas content de moi.

— Il s'en va comme il est venu, son voyage a été inutile : c'est mortifiant.

— J'espère que l'insuccès de ses plans lui ôtera toute inclination d'en concevoir de nouveaux.

— À sa manière, M. Sympson cherchait honnêtement votre bien. Tout ce qu'il a voulu faire était, dans sa pensée, à votre plus grand avantage.

— Vous êtes généreux de prendre ainsi la défense d'un homme qui s'est permis de vous traiter avec tant d'insolence.

— Je ne suis jamais blessé et ne garde point rancune de ce que me dit un homme qui se prévaut de son caractère et de sa position ; et M. Sympson était parfaitement dans ce cas lorsqu'il se permit cette vulgaire et insolente sortie contre moi, après avoir été malmené par vous.

— Vous cessez maintenant d'être le précepteur d'Henry ?

— Je vais me séparer d'Henry pour un temps (si lui et moi nous vivons, nous nous reverrons un jour, car nous nous aimons l'un l'autre), et quitter pour jamais le sein de la famille Sympson. Heureusement ce changement ne me laisse pas dans l'embarras : il ne fait que hâter l'exécution de desseins depuis longtemps formés.

— Aucun événement ne peut vous prendre au dépourvu ; avec votre calme imperturbable, j'étais sûre que vous seriez préparé pour une soudaine mutation. Je pense toujours que vous êtes dans le monde comme un vigilant et attentif archer dans un

bois ; votre carquois contient plus d'une flèche, et votre arc a une corde de rechange. Votre frère est aussi comme vous. Tous deux vous seriez capables de vous aventurer, chasseurs sans patrie, au milieu des vastes solitudes de l'Ouest. Rien ne vous y manquerait. L'arbre abattu vous fournirait une hutte, la forêt défrichée vous céderait un champ, le buffle, sentant la puissance de votre carabine, viendrait les cornes et la bosse basses se prosterner à vos pieds et vous rendre hommage.

— Et quelque tribu indienne de Pieds-Noirs ou de Têtes-Plates nous fournirait peut-être une compagne.

— Non (avec hésitation) : je ne le pense pas. Le sauvage est sordide ; je pense, c'est-à-dire j'espère que ni l'un ni l'autre ne voudriez partager votre cœur avec une femme à laquelle vous ne pourriez donner ce cœur tout entier.

— Qu'est-ce qui vous a suggéré l'idée des solitudes sauvages de l'Ouest, miss Keeldar ? avez-vous été avec moi en esprit lorsque je ne vous voyais pas ? êtes-vous entrée dans mes rêves et avez-vous assisté au travail de mon cerveau élaborant mes projets d'avenir ? »

Elle avait divisé un morceau de papier à allumer les bougies en divers fragments : elle les jeta un à un dans le feu, et les regarda brûler d'un air pensif. Elle ne parla point.

« Comment avez-vous appris ce que vous semblez connaître sur mes intentions ?

— Je n'en connais rien : je les découvre seulement à présent : j'ai parlé au hasard.

— Votre hasard ressemble à de la divination. Je ne serai plus jamais précepteur ; après Henry et vous-même, je n'aurai plus d'élèves. Je ne m'assoirai plus habituellement à la table d'un autre homme et ne formerai jamais un accessoire de famille. Je suis maintenant un homme de trente ans ; depuis l'âge de dix ans je n'ai jamais été libre. J'ai une telle soif de liberté, un si violent désir de la connaître et de la gagner, mes aspirations vers elle sont si passionnées, que pour la posséder je ne refuserai pas de traverser l'Atlantique : je la suivrai dans la profondeur des forêts vierges. Mais je n'accepterai jamais une fille sauvage pour esclave ; elle ne pourrait être ma femme. Je ne connais aucune femme blanche que j'aime qui veuille m'accompagner ; mais je suis sûr que la liberté m'attendra, assise sous un pin. Quand je l'appellerai, elle viendra dans ma cabane et se jettera dans mes bras. »

Elle ne pouvait m'entendre parler ainsi sans s'émouvoir, et elle était émue. J'avais l'intention de l'émouvoir, j'avais réussi. Elle ne put me répondre, elle ne pouvait même me regarder : j'aurais été fâché qu'elle pût faire l'un ou l'autre. Ses joues brillaient comme une fleur rose à travers les pétales de laquelle resplendit un rayon de soleil. Sur la paupière blanche et les cils noirs tremblants de ses yeux baissés, se lisait une douce honte, moitié pénible, moitié joyeuse.

Elle maîtrisa promptement son émotion et commanda bientôt à ses sentiments. Je vis qu'elle avait soutenu l'insurrection et qu'elle allait reprendre l'empire. Elle s'assit. Sur son visage je pouvais lire ceci : « Je vois la ligne qui est ma limite ; rien ne me la fera franchir. Je sens, je connais jusqu'à quel point je puis révéler mes sentiments, et quand je dois fermer le volume. Je suis

allée jusqu'à une certaine distance, aussi loin que je le pouvais sans dégrader mon sexe et sans compromettre mon honneur : je ne ferai pas un pas de plus. Mon cœur pourra se briser s'il est trompé dans son espoir. Eh bien ! qu'il se brise, il ne me déshonorera pas, il ne déshonorera pas mon sexe en ma personne. La souffrance, la mort, plutôt que la dégradation ! »

Moi, de mon côté, je me disais : « Si elle était pauvre, je serais à ses pieds. Si elle était dans une humble condition, je la prendrais dans mes bras. Son or et sa position sont deux griffons qui la gardent de chaque côté. L'amour regarde et désire, mais il n'ose pas ; la passion rôde autour, mais n'ose s'approcher. La fidélité et le dévouement sont effrayés. Il n'y a rien à perdre en la gagnant, il n'y a aucun sacrifice à faire : c'est clair bénéfice, et par conséquent d'une difficulté inimaginable. »

Difficile ou non, il fallait tenter quelque chose ; il fallait dire quelque chose. Je ne pouvais, je ne voulais garder le silence avec toute cette beauté modestement muette en ma présence. Je parlai, et je parlai même avec calme : toutes tranquilles que fussent mes paroles, je les entendais tomber avec un son distinct, sonore et profond.

« Cependant, je le sais, je serais étrangement placé avec cette nymphe des montagnes, la liberté. Je la soupçonne d'être parente de cette solitude que je courtisais naguère, et avec laquelle je cherche maintenant à divorcer. Ces oréades sont singulières : elles viennent à vous avec des charmes qui n'ont rien de terrestre, comme une soirée étoilée ; elles vous inspirent un sauvage mais froid plaisir ; leur beauté est la beauté des esprits ; leur grâce n'est pas la grâce de la vie, mais celle des saisons ou des scènes de la nature ; à elles appartient la splendeur humide du matin, la

lueur languissante du soir, le calme de la lune, l'inconstance des nuages. Je désire et je veux avoir quelque chose de différent. Les splendeurs du monde des esprits me laissent froid. Je ne suis pas poète : je ne peux vivre d'abstractions. Vous, miss Keeldar, dans votre satirique langage, vous m'avez quelquefois appelé philosophe matériel, me donnant à entendre que je vivais suffisamment pour le substantiel. Certainement je suis matériel de la tête aux pieds, et si glorieuse que soit la nature, si profond que soit le culte que je lui ai voué, j'aime mieux la voir à travers les doux yeux humains d'une femme aimée et aimable, qu'à travers les yeux farouches de la plus grande déesse de l'Olympe.

— Junon ne pourrait vous cuire une tranche de buffle comme vous l'aimez, dit-elle.

— Non. Mais je vais vous dire qui le pourrait : quelque jeune orpheline sans fortune et sans amis. Je voudrais pouvoir en trouver une semblable : assez jolie pour que je pusse l'aimer, avec quelque chose dans l'esprit et dans le cœur qui réponde à mes goûts ; ne manquant pas d'éducation, honnête et modeste. Je me soucie peu des talents ; mais j'aimerais qu'elle eût le germe de ces qualités naturelles que rien de ce qui est appris ne peut égaler. Un caractère un peu vif ne me déplairait pas, je puis manier les plus chauds. D'une telle créature j'aimerais à être d'abord le précepteur, puis l'époux. Je lui enseignerais mon langage, mes habitudes, mes principes, j'aimerais à la récompenser avec mon amour.

— La récompenser ! seigneur de la création ! la récompenser ! s'écria-t-elle avec une lèvre contractée.

— Pour en être remboursé au centuple.

— La contrainte est au métal de quelques âmes ce qu'est l'acier au caillou.

— Et l'amour est l'étincelle qui en jaillit.

— Qui se soucie de l'amour qui n'est qu'une étincelle, que l'on voit briller un instant et disparaître ?

— Il faut que je trouve mon orpheline. Dites-moi comment, miss Keeldar.

— Faites des annonces ; et surtout ne manquez pas d'ajouter parmi les qualifications exigées qu'elle doit être bonne cuisinière.

— Il faut que je la trouve et, quand je l'aurai trouvée, je l'épouserai.

— Vous ne le ferez pas ! » et sa voix prit soudain un accent de dédain tout particulier.

J'aimais cela. Je l'avais fait sortir de l'état pensif dans lequel je l'avais trouvée ; je voulus l'émouvoir davantage.

« Pourquoi en doutez-vous ?

— Vous, vous marier !

— Mais certainement ; il n'y a rien de plus évident que je le puis et que je le ferai.

— C'est le contraire qui est évident, monsieur Moore. »

Je la trouvais charmante ainsi, l'air de plus en plus dédaigneux, moitié insultant, et l'orgueil, la froide décision brillant dans ses beaux grands yeux, qui ressemblaient en ce moment à ceux d'un merle.

« Faites-moi la faveur de me dire les raisons d'une semblable opinion, miss Keeldar.

— Comment pourriez-vous accomplir un acte semblable, je vous le demande ?

— Très aisément et promptement, si je trouvais la personne convenable.

— Acceptez le célibat ! (Elle fit un geste de la main, comme si elle me donnait quelque chose.) Prenez-le comme étant votre destinée.

— Non ; vous ne pouvez me donner ce que j'ai déjà. Le célibat a été mon lot pendant trente ans. Si vous désiriez m'offrir un présent, un cadeau d'adieu, un souvenir, il vous faut changer le don.

— Prenez pire, alors !

— Comment ? quoi ? »

En ce moment, je sentais, je regardais, je parlais avec feu. J'avais eu tort de quitter mon ancre de calme, même pour un instant ; cela me privait d'un avantage qui passait de son côté. La petite étincelle de dédain se changea en sarcasme et se répandit sur sa physionomie en rides d'un sourire moqueur.

« Prenez une femme qui vous a fait la cour pour sauver votre modestie, et s'est jetée elle-même à vous pour épargner vos scrupules.

— Montrez-moi seulement où elle est.

— Quelque grosse veuve qui a eu déjà plusieurs maris, et sait comment se pratiquent ces choses.

— Alors il ne faut pas qu'elle soit riche. Oh ! ces richesses !

— Ah ! ce n'est pas vous qui auriez jamais cueilli les produits du jardin des Hespérides. Vous n'avez pas le courage d'attaquer le vigilant dragon ; vous n'avez pas l'habileté de vous procurer l'assistance d'Atlas.

— Vous paraissez violente et hautaine.

— Et vous bien plus hautain. Votre fierté est l'orgueil monstrueux qui contrefait l'humilité.

— Je suis dépendant, je connais ma place.

— Je suis femme, je connais la mienne.

— Je suis pauvre, je dois être fier.

— J'ai reçu des lois, et j'ai des obligations aussi strictes que les vôtres. »

Nous avions atteint un point critique ; nous nous arrêtâmes pour nous regarder l'un l'autre. Elle n'irait pas plus loin, je le comprenais. Au-delà, je ne sentais ni ne voyais rien. Peu d'instants seulement m'appartenaient : la fin approchait, je l'entendais se précipiter : mais elle n'était pas venue : je pouvais encore différer, attendre, parler et, au moment de l'impulsion, agir. Je ne suis jamais pressé : je n'ai jamais été pressé de ma vie. Les gens pressés boivent le nectar de l'existence brûlant : je le déguste frais comme la rosée du matin. Je continuai.

« Selon toute apparence, miss Keeldar, vous êtes aussi peu certaine de vous marier que moi : je sais que vous avez refusé trois ou quatre offres avantageuses, et je crois même une cinquième. Avez-vous rejeté sir Philippe Nunnely ? »

Je posai cette question soudainement et avec rapidité.

« Avez-vous pensé que je pourrais l'accepter ?

— Je pensais que vous le pouviez.

— Puis-je vous demander sur quoi vous vous fondiez ?

— Conformité de rang, d'âge ; agréable contraste de tempérament, car il est doux et aimable ; harmonie de goûts intellectuels.

— Jolie phrase ! mais réduisons-la vite en pièces. Conformité de rang : est-il fort au-dessus de moi ; comparez, s'il vous plaît, ma grange à son palais ; je suis dédaignée par sa famille. Convenance d'âge : nous sommes nés dans la même année ; donc il n'est qu'un jeune garçon, tandis que je suis une femme, de dix ans son aînée sous tous les rapports. Agréable contraste de tempérament : il est doux et aimable et moi je suis… dites-le moi.

— La sœur de la léoparde tachetée, brillante, vive et fière.

— Et vous voudriez m'accoupler avec un chevreau ! injuste barbare ! L'harmonie des goûts intellectuels, il est fou de poésie, et je la déteste.

— Vraiment ? voilà qui est nouveau.

— Je frissonne positivement à la vue d'une mesure ou au son d'une rime, soit que je sois au prieuré ou sir Philippe à Fieldhead. De l'harmonie, vraiment ! Quand m'avez-vous vue bâcler de ces sonnets pareils à de la crème fouettée, ou enfiler des stances fragiles comme des fragments de verroterie ? Quand vous ai-je montré la croyance que ces grains de verre étaient de vrais brillants ?

— Vous pourriez avoir la satisfaction de guider son talent dans des régions plus élevées, d'épurer son goût.

— Guider et épurer ! enseigner et reprendre ! endurer et supporter ! Bah ! mon mari ne sera jamais pour moi un enfant au maillot. La belle occupation vraiment que de lui donner chaque jour sa leçon, veiller à ce qu'il l'apprenne, lui donner une sucrerie s'il est sage, et une patiente et pathétique admonestation s'il est méchant ! Mais c'est d'un précepteur de parler de la satisfaction que procure l'enseignement. Je pense que vous croyez cela le plus agréable passe-temps du monde. Pour moi ce n'est pas la même chose, et je n'en veux pas. Perfectionner un mari ! non. Je veux au contraire que mon mari me rende meilleure, ou nous ne pourrions vivre ensemble.

— Dieu sait si cela est nécessaire !

— Que voulez-vous dire par là, monsieur Moore ?

— Ce que je dis. Le besoin d'amélioration est impérieux.

— Si vous étiez une femme, vous régenteriez fort agréablement monsieur votre mari ; cela vous conviendrait ; instruire et réprimander est votre vocation.

— Puis-je vous demander si, de ce ton simple et aimable, vous avez l'intention de me reprocher ma position de précepteur ?

— Oui, amèrement, et toute autre chose qu'il vous plaira ; tout défaut dont vous vous sentez péniblement convaincu.

— D'être pauvre, par exemple ?

— Oui, cela vous piquera ; la pauvreté, c'est votre point ulcéré ; vous aimez à revenir dessus.

— De n'avoir qu'une très laide personne à offrir à la femme qui pourrait se rendre maîtresse de mon cœur ?

— Précisément. Vous avez l'habitude de vous appeler laid. Vous êtes très sensible à la coupe de vos traits, parce qu'ils ne sont pas tout à fait taillés sur ceux de l'Apollon. Vous les critiquez plus qu'il n'est nécessaire, dans l'espoir que d'autres diront un mot en leur faveur, ce qui n'a pas lieu. Votre visage n'a assurément rien dont vous puissiez tirer vanité. On n'y trouve aucune jolie ligne, aucune jolie teinte.

— Comparez-le au vôtre.

— Il ressemble à celui d'un dieu égyptien ; à quelque grande tête de granit retrouvée dans le sable : ou plutôt, pour ne point le comparer à quelque chose de si majestueux, il ressemble à celui de Tartare. Vous êtes le cousin de mon chien : je crois que vous lui ressemblez autant qu'un homme peut ressembler à un animal.

— Tartare est votre cher compagnon. Dans l'été, quand vous vous levez avec l'aurore pour courir dans les champs, mouiller vos pieds avec la rosée et rafraîchir vos joues à la brise qui fait flotter vos cheveux, c'est toujours lui qui vous suit. Vous l'appelez quelquefois avec un sifflement que je vous ai appris. Dans la solitude de vos bois, lorsque vous vous croyez entendue de Tartare seul, vous sifflez les mêmes airs que vous avez imités de mes lèvres, ou chantez les chansons que votre oreille a saisies à ma voix. Je ne vous demande point d'où coule le sentiment que vous donnez à ces chansons ; je sais qu'il coule de votre cœur, miss Keeldar. Dans les soirées d'hiver, Tartare est étendu à vos pieds : vous lui permettez de se coucher sur les bords de votre robe de satin. Sa peau rude est familière avec le contact de vos mains : je

vous ai vue une fois le baiser sur cette blanche tache de beauté qui étoile son large front. Il est dangereux de dire que je ressemble à Tartare : cela me suggère l'idée de vouloir être traité comme Tartare.

— Peut-être, monsieur, pourrez-vous en obtenir autant de votre jeune orpheline sans fortune quand vous l'aurez trouvée.

— Oh ! si je pouvais la trouver telle que je me la représente ! Quelque chose à apprivoiser d'abord, à instruire ensuite ; à dompter, puis à aimer. Tirer de la pauvreté cette créature fière et dénuée, établir sur elle mon pouvoir, puis être indulgent pour des caprices qui n'auraient jamais été influencés, jamais satisfaits auparavant ; la voir alternativement irritée et apaisée douze fois en vingt-quatre heures ; et peut-être, après son éducation faite, la voir mère patiente et exemplaire d'une douzaine d'enfants, donnant seulement de temps en temps au petit Louis un soufflet cordial en manière d'intérêt de la vaste dette qu'elle aurait contractée envers son père. Oh (je continuai) ! mon orpheline me donnerait plus d'un baiser ; elle guetterait le soir, sur le seuil de la porte, mon retour à la maison ; elle se précipiterait dans mes bras ; elle tiendrait mon foyer aussi brillant que chaud. Quelle douce idée, grand Dieu ! il faut que je trouve mon orpheline ! »

Ses yeux lancèrent un éclair ardent, ses lèvres s'ouvrirent ; mais elle les referma et se détourna brusquement.

« Dites-moi, dites-moi où elle est, miss Keeldar ! »

Nouveau mouvement : tout d'orgueil, tout de feu.

« Il faut que je le sache. Vous pouvez me le dire ; vous me le direz.

— Jamais. »

Elle se détourna pour me quitter. Pouvais-je alors la laisser se séparer de moi comme elle l'avait toujours fait ? Non. J'étais allé trop loin pour ne pas finir… Je m'étais trop approché du but pour ne pas le toucher. Tout doute, toute indécision devaient cesser ; il fallait que la vérité m'apparût clairement. Il fallait qu'elle prît son rôle et me dit quel il était. Il fallait que je m'attachasse au mien.

« Une minute, madame, dis-je en plaçant ma main sur le bouton de la porte avant de l'ouvrir. Nous avons eu ce matin une longue conversation, mais le dernier mot n'a pas été dit : c'est à vous de le dire.

— Puis-je passer ?

— Non. Je garde la porte. Je mourrais plutôt que de vous laisser sortir avant que d'avoir dit le mot que je vous demande.

— Qu'osez-vous espérer me faire dire ?

— Ce que je meurs d'entendre ; ce que je dois et veux entendre ; ce que vous n'oserez taire en ce moment.

— Monsieur Moore, je ne sais pas ce que vous voulez dire : vous n'êtes plus le même. »

Je crois qu'en effet je ne devais plus être le même, car je l'effrayais. Je pouvais voir cela : mais il fallait l'effrayer pour la gagner.

« Vous savez ce que je veux dire, et pour la première fois je suis devant vous moi-même. J'ai jeté le précepteur, et vous demande la permission de vous présenter l'homme : et, souvenez-vous-en, c'est un gentleman. »

Elle tremblait. Elle mit sa main sur la mienne, comme pour l'enlever de la serrure. Autant eût valu pour elle chercher à séparer avec sa douce main deux métaux soudés ensemble. Elle sentit son impuissance et se recula ; mais elle tremblait toujours.

Quel changement s'opéra en moi, je ne puis l'expliquer ; mais son émotion fit passer dans mon âme un nouveau sentiment. Je n'étais ni écrasé ni enorgueilli par ses terres et son or. Je n'y pensais pas, je ne m'en souciais nullement. Elles n'étaient pour moi que des scories incapables de m'éblouir. Je ne vis qu'elle-même, sa jeune et belle forme, la grâce, la majesté, la modestie de la jeune fille.

« Mon élève ! lui dis-je.

— Mon maître, répondit-elle d'une voix faible.

— J'ai une chose à vous dire. »

Elle attendit le front baissé, le visage voilé par ses cheveux.

« J'ai à vous dire que pendant quatre années vous avez grandi dans le cœur de votre précepteur, et que vous y êtes enracinée maintenant. J'ai à vous déclarer que vous m'avez ensorcelé, en dépit de ma raison et de mon expérience, de la différence de position et de fortune, avec votre air, vos paroles, votre démarche. Vous m'avez montré sous un tel aspect vos défauts et vos vertus, vos beautés plutôt, car elles n'ont guère la sévérité ordinaire des vertus, que je vous aime, que je vous aime de toute ma vie et de toutes mes forces. Voilà tout. »

Elle chercha quelque chose à dire, mais elle ne trouva pas une parole. Elle voulut railler, mais en vain. Je lui répétai passionnément que je l'aimais.

« Eh bien, monsieur Moore, quoi donc ? »

Ce fut la seule réponse que j'obtins, prononcée d'un ton qui eût été pétulant, s'il n'eût été mal assuré.

« N'avez-vous rien à me dire ? n'avez-vous aucun amour pour moi ?

— Un peu.

— Je ne veux pas être torturé ; je ne veux pas même être plaisanté à présent.

— Je ne désire pas plaisanter, je désire m'en aller.

— Je m'étonne que vous osiez parler de vous en aller en ce moment. Vous partir ! avec mon cœur dans votre main, pour le placer sur votre toilette et le percer avec vos épingles ? Vous ne bougerez pas de ma présence ; vous ne vous éloignerez pas de mon atteinte avant que je n'aie un otage, gage pour gage, votre cœur pour le mien.

— L'objet que vous demandez est égaré, perdu depuis quelque temps : laissez-moi l'aller chercher.

— Déclarez qu'il est où sont souvent vos clefs, en ma possession.

— Vous devez le savoir. Et où sont mes clefs, monsieur Moore : vraiment, je les ai perdues de nouveau ; mistress Gill a besoin d'argent, et cette pièce de six pence est tout ce que je possède. »

Elle prit la pièce de monnaie dans la poche de son tablier, et la montra dans le creux de la main. J'eusse pu plaisanter avec elle ;

mais ce n'en était pas le moment : la vie et la mort étaient en jeu. M'emparant à la fois de la pièce de six pence et de la main qui la tenait, je lui demandai :

« Suis-je destiné à mourir sans vous, ou à vivre avec vous ?

— Faites comme il vous plaira ; loin de moi de vous dicter votre choix.

— Vous me direz de vos propres lèvres si vous me condamnez à l'exil, ou si vous m'appelez à l'espérance.

— Allez, votre départ ne me fera pas mourir.

— Peut-être moi aussi je pourrais survivre à votre absence : mais répondez, Shirley, mon élève, ma souveraine, répondez.

— Mourez sans moi si vous voulez ; vivez pour moi si vous l'osez.

— Je n'ai pas peur de vous, ma léoparde : j'ose vivre pour vous et avec vous, depuis ce moment jusqu'à ma mort. Maintenant donc, je vous possède ; vous êtes à moi ; je ne vous laisserai jamais partir. En quelque lieu que soit ma maison, j'ai choisi ma compagne. Si je reste en Angleterre, en Angleterre vous resterez ; si je traverse l'Atlantique, vous le traverserez avec moi ; nos vies sont rivées l'une à l'autre ; nos destins sont enchaînés.

— Et sommes-nous donc égaux, monsieur ? sommes-nous enfin égaux ?

— Vous êtes plus jeune, plus frêle, plus faible, plus ignorante que moi.

— Serez-vous bon pour moi ? ne me tyranniserez-vous jamais ?

— Laissez-moi respirer, ne m'accablez pas. Vous ne devez pas sourire, à présent. Le monde tourne et change autour de moi. Le soleil est une flamme écarlate qui m'étourdit ; le firmament un tourbillon violet qui roule au-dessus de ma tête. » Je suis un homme fort, mais je tremblais en parlant. Toute la création me paraissait exagérée : la couleur devenait plus vive, la motion plus rapide, la vie elle-même plus vitale.

Pendant un moment, je la vis à peine ; mais j'entendis sa voix ineffablement douce. Par compassion, elle n'eût pas imposé silence à un de ses charmes : peut-être ne savait-elle pas ce que j'éprouvais.

« Vous m'appelez léoparde ; souvenez-vous que la léoparde est indomptable.

— Apprivoisée ou féroce, sauvage ou domptée, vous êtes à moi.

— Je suis aise de connaître mon gardien, et je suis habituée à lui. Sa voix seule je suivrai ; sa main seule saura me gouverner ; c'est à ses pieds seulement que je veux reposer. »

Je la portai sur son siège et je m'assis à côté d'elle ; j'avais besoin de l'entendre parler encore ; je ne pouvais jamais me rassasier de sa voix, de ses paroles.

« Combien m'aimez-vous ? lui demandai-je.

— Ah ! vous le savez, je ne veux pas vous flatter.

— Je ne sais pas la moitié de ce que je voudrais savoir ; mon cœur implore sa nourriture ; si vous saviez combien il est affamé et féroce, vous vous hâteriez de l'apaiser avec un ou deux mots aimables.

— Pauvre Tartare ! dit-elle, touchant et frappant doucement ma main ; pauvre compagnon, fidèle ami, l'idole et le favori de Shirley, couchez-vous !

— Mais je ne veux pas me coucher avant d'être rassasié par un tendre mot. »

Et à la fin elle me le donna.

« Cher Louis, soyez-moi fidèle, ne me quittez jamais, je me soucie peu de la vie, si je ne peux la passer à votre côté.

— Quelque chose de plus. »

Elle changea du sujet. Ce n'était pas son habitude d'offrir deux fois le même plat.

« Monsieur, dit-elle en se levant tout à coup, à vos risques, ne parlez jamais de choses sordides ; comme d'argent, de pauvreté, d'égalité. Il serait absolument dangereux de me tourmenter avec ces stupides scrupules. Je vous défends de le faire. »

Mon visage devint rouge ; je désirai une fois de plus n'être pas si pauvre, ou qu'elle fût moins riche. Elle vit mon angoisse passagère, et me donna une caresse. Mon tourment se changea en extase.

« Monsieur Moore, dit-elle en me regardant avec un visage doux, ouvert et animé, apprenez-moi, aidez-moi à être bonne. Je ne vous demande pas d'ôter de mes épaules tous les soucis et les

devoirs de la fortune ; mais je vous demande de partager le fardeau, et de me montrer comment je dois faire pour en porter convenablement ma part. Votre jugement est juste, votre cœur est bon, vos principes sont sains. Je sais que vous êtes sage, je sens que vous êtes bienveillant, je crois que vous êtes consciencieux. Soyez mon compagnon à travers la vie, soyez mon guide dans les choses que j'ignore, soyez mon maître pour me corriger de mes défauts, soyez mon ami toujours !

— Avec l'aide de Dieu, je serai tout cela ! »

†

Voici encore un passage du livre de Moore : si vous l'aimez, lecteur, lisez-le ; si vous ne l'aimez pas, laissez-le :

Les Sympson sont partis ; mais non avant découvertes et explications. Mes manières ou mes regards doivent avoir trahi quelque chose ; j'étais calme, mais j'oubliais quelquefois d'être sur mes gardes. Je demeurais dans la chambre plus longtemps que d'habitude ; je ne pouvais vivre hors de sa présence ; j'y revenais, je m'y réchauffais, comme Tartare au soleil. Si elle quittait le parloir, instinctivement je me levais et le quittais aussi. Elle me gronda à ce sujet plus d'une fois : je le faisais avec une vague idée d'obtenir d'elle un mot dans le vestibule ou ailleurs. Hier, vers le soir, je l'eus auprès de moi pendant cinq minutes à côté du feu ; nous étions assis à côté l'un de l'autre, elle me raillait, et je me délectais au son de sa voix ; les jeunes ladies passèrent et nous regardèrent : nous ne nous séparâmes point. Un instant après elles repassèrent et nous regardèrent encore ; mistress Sympson vint : nous ne bougeâmes pas. M. Sympson ouvrit la porte de la salle à manger ; Shirley lui lança le payement de son espionnage ;

elle crispa sa lèvre et secoua sa chevelure. Le regard qu'elle lui jeta contenait à la fois une explication et un défi ; il disait : « J'aime la société de M. Moore, et je vous défie de le trouver mauvais. »

Je lui demandai : « Avez-vous l'intention de lui faire comprendre où en sont les choses ?

— Oui, me répondit-elle ; mais je laisse le développement au hasard. Il y aura une scène ; je ne la cherche ni ne la crains : seulement, il faut que vous soyez présent ; car je suis affreusement fatiguée de me trouver seule en face de lui. Je n'aime pas à le voir en fureur ; il met alors de côté toutes ses jolies façons et ses déguisements de convention, et l'homme se montre ce qu'il est réellement : commun, plat, bas, vilain et un peu méchant. Ses idées ne sont pas propres, monsieur Moore ; elles ont besoin d'être passées au savon doux et à la terre à foulon. Je pense que, s'il pouvait ajouter son imagination au contenu du panier à lessive de mistress Gill, pour qu'elle la fît bouillir dans sa chaudière avec de l'eau de pluie et de la poudre à blanchir (je vais sans doute vous paraître une blanchisseuse émérite), cela lui ferait un bien incalculable. »

— Ce matin, m'imaginant l'avoir entendue descendre de très bonne heure, je me trouvai en bas instantanément. Je ne m'étais pas trompé. Elle était là, au travail dans la salle à manger, dont la servante complétait l'arrangement et l'époussetage. Elle s'était levée de bonne heure pour terminer quelque petit keepsake qu'elle destinait à Henry. Je ne reçus qu'un froid accueil, que j'acceptai jusqu'à ce que la fille fût partie, me retirant très tranquillement avec mon livre auprès de la fenêtre. Même quand nous étions seuls, je n'aimais pas à la déranger. Être assis dans le même lieu

qu'elle était du bonheur, et le bonheur qui convenait pour une heure matinale, serein, incomplet, mais progressif. Je savais qu'en me montrant importun je m'exposais à une rebuffade. Sur son visage était clairement écrit : « Je ne suis pas à la maison pour les galants. » Je lus, je hasardai de temps à autre un regard ; je vis sa physionomie s'adoucir et s'ouvrir, lorsqu'elle s'aperçut que je respectais sa disposition d'esprit.

La distance qui nous séparait disparut, et la légère glace fondit insensiblement. Avant qu'une heure se fût écoulée, j'étais à côté d'elle, la regardant coudre, recueillant ses doux sourires et ses joyeuses paroles qui tombaient pour moi abondants. Nous étions assis, comme nous avions le droit de l'être, côte à côte. Mon bras reposait sur sa chaise ; j'étais assez près pour compter les points de son travail et discerner le trou de son aiguille. La porte s'ouvrit tout à coup.

Je crois que, si je m'étais alors levé d'auprès d'elle en sursaut, elle m'eût méprisé. Grâce au flegme de ma nature, je tressaille rarement. Lorsque je me trouve bien et confortablement, il n'est pas facile de me déranger ; j'étais bien, très bien, conséquemment immuable. Aucun de mes muscles ne s'agita ; je regardai à peine la porte.

« Bonjour, oncle, dit-elle en s'adressant à ce personnage qui s'arrêta pétrifié sur le seuil.

— Il y a longtemps que vous êtes ici seule avec M. Moore ?

— Oui, très longtemps ; nous sommes tous deux descendus de bonne heure ; il faisait à peine jour.

— Cette conduite n'est pas convenable…

— Elle ne l'a pas été d'abord : je me suis montrée de mauvaise humeur et peu polie ; mais vous pouvez voir que nous sommes maintenant les meilleurs amis du monde.

— J'en aperçois plus que vous ne voudriez que j'en aperçusse.

— Je ne crois pas, monsieur, dis-je ; nous ne déguisons rien. Permettez-moi de vous dire que toutes les observations que vous avez à faire, vous pouvez me les adresser. À partir de ce moment, je me place entre miss Keeldar et toute espèce d'ennui.

— Vous ! et qu'avez-vous donc à faire avec miss Keeldar ?

— La protéger, veiller sur elle, la servir.

— Vous, monsieur ? vous, le précepteur !

— Pas de paroles d'insulte, monsieur ! dit-elle ; pas d'expression méprisante envers M. Moore dans cette maison !

— Est-ce que vous prenez sa défense ?

— Sa défense ? oh ! oui. »

Elle se tourna vers moi avec un soudain et tendre mouvement, auquel je répondis en l'entourant de mon bras. Nous nous levâmes tous deux.

Good Ged[2] ! s'écria le personnage en robe de chambre qui frémissait à sa porte. Ged, je pense, est le nom d'un des lares de M. Sympson. Dans la détresse, il invoque toujours cette idole.

« Avancez, mon oncle, vous allez tout entendre : dites-lui tout, Louis.

— Je le défie de parler, le mendiant, le coquin, l'hypocrite, le vil, l'insinuant, l'infâme domestique ! Éloignez-vous de ma nièce, monsieur ; laissez-la aller ! »

Elle s'attacha à moi avec énergie. « Je suis près de mon futur mari, dit-elle ; qui osera le toucher en ma présence ?

— Son mari ! » dit-il.

Il leva et étendit les mains, et tomba sur son siège.

« Il y a quelque temps, vous désiriez savoir qui j'épouserais : mon intention était formée alors, mais je ne pouvais vous la communiquer ; à présent elle est mûre, parfaite ; acceptez Louis Moore pour mon mari.

— Mais vous ne l'épouserez pas, il ne vous aura pas ! s'écria-t-il avec rage.

— Je mourrais plutôt que d'en avoir un autre ; je mourrais si je ne l'avais pas. »

Il murmura des mots dont je ne souillerai jamais cette page.

Elle devint pâle comme la mort ; elle tremblait de tout son être ; ses forces l'abandonnèrent. Je la plaçai sur le sofa, je la regardai le temps nécessaire pour voir qu'elle n'était pas évanouie, ce dont elle m'assura par un divin sourire ; je l'embrassai, et je ne pourrais me rendre compte de ce qui se passa dans l'intervalle de cinq minutes. Elle m'a dit depuis, en pleurant, en riant et en tremblant, que je devins terrible et que je me donnai au démon ; elle m'a dit que je la quittai et fis un bond à travers la chambre, que M. Sympson disparut à travers la porte comme s'il eût été

emporté par un canon ; je disparus aussi, et elle entendit mistress Gill pousser des cris d'effroi.

Mistress Gill criait encore lorsque je revins à moi : j'étais alors dans un autre appartement, le parloir aux boiseries de chêne, je crois ; je tenais M. Sympson terrassé devant-moi sur une chaise, ma main sur sa cravate. Ses yeux roulaient dans sa tête ; je l'étranglais, je crois. La femme de charge était là, se tordant les mains, me suppliant de le laisser ; je le laissai alors, et me sentis froid comme le marbre. Mais je dis à mistress Gill d'aller à l'instant chercher une chaise de poste à l'auberge de la Maison-Rouge, et j'avertis M. Sympson qu'il eût à quitter Fieldhead aussitôt qu'elle serait arrivée. Quoique effrayé et hors de lui, il répondit qu'il ne partirait pas. Répétant le premier ordre, j'y ajoutai celui d'aller chercher un constable ; je lui dis :

« Vous partirez, de gré ou de force. »

Il menaça de poursuites ; je ne m'inquiétais de rien ; je l'avais dominé une fois déjà, non pas aussi terriblement que maintenant, mais avec autant d'autorité. C'était une nuit que des voleurs attaquèrent la maison de Sympson-Grove. Dans sa misérable couardise, il se fût contenté d'appeler vainement au secours sans oser se défendre. J'avais alors été obligé de protéger sa famille et sa demeure en le dominant, et j'avais réussi. Cette fois je demeurai avec lui jusqu'à ce que la chaise arrivât, et je l'y accompagnai ; il m'injuria pendant tout ce temps. Il était aussi effaré qu'enragé ; il eût bien voulu résister, mais il ne savait comment. Il demanda que sa femme et ses filles partissent avec lui. Je lui dis qu'elles le suivraient aussitôt qu'elles auraient eu le temps de se préparer. Sa rage, son agitation, étaient inexprimables ; mais c'était une furie incapable d'action. Cet homme, convenablement manié, de-

vait toujours demeurer impuissant. Je sais qu'il n'emploiera jamais la loi contre moi. Je sais que sa femme, qu'il tyrannise sans cesse dans les bagatelles, le guide dans les affaires d'importance. J'ai depuis longtemps gagné la gratitude de la mère par mon dévouement à son fils. Dans quelques maladies d'Henry, je l'ai soigné, mieux, dit-elle, qu'aucune femme n'eût pu le faire : elle n'oubliera jamais cela. Elle et ses filles m'ont quitté aujourd'hui dans une consternation muette et irritée, mais elle me respecte. Lorsque Henry s'est pendu à mon cou, pendant que j'arrangeais son manteau pour qu'il n'eût pas froid, bien qu'elle détournât la tête, j'ai vu les larmes jaillir de ses yeux. Elle plaidera ma cause avec d'autant plus de zèle, parce qu'il m'a quitté en colère. Je suis content de cela, non pour moi, mais pour cette idole de ma vie, ma Shirley.

Une semaine après il écrit encore :

Je suis maintenant à Stilbro' ; j'ai pris ma résidence temporaire avec un ami, un commerçant, auquel je puis être utile dans ses affaires. Chaque jour je vais à cheval à Fieldhead. Combien se passera-t-il de temps avant que je puisse appeler ce manoir ma maison, et la maîtresse ma femme ? je ne suis pas content, je ne suis pas tranquille. Je suis quelquefois torturé. À la voir maintenant, on croirait que jamais elle n'a pressé sa joue contre mon épaule, que jamais elle ne s'est attachée à moi avec tendresse et confiance. J'ai de l'inquiétude ; elle me rend malheureux. Quand je la visite, elle m'évite, elle me fuit. Aujourd'hui j'ai rencontré une fois son visage, résolu à obtenir un plein regard de ses yeux noirs et profonds ; il est difficile de décrire ce que j'ai lu dans ses yeux. Panthère ! belle enfant des forêts ! nature sauvage, indomptée, incomparable ! elle mord sa chaîne : je vois ses dents

blanches ronger l'acier. Elle rêve de ses forêts sauvages, elle soupire après sa liberté virginale. Je voudrais que les Sympson revinssent, pour l'obliger à m'enlacer de ses bras. Je voudrais qu'elle se crût en danger de me perdre, comme je cours le risque de la perdre. Non : ce n'est pas la perte que je crains, mais le délai.

Il est nuit en ce moment… minuit : j'ai passé l'après-midi et la soirée à Fieldhead. Il y a quelques heures elle a passé auprès de moi, descendant l'escalier de chêne pour entrer dans le vestibule. Elle ne savait pas que j'étais là dans l'obscurité, regardant les brillantes constellations de cette nuit glaciale. Comme elle glissait le long de la rampe ! avec quel éclat voilé son œil brillait sur moi, pendant qu'elle passait fugitive, svelte et rapide comme une aurore boréale !

Je l'ai suivie dans le salon. Mistress Pryor et Caroline Helstone étaient là toutes deux. Elle les a priées de venir lui tenir compagnie pendant quelque temps. Dans son blanc costume de soirée, avec ses longs cheveux flottants, son pas léger, ses joues pâles, son œil plein d'éclairs, elle ressemblait à un esprit, à un être composé d'un seul élément, l'enfant de l'air et de la flamme, la fille d'un rayon et d'une goutte de pluie, une chose qu'il est impossible d'atteindre, d'arrêter, de fixer. J'eusse désiré pouvoir éviter de la suivre du regard pendant qu'elle se mouvait çà et là, mais c'était impossible. Je parlais du mieux que je pouvais avec les autres ladies, mais je ne regardais qu'elle. Elle était très silencieuse ; je crois qu'elle ne m'a pas parlé, qu'elle ne m'a pas offert de thé. Il est arrivé que mistress Gill l'a appelée pour une minute. J'ai passé dans le vestibule éclairé par la lune, dans l'espoir de recevoir un mot à son retour. J'ai réussi.

« Miss Keeldar, restez un instant ! lui ai-je dit en allant au-devant d'elle.

— Pourquoi ? le vestibule est trop froid.

— Il n'est pas froid pour moi ; à mon côté il ne devrait pas être froid pour vous.

— Mais je grelotte.

— De crainte, je crois. Pourquoi me craignez-vous ? vous êtes réservée et me fuyez. Pourquoi ?

— Il y a bien de quoi avoir peur de se voir rencontrée par un grand et noir fantôme au clair de la lune.

— Oh ! ne passez pas ! restez un instant ; échangeons quelques mots ensemble. Voilà trois jours que je n'ai pu vous parler en particulier. De tels changements sont cruels.

— Je n'ai aucune envie d'être cruelle, a-t-elle répondu avec assez de douceur (et vraiment il y avait de la douceur dans toute sa manière d'être, dans son visage, dans sa voix ; mais il y avait aussi de la réserve).

— Vous m'avez certainement causé de la peine, lui ai-je dit. Il y a à peine une semaine que vous m'avez appelé votre futur époux et traité comme tel : maintenant je suis plus que jamais pour vous le précepteur. Vous m'appelez M. Moore ; vos lèvres ne se souviennent plus du nom de Louis.

— Non ; Louis, c'est un nom limpide et aisé à prononcer ; je ne l'oublierai pas de sitôt.

— Soyez cordiale pour Louis, alors ; approchez-le, laissez-vous approcher.

— Je suis cordiale, a-t-elle dit en se redressant comme une blanche statue.

— Votre voix est très douce, et très basse, ai-je répondu en avançant doucement ; vous semblez subjuguée, mais cependant effrayée.

— Non, je suis tout à fait calme et ne m'effraye de rien, m'a-t-elle répondu.

— De rien, excepté de votre adorateur. »

Je courbai un genou devant elle.

« Vous voyez que je suis dans un monde nouveau, monsieur Moore : je ne me connais pas moi-même : je ne vous connais pas ; mais relevez-vous ; quand vous agissez ainsi, je me sens troublée et émue. »

J'ai obéi. Cela ne m'eût guère convenu de rester longtemps dans cette attitude. Je ne lui ai pas demandé vainement le calme et la confiance : elle s'est attachée à moi de nouveau.

« Maintenant, Shirley, lui ai-je dit, vous devez concevoir combien je suis loin d'être heureux dans mon état incertain et non fixé.

— Oh ! oui, vous êtes heureux ! s'écria-t-elle avec rapidité. Vous ne savez pas combien vous êtes heureux ! tout changement serait à votre préjudice.

— Heureux ou non, je ne puis supporter d'attendre plus longtemps ; vous êtes trop généreuse pour exiger cela.

— Soyez raisonnable, Louis, soyez patient. J'admire votre patience.

— Ne m'admirez plus, alors ; aimez-moi, au contraire : fixez le jour de notre mariage ; pensez à cela ce soir, et décidez. »

Elle a soupiré un murmure inarticulé, mais expressif ; elle s'est précipitée ou plutôt s'est évanouie de mes bras, et je l'ai perdue.

q

Chapitre 12 Le dénouement

Lecteur, nous devons régler maintenant nos comptes. Je n'ai plus qu'à narrer brièvement le destin de quelques-uns des personnages dont nous avons fait la connaissance dans le cours de ce livre, puis il faudra nous donner la poignée de main et nous séparer.

Revenons d'abord aux vicaires, les bien-aimés, trop longtemps négligés. Avancez, mérite modeste ! Malone, je le vois, répond promptement à l'invitation : il croit que je m'adresse à lui.

Non, Pierre-Auguste, nous ne pouvons rien avoir à vous dire. Nous ne pourrions nous résoudre à conter la touchante histoire de vos faits et de votre destinée. Ne savez-vous pas, Pierre, que le public a ses caprices ; que le vrai sans fard ne lui va point ; qu'il ne digérerait pas les faits dans leur simplicité ? Ne savez-vous pas

que le cri du cochon n'est pas plus goûté maintenant qu'autrefois ? Si je racontais la catastrophe qui vous a atteint, le public tomberait dans des attaques de nerfs, et il n'y aurait qu'un cri pour demander des sels volatils et des plumes brûlées. « Impossible ! dirait-on par ci ; faux ! s'écrierait-on par là ; de mauvais goût ! » répondrait-on de toutes parts. Remarquez-le bien ! toutes les fois que vous présentez aux gens la vérité réelle et simple, elle est toujours dénoncée comme un mensonge ; ils la désavouent, la renient, la rejettent sur la paroisse. Au contraire, la création imaginaire, la pure fiction, est adoptée, caressée, trouvée jolie, convenable, merveilleusement naturelle ; le misérable petit bâtard reçoit toutes les friandises, l'honnête et légitime petit enfant toutes les bourrades. Ainsi va le monde, Pierre ; et, comme vous êtes le marmot légitime, rude, crasseux et méchant, vous devez vous tenir à l'écart.

Faites place à M. Sweeting.

Le voici qui s'avance avec sa femme au bras ; la plus splendide et la plus pesante femme du Yorkshire : mistress Sweeting, ci-devant miss Dora Sikes. Ils furent mariés sous les plus heureux auspices, M. Sweeting venant d'être promu à une paroisse d'un revenu confortable, et M. Sikes se trouvant en position de donner à Dora une belle dot. Ils vécurent ensemble de longues et heureuses années, chéris de leurs paroissiens, et au milieu d'un nombreux cercle d'amis.

Eh ! voilà qui est, je pense, assez joliment tourné.

Avancez, monsieur Donne !

Ce gentleman tourna admirablement : beaucoup mieux que vous ou moi n'eussions pu l'espérer, lecteur. Lui aussi se maria

avec une petite femme pleine de sens, et de manières douces et élégantes. Ce fut lui qui fit son choix ; il devint un modèle de caractère domestique et un prêtre de paroisse véritablement actif (il refusa consciencieusement jusqu'à sa mort d'agir en qualité de pasteur). Il brunissait l'intérieur de la coupe et du plateau avec la meilleure poudre à polir ; il surveillait les ornements du temple et de l'autel avec le zèle d'un tapissier, le soin d'un ébéniste ; sa petite école, sa petite église, son petit presbytère, lui durent leur érection, et ils lui faisaient honneur : chacun, était un modèle en son genre. Si l'uniformité et le goût en architecture eussent été la même chose que la consistance et le zèle en religion, quel berger d'un troupeau chrétien aurait fait M. Donne ! Il y avait un art dans lequel personne ne surpassait M. Donne : l'art de solliciter. Par ses propres efforts, il obtint de l'argent pour toutes ses constructions. En cette matière, il avait une puissance d'imagination, une activité d'action, tout à fait uniques. Il sollicitait du riche et du pauvre, du paysan sans souliers et du duc couronné. Il envoyait des lettres partout, à la vieille reine Charlotte, aux princesses ses filles, à ses fils les ducs royaux, au prince Castelreagh, à chaque membre du ministère alors en fonctions ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il tirait quelque chose de chacun de ces personnages. Il obtint cinq livres sterling de l'avare vieille lady la reine Charlotte, et deux guinées de son fils aîné, le royal dissipateur. Quand M. Donne se mettait en campagne pour ses expéditions de mendicité, il se couvrait d'une armure complète de mailles d'airain ; vous lui auriez donné hier une centaine de guinées, que ce n'était pas une raison pour que vous ne lui en donnassiez pas deux cents aujourd'hui. Il vous eût tenu en face ce langage, et dix fois pour une vous lui auriez donné votre argent.

On lui donnait pour se débarrasser de lui. Après tout, il faisait quelque bien avec cet or, et était utile à ses semblables.

Peut-être dois-je faire remarquer qu'à la profonde et soudaine disparition de M. Malone de la scène de la paroisse de Briarfield (vous ne pouvez savoir comment elle arriva, lecteur ; votre curiosité sera frustrée, afin de ne point choquer votre élégant amour du joli et de l'amusant), il vint pour le remplacer un autre vicaire irlandais, M. Macarthey. Je suis heureux de pouvoir vous apprendre, avec vérité, que ce gentleman fit autant d'honneur à son pays que Malone lui fit de discrédit. Il se montra décent, bien élevé et consciencieux, autant que Pierre était rampant, bruyant et… Je supprime cette dernière épithète, parce que ce serait mettre le chat hors du sac. Il travailla avec zèle au bien de la paroisse ; les écoles du dimanche et celles de la semaine fleurirent sous sa direction comme des lauriers. Étant humain, il avait certainement ses défauts ; ceux-là cependant étaient les défauts de son état, ce que beaucoup nommeraient des vertus. La circonstance de se trouver invité à un thé avec un dissident l'eût mis hors de son assiette pour une semaine ; le spectacle d'un quaker gardant son chapeau sur la tête à l'église, la pensée d'une petite créature morte sans baptême, enterrée avec les rites du culte, ces choses pouvaient faire un étrange ravage dans l'économie physique et intellectuelle de M. Macarthey ; autrement, il était sain et raisonnable, diligent et charitable.

Je ne doute pas que le public qui aime la justice n'ait remarqué jusqu'ici que j'ai apporté une criminelle nonchalance à poursuivre, saisir et conduire à un châtiment mérité l'assassin de M. Moore. C'était une belle occasion de mener, pour mes lecteurs qui aiment ces choses, un branle à la fois honnête et excitant ;

une danse où se seraient trémoussés la loi et l'Évangile, le donjon, le dock et le gibet. Vous auriez peut-être aimé cela, lecteur, mais moi non. Je me serais bientôt querellé avec mon sujet, et je l'aurais abandonné. J'ai été heureux que les faits m'eussent parfaitement déchargé de cette tâche. Le meurtrier ne fut jamais puni, par la bonne raison qu'il ne fut jamais saisi, ce qui résulta de cette autre circonstance, qu'il ne fut jamais poursuivi. Les magistrats eurent l'air de vouloir se remuer et faire de grandes choses ; mais puisque Moore lui-même, au lieu de les presser et de les conduire comme auparavant, demeurait tranquille sur sa petite couche du cottage, riant sous cape et ricanant à chaque trait de sa pâle figure étrangère, ils se ravisèrent et, après avoir rempli certaines formalités indispensables, résolurent prudemment de laisser tomber l'affaire : ce qu'ils firent.

M. Moore savait qui lui avait tiré le coup de fusil ; tout Briarfield le savait : ce n'était autre que Michael Hartley, le tisserand à moitié fou dont nous avons déjà parlé, un frénétique antinomien en religion, et un forcené niveleur en politique. Le pauvre homme mourut du delirium tremens, une année après sa tentative de meurtre, et Moore donna à sa malheureuse femme une guinée pour le faire enterrer.

L'hiver a fui : le printemps l'a suivi avec son atmosphère embaumée, ses fleurs et sa brillante végétation ; nous sommes maintenant dans le cœur de l'été, au milieu de juin, juin 1812.

Il fait un temps brûlant. Le ciel est d'un azur profond et d'un rouge d'or : il convient à l'époque ; il convient au siècle ; il convient à l'esprit actuel des nations. Le XIXe siècle folâtre dans son adolescence de géant. Le jeune Titan déracine des montagnes dans ses ébats, et roule des rochers dans ses jeux sauvages. Cet

été, Bonaparte est en selle. Il parcourt avec ses armées les déserts russes ; il a avec lui les Français et les Polonais, les Italiens et les enfants du Rhin, au nombre de six cent mille. Il marche sur l'antique Moscou ; sous les vieux murs de cette ville le rude Cosaque l'attend. Barbare stoïque ! il attend sans crainte de la ruine immense qui s'avance comme un tourbillon. Il met sa confiance dans un nuage chargé de neige. La steppe, le vent, l'orage et la grêle sont ses refuges. Ses alliés sont les éléments ; l'air, le feu, l'eau. Et quels sont ceux-là ? trois terribles archanges toujours debout devant le trône de Jéhovah. Ils sont vêtus de blanc, et portent des ceintures d'or. Ils tiennent des fioles qui regorgent de la colère de Dieu. Leur temps est le jour de la vengeance, leur signal le nom du Dieu des armées, tonnant avec la voix de sa majesté.

« Es-tu entré dans les trésors de neige ? ou as-tu vu les trésors de grêle que j'ai réservés contre les temps de trouble contre le jour de bataille et de guerre ?

« Allez : versez les fioles de la colère de Dieu sur la terre.

« C'est fait : la terre est brûlée par le feu ; la mer ressemble au sang d'un homme mort ; les îles fuient ; on ne trouve plus les montagnes. »

Cette année-là, lord Wellington prit le commandement en Espagne. Ils le firent, généralissime, pour leur propre salut. Cette année-là il prit Badajoz, il combattit au camp de Victoria, il emporta Pampelune, et prit d'assaut Saint-Sébastien ; cette année-là, il gagna Salamanque.

Hommes de Manchester ! je vous demande pardon pour ce petit résumé de vos exploits guerriers : mais il est sans consé-

quence. Lord Wellington n'est pour vous maintenant qu'un vieux gentleman décrépit. Je crois même que quelques-uns de vous l'ont appelé « radoteur » ; vous l'avez raillé sur son âge, sur la perte de sa vigueur physique. Quels beaux héros vous êtes vous-mêmes ! Des hommes comme vous ont le droit de fouler aux pieds tout ce qu'il y a de mortel dans un demi-dieu. Raillez à votre aise, votre mépris ne brisera jamais son grand et vieux cœur.

Mais arrivez, amis, quakers, ou imprimeurs d'indiennes, tenons un congrès de la paix et distillons paisiblement notre venin. Nous avons parlé avec un zèle indécent contre les batailles sanglantes et les généraux bouchers. Nous arrivons enfin à un triomphe dans notre sphère. Le 18 juin 1812, les ordres en conseil furent rapportés, et les ports bloqués ouverts. Vous savez bien, vous tous qui êtes assez vieux pour vous le rappeler, comme vous fîtes retentir le Yorkshire et le Lancashire de vos cris de joie à cette occasion. Les sonneurs fêlèrent une cloche du beffroi de Briarfield ; elle sonne faux encore maintenant. L'Association des Marchands et des Manufacturiers se réunit dans un grand dîner à Stilbro', et tous retournèrent chez eux dans un état que leurs femmes ne désirent pas revoir. Liverpool tressaillit et renifla comme un cheval marin éveillé au milieu de ses roseaux par un coup de tonnerre. Quelques-uns des marchands américains se sentirent menacés d'apoplexie et se firent saigner. Tous, en hommes sages, dans ce premier moment de prospérité, se préparèrent à se ruer dans la spéculation, et à prévoir les nouvelles difficultés dans les profondeurs desquelles ils pourraient se perdre dans l'avenir. Les approvisionnements qui avaient été accumulés pendant des années s'écoulèrent en un clin d'œil. Les magasins furent dégarnis, les navires chargés ; le travail abonda, les sa-

laires s'élevèrent. Le bon temps semblait venu ; les espérances pouvaient être trompeuses, mais elles étaient brillantes ; pour quelques-uns elles étaient même réelles. À cette époque, dans le seul mois de juin, plus d'une solide fortune fut réalisée.

Lorsque toute une province se réjouit, les plus humbles de ses habitants prennent leur part du festin. Le son des cloches pénètre dans les demeures les plus fermées comme une invitation à la joie. Ainsi pensait Caroline Helstone, en s'habillant plus élégamment que de coutume dans ce jour de triomphe du commerce, pour aller passer l'après-midi à Fieldhead et présider à certaines préparations de toilette qui avaient lieu en vue d'un grand événement, le dernier mot en ces matières étant réservé à son goût parfait. Elle décida sur la couronne, le voile, la robe qui devaient être portés à l'autel ; elle choisit diverses robes et autres objets pour les occasions plus ordinaires, sans beaucoup consulter l'opinion de la fiancée, cette lady se trouvant alors dans une humeur peu facile.

Louis avait présagé des difficultés, et il les avait rencontrées. Dans le fait, son amante s'était montrée exquisement provocante, différant son mariage de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois ; d'abord le cajolant avec de douces paroles, puis enfin forçant sa nature forte et délibérée à se révolter contre sa tyrannie, à la fois si douce et si intolérable.

Il avait fallu une sorte d'orage pour l'amener à ce point ; mais elle était enfin là, enchaînée à un jour fixe, conquise par l'amour et liée par sa parole.

Ainsi vaincue et asservie, elle gémissait comme l'enfant du désert enchaîné. Son dompteur seul pouvait la consoler ; sa pré-

sence seule pouvait remplacer sa liberté perdue ; en son absence elle restait assise ou errait seule de côté et d'autre ; elle parlait peu, et mangeait encore moins.

Elle ne s'occupa d'aucun préparatif pour la noce ; Louis fut obligé de diriger lui-même tous les arrangements. Il fut le maître de fait à Fieldhead, plusieurs semaines avant de le devenir de nom : le moins présomptueux et le plus bienveillant des maîtres ; mais absolu avec sa lady. Elle abdiqua sans un mot ni une lutte. « Allez à M. Moore ; demandez à M. Moore », telle était sa réponse lorsqu'on lui demandait des ordres. Jamais amoureux d'une riche fiancée ne fut si complètement délivré du rôle subalterne, si inévitablement forcé d'assumer un pouvoir souverain.

Dans tout cela mistress Keeldar cédait partiellement à sa disposition ; mais une remarque qu'elle fit une année après prouva qu'elle agissait aussi un peu par système. « Louis, disait-elle, n'eût jamais appris à régner, si je n'avais cessé de gouverner : l'incapacité du souverain a développé les pouvoirs du premier ministre. »

Il avait été décidé que miss Helstone serait la demoiselle d'honneur dans les noces qui approchaient ; mais la fortune lui avait destiné un autre rôle.

Elle revint à la rectorerie d'assez bonne heure pour arroser ses plantes. Elle avait accompli cette petite tâche. La dernière à laquelle elle avait donné ses soins était un rosier-arbuste, qui fleurissait dans un coin tranquille sur le derrière de la maison. Cette plante avait reçu la rafraîchissante ondée : Caroline se reposait alors une minute. Près du mur était un fragment de pierre sculptée, une relique monacale, autrefois peut-être la base d'une

croix : elle monta dessus afin de mieux dominer de la vue ce qui l'entourait. Elle tenait encore l'arrosoir d'une main ; de l'autre elle relevait sa jolie robe, de peur qu'elle ne fût tachée par quelques éclaboussures : elle regarda par-dessus le mur, le long de quelques champs solitaires ; au loin trois arbres sombres se dressaient côte à côte contre le ciel ; une épine solitaire apparaissait très loin au bout d'un défilé. Elle vit le sombre marais, où s'allumaient les feux de joie : la soirée d'été était chaude ; le carillon des cloches était joyeux ; la fumée bleue des feux semblait douce, leur flamme brillante ; au-dessus d'eux, dans le firmament d'où le soleil venait de disparaître, étincelait un point argenté, l'Étoile d'Amour.

Caroline n'était pas malheureuse ce soir-là ; bien au contraire : mais en regardant, elle soupira, et pendant qu'elle soupirait, une main l'entoura et se reposa doucement sur sa taille ; Caroline crut savoir qui s'était approché d'elle : elle reçut l'attouchement sans tressaillir.

« Je regarde Vénus, maman ; voyez comme elle est belle. Comme son éclat est brillant, comparé à la flamme rouge des feux de joie ! »

La réponse fut une caresse plus prononcée ; Caroline se retourna et se trouva non en face du visage de matrone de mistress Pryor, mais d'un sombre et mâle visage. Elle laissa tomber son arrosoir, et descendit du piédestal.

« Je viens de rester une heure avec maman, dit l'intrus. J'ai eu avec elle une longue conversation. Où êtes-vous allée pendant ce temps-là ?

— À Fieldhead. Shirley est aussi fantasque que jamais, Robert. Elle ne répond ni oui ni non à aucune des questions qu'on lui adresse. Elle se plaît seule : je ne pourrais dire si elle est mélancolique ou nonchalante : si vous l'excitez ou la raillez, elle vous jette un regard moitié pensif, moitié insouciant, qui vous rend aussi étrange, aussi malade qu'elle. Je ne sais ce que Louis fera d'elle ; pour ma part, si j'étais gentleman, je pense que je ne voudrais pas l'entreprendre.

— Ne vous mettez pas en peine d'eux : ils ont été faits l'un pour l'autre. Louis, c'est étrange à dire, ne l'aime que mieux à cause de ses caprices. Si quelqu'un est capable de la gouverner, c'est lui. Elle le soumet à de rudes épreuves, cependant. Avec son caractère calme, il a eu à lui faire une cour orageuse ; mais vous voyez que pour lui tout se termine par la victoire. Caroline, je vous ai cherchée pour vous demander une audience. Pourquoi les cloches sonnent-elles ?

— Pour le rappel de votre terrible loi, les ordres que vous haïssez tant. Vous êtes content, n'est-ce pas ?

— Hier soir, à cette même heure, j'emballais quelques livres pour un voyage à travers l'Océan : c'étaient les seules possessions, excepté quelques habits, des semences, des racines et des outils, que je me crusse libre d'emporter avec moi au Canada. J'allais vous quitter.

— Me quitter ? »

Ses petits doigts s'attachaient à son bras. Elle paraissait effrayée.

« Pas maintenant, pas maintenant. Examinez mon visage ; oui, regardez-moi bien : est-ce que vous y lisez le désespoir de la séparation ? »

Elle vit une physionomie animée, dont les caractères étaient tous radieux, bien que la page elle-même fût sombre : ce visage, puissant par la noblesse de ses traits, versa sur elle l'espérance, l'amour, la joie.

« Est-ce que ce rappel vous fera du bien, beaucoup de bien, un bien immédiat ? demanda-t-elle.

— Le rappel des ordres en conseil me sauve. Maintenant, je ne serai pas banqueroutier ; maintenant, je n'abandonnerai pas mes affaires ; maintenant, je ne quitterai pas l'Angleterre ; maintenant, je ne serai plus pauvre, je pourrai payer mes dettes ; tout le drap que j'ai dans mes magasins me sera acheté, et je recevrai des commissions pour une quantité beaucoup plus considérable. Ce jour donne à ma fortune une large et solide fondation, sur laquelle, pour la première fois de ma vie, je puis construire avec sécurité. »

Caroline dévorait ses paroles ; elle tenait ses mains dans les siennes ; elle respira longuement.

« Vous êtes sauvé ? Vos lourds embarras sont levés ?

— Ils sont levés ; je respire, je puis agir.

— Enfin ! Oh ! la Providence est bonne. Remerciez-la, Robert.

— Je remercie la Providence.

— Et moi aussi, je la remercie, pour l'amour de vous. »

Elle levait au ciel des yeux pleins de ferveur.

« Maintenant, je puis prendre plus d'ouvriers, donner de meilleurs salaires, concevoir des plans plus sages et plus libéraux, faire quelque bien, être moins égoïste. Maintenant, Caroline, je peux avoir une maison, une maison que je pourrai appeler mienne, et maintenant… »

Il s'arrêta, car sa voix était profondément émue.

« Et maintenant, reprit-il, maintenant, je puis penser au mariage ; maintenant, je puis chercher une femme. »

Ce n'était point pour elle le moment de parler, elle garda le silence.

« Est-ce que Caroline, qui espère tendrement être pardonnée comme elle pardonne, me pardonnera tout ce que je lui ai fait souffrir, tout ce long tourment que je lui ai méchamment causé, toute cette maladie de corps et d'esprit qu'elle m'a due ? Oubliera-t-elle ce qu'elle sait de ma pauvre ambition, de mes desseins sordides ? Me permettra-t-elle d'expier tout cela ? Me permettra-t-elle de lui prouver que, si je l'ai autrefois abandonnée cruellement, si j'ai joué avec son affection, si je l'ai injuriée bassement, je peux maintenant l'aimer fidèlement, la chérir avec tendresse ? »

Sa main était toujours dans celle de Caroline : une douce pression lui répondit.

« Est-ce que Caroline est à moi ?

— Caroline est à vous.

— Je connais le prix de ce trésor ; le sentiment de sa valeur est là, dans mon cœur. Ma vie est nécessairement liée à la sienne ; le sang qui circule dans mes artères ne m'est pas plus précieux que son bonheur et son bien-être.

— Je vous aime aussi, Robert, et j'aurai pour vous le plus entier dévouement.

— Oui, vous aurez pour moi un soin dévoué, fidèle ! Comme si cette rose pouvait promettre d'abriter contre la tempête cette pierre dure et grise ! Mais elle aura soin de moi, à sa manière : ces mains seront les aimables dispensatrices de tout le bonheur que je puis goûter. Je sais que l'être que je désire lier à moi m'apportera une consolation, un amour, une pureté auxquels, de moi-même, je suis étranger. »

Tout à coup Caroline se troubla ; sa lèvre frémit.

« Qui trouble ma colombe ? demanda Moore, comme elle se pressait contre lui, et se reculait tout à coup avec embarras.

— Pauvre maman ! Je suis tout ce qu'elle possède : devrais-je la quitter ?

— J'ai pensé à cette difficulté. Moi et maman l'avons discutée.

— Dites-moi ce que vous voulez, ce que vous exigez, et je verrai s'il m'est possible de consentir. Mais je ne puis l'abandonner, je ne puis lui briser le cœur, même pour vous.

— Elle vous a été fidèle lorsque je vous ai abandonnée, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais approché de votre lit de douleur ; elle n'a pas quitté un instant votre chevet.

— Que dois-je faire ? Tout, plutôt que de la quitter.

— Je veux que vous ne la quittiez jamais.

— Elle pourra demeurer très près de nous.

— Avec nous. Seulement, elle aura son appartement et sa servante. Elle a stipulé cela elle-même.

— Vous savez qu'elle a un revenu qui, avec ses habitudes d'économie, la rend tout à fait indépendante ?

— Elle me l'a dit avec une aimable fierté qui m'a rappelé celle d'une autre personne.

— Elle n'aime point à se mêler des affaires d'autrui, et est tout à fait incapable de commérages.

— Je la connais, Cary ; mais si, au lieu d'être la personnification de la réserve et de la discrétion, elle était quelque chose de tout opposé, je ne la craindrais encore pas.

— Cependant elle sera votre belle-mère ? »

Caroline fit un petit signe de tête espiègle. Moore sourit.

« Louis et moi ne sommes pas de cette espèce d'hommes qui craignent leurs belles-mères, Cary ; nos ennemis n'ont jamais été, ne seront jamais les membres de notre propre famille. Je ne doute pas que ma belle-mère ne fasse beaucoup de cas de moi.

— Assurément, à sa façon calme, vous savez. Elle n'est pas démonstrative, et, lorsque vous la voyez silencieuse, ou même froide, il ne vous faut pas croire qu'elle soit contrariée : c'est seulement sa manière d'être. Laissez-moi me faire son interprète toutes les fois que son caractère vous embarrassera ; croyez toujours ce que je vous dirai d'elle, Robert.

— Oh ! entièrement. Plaisanterie à part, je crois que nous nous conviendrons on ne peut mieux. Hortense, vous savez, est excessivement susceptible, et peut-être pas toujours raisonnable dans ses exigences ; cependant, la chère et honnête fille, je ne l'ai jamais affligée, je n'ai jamais de ma vie eu une sérieuse querelle avec elle.

— Non, vous êtes généreusement, tendrement indulgent pour elle, et vous serez de même pour maman. Vous êtes un gentleman des pieds à la tête, Robert, et nulle part aussi parfait que dans votre intérieur.

— Voilà un éloge que j'aime, il m'est très doux. Je suis aise que ma Caroline m'envisage sous cet aspect.

— Maman pense de vous absolument comme moi.

— Pas tout à fait, j'espère ?

— Elle ne pense pas à vous épouser : ne soyez pas vain ; mais elle me dit l'autre jour : « Ma chérie, M. Moore a d'agréables manières ; c'est un des rares gentlemen que j'aie vus unir la politesse à un air de sincérité. »

— Maman est un peu misanthrope, n'est-ce pas ? Elle n'a pas la meilleure opinion du sexe le plus fort ?

— Elle s'abstient de juger les hommes en général ; mais elle a ses exceptions qu'elle admire : Louis et M. Hall, et depuis longtemps vous-même. Elle ne vous aimait pas autrefois. Je savais cela parce qu'elle ne parlait jamais de vous. Mais Robert…

— Eh bien, quoi maintenant ? quelle est cette nouvelle pensée ?

— Vous n'avez pas encore vu mon oncle ?

— Je l'ai vu ; maman l'a appelé dans sa chambre ; il a consenti conditionnellement. Si je prouve que je puis suffire aux besoins d'une femme, vous serez à moi. Et je puis y suffire mieux qu'il ne le pense, mieux que je ne voudrais m'en vanter.

— Si vous devenez riche, vous ferez du bien avec votre argent, Robert ?

— Je ferai du bien : vous me direz comment il faudra faire. J'ai d'ailleurs quelques idées particulières dont nous parlerons au sein de notre foyer quelque jour. J'ai vu la nécessité de faire le bien. J'ai appris combien il est insensé d'être égoïste. Caroline, je vois ce que je vais vous prédire. Cette guerre doit avant peu arriver à sa fin. Le commerce est assuré de prospérer pendant quelques années. Il peut survenir quelque mésintelligence entre l'Angleterre et l'Amérique, mais cela ne pourra durer. Que diriez-vous si un jour, peut-être dans dix ans d'ici, Louis et moi partagions entre nous la paroisse de Briarfield ? Louis, à tout événement, est assuré de la puissance et de la fortune ; il n'enterrera pas ses talents. C'est un garçon charitable, et il possède en outre une intelligence supérieure. Son esprit est lent, mais fort : il doit agir, il peut agir après mûre délibération, mais il agira bien. Il sera fait magistrat du district. Shirley l'a dit : elle se mettrait impétueusement et prématurément à l'œuvre pour lui obtenir cette dignité, s'il la laissait faire ; mais il l'en empêchera. Comme d'habitude, il n'est pas pressé. Il n'aura pas été le maître de Fieldhead pendant un an, que tout le district sentira sa tranquille influence et reconnaîtra sa supériorité modeste. On a besoin d'un magistrat, et ils l'investiront en temps opportun, volontairement et sans contrainte, de cette fonction. Tout le monde admire sa fu-

ture femme, et avec le temps il sera aimé de tout le monde. Il est de la pâte que l'on aime généralement, « bon comme le pain », le pain quotidien, pour les plus délicats : bon pour l'enfant et pour le vieillard, charitable pour le pauvre, il ne portera point ombrage au riche. Shirley, en dépit de ses caprices et de ses singularités, de ses tergiversations et de ses délais, a pour lui un attachement profond. Un jour elle le verra aussi universellement aimé qu'elle peut le désirer ; il sera aussi universellement estimé, considéré, consulté ; on s'en rapportera à lui pour toute chose, trop peut-être. Son avis sera toujours judicieux, son assistance pleine de bienveillance ; avant qu'il soit peu, tous deux lui seront trop demandés : il faudra qu'il impose des restrictions. Pour moi, si je réussis dans ce que j'ai l'intention de faire, mon succès ajoutera à son revenu et à celui de Shirley : je puis doubler la valeur de leur propriété ; je puis couvrir le stérile Hollow de rangées de cottages et de jardins.

— Robert !… vous défricheriez les taillis !

— Le taillis sera du bois à brûler avant que cinq ans se soient écoulés ; la belle et sauvage ravine sera une douce descente ; la verte terrasse naturelle sera une rue pavée ; il y aura des cottages dans la sombre ravine et des cottages sur la pente stérile ; le dur sentier hérissé de cailloux sera une route unie, ferme, large et noire, formée avec les cendres de ma fabrique ; et ma fabrique, Caroline, ma fabrique remplira toute la cour actuelle.

— C'est horrible ! vous voulez changer l'air bleu et pur de la campagne pour l'atmosphère fumeuse de Stilbro'.

— Je veux répandre les eaux du Pactole à travers la vallée de Briarfield.

— J'aime mille fois mieux le ruisseau.

— J'obtiendrai une loi pour enclore le communal de Nunnely et le diviser en fermes.

— Le marais de Stilbro' vous défie, cependant, grâce au ciel ! Que pourrez-vous faire venir sur la mousse de Bilberry ? Qu'est-ce qui fleurira sur Rushedge ?

— Caroline, les ouvriers sans asile, sans pain, sans travail, viendront de loin à la fabrique de Hallow ; Joe Scott leur donnera de l'ouvrage, Louis Moore leur louera une maison, et mistress Gill pourvoira à leurs besoins jusqu'au premier jour de paye. »

Caroline sourit avec bonheur.

« Quelle école du dimanche vous allez avoir, Cary ! Quelles assemblées vous allez réunir ! Quelles écoles de chaque jour vous, Shirley et miss Ainley, aurez à gouverner, à surveiller ! La fabrique trouvera des salaires pour un maître et une maîtresse, et le squire et le drapier donneront un festin quatre fois par an. »

Elle lui offrit un baiser muet, baiser dont il prit avantage pour lui en extorquer cent autres.

« Rêves extravagants ! dit Moore avec un soupir et un sourire ; peut-être cependant en pourrons-nous réaliser quelques-uns. Mais, la rosée tombe : mistress Moore, prenez mon bras, nous allons rentrer. »

Nous sommes en août : les cloches retentissent encore, non seulement à travers le Yorkshire, mais aussi à travers l'Angleterre. D'Espagne la voix de la trompette a sonné longtemps ; elle devient de plus en plus retentissante ; elle proclame Salamanque

gagnée. Ce soir-là Briarfield doit être illuminé. Ce jour-là tous les fermiers du domaine de Briarfield dînent ensemble ; les ouvriers de la fabrique de Hollow seront réunis pour un semblable objet. Les écoles ont une grande fête. Le matin, deux mariages ont été célébrés dans l'église de Briarfield : celui de Louis Gérard Moore, Esq., avec Shirley, fille de feu Charles Cave, de Fieldhead, et celui de Robert Gérard Moore, de la fabrique de Hollow, avec Caroline, nièce du Révérend Matthewson Helstone, maître ès arts, recteur de Briarfield.

Le premier de ces mariages a été célébré par M. Helstone, Hiram Yorke, squire de Briarmains, conduisant la fiancée ; le second, par M. Hall, curé de Nunnely. Parmi les invités, les plus remarquables personnages étaient les deux jeunes garçons d'honneur, Henry Sympson et Martin Yorke.

Je suppose que les prophéties de M. Moore se réalisèrent, du moins en partie. L'autre jour je passais près de Hollow, que la tradition dit avoir autrefois été vert, solitaire et sauvage ; là je vis le corps des rêves du manufacturier, une jolie maison en pierres et en briques, la grande route formée de cendres noires, les cottages et les jardins ; là je vis une puissante fabrique, et une cheminée ambitieuse comme la tour de Babel. À mon retour, je dis à ma vieille femme de ménage où j'étais allé.

« Ah ! dit-elle, le monde a de singuliers changements. Je me rappelle avoir vu bâtir le vieux moulin, le premier qui fut construit dans tout le district ; puis je me souviens aussi de l'avoir vu jeter par terre, et d'être allée avec mes compagnes voir poser la première pierre du nouveau. Les deux messieurs Moore firent grand étalage en cette occasion ; ils étaient là, et il y avait une grande quantité de beau monde ; leurs deux ladies y étaient

aussi ; elles paraissaient jolies et magnifiques, mais la plus splendide était mistress Louis : elle portait toujours de si belles robes ! Mistress Robert était plus simple. Mistress Louis souriait en parlant : elle avait l'air heureuse, contente et bonne ; mais elle avait des yeux qui vous traversaient le corps. Il n'y a plus de ladies comme celles-là de nos jours.

— Comment était Hollow à cette époque, Marthe ?

— Différent de ce qu'il est maintenant. Mais je l'ai vu bien plus différent encore, lorsqu'il n'y avait ni moulin, ni cottages, ni maisons, excepté Fieldhead, à deux milles de distance. Je me rappelle qu'un soir d'été, il y a de cela cinquante ans, ma mère revint à la maison à l'entrée de la nuit, tout effarée, disant qu'elle venait de voir une fée dans le creux de Fieldhead ; et ce fut la dernière fée que l'on vit dans ce pays-ci (quoique l'on ait dit plusieurs fois en avoir vu ailleurs depuis cinquante ans). C'était un endroit très désert, et un joli endroit, couvert de chênes et de noyers. Il est bien changé maintenant. »

Mon histoire est dite. Il me semble voir le judicieux lecteur mettre ses lunettes pour en rechercher la morale. Ce serait insulter à sa sagacité que de la lui indiquer. Que Dieu l'assiste dans sa recherche !

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/bronte_charlotte_-_shirley_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.